



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

12427.5

(2)



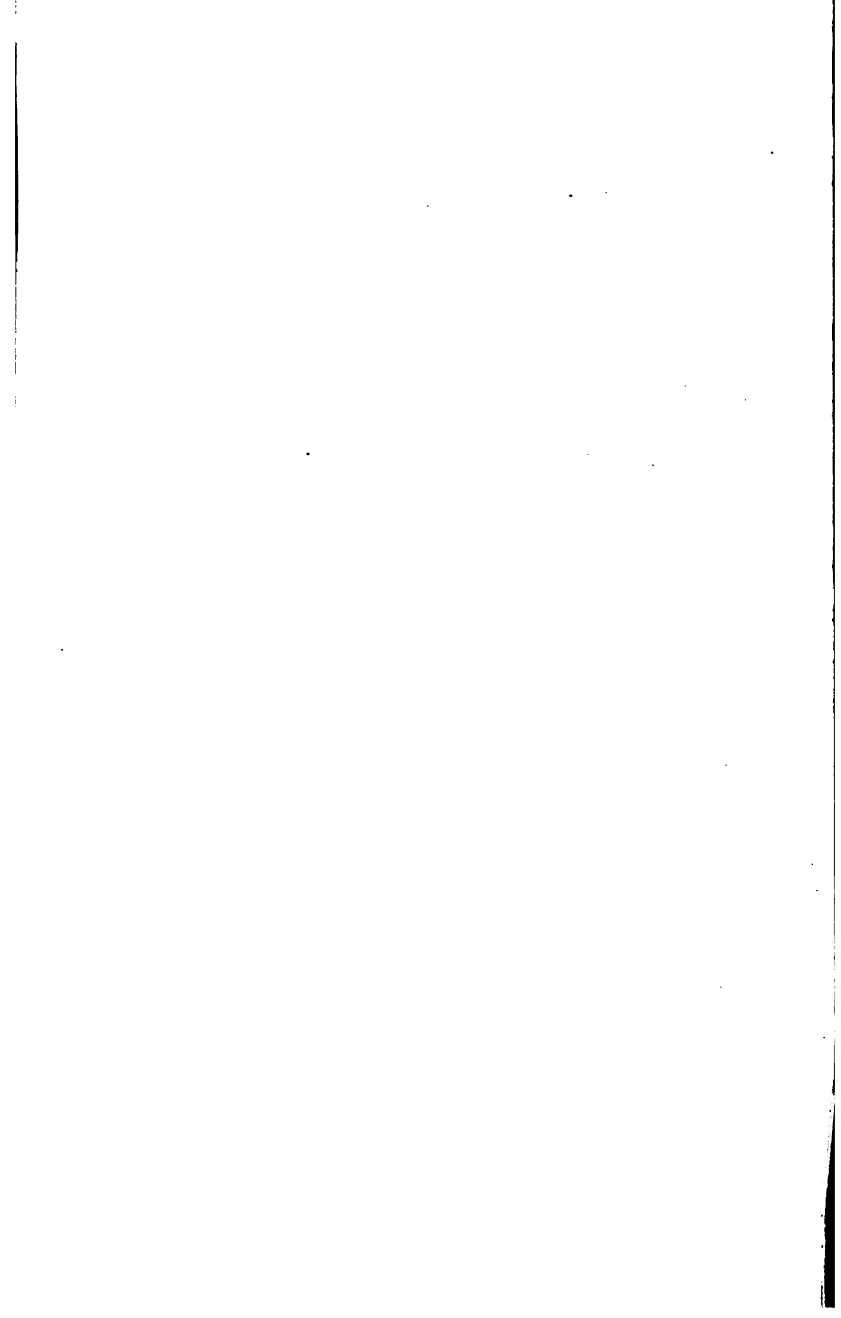
Shapleigh

Rec?

Sept. 20, 1858

A. Bowen, Sec.

42-177
10-3



CONTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER

TOME II.



Toutes les formalités prescrites par la loi pour empêcher la reproduction des présents Contes de Cantorbéry sur le continent sans le consentement exprès du traducteur ont été accomplies.

661
13

CONTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER



PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN

TRADUCTEUR DES FABLES DE GAY

TOME II.



LONDON

BASIL MONTAGU PICKERING

196 PICCADILLY

1858

124~~87~~,5 (2)
2

185-8 Sept 20

How large



TABLE DES MATIERES.

Introduction	Page vii
CONTES DE CANTORBERRY	
Prologue de l'Ecuyer	1
Conte de l'Ecuyer	3
Prologue du Franc-tenancier	25
Conte du Franc-tenancier	28
Prologue du Médecin	59
Conte du Médecin	60
Prologue du Vendeur d'Indulgences	71
Conte du Vendeur d'Indulgences	78
Prologue du Patron de Navire	96
Conte du Patron de Navire	98
Prologue de l'Abbeffe	115
Conte de l'Abbeffe	117
Prologue de Sire Thopas	126
Conte de Sire Thopas	128
Prologue de Mélibée	137
Conte de Mélibée	140
Prologue du Conte du Moine	216
Conte du Moine	221
Prologue du Prêtre de l'Abbeffe	252
Conte du Prêtre de l'Abbeffe	255
Prologue de la Seconde Nonne	282
Conte de la Seconde Nonne	284
Prologue du Vavasseur du Chanoine	305
Conte du Vavasseur du Chanoine	325

vi *TABLE DES MATIERES.*

	Page
Prologue du Pourvoyeur	346
Conte du Pourvoyeur	351
Prologue du Curé	363
Conte du Curé	367
Prière de Chaucer	478





INTRODUCTION.



CHAQUE édition nouvelle de Chaucer, et depuis quelque temps il y en a eu heureusement plus d'une, reçoit les applaudissements de la Presse, et les Puritains du *Guardian* et de quelques journaux conservateurs du bégueulisme anglais, ne s'avisent pas que nous sachions, de peur d'être hués et conspués, de crier à l'immoralité, parce que Chaucer a écrit quelques uns de ses contes d'une manière un peu libre qu'excusait d'ailleurs le laisser aller du temps dans lequel il vivait.

Messieurs les dits Puritains ont crié cependant haro sur nous et sur notre traduction des Contes de Cantorbéry, et pourquoi ? . . . Ils seraient, nous le croyons, très embarrassés de le dire : car nous avons énormément adouci l'expression de Chaucer dans les passages scabreux de quelques uns de ses contes. Nous serions vraiment tenté de croire que la langue française étant de nos jours plus facile à lire et à comprendre que le langage à l'écorce rude de Chaucer, ces pudiques écrivains viennent de lire *le Père de la Poésie Anglaise* pour la première fois dans notre traduction. Nous aurions alors la clé du manque de

logique de ces Don Quichote ridicules louant Chaucer quand il est impudique à l'extrême dans sa langue native, et jetant l'anathème sur le même Chaucer quand il est vêtu avec infiniment plus de décence dans notre humble version.

Nous voulons régler nos comptes une fois pour toutes avec ces messieurs de la critique bégueule et hargneuse. Les pauvres chers anges de pureté qu'ils sont ! rougissent en voyant dans un livre qui n'est pas nécessairement lu par tout le monde, un mot, une situation un peu hazardés ; mais qu'est-ce que ce mot hazardé ? qu'est-ce que cette situation chatouilleuse ? . . De l'eau de rose, sans aucun doute, si on les compare aux monstrueuses abominations qu'enregistrent chaque matin les journaux anglais. Or les Contes de Cantorbéry sont destinés principalement à la bibliothèque du savant, de l'homme du monde, et des chercheurs d'or littéraire ; de la bibliothèque au salon, il y a une distance assez souvent infranchissable pour les trop jeunes membres de la famille. Les journaux, au contraire, des modèles de chasteté ! n'est-ce pas ? ont leurs grandes entrées au salon. Maintenant examinez un peu avec quel amour ces journaux rendent compte, sans doute pour faire l'éducation de la jeunesse anglaise, des faits et gestes des criminels, des libertins et des vicieux de tout rang, de tout sexe, et de tout âge qui pullulent dans les trois royaumes ! après cela ayez le courage d'ostraciser Chaucer le Père de la Poésie Anglaise ! Le pouvez-vous raisonnablement sans avoir au préalable moralisé votre publi-

cité quotidienne ? Non par la censure ; je déteste la censure et les censeurs ! mais en consignait à votre porte les journaux orduriers qui ne craignent pas d'aller ramasser des lecteurs jusques dans les ruelles, en devenant les gazettes des mauvais lieux qui font de la ville de Londres le plus grand cloaque du monde soi-disant civilisé ? . . . Ai-je besoin de rappeler ici cette affaire cynique de chambre à coucher (la scène se passait récemment dans Charlotte Street, Fitzroy Square) racontée dans ses plus intimes détails par la Presse *at large*, en commençant par le *Times*, ce prétendu moraliseur de l'humanité, jusques aux journaux du plus petit format ? à deux honorables exceptions près, cependant, je me hâte de le dire, à l'exception du *Morning Star*, et du *Reynolds's Newspaper* ! . . . qui tous deux ont fermé leurs colonnes à cette scène d'alcove en partie double !!!

C'est donc à l'adresse de ces critiques Puritains que nous croyons devoir citer notre réponse à un journal de province qui nous fit connaître qu'il ne serait pas rendu compte dans ses colonnes de notre traduction de Chaucer, parce que nous avions traduit l'œuvre du grand poète *in extenso* ; et que suivant le conseil que nous a donné depuis le *Guardian*, nous eussions dû omettre la moitié des contes de cet infâme Monsieur Chaucer.

Notez en passant que la plupart des commentateurs de Chaucer, disent, se copiant l'un l'autre, que le grand poète en terminant par le Conte du Curé (*the Perseus Tale*) a racheté les peccadilles de ses autres

contes. Or dans ce Conte du Curé (*un Traité de la Pénitence*) Chaucer étale les faits et gestes des sept péchés capitaux avec un luxe de couleurs si ébouriffant que nous avons dû une fois ou deux omettre ces couleurs sur notre palette. Certes ce Traité de la Pénitence apprend de singulières choses ! et les commentateurs appellent cela la rétractation de Chaucer ! je serais tenté de croire qu'ils se sont bornés à lire la prière qui termine le Conte du Curé, (*Præces of Ghauceres*), et, entre nous, lecteur, ce que je commençais à croire en commençant cette phrase, je le crois tout à fait en la terminant

Voici notre lettre telle que nous l'écrivîmes en anglais au *Publisher* du journal en question :—

14th July, 1857.

Sir,

Thank you for your reply and explanation. It is, I am aware, no fault of yours if the reviewer's squeamishness prevents his noticing "Chaucer." But in that case he ought to return so expensive a volume, as his prudery cannot allow him to place it on his table, nor is it fair that I should furnish him with ornamental books that shock his morality. All other reviewers think that I am entitled to some credit for softening down the coarser parts of the "Canterbury Tales"—and if this gentleman's modesty is shocked at the waters of what some call, the "pure wells of English undefiled," even passed through modern strainers, what would he do to hide his blushes at the theatre, when frequently the gross passages of

Shakespeare are spoken aloud before an audience of both sexes, even comprising children—the ladies being often dressed or rather undressed in a style which we Frenchmen think far more indelicate than the boldest pages in *La Fontaine*. I am afraid he will never persuade the world of letters to adopt emasculated editions of Chaucer, Shakespeare, Dryden, etc. etc. any more than of the still *naughtier* classics.

I remain, Sir,

Your obedient servant,

LE CHEV. DE CHATELAIN.

I enclose six stamps, that the reviewer may send back this *paw-paw* book, lest it should burn his fingers.

Ajoutons que le dénouement de cette grande affaire a été le renvoi à nous fait du premier volume de notre traduction des Contes de CantErbUry ou CantOrbEry (l'un et l'autre se disent)—dont accusé de réception.

Nous avons pu, par suite de ce renvoi, constater *de visu* que le *reviewer* en expectative avait eu le noble courage de boire le poison jusqu'à la lie.

“Quand on prend du *poison*, on n'en saurait trop prendre !”

Toutes les pages du livre étaient soigneusement coupées, c'est un fait que nous transmettons *urbi et orbi*, en y joignant cette observation :

“On ne lit pas d'un bout à l'autre un ouvrage *ennuyeux* . . . fut-il immoral ?”

Toutefois notre traduction des Contes de Cantor-

béry maintenant complète au moyen du deuxième et dernier volume† que nous publions aujourd'hui, est encore à juger par la Presse, et surtout par le juge en dernier ressort qu'on appelle le Public ; aussi nous garderons-nous de citer les diverses opinions des journaux qui ont parlé du premier volume.

Nous nous contenterons de mentionner que la traduction de ce premier volume a été l'objet de charmantes appréciations dans *The Observer*, *Bell's Weekly Messenger*, *the Court Circular*, *the Critic*, *the Weekly Dispatch*, *the Ladies' Newspaper*, *the Sunday Times*, and *the Globe*.

Les *Notes and Queries* et l'*Athenæum* ont consacré quelques lignes à l'ouvrage, enfin the *Guardian* nous a reproché d'avoir rendu Chaucer *too closely*, et le *Spectator* s'est donné un brevet d'âne "*writes himself down an ass*" en nous accusant d'avoir traduit à faux "*Schewres swoote*," (mot à mot, "douce ondes") par "*douces larmes*." Ce vieux Monsieur (nous parlons du *Spectator*) n'ayant à ce qu'il paraît jamais ouï parler des pleurs de l'Aurore, que pourtant faisaient verser bien libéralement les anciens poètes à la jeune messagère du Dieu du Jour.

C'est en vue des journaux hargneux dont le bonheur unique semble être de déprécier et de déchi-queter les ouvrages d'un auteur, en vue des journaux intolérants de l'école du *Guardian*, en vue des jour-

† Ce dernier volume contient huit illustrations sur les dessins de H. S. Marks, gravés par George Dorington.

naux impuissants de l'école du *Spectator*, qui jugent d'un volume de 416 pages en faisant la guerre à un mot dans le premier vers de ce volume, que nous insérons ici une fable que nous traduisons d'un poète du siècle dernier, de Smart, pour l'édification des savants critiques du XIX^{ème} siècle, et de leur mégnie.

LE CRITIQUE EN GROS ET LE MARCHAND DE HOUBLONS.†

SALUT à chaque ombre sacrée
De ceux qui, dans chaque contrée,
Du vers mystérieux sachant juger l'effort
Dans un penser honnête ont encloué son or.
Aristote ! salut à ta divine châtelle !
A la tienne salut, aussi, grand Longinus !
Salut à vous Horace et Quintilianus
Que d'admirer nul ne se lasse !
Vous la terreur du Goth, vous la terreur du Hun,
Qui ne le cédez à pas un,
Salut à vous, Addison, Pope
Dignes enfants de Calliope !

De toute autre façon, ces hâbleurs patentés,
Dits "Eplucheurs d'esprit," qui ne sont pas des anges,
Recherchent de nos jours à capter les louanges.
Ils jugent les Beaux Arts, ou les Humanités
Ou par le préjugé qui leur sert d'équilibre,
Ou par échantillon du plus menu calibre ;
Car dans une âme étroite existant en prison,
Forcément à la porte ils laissent la raison.

Je connais, entre nous, maint et maint Aristarque

† *The Maidstone and Kentish Journal* publie en ce moment les Fables originales de Christopher Smart. Ces fables généralement inconnues à la génération présente, ne le cèdent en rien aux Fables de Gay.

Qui pour juger autrui, dans son savoir le parque.
 L'un a pour son dada le prisme et ses lueurs,
 Des bardes . . . il en fait de toutes les couleurs !
 L'autre est un autre fou, sa science est l'optique,
 Selon la perspective il règle sa critique ;
 Un autre a pour moteur la gravitation,
 Par poids et par mesure, ou par attraction
 Il juge ;—un autre enfin est fort sur la bâtisse,
 De ses goûts favoris ne craignez qu'il pâtisse !
 Par sa bouche écoutez vibrer sa passion :
 Du livre il parlera de la proportion,
 De sa forme et de sa moulure,
 Et ne riez pas trop ! . . . de son architecture !

Dès que du Kent et de ses gais vallons
 Sur le quai sont débarqués les houblons,
 Le Marchand vient au port guigner la marchandise ;
 Sa main habile à l'analyse
 Dans un sac est fourrée—et vite un specimen
 Est l'objet de son examen :
 L'œil, l'odorat, le tact lui font voir sans méprise,
 Que le houblon est à sa guise ;
 Et de suite il achète et fait affaire—Amen !

Furet, ce touche à tout, à l'esprit si caustique,
 Furet était là par hasard ;
 Comme Iago, Furet sur le tiers et le quart
 Qui mord et toujours mord, n'est rien s'il ne critique.

En ricanant aussi voilà Furet
 Avec son œil retors, sa face de roquet
 Qui vous lâche au Marchand ce brûlant camouflet :
 “ Bien joué ! compagnon ! parole ! je t'admire !
 “ Dix tonnes de houblons sur un échantillon
 “ Contenu dans la main, les achètes sans rire !
 “ Mais c'est agir en papillon !
 “ Tu mériterais, cher ! que l'on te mit sous cloche ;
 “ N'entre-t-il pas dans ta caboche
 “ Que parmi ces houblons dans les neuf autres sacs
 “ On pourrait bien avoir fait de nombreux micmacs,
 “ Qu'il s'y peut bien trouver du déchet d'aventure

“Et des vides comblés par mainte et mainte ordure?”

Le Marchand qui savait tout son Furet par cœur,
(Et qui quoique Marchand certes n'était pas bête)

Répondit “Ce qu'ai fait, connaissant mon vendeur,

“Je le ferais encor, car je le fais honnête.

“A toi, Critique absurde et méchant chicaneur,

“Qui te fers pour parler du jargon de la halle,

“Je renvoie aujourd'hui la balle;

“A toi malheureux ergoteur

“Qui de critiquer dans ta rage

“De dix volumes veut juger sur une page;

“Dont le regard étonnamment profond

“Bien mieux que Salomon des choses voit le fond;

“A toi qui crois savoir dans ton outrecuidance

“Arts et Métiers, Vocation, Science;

“Et qui mesurant tout, oui tout d'après ton fiel,

“N'es au total qu'un sot . . . universel!

“Un radoteur, un fat dont l'immense sottise

“A nouveau se déploie aux yeux du tiers, du quart

“Autant de fois, à diverse reprise,

“Que prends sous ton bonnet de discuter d'un art!”

Aux journaux de province nous sommes redevables de quelques comptes-rendus écrits avec un rare talent, et une indulgence plus rare encore. Du nombre de ces journaux auxquels nous disons grand merci! sont *the Birmingham Daily Press*, *la Gazette de Guernesey*, et *the Oxford Critic and University Magazine*. L'appréciation du journal d'Oxford a eu pour effet non seulement de nous consoler des ruades du *Spectator*, des homélies du *Guardian*, et des crailleries des hargneux, mais de nous engager plus fermement que jamais à faire connaître à la France les “Beautés de la Poésie Anglaise,” ce que nous ferons bientôt, *Deo volente!*

Nous venons de dire que cette fois nous ne donnerions aucune des opinions de la Presse sur notre premier volume, nous dérogeons cependant à ce dire en mettant sous les yeux du lecteur l'avant dernier paragraphe de l'article de l'*Oxford Critic and University Magazine*. Nous laissons parler ce journal :

"The foregoing quotations will give the reader some notion of the power and the beauty of the translation : we regret that there is one thing of which we can give him no adequate idea, namely, the perfection and beauty of the typography. The volume is such as can only be issued from the Chiswick Press, and this only when the name of Whittingham is joined with that of Pickering. Attempts have been made of late to imitate Pickering's far-famed style, but those imitations have been far from successful : we know not how to explain it, but so it is. Those who admire a really beautiful book adorned with Stothard's exquisite initial letters would do well to possess themselves of the book before us." —*The Oxford Critic and University Magazine*, November, 1857.

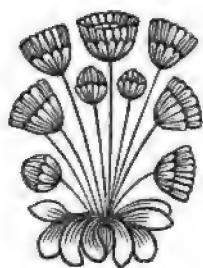
A l'opinion émise par le journal d'Oxford, nous ajoutons en terminant que c'est avec grande satisfaction que nous enregistrons cet hommage rendu à l'habile héritier d'Aldus, à Mr. Whittingham, et au goût épuré de notre jeune publisher, digne fils d'un digne père !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.



CONTES DE CANTORBERY.







CONTES DE CANTORBERY.

PROLOGUE DE L'ECUYER.

“**D**IEU de miséricorde !” a dit
 l’Hôte soudain,
 “D’une femme pareille épargne-
 moi le gain !
 Que de ruses ! voyez ! et que
 de fourberies

La femme a pour couvrir toutes ses tromperies !
 Pour se jouer de nous quelle subtilité !
 Comme elle sait masquer toujours la vérité !
 De ce digne Marchand le prouve bien l’histoire.
 Je possède une femme aussi, moi, c’est notoire,
 Bien que pauvrement née, oh ! c’est du pur acier,
 C’est fidèle à ne pas grimper sur un poirier,
 Mais ça parle, ça parle, oh ! comme une mégère,
 Et renferme en son sein les vices de la terre ;
 N’importe, n’y puis rien ; mais le dis entre nous,
 Je ronge ce frein là bien souvent vertuchoux !
 Je serais par trop sot vous détailler ses vices,

Et tous ses vilains tours, et tous ses artifices,
Le temps n'y suffirait ; et si quelqu'un d'ici
Lui reportait mon dire, aurais nouveau souci :
Voilà pourquoi finis brusquement mon histoire,
Cette réticence est, croyez-le, méritoire.
Sire Ecuyer, dit-il, si c'est votre plaisir
Venez à ma rescouffe, et pour nous divertir,
Voyons, racontez-nous d'amour un gentil conte,
Vous devez en avoir à n'en savoir le compte ?”
“ Nenni, Sire Hostelier,” repartit l'Ecuyer,
“ Mais je vous dois un conte, et je vais le payer,
Ma bonne volonté n'est ici pas en cause,
Je ferai de mon mieux ;—tenez ! voici la chose !”





CONTE DE L'ECUYER.

PREMIERE PARTIE.



ES Tartares dans le pays
 Dont vaste est la superficie,
 Dans la noble Sarra vivait un Roi
 jadis [la Ruffie.
 Qui faisait crânement la guerre à
 Alors dans ces combats géants

Mouraient de valeureux et de fiers combattants.

Ce noble Roi dont grande était la renommée,

Avait nom Cambynskan ; forte était son armée.

Sage, riche et vaillant, juste et toujours égal,

Jeune, frais et dispos, il était sans rival.

C'était un homme enfin, des hommes la merveille,

On ne vit sous les cieus créature pareille.

Ce Cambynskan avait par sa femme Eltheta,

Si je ne fais pas d'errata,

Une assez gentille famille,

Deux fils dont l'un se nommait Algarfis,

Et l'autre Camballo, c'est un fait positif ;

De plus il avait une fille
La plus jeune de tous, ayant nom Canacé,
Qui, je crois, était belle autant que fut Circé ;
Et pour dire son excellence,
Tout mon Anglais serait insuffisant, je pense.

Or il advint que quand ce Cambynskan
Eut sur ses gens trôné pendant vingt fois un an,
Dans tout Sarra, sa ville d'importance,
Il fit connaître que sa fête de naissance
Aurait lieu cette année, y eut-il des brouillards
Aux dernières ides de Mars.

Apollon, le soleil, était beau, magnifique,
Car il allait vers l'écliptique ;
Le temps était agréable et fort doux,
Voilà pourquoi l'oiseau cherchait son jeune époux,
Charmé de voir la si jeune verdure
Succéder à la fin à la rude froidure.

Ce Cambynskan, dont j'ai parlé,
En vêtements royaux sous un dais confellé,
Se tient assis, le diadème en tête,
Dans ce festin qu'il donne pour sa fête ;
Festin si beau, si solennel
Que dans tout l'univers on n'a rien vu de tel.
Le plus long jour d'été ne suffirait, je pense,
Si j'en voulais narrer la superbe ordonnance ;
Que sert de vous parler donc de leurs héronceaux,
Et de leurs mets choisis donner les bordereaux ?
L'on fait qu'en ces pays étaient nombre de viandes
Fort du goût d'un chacun, et mêmes très friandes,
Que nous estimerions fort peu,

Et dont souvent du tout ne voudrions morbleu !
Ne veux vous retarder par ces détails frivoles,
Le mieux est d'avancer sans de vaines paroles.

Or pendant que ce Roi trônait majestueux
Du haut de son estrade,
Que de ses ménestrels vibraient les chants joyeux,
Et qu'il buvait rasade,
Voilà qu'on vit entrer par la porte soudain
Un Chevalier sur un courfier d'airain.
Dans sa dextre il portait un grand Miroir de verre,
Et sur le pouce un Anneau d'or ;
A son flanc droit tout nu pendait un Cimenterre,
Vers la plus haute table il a pris son essor.
Dans la salle il s'est fait tout à coup grand silence,
Surpris chacun attend qu'à parler il commence.

Cet étranger, ce noble Chevalier,
Si richement armé, mais nue ayant la tête,
A d'un chacun bientôt achevé la conquête,
Tant avec grâce il a, sur son fier destrier,
Salué gentiment le Roi, sa noble Reine,
Et puis selon leur rang aussi tous les seigneurs ;
Il a si vite enfin, avec si peu de peine
Sut gagner tous les cœurs,
Que quand même Gavain, le dis sans flatterie,
Fut revenu pour cette occasion,
Du beau pays de la féerie,
Il n'eut certe pas pu lui damer le pion
Pour ces égards courtois de la chevalerie.
Après avoir ainsi fait salutation,
Avec intelligence il remplit son message,
Joignant un fort bon air à fort noble langage,

Moins son style élégant, en quelques mots voici
Ce qu'il dit ; m'en souviens ma foi couci-couci.

“ Le Roi de l'Arabie et de l'Inde, mon Maître
Et Souverain Seigneur, en ce jour solennel,”
A-t-il dit, “ devant Vous m'a chargé de paraître,
O Grand Roi favori du ciel !

Et par moi, son sujet, mon Maître vous envoie
Pour fêter Votre jour, entrer dans Votre joie
Ce valeureux Courfier d'airain,
Qui dans le cours d'un jour, conduit par votre main,
Et par pluie et par sécheresse

Peut vous porter avec grande vitesse
Partout où défirez aller ;
Où s'il vous plaît dans l'air voler
Tout aussi haut que l'Aigle,

Ce Courfier, car c'est là sa règle,
Vous portera toujours tant que vous le voudrez,
Et sur son dos la nuit, le jour vous dormirez
Tranquillement et sans encombre,
Sans que de danger il soit l'ombre.
Lorsque vous voudrez revenir

Chez vous, alors tournerez la cheville,
Et crac, selon votre désir,
Vous retrouverez en famille.

Celui qui fit ce superbe animal
Connaissait, c'est certain, maint secret fidéral,
Et maint cachet, et mainte chose,
Pour le vulgaire lettre close.

Ce grand Miroir que je tiens à la main,
Possède également un pouvoir souverain ;
Lorsque l'adversité vient nous montrer sa face,

On peut la voir sur sa surface ;
Par lui l'on peut savoir et non pas à demi,
Si l'ami prétendu n'est pas un ennemi ;
De plus si quelque belle dame
Veut connaître si l'amoureux
Qui prétend partager sa flamme
Est ou non fidèle à ses feux,
Le Miroir le lui dit en lui montrant son âme
Sans masque aucun, avec sincérité.
Voilà pourquoi dans ce gai temps d'été,
Ce Miroir, cet Anneau sont ici par mon Maître
En ce jour envoyés à Dame Canacé
Votre excellente fille, et ce pour son bien être,
Afin qu'il ne soit pas froissé.

De cet Anneau si vous voulez l'apprendre,
Vous dirai la vertu très facile à comprendre.
Celle ou celui qui porte cet Anneau
Sur son pouce ou bien dans sa bourse,
De suite comprendra le chant de chaque oiseau,
Quelque vive que soit sa course,
Et pourra lui répondre et causer avec lui.
Pour donner un dictame aux blessures d'autrui,
Il saura la vertu du plus petit brin d'herbe,
Et pourra faire ainsi mainte cure superbe.

Ce Cimenterre à mon côté pendu,
Est d'un acier si bien fondu
Qu'il perce un homme à travers son armure,
La dite armure eut-elle une triple émaillure ;
A moins que ne vouliez frapper sur la blessure
Avec le plat du glaive, auquel cas le percé
Reprend force et vigueur et n'est plus trépassé.

Ce que vous dis, ô Roi, c'est la vérité pure,
L'avenir le confirmera,
Cela ne peut manquer la chose est sûre,
Tant qu'en vos mains cette arme restera.

Lorsque ce Chevalier eut tout dit d'aventure,
Hors la salle il s'en fut descendre de monture.
Dans la cour se tient coi le beau cheval d'airain.
Cependant dans sa chambre on a conduit soudain
Le Chevalier qui quitte son armure,
Et qu'à table on installe enfin.

Ces présents, le Miroir, aussi le Cimeterre,
Au bruit d'une musique et suave et guerrière
Par certains officiers de service ce jour,
Du Palais sont portés dans la plus grande tour.

A Canacé restée assise à table
En grand' cérémonie on a porté l'Anneau ;
Mais je n'invente pas, et ne fais une fable,
Quant au Cheval d'airain, cet animal nouveau

Sur le sol voulut rester stable ;
On eut beau se servir contre lui de vindas
Impassible il ne bougea pas,

Et des palefreniers défiant la furie,
Il ne voulut du tout aller à l'écurie ;
Et cela parce que vous le saurez plus tard,
Nul de le gouverner encore n'avait l'art.

Pour voir ce Cheval grande était la foule,
Des flots on eut dit l'incessante houle ;
Chacun s'écriait : " Ah ! le beau Cheval !
Qu'il est large et long ! quel haut animal !
Ce n'est un vilain Rouffin d'Arcadie,

Mais un fier Courfier de la Lombardie,
Oh ! quel beau dada ! que vifs sont ses yeux !
Oh ! certainement qu'un Poille il est mieux !
De sa longue queue à sa noble oreille
Il est fait au tour, c'est une merveille !"

Mais ce qui produisait surtout l'étonnement,
C'était étant d'airain, comment
Il pouvait galoper sur l'air et sur la terre ;
" Oh ! c'est une féerie," ainsi dit ce vulgaire.

Autant de gens, autant d'avis,
D'opinions c'était un vrai fouillis,
Ou si mieux vous aimez comme un essaim d'abeilles
Bourdonnant de façon à vexer les oreilles
Comme un tocfin fatal.

Les uns selon leurs fantaisies
Evoquaient des fragments de vieilles poésies,
Pour donner un parrain à ce bel animal,
Suivant l'un il était fils aîné de Pégase,
Suivant l'autre il avait eu pour père Topaze
Dont les yeux flamboyants brillaient comme un
cristal,

Quand l'enfourchait St. Athanaze.
D'autres le disaient fils du fameux grec Synon,
Qui fit ce grand cheval de Troie,
Qui des Troyens occit la joie,
Et la foule ne disait non !

Puis un autre disait : " Mon cœur est plein d'alarmes,
Dans ce Cheval qui fait ? Des hommes d'armes
Sont peut-être cachés ; ils sortiront ce soir
Pour nous tuer quand serons au dortoir."

" Celui-là ment," disait un autre,
Dans la peur à tort il se vautre,
J'ai vu ces choses là, Cheval, Glaive et Miroir,

Si j'ai bonne mémoire,
Plus d'une fois, dans mainte et mainte histoire
Où des jongleurs les faisaient voir !”

Ainsi se faisaient jour leurs diverses pensées,
Dans des propos oiseux si vite dépensées ;
On le fait l'ignorant est prêt à fustiger
De ses dédains, ce dont il ne saurait juger.
Quelques-uns au Miroir déniaient sa puissance,
D'autres la soutenaient par A plus B, je pense,
Et citaient Aristote, Alhazen, Vitellon,
De savants un gros bataillon,
Qui firent en leur temps soit dit à leurs louanges
Grand nombre de Miroirs étranges.
Du Cimeterre un autre était émerveillé,
Bien qu'à son esprit éveillé
Du fier Achille il rappela la lance :
Quand par elle un guerrier était bien houspillé,
Crevé de part en part, il lui restait la chance,
Ainsi qu'advint à Téléphus,
Pour entrer en convalescence,
De se faire appliquer *in naturalibus*,
Sur l'endroit transpercé le fer froid de la lance.
Ils se jetent ensuite en plein dans l'idéal,
A savoir la façon de durcir le métal,
En y mêlant des ingrédients chimiques,
Toutes choses problématiques.
De Canacé puis lors ils parlent de l'Anneau,
Et trouvent tous la chose merveilleuse,
Bien que feu Salomon, dit-on, en eut un beau
Et de puissance fabuleuse.
Ainsi disent ces gens qui retournent chez eux
En bavardant à qui mieux mieux.

Du verre néanmoins en cherchant la nature,
Ils trouvaient curieux que la cendre enfanta
Cette substance et cristalline et pure
Qui réfléchit un objet . . . mais nota
Comme déjà du verre ils savaient le coulage
En resta là leur bavardage.
Aussi bien grandement s'émerveillent les gens,
Sur les éclairs et le tonnerre,
Sur le flux, le reflux de la mer, sur les vents
Et les fils de la vierge, et bien des accidents
Qui plus ou moins troublent notre atmosphère ;
Jusqu'à ce qu'à la fin ils sachent le pourquoi
Qui fait surgir la feuille et fait naître les roses,
Et que le sens commun leur accorde en octroi
La compréhension des effets et des causes.
Ainsi jacquassent-ils, et chaque langue va
Tant qu'à la fin le Roi de table se leva.

Phœbus était déjà bien haut dans sa carrière
Quand se leva ce Roi, ce courtois Cambynskan ;
Devant lui marche avec un noble élan
Au milieu des hourras ! sa musique guerrière,
Jusqu'à sa salle d'apparat ;
Les instruments alors chantent un long vivat,
C'était un Paradis quoi ! que de les entendre.

Maintenant de danser les enfants de Vénus,
Qui du haut des *Pisces* sourit d'un regard tendre
A ces groupes gais et diffus.
Ce noble Cambynskan est assis sur son trône ;
Cet étranger que chacun prône,
Ce Chevalier si charmant, si sensé
On le conduit à lui ; puis avec Canacé

Il commence à danser. Voilà de la lieffe !

Il faut avoir connu l'amour,
 Et son tant doux servage, et sa tant douce ivresse,
 Pour pouvoir raconter un si beau bal de cour.
 Qui pourrait vous narrer le joli de la danse,
 Vous montrer ces minois si remplis d'élégance,
 Ces regards fiers, si charmants et si doux,
 Allant à leur adresse, en dépit des jaloux,
 Porter gages d'amour, ou trésors d'espérance
 Oh ! nul ne le pourrait je pense :
 Sauf Lancelot, et Lancelot est mort.
 Pour vous narrer cela ne tenterai le fort ;
 Je le laisse danser tout ce brillant jeune âge,
 Et ne vous en dis davantage.

Cependant les huissiers, et puis les écuyers,
 Et de bouche les officiers
 De par le Majordome ont déjà reçu l'ordre
 D'apporter promptement, et surtout sans désordre,
 Et les épices et le vin,
 On mange, on boit, et puis enfin,
 Ainsi que de raison on s'en va dans le temple,
 Puis l'office fini, quand on est de retour
 Après avoir à tous donné le bon exemple,
 On soupe au jour.
 N'attendez pas que je vous dise
 Le menu du festin, chacun de vous ma foi
 Sait fort bien qu'abondant est un festin de Roi,
 Et qu'il n'y manque pas la moindre friandise.

Après souper ce noble Roi soudain
 Avec sa cour s'en fut voir ce Cheval d'airain.
 Certes depuis le grand Cheval de Troie,

A plus d'étonnements Cheval ne donna voie.
Finalement le Roi demande au Chevalier
De lui montrer comment gouverner ce Courfier.

Dès que ce Chevalier met la main sur la bride,
Ce Cheval tout-à-l'heure au fol rivé, rapide
Sautilla gentiment, alors le Chevalier

A dit au Roi : " Meffire
Il n'y a, le voyez plus rien du tout à dire :

Mais quand voudrez sur ce Courfier
Chevaucher n'importe où, vous devrez, c'est vétille,
Tourner dans son oreille une simple cheville,
Je vous enseignerai ce ressort curieux

Entre nous deux ;

Il faut aussi dire à votre monture
Où vous voulez aller ; et lorsque d'aventure
Vous arrivez aux lieux où vous plaît séjourner,

Encor vous n'avez qu'à tourner

Doucement une autre cheville

Et lui dire : ' Descends ! ' Il descendra foudain.

(Notez que ce Cheval étant de bon airain

N'a du tout besoin qu'on l'étrille)

Selon votre vouloir une fois descendu,

En place il restera comme un Cheval fondu

Pour cette place même, immobile et tranquille.

Or, s'il vous plaît lui commander

De s'en aller, quelque part marauder,

Alors, tournez cette cheville,

Et de fuite il disparaîtra

Invisible à la vue, et puis il reviendra

Soit de jour, soit de nuit, toujours selon votre ordre,

Quand de le rappeler enfin il vous plaira,

Toujours soumis, sans jamais mordre,

Selon les mots que vous dirai grand Roi,
 Mais entre vous et moi.
 De ce Cheval voilà la manigance,
 Et rien n'est plus simple, je pense ;
 Et maintenant selon votre vouloir,
 Vous pouvez chevaucher . . . fut-ce même ce soir !”

Quand ce grand Roi fut instruit de la chose
 Par notre Chevalier, l'esprit couleur de rose
 Il s'en revint avec sa cour
 A son palais ; la bride on l'a mit dans la tour,
 Le Cheval disparut, n'en saurez davantage
 De moi pour le présent. Ce Cambynikan fort sage
 Je le laisse ma foi festoyer ses seigneurs
 Jusqu'à ce que du jour on revit les lueurs.

DEUXIEME PARTIE.

De la digestion le fidèle Esculape,
 Le sommeil, car le jour avait fait son étape,
 De ce Roi tout-puissant fit clignoter les yeux,
 Si, qu'en bâillant, à tous il leur fit ses adieux
 En les baissant ; car beaucoup de mangeaille,
 Et de travail, exigent qu'on s'en aille
 Prendre enfin du repos : dans cette occasion
 Le sang avait atteint sa domination
 D'ailleurs : “ Soignez le sang,” leur dit-il, “ chose
 sûre,
 Le sang est le meilleur ami de la nature.”

Chacun le remercie en bâillant en chœur,
Et s'en va se coucher ; que vous dire de plus ?

Qu'ils eurent, c'est certain, des songes,
Mais des songes lourdauds, de ces grossiers mensonges
Que rêvent les gens avinés,

Et qui ne sont nullement raffinés.

Ils dorment donc la grasse matinée,

C'est un moyen d'abrégier la journée.

Mais Canacé qui dès qu'il eut fait soir

La veille, avait pris congé de son père,

Pour aller se coucher, (elle n'eut voulu voir

Le lendemain son teint moins frais qu'à l'ordinaire),

S'éveilla de bonne heure, en pensant à l'Anneau,

Puis à ce beau Miroir, un fort joli cadeau

Qu'elle vit la nuit dans un rêve,

A son plaisir ainsi ne mettant pas de trêve.

Voilà pourquoi fitôt que le soleil

Avant de se hisser, eut d'un rayon vermeil,

Salué la nature entière,

Elle appela sa chambrière,

Disant qu'il lui plaisait se lever maintenant.

Cette vieille croyant montrer de la sagesse,

Lui répondit : " Quoi donc Madame ainsi vous pressez ?

Tout dort ; où voulez-vous aller incontinent ? "

— " Je veux me lever, " lui dit-elle,

" Et m'aller promener, je ne veux plus dormir. "

Lors cette chambrière appelle la sequele

Des femmes, une douzaine, et leur dit de venir.

La fraîche Canacé se lève d'elle-même

Aussi rosé que le soleil,

Lorsque dans le Bélier jeune est son diadème,

Et qu'il n'a pas encor son sublime appareil.

Légalement et gentiment vêtue,

Elle gagne du parc la lointaine avenue,
Pour s'ébattre dès son réveil
N'emmenant pour lui tenir compagnie
Que cinq ou six de sa mégnie.
Des brumes s'élevant du sol
Jusque du ciel au haut pinacle
Aux rayons du soleil formaient un parasol ;
Mais, malgré ce, c'était un si noble spectacle,
Que Canacé sentit un plaisir tout nouveau :
Ajoutez qu'au moyen de son gentil Anneau,
De suite elle comprit le si charmant langage
De tous les oiseaux du bocage.

Faire un peu trop long-temps attendre un auditeur
Quand on lui conte une nouvelle
Après l'évènement qu'il cherche avec ardeur,
C'est risquer à la fois le conte et le conteur,
Le jeu n'en vaut pas la chandelle :
Il est donc grand temps, m'est avis,
De cesser un moment faire du coloris :
Donc taillant dans le vif, j'avance dans la rade
Crânement, et mets fin à cette promenade.

Sous un arbre fort sec d'une grande blancheur
Comme était Canacé toute entière au bonheur,
Très haut perché trônait un beau Faucon-fémelle,
Qui d'une voix piteuse, et pourtant solennelle,
De ses cris douloureux fit gémir à la fois
Les échos de la plaine, et les échos des bois.
Le pauvre oiseau s'était de ses deux ailes
Battu ; le sang coulait de ses aisselles
Tout le long de cet arbre sec ;
Si rudement avec son bec,

Il se plumait, jetant à l'air des cris atroces,
 Que les bêtes les plus féroces
 Eussent pleuré sur lui, sur sa douleur.
 De Faucons un admirateur
 Onc n'en vit un plus beau : superbe de plumage
 Il semblait être un Faucon de passage.
 Comme son sang coulait, toujours coulait,
 Qu'il prenait la froideur du marbre,
 Qui le voyait, s'imaginait
 Que le pauvre allait tomber de l'arbre.

Cette belle fille de Roi
 De ce Faucon ayant compris l'émoi
 Grâce à son bel Anneau, soudain se préoccupe
 De la chute de cet oiseau,
 Et de peur qu'en sa chute il ne trouve un tombeau
 Vite sous l'arbre tend sa jupe.

Elle attendit long-temps debout
 Jusqu'à ce qu'à la fin de patience à bout,
 Elle lui parla de la sorte :

“ Bel oiseau, mon gentil mignon,
 Quel est-il donc votre guignon,
 Pour vous traiter ainsi de main peu morte ?
 Est-ce douleur de mort ? Est-ce douleur d'amour ?
 Ce sont là les deux causes pour
 Avoir une douleur extrême :
 Car vous exercez sur vous-même
 Une vengeance à nous fendre le cœur,
 Ce qui prouve très bien que soit colère ou peur,
 Vous avez certes la berlue,
 Puisque d'ennemis point n'en vois de par la nue.

Faites-vous grâce, oh ! pour l'amour de Dieu,
Et finissez ce vilain jeu.
Vous me tuez vraiment, je meurs de votre peine,
Tant la compassion à votre fort m'enchaîne !
De là haut descendez et calmez votre émoi,
Ecoutez bien, je suis fille de Roi,
Et de tous vos chagrins si je savais la cause,
Pourrais les adoucir, au moins je le suppose,
Et je suis sûre aussi de trouver dans les champs
Pour guérir vos bobos dictames tout puissants."

Piteusement bien plus que tout à l'heure,
Alors ce Faucon crie et pleure ;
Et brusquement il tombe sur le sol
En poussant un plaintif bémol
Qui va de Canacé remuer la belle âme.
Dans son giron le prend cette gentille dame,
Alors ce noble oiseau passant son rubicon,
Ainsi lui parle en langue de Faucon :

" La sympathie est le lien des âmes,
Femme ou Faucon en ressentent les flammes ;
Vous me voulez du bien, c'est d'un cœur généreux,
Entre nous aussi moi je veux
Vous raconter mes ennuis, mes alarmes."
Et Canacé se mit à fondre en larmes ;
Et le Faucon lui dit : " Rengainez ce soupir,
Et plus tranquillement daignez mon conte ouïr.

De ma vie, écoutez, voici le vestibule.
Dans un rocher de marbre gris
Pauvre oiseau je naquis ;
J'y fus nourri ; c'était pour moi douce cellule



Dans son giron le prend cette gentille dame,
Page 18.

D'où n'approchaient les maux ni les soucis.
Rien ne manquait à mes caprices,
Et de l'humanité j'ignorais tous les vices,
Jusqu'à ce que je pus très haut devers le ciel
Prendre un jour mon vol solennel.
Tout près de moi vivait confit en courtoisie
Un Tiercelet, (monstre d'hypocrisie,
Mais nul ne l'aurait cru tant ses dehors trompeurs
Savaient en imposer par de fausses couleurs).
Tel qu'un serpent fait la Sainte Ni Touche,
Et se blottit parmi les fleurs
En guettant le moment de festoyer sa bouche,
Ainsi le Dieu d'amour vient vous happer les cœurs
Avec ses lacs de beau langage,
Et de respectueux hommage.
Comme dans un tombeau,
Sur la surface tout est beau ;
Mais au dessous, et voilà qui vous navre,
Ainsi qu'on fait, est le cadavre.
Cet hypocrite, ce fournois
Pleura, se lamenta, des jours, des ans, des mois,
Me disant qu'il m'aimait avec un pleur factice,
Qu'il était tout à mon service,
Et qu'il tâterait du trépas
Si ne l'écoutais pas :
Si, que ne voulant pas qu'il mourut, moi novice !
De mon amour je lui fis don,
Avec un soudain abandon,
Stipulant toutefois que ma délicatesse
M'empêchait d'être sa maîtresse,
Que j'avais mon honneur, ma réputation
A garder, et qu'étant de noble extraction,
Je voulais bien pour son mérite

Lui donner tout mon cœur en échange du sien,
Mais qu'à l'honneur jamais je ne ferais faillite,
Que sans hymen, de moi bernique ! il n'aurait rien.
Alors ne le croyais certes pas hypocrite.
Lorsque ce monstre vit qu'il avait mon amour,

A mes genoux il tomba pour
M'exprimer sa ferveur, si grande était sa joie,
Que jamais ni Jason, ni le Pâris de Troie
N'en eurent de pareille ; il en était pantois
Ma parole d'honneur ! onc ne fut si courtois,
Non pas même Lamech, qui le premier, je crois,
Aima deux femmes à la fois.

Adam même, le premier homme
Lorsque de Madame Eve il mordit à la pomme,
Certes ne fut pas autant amoureux

Qu'il ne le fut ce gueux !
C'était un Paradis que de voir ses prouesses
Quand il m'exprimait ses tendresses ;
Alors, quoique petit, il me paraissait beau
Tant ses yeux reluisaient d'amour à cet oiseau !
Et moi, je l'aimais tant pour son obéissance,
Pour sa sincérité, pour sa rare candeur,
(Car ne le croyais lors ni traître, ni menteur),
Que s'il était chagrin partageais sa souffrance,
Et que la mort semblait me tirailler le cœur ;
Et bref ma volonté se fondit dans la sienne,

Je l'aimai, mais de passion,
Il fut mon tout, mon Dieu, mon adoration,
Car de mon cœur il avait eu l'étenne.
Un an, deux ans dura cette lune de miel,
Mais un bonheur durable est trop surnaturel
Pour exister long-temps ; il parla d'un voyage
C'était pour assurer l'honneur de son lignage ;

Donc un beau soir, il prit congé de moi,
‘ Je suis plus malheureux que toi,’
Me dit-il en pleurant, ‘ à regret je te quitte,
Sèche tes pleurs . . . bientôt je reviendrai, petite !’
Je le croyais sincère, il était abattu,
Je cachai ma douleur, et j’essuyai mes larmes,
De nécessité fis vertu,
Et du retour déjà savourant les doux charmes,
Je lui tendis la patte, et lui dis par St. Jean !
Vois, je suis toute à toi, souviens-t’en, souviens-t’en !
Ce qu’il me répondit à quoi bon vous le dire ?
Pour dorer la pilule ou charmer un ennui,
Nul n’a jamais mieux dit que lui ;
Mais las ! jamais conduite ne fut pire !
Quand il m’eut bien dit tout, il partit le démon,
Me laissant sous le coup de son benin sermon.
Oh ! ce proverbe est vrai, qu’à la table du diable
Il faut longue cuiller, ou, c’est incontestable
On doit et mille et mille fois
Et s’abîmer, et se brûler les doigts.

A la fin toutefois par de là la vallée
Il prit tout-à-coup sa volée.
Il se disait le fourbe, le grigou,
Qu’on est gai quand on va courir le guilledou ;
In petto, Dieu le fait, s’il ne faisait bombance !
Les hommes sont constants dans la seule inconstance,
Il courent tous, c’est une absurdité,
Après la nouveauté !
Comme font les oiseaux que l’on nourrit en cage :
Car leur donneriez-vous du pain et du laitage,
Du millet à gogo, du sucre et du bon miel,
Laissez leur porte ouverte, et zeste vers le ciel

Ils s'en vont très heureux de porter leur ramage,
N'eussent-ils à manger alors pour tout potage

Dans leur revers
Que d'affreux vers.

Du fang pas même la noblesse
Ne peut les retenir, tant vive est leur ivresse
De recouvrer la liberté,
Et de jeter à l'air leur trop plein de gaité !

Bien vilaine est l'espèce masculine
Car elle fait ses coups à la fourdine.
Ce Tiercelet, hélas ! était né noblement,
Frais, dispos, généreux, ayant assurément
De bonnes qualités, amour chaud comme braïse,
Voilà que tout-à-coup, un jour ne fais comment
Dans l'air il vit voler certaine Milanaise,
La fille d'un Milan, et ne vous en déplaise,
Pour moi tout son amour, il n'en avait pas trop,
S'envola tout de suite au galop, au galop !
Et maintenant avec la dite Milanaise
L'infâme vit, par parenthèse ;
Et comme une Ariadne, en suis réduite, hélas !
Appeler mon Thésée . . . il ne me répond pas !”

Et ce disant ce beau Faucon-fémelle
Se mit à pleurer de plus belle.
On le reconforta, tandis que Canacé
Dont le cœur n'était pas glacé,
L'emporta bien vite chez elle,
Lui panfa ses bobos, les garnit de flanelle :
Et ses très bons onguents fut les mettre en bon lieu ;
Puis tout près de son lit lui fit faire une cage,

Qu'elle couvrit de velours bleu ;
 Je n'en dirai pas davantage,
 Et laisse Canacé se distraire à ce jeu.

Mais maintenant lorsque j'y pense,
 Ne vous parlerai de nouveau

De son Anneau,
 Que lorsque vous dirai dans quelle circonstance
 Grâce à Camballo le fils de Cambynskan,
 Ce Faucon retrouva, ce n'est pas un cancan,
 Son époux plein de repentance ;
 Mais je veux retarder beaucoup tout ce narré,
 Pour vous parler de superbes batailles
 Où l'on se fit cadeau de bien rudes entailles,
 Et de propos délibéré.

De Cambynskan d'abord je veux dire l'histoire,
 De Cambynskan un héros, un soldat,
 Qui gagna mainte ville, et qui dans main combat
 Sut s'accaparer la victoire ;
 Puis d'Algarfis je parlerai,
 Et dans mes vers je vous raconterai
 Avec combien de peine il obtint de sa femme
 Théodora la main,*
 Comment son cher papa, vint en aide à sa flamme
 En lui prêtant son bon cheval d'airain.

* Nous ne partageons pas l'opinion des commentateurs de Chaucer qui font de Théodora la femme de Cambynskan. Le Roi Tartare a une femme ainsi qu'il appert du vers 10,405 :

Saluteth King and *Queen*, and Lordes all.

Pourquoi lui faire gagner une nouvelle femme ? Nous n'en voyons pas la raison.—*Note du Traducteur.*

Puis comment Camballo dût crânement se battre
 Contre deux prétendants de sa sœur Canacé,
 Avant que l'un des deux, devenant trépassé,
 L'autre put gentiment s'ébattre
 Avec la dite sœur. Alors et de nouveau
 Je vous ramenerai voir notre bel oiseau.*

* * * * *

* Il est à regretter que Chaucer n'ait jamais achevé ce conte qui avait en lui de grands éléments d'intérêt. Spencer en le continuant n'a fait, à notre avis, qu'un pastiche embrouillé, qui est venu prouver une fois de plus que le Génie est une arche sainte à laquelle on ne saurait toucher impunément.

Quand à la manière de rendre ces quatre derniers vers du Conte de l'Ecuyer :

“ And after will I speke of Camballo,
 That fought in listes with the brethren two
 For Canace, er that he might hir wyne,
 And ther I left I wol ageyn beginne.”

Si notre traduction diffère un peu du sens attribué par quelques commentateurs à ce passage, c'est que le sens que nous indiquons nous a paru devoir être la plus probable interprétation de la pensée de Chaucer, et finir d'une manière plus rationnelle ce conte inachevé.—*Note du Traducteur.*





PROLOGUE DU FRANC- TENANCIER.

“ **M** A parole, Ecuyer, le dis à ta
louange,
J’admire ton esprit, tu contes
comme un ange,”
Dit le Franc-Tenancier, “ nul
ici selon moi

Ne pourra, si tu vis, égaler par ma foi,
Et tes bons sentiments, et ta gente éloquence ;
De toujours prospérer Dieu t’accorde la chance !
J’ai par le monde un fils, et par la Trinité !
J’aimerais bien mieux quoi ! je dis la vérité,
Qu’il fut ainsi que Vous d’un noble caractère,
Que si j’avais en plus dà vingt livres de terre.
Fi des possessions si manque la vertu !
J’ai bien tancé mon fils, bel Ecuyer, vois-tu !
Et je le tancerai certainement encore,
Dussé-je, s’il le faut, l’infuser d’ellébore ;
Il joue aux dés le jour, souventefois la nuit,
Et dépense l’argent en maint joyeux déduit,
Le drôle ! il lui plait mieux causer avec un page

Qu'avec un Chevalier de noble et haut lignage
Duquel il apprendrait par des propos de choix
A parler proprement, à devenir courtois."

—" Foin de ta courtoisie, et de ton beau langage
Franc-Tenancier," dit l'Hôte, " assez de bavardage,
Mon brave, tu fais bien que chacun doit narrer
Au moins un conte ou deux, pourquoi donc différer
A nous narrer le tien de façon bénévole ? . . .

Voudrais-tu donc, très cher, forfaire à ta parole ? "

—" Nenni," reprit soudain notre Franc-Tenancier,
" Mais ne puis-je un instant à ce jeune Ecuyer
Adresser quelques mots ? "—" Non ; dis-nous ton
histoire,"

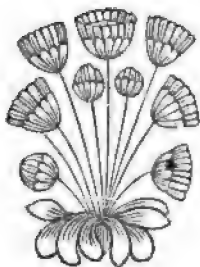
Reprit l'Hôte, " mieux vaut cela que ton grimoire."

—" Messire Hôte, je dis *Amen* à ton vouloir,
Et ne veux certes pas contester ton pouvoir,
Le souhait que je fais, c'est que par parenthèse
Ainsi qu'elle fera la dite histoire plaise.

" Ces braves vieux Bretons du bon temps d'autre-
fois

Ont laissé de vieux lais dans lesquels maintefois
Ils consignaient des leurs pour les races futures
Les exploits éclatants, les grandes aventures,
De l'un de ces vieux lais, me souviens, c'est heureux,
Et je vais vous le dire, et cela de mon mieux ;
Mais n'allez oublier que suis vêtu de bure,
Que rude est mon langage, et rude est ma nature,
Ce que je dis, Messire, est simple et sans apprêt,
Et je ne fais pas l'art d'arranger un effet ;
Moi je n'appris jamais certe la rhétorique,
Et ne suis pas très fort même sur le lexique ;

Moi je n'appris jamais Marcus, ni Tullius,
Encor moins *Citbero*, que dirai-je de plus ?
Que je n'ai voyagé jamais sur le Parnasse !
De ce que je ne fais volontiers je me passe ;
Foi d'homme ! ne connais, c'est vrai, d'autres couleurs
Que celles qui des champs paillètent les parterres,
Couleurs de rhétorique ou couleurs de rhéteurs,
A mon simple esprit sont des couleurs étrangères ;
Ma confession faite, il faut après cela
Vous dire mon histoire :—Ecoutez, la voilà !”





CONTE DU FRANC-TENANCIER.

DANS ce pays jadis appelé l'Ar-
 morique, [maintenant,
 Et que Bretagne on nomme
 Était un Chevalier, qui, le dit la
 chronique, [permanent ;
 Pour une dame avait un amour
 Pour elle il avait fait maint travail, mainte emprise,
 Afin de la gagner, et n'en ayez surprise,
 La dame était une Beauté,
 Avec ça que très haut était son fier lignage,
 Si que ce Chevalier n'osait en vérité
 Lui laisser voir sa peine en peur lui faire outrage.
 Un beau jour cependant la dame prit pitié
 De sa peine secrète, et de bonne amitié
 Fut d'accord avec lui récompenser sa flamme,
 En en faisant son époux, son seigneur ;
 (Seigneur veut dire ici le droit qu'a sur sa femme
 Un époux bien appris. Avis à l'auditeur.)
 Et pour mener à deux plus heureuse existence,
 L'amant-époux jura sa foi de Chevalier,
 Que de nuit ni de jour, dans nulle circonstance,
 Il ne prendrait sur lui jamais s'approprier
 Sur elle la moindre maîtrise,

Mais qu'il ferait toujours son vouloir à sa guise ;
 Pour satisfaire aux lois de l'humaine pudeur,
 (Le monde ne veut qu'on les brave),
 Semblant aux yeux de tous être maître et seigneur,
 Il n'en ferait pas moins par le fait son esclave,
 Comme il était son serviteur.

La dame a dit : " Merci ! " — puis ajoute :

 " Messire

Puisque de votre gré m'offrez si grand empire,
 Dieu défende qu'entre nous deux,
 Par mon fait il y ait jamais du nébuleux,
 Jusqu'à mon dernier jour je serai pour vous femme,
 Humble et fidèle, et ce, le jure sur mon âme."

Ainsi donc les voilà tous les deux en repos.
 Car c'est la vérité, deux amis pour bien faire
 Doivent et s'obéir, et chercher à se plaire,
 Et ne jamais se mettre dos à dos,
 S'ils veulent vivre une vie exemplaire.
 L'amour ce Dieu badin qu'on adore à Paphos,
 Ne veut être contraint sous joug ou sous maîtrise ;
 En véritable enfant gâté,
 Il vit d'air et de liberté ;
 Quand il sent la prison il se volatilise,
 Et porte ailleurs sa marchandise.
 L'amour est un je ne sais quoi
 Libre comme un esprit, bien plus libre qu'un Roi.
 La femme aussi par sa nature
 Aime la liberté, c'est juste, chose sûre,
 Et bien des hommes sur ce point
 Sont femmes, je le fais, et ne leur en veux point.
 En amour, c'est un fait, ayez de patience

Grande provision, et vous avez la chance

De vaincre un jour à l'impromptu,

Car patience c'est vertu !

Au moindre mot non plus il ne faut pas se plaindre

Encor moins geindre ;

Apprenez à souffrir si ne le savez pas,

Plus ou moins, dites-moi, qui ne souffre ici bas ?

Puis faut être indulgent ; le dis avec franchise,

Qui peut être assuré ne dire une bêtise,

Ou peut-être en faire une, une fois par hasard ?

Pour faire une bêtise, est-il jamais trop tard ?

Et que d'occasions ? Tantôt c'est la colère,

Tantôt la maladie, ou bien le caractère

Qui change, ou bien c'est le chagrin,

Ou quelquefois le vin,

Qui plus ou moins nous mènent à mal faire ;

Pour punir chaque tort, il faut discernement,

C'est le secret d'un bon gouvernement :

Voilà pourquoi ce Chevalier très sage

Pour vivre en paix promet rester en son servage,

Avec grande endurance, et la dame aussitôt

Promit n'avoir aucun défaut.

Voilà ce que j'appelle un pacte méritoire,

Aux deux avantageux, et c'est un fait notoire :

Elle a, cela d'après son cœur,

Pour son époux serviteur et seigneur,

Serviteur en amour, seigneur en mariage ;

En seigneurie aussi bien qu'en servage

Lui se trouve à la fois ;—en servage ? . . . Nenni,

Puisqu'il avait son amour et sa dame,

Et que suivant ses vœux à l'objet de sa flamme

Il était à la fin uni.

Dès que pour lui d'amour eut sonné l'heure,

Ce Chevalier s'en fut en sa demeure
Avec sa femme à Penmark son pays,
Tâter un peu du paradis.

De deux époux qui peut narrer la joie,
L'aïfance, le bonheur et la prospérité,
Les jours filés d'or et de soie ?
Nul de ceux qui n'ont point goûté
De cet état charmant appelé mariage.
Un an et plus dura ce beau jour sans nuage.
Enfin ce Chevalier, de nom Arviragus
De Cairrud, résolut d'aller en Angleterre
Pendant un an ou deux au plus
En quête de renom ; car son humeur guerrière
Prenait plaisir à tel labeur,
Et prisait fort le laurier du vainqueur.

Laissant Arviragus, je viens à Dorigène,
Sa femme, qui l'aimait, et dont grande est la peine.
Elle pleure et se plaint, veille jeûne, gémit,
Désire sa présence, et n'a plus d'appétit ;
Rien ne lui plaît, tout la fatigue,
Pour elle l'univers ne vaut pas une figue.
Tous ses amis connaissant son chagrin,
Voulant la consoler, y perdent leur latin,
De sa douleur on cherche en vain à la distraire,
Pourtant, vous le savez, on ne peut sur la pierre
Toujours graver, sans qu'à la fin
Reste l'empreinte du burin ;
Ainsi fut-il, malgré l'absence
De son époux, bientôt s'infiltra l'espérance
De son prochain retour, car un pareil transport
N'eut pu durer sans un danger de mort.

Notez qu'Arviragus écrivait à la dame,
Disant, " qu'il allait bien ; " jà c'était un dictame.

Donc ses amis voyant se calmer son chagrin

La pressèrent venir enfin

Avec eux promener ; or, très près de la plage,

Se trouvant son castel, souvent près du rivage,

Elle allait, s'asseyant tout au haut d'un côteau,

D'où son regard pouvait voir maint et maint vaisseau

Suivant leur cours, allant à perdre haleine,

De tant de gens porter un solace à la peine ;

Alors elle disait au fin fond de son cœur :

" Nul d'entr'eux viendra-t-il m'apporter mon seigneur ! "

Affise une autre fois des rochers sur la cîme,

Elle tremblait des eaux en regardant l'abîme,

Et se disait : " Eternel Dieu !

Pourquoi donc as-tu fait un si terrible lieu ?

Il ne nourrit oiseau, ni bête,

Mais est le nid de la tempête :

Il ne fait aucun bien, au contraire il fait mal

A l'homme et même à l'animal.

Ne vois-tu pas, Seigneur, combien tous ces abîmes

Ont fait d'innombrables victimes ?

Et pourtant l'homme est fait à l'image de Dieu,

Pourquoi donc de son âme anéantir le feu ?

Je fais ce que disent les optimistes,

Et même quelques casuistes,

Qu'ici bas tout est pour le mieux,

Mais malgré ça, ces rochers sont affreux,

Et puissent-ils rentrer sous terre,

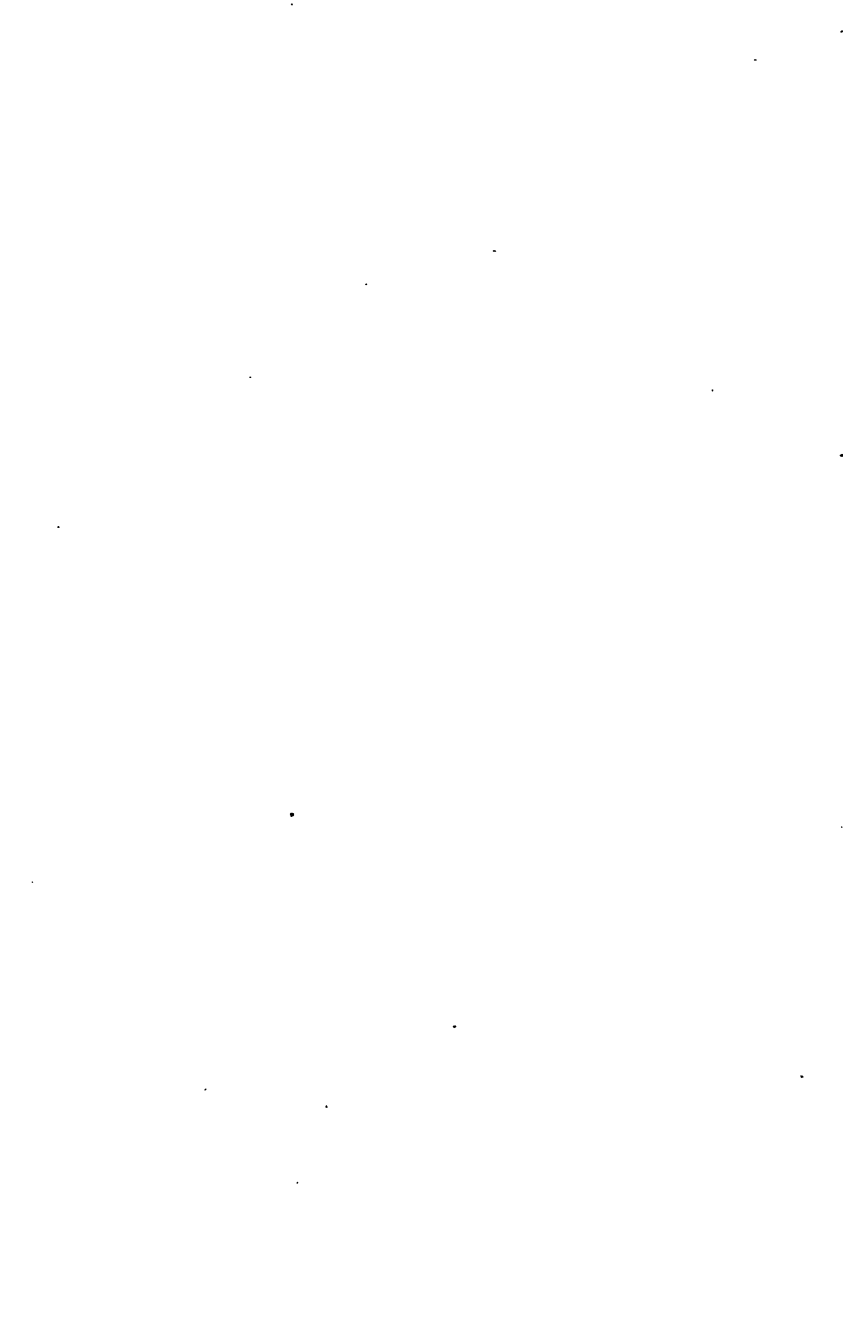
Car je les crains pour lui ; mon Dieu, c'est ma prière ! "







Une autrefois des rochers sur la cîme,
Elle tremblait des eaux en regardant l'abîme,
Page 32.



Ainsi coule son pleur,—un souvenir amer !

Ses amis virent bien, témoins de sa détresse,

Que la conduire en mer

Était attiser sa tristesse :

Ils la menèrent donc dans beaucoup d'autres lieux,

Dans des endroits délicieux

Où règne le plaisir, où trône la liesse,

Où l'on joue aux échecs, ainsi qu'à d'autres jeux.

Ainsi par un beau jour, et dès la matinée,

Non loin de là dans un jardin

Dans lequel ils ont fait préparer un festin

Ils vont s'ébattre, et passer la journée.

C'était le fix du mois de mai

De ce mois si vert et si gai,

Notez que l'art et que la main de l'homme,

Avait rendu ce jardin comme

On n'en vit jamais d'autre, excepté m'est avis,

Le Paradis.

Le doux parfum des fleurs, le frais de leur toilette,

Auraient fait dispos et léger

Le cœur le moins en train de vendanger

Des plaisirs sur l'herbette ;

A moins que maladie ou bien qu'un grand chagrin

L'eut privé d'aventure

D'admirer la belle nature

De ce jardin.

Or, après le diner, sauf dame Dorigène

Se lamentant toujours, et gémissant sa peine,

Parce que soit dit entre nous

Elle ne voyait son époux,

On se mit à chanter, puis après en cadence

Chacun aussi se mit en danse,

Tandis que Dorigène au milieu de ces fous,

De finir son chagrin câlinait l'espérance.

Or parmi les danseurs était un Ecuyer
Beau, bien fait, avenant, aimable cavalier,
Riche, jeune et vaillant, et très fort, et très sage,
Estimé grandement, de plus de haut lignage.
Ce charmant Ecuyer vrai servant de Vénus,

Avait pour nom Aurélius.

Depuis deux ans et plus il aimait Dorigène
A son insçu, mais en taisant sa peine,
Si que jusqu'à la lie enfin
Il avait bu la coupe du chagrin.
Au désespoir, mais n'osant de sa flamme
Laisser apercevoir le feu,

Dans ses vers cependant il trahissait un peu.

Le secret de son âme,

Car ses chansons, ses rondels et ses lais,
Ses complaints et virelais,
Racontaient comme quoi son amour était vaine,
Condamné qu'il était à ne dire sa peine,
Sans en parler même à l'écho
De peur d'exciter un haro !

D'autre façon que le raconte
Osa-t-il découvrir sa peine et son amour ?
Ne le crois pas, sauf à bon compte
Au bal parfois quand quelque jour
Il se trouvait, il guignait d'aventure
Sa taille et sa gente figure
Prenant comme un amant bien heureux, bien épris
Un avant-goût du Paradis ;
Mais elle, ayant l'âme endormie,
De son intention onc ne se douta mie !
Cependant bien avant de quitter le jardin

Comme il était connu d'elle, et de plus voisin,
Ils causèrent tous deux, c'était entrer en lice ;

Or, lorsqu' Aurélius vit le moment propice,

Il lui dit : " Dame ! par le Dieu

Qui dans sa sagesse profonde

De rien a fait ce monde,

Si je savais, je vous en fais l'aveu

Que cela put plaire à votre âme,

Le jour où reviendrait pour vous, Arviragus,

Serait par Notre Dame

Le dernier jour d'Aurélius.

Car je sais que pour vous il est vain mon servage,

Et que l'estimez un outrage.

Dame prenez pitié de ma douleur,

Un mot de vous pour moi c'est malheur ou bonheur,

Oh ! puisé-je à vos pieds être ici dans la tombe,

Si vous ne me sauvez ma charmante colombe !"

" Ce que vous dites là, serait-ce sérieux ?

Aurélius," dit Dorigène,

" Cela pour vous, me ferait de la peine,

Car à mon cher époux je veux

Autant que je vivrai rester toujours fidèle.

C'est mon dernier mot," lui dit-elle.

Pourtant quelques moments après

Elle dit sur le ton de la plaisanterie :

" Aurélius puisque mes bien pauvres attraits

Seraient pour vous Pâque-fleurie,

Je vous accorderai d'être enfin vos amours

Le jour où, voyez-vous, le long de la Bretagne,

Qui deviendrait alors un pays de cocagne,

Vous aurez par votre concours

Oté tous les rochers qui désolent son cours.

Quand vous aurez accompli cet ouvrage,

Alors vous aimerai mieux que n'importe qui,
Et consolerais votre ennui,
Ne m'en demandez davantage.

Oh ! laissez, croyez-moi, glisser de votre cœur
Cette insigne folie, ou plutôt ce malheur ;
Je ne conçois pas la lieffe

Qu'un homme peut avoir à prendre pour maîtresse
La femme dont le corps d'un autre est le joujou,
Ce joujou fut-il un bijou ?

Aurélius alors bien tristement soupire :

“ N'est-il pas d'autre espoir ? . . . ” se hâte-t-il de dire.

—“ Non, par Jésus ! ici dois vous en avertir ! ”

—“ Ah ! s'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à mourir ! ”
Et soudain emportant sa peine
Il s'éloigna de Dorigène.

A ce moment nombre de ses amis
Vinrent de ci de là sous ces feuillus lambris,
Nul ne se doutant, chose sûre,
Du drame intime éclos sous leur verdure.
On recommença donc à danser, à chanter,
A folâtrer, à rire, à plaisanter,
Jusqu'à ce que du soleil la lumière
Se perdit doucement dans un autre hémisphère,
Faisant sans bruit
Place à la nuit ;

Alors chacun avec lieffe et joie
Regagna son foyer, hormis Aurélius
Qui navré, du chagrin la proie,
Sentait le malheureux son cœur n'exister plus.
Dans ses brûlants transports, de raison n'ayant guère,
Au soleil tout d'abord il fit cette prière :

“ Apollon, Dieu du jour, ô puissant gouverneur
De l’herbe et du froment, de l’arbre et de la fleur,

Toi qui dans ta munificence,

Et, selon ta déclinaison,

Donnes à chacun d’eux son temps et sa saison,

De ton char d’or toi qui vois sa souffrance,

Prends en pitié, seigneur Phœbus,

Le misérable Aurélius.

Ma Dame, tu le fais, par sa vertu farouche,

A repoussé les vœux exprimés par ma bouche,

Et pour moi sa rigueur est un arrêt de mort,

Phœbus en tes mains mets mon sort ;

Car je n’ignore pas qu’avec ton assistance

Pourrais renaître à l’espérance.

Daigne donc permettre, ô Phœbus !

Que te dise en la circonstance,

Comment tu peux aider Aurélius.

“ Ton adorable sœur, la brillante Lucine,

Est Reine, et qui plus est Déesse de la mer,

Bien que Neptune ait sur le flot amer

Empire aussi ; cependant argentine

Elle trône au dessus de lui

Ce qui quelquefois le chagrine,

Et lui cause un certain ennui ;

Le désir de ta sœur, soit dit par parenthèse,

A ton foyer est d’allumer sa braise,

Et pour cette raison elle te fuit toujours

Comme nous ici bas, nous suivons nos amours ;

Ce qui fait que la mer désire

Suivre ta sœur, c’est là son point de mire,

Ta sœur étant Déesse, et régnant plus ou moins

Sur les fleuves, la mer, et les aqueux recoins.
Les faits étant posés, je viens à ma requête :
O Phœbus, sans plus ample enquête,
Fais y droit, t'en aurai grande obligation.
L'occasion est opportune,
Quand dans le signe du Lion
Incessamment ta sœur Lucine, ou bien la Lune,
Fera son opposition,
Obtiens de sa munificence
Qu'elle déverse en abondance
Sur nous de l'eau, de l'eau, de l'eau,
Oui, qu'elle inonde tout jusqu'au plus haut côteau,
Jusqu'au rocher de St. Malo,
Si que dans toute l'Armorique
La plaine de la mer soit une plaine unique,
Ou le plus habile nocher
Ne puisse trouver un rocher.
Cette inondation gardes en souvenance,
Devra durer pendant deux ans,
Afin que puisse dire avec toute assurance
A ma Dame : ' Envers moi tenez votre allégeance,
Les rochers sont partis, et ce, depuis long-temps.'
Seigneur Phœbus fais pour moi ce miracle,
Ta sœur à ton vouloir ne mettra pas d'obstacle,
Qu'elle règle sa marche absolument sur toi
Pendant deux ans, ce n'est difficile, ma foi,
Alors le jour, la nuit étant pleine marée,
Je gagnerai dans peu mon adorée,
Surtout si dans cet antre où demeure Pluton,
Bien par delà le Phlégéon
Tu caches ces rochers au fin fond de la terre.
Si tu l'exauces ma prière
Jusqu'à Delphes j'irai Phœbus

T'adorer dans ton temple, et j'irai les pieds nus

Bien plus :

Vois des pleurs bien amers ruisseler sur ma joue,

Père de la lumière, oh ! de moi ne te joue,

Et prends pitié d'Aurélius !”

Et sur ce, de douleur perdu, le pauvre hère

S'affaïffa petit à petit.

Heureusement se trouvait là son frère,

Qui le prit et le mit au lit.

Sous le poids écrasant des tourments qu'il endure

Je laisse cet amant dans cette tablature,

Car que m'importe à moi qu'il se mette à choisir

De vivre ou de mourir !

Cependant sur ces entrefaites

Chez lui très bien portant arrive en grand honneur

Arviragus des Chevaliers la fleur.

Maintenant Dorigène adieu peines secrètes,

Tu presses dans tes bras, ton vigoureux époux,

Frais et dispos, et pas du tout jaloux,

Ce hardi Chevalier, et ce digne homme d'armes,

Dont l'absence causa dans ton cœur tant d'alarmes.

Il joute, il danse, il mange, à l'autel de Vénus

Il est très assidu . . . que vous dire de plus ?

Je le laisse en liesse et joie,

Et reviens à cet homme à la douleur en proie

Au pauvre Aurélius.

Pendant deux ans et plus sur un lit de misère

Languit cet amant malheureux,

N'ayant pour consoler son tourment furieux

Qu'un jeune étudiant, son frère,

Au courant de toute l'affaire ;

Car à nul autre il n'eut dit son secret,
Dans son cœur il le poitrinait,
Mieux encor, je le crois, que ne le fit Pamphile
Lorsqu'avec Galathée, il fila son idylle.
Sa poitrine semblait être saine au dehors,
Mais la blessure était tout en dedans du corps,
Et l'on fait bien, en chirurgie,
Qu'une plaie invisible est un sûr passeport
Pour l'article nécrologie,
Blague posthume, en forme d'élégie,
Qu'aux ex-vivants promet la mort.

En secret donc son frère et se lamente et pleure,
A sa peine cherchant un folace long-temps,
Quand il se ressouvint qu'étant en la demeure
D'un étudiant d'Orléans,
En France, il vit un jour un livre de magie
Naturelle, et d'astrologie,
Que l'apprenti juriste avait par grand hazard,
Laisse traîner dans un coin à l'écart.
Ce livre qu'on eut pris pour un beau livre d'heures,
A ses formes extérieures,
Contenait un traité des opérations
De Madame la Lune en ses vingt-huit demeures,
Et de ses oppositions,
Et d'autres faits, ou bien d'autres illusions
Qui de nos jours ne valent une mouche ;
Nous avons pour pierre de touche
La sainte église ; et, selon notre foi,
La magie est bêtise, quoi !
Et quand ce livre, ce grimoire
Soudain lui revint en mémoire,
Son cœur lui fit tic-tac, il se dit à part soi :

“ Incontinent sera guéri mon frère,
Car avec ce livre on doit faire
Ainsi que le font les jongleurs
Des apparitions, et troubler bien des cœurs.
Aux festins maintefois je me suis laissé dire
Que les jongleurs révélaient leur empire :
Dans la salle ils laissaient tout-à-coup entrer l'eau,
Puis en faisaient le tour ramant dans un bateau ;
Ils évoquaient parfois un Lion bien féroce,
D'autres fois une pauvre roffe ;
Ils faisaient naître à leur vouloir des fleurs,
Ou des raifins et des meilleurs ;
D'autres fois un castel et de chaux et de pierre
Qu'un seul mot d'eux faisait rentrer en terre.
De tout cela,” se dit-il, “ je conclus,
Que si retrouvais mordicus
Quelqu' ancien compagnon qui par bonne fortune
Habitant Orléans pût encor par Phœbus !
Se rappeler ces palais de la Lune,
Du diable si mon frère au bout de quelques jours
N'obtiendrait pas l'objet de ses amours.
Car par l'illusion, certes un Clerc peut faire
Qu'aux yeux des gens, comme brume légère,
De la Bretagne ayant disparu les rochers,
Sous la guidance des nochers,
Tous les vaisseaux près du rivage
Arrivent sans risquer naufrage ;
Si cette illusion peut un jour ou bien deux
Durer, c'est suffisant, mon frère l'amoureux
Recevra son guerdon de sa belle maîtresse,
Ou pourra l'appeler parjure la traîtresse !”
A quoi bon sur cela discourir plus long-temps ?
Il vint vers le lit de son frère,

Et lui donna tant d'encouragements,
Qu'il se leva d'un bond pour faire
Immédiatement le trajet d'Orléans,
Dans la douce espérance
De voir bientôt finir son endurance.

Quand non loin d'Orléans fut cet Aurélius,
Un Clerc lui fit un beau salut en *us*,
Puis aux deux frères dit bien merveilleuse chose :
" Je fais," dit-il, " je fais la cause
De votre venue en ces lieux ; "

Et de suite il leur dit leurs penfers à tous deux.
Ce Clerc breton lors à ce Maître
A dit qu'il voudrait bien connaître
De quelques jeunes gens aimés par lui jadis
L'état présent, eux étant ses amis.
" Ils sont morts ! " fut la réponse soudaine,
Ce qui lui fit bien de la peine.

Aurélius descendit de cheval,
Et du Magicien il gagna la demeure.
Le Maître leur a fait sur l'heure
Un accueil vraiment cordial.

Jamais Aurélius n'avait vu de sa vie,
Maison mieux ordonnée et plus digne d'envie.

Le Maître pour les occuper
Leur fit voir avant le souper
Des forêts et des parcs, pleins de chevreuils sauvages,
Ils virent là, des cerfs de tous étages,
Jeunes cerfs, et puis cerfs dix cors
Par les chiens poursuivis affronter mille morts,
Et quelques-uns mourir de leurs blessures.
Puis ils virent des fauconniers
Sur un beau fleuve aux eaux transparentes et pures

Occire le héron avec leurs éperviers ;
Et puis après jouter dans une plaine
Des Chevaliers à perdre haleine ;
Puis Aurélius put se voir
Danſer lui-même avec ſa Dame ;
Et quand ce Maître vit qu'il était tout de flamme,
Et qu'il était temps de ſurſeoir,
Il frappa des deux mains, et tout à coup bernique !
A vau l'eau fut la lanterne magique !
Et cependant nul d'entr'eux du logis
N'avait bougé, pendant qu'à leurs yeux ce ſpectacle
Se déroulait : c'était miracle !
Car ils étaient tous trois tranquillement aſſis
Dans le cabinet ſolitaire
Du Maître, et ſans nul hère.

Ce Maître appelle alors ſon Ecuyer,
Et lui dit : “Pouvons-nous aller expédier,
Notre ſouper ? Il y a preſqu'une heure
Quand ces dignes Meſſieurs vinrent en ma demeure,
Que vous ai dit, de nous le préparer.”
Répond ſoudain cet Ecuyer : “Meſſire,
Le ſouper eſt tout prêt, pouvez ne différer.”
“Allons ſouper alors,” dit avec un ſourire
Le Maître, “il me paraît au mieux
Qu'on prenne du repos quand on eſt amoureux !

Entre la poire et le fromage
Au ſouper, on ceſſa tout léger badinage
Pour décider du prix que ce Maître prendrait
Pour raffler d'un ſeul coup, effacer d'un ſeul trait
Et renvoyer deſſous ce monde
Les rocs de la Bretagne, et ceux de la Gironde.

“ Mille livres, n'est trop,” dit ce Magicien,
“ Vu le labeur, c'est à peu près pour rien !”
D'un cœur joyeux : “ J'y consens sur mon âme,”
A dit Aurélius, “ si je le possédais
Ce monde qu'on dit rond, certes le donnerais
Pour arriver à posséder ma Dame.
Bon ! nous voilà d'accord ; vous ferez sur ma foi
Loyalement payé, pouvez compter sur moi ;
Mais veuillez bien n'avoir négligence ou paresse
Rappelez-vous que le temps presse,
Ne faut rester ici plus long-temps que demain
Matin !”
—“ C'est bien,” répond le Maître, “ avec vous je
m'engage
A ne différer le voyage.”
Aurélius fut se coucher
Quand il voulut, ce fut bientôt, je pense,
Etant très las ; bercé par l'espérance,
Et le cœur satisfait, il dormit sans broncher.

Le lendemain ils étaient en campagne,
Aurélius, son frère et le magicien,
Se dirigeant vers la Bretagne,
Ils descendirent où ? . . Ma foi, je n'en fais rien.
On était en décembre, et déjà, dit l'histoire,
La saison était froide et frimatée, et noire.

Comme de l'or bruni brillant à l'horison,
Dans sa chaude déclinaison,
Phœbus devenait vieux, et couleur d'airain morne ;
Mais voilà que soudain entrant au capricorne
Il n'a plus que pâles couleurs,
Et perd tout à coup ses ardeurs.

Les frimas, le grésil, et la neige, et la pluie
Ont détruit la verdure, et Janus qui s'ennuie,
Comme s'ennuie un ancien Dieu,
Avec sa longue barbe assis au coin du feu,
Boit du bon vin dans un vieux vidrecome,
Dégustant en fin gastronome
Pour se défennuyer
La hure d'un fier sanglier ;
C'est que cette saison est saison de folie,
C'est le joyeux temps de Noël,
Aurélius fait boire l'hydromel
A son honoré Maître, et surtout point n'oublie,
Lui faire faire chère lie,
Le priant de hâter la fin de sa douleur,
Ou bien avec un fer de lui fendre le cœur.

Ce Maître, un fin matois, prend pitié de cet
homme,
Mais tellement, qu'il se dépêche en somme
De guetter le moment de la conclusion,
C'est-à-dire, arriver à faire illusion
Par jonglerie ou par magie,
(Car ne sachant l'astrologie,
Je ne saurais parler avec plus de clarté),
Mais de manière, en vérité,
Que chacun pût penser dans toute la Bretagne
Que les rochers étaient pour la campagne
Bras dessus, bras dessous, partis,
Ou bien que sous le sol ils étaient engloutis.
A la fin, un jour, vers la brune,
L'occasion lui parut opportune
De produire à son gré ce tour d'illusion,
Œuvre de superstition.

De suite il appelle à son aide
Ses bonnes Tables de Tolède,
Chef-d'œuvre de perfection,
Car il n'y manquait rien, faites attention,
Ni les nombreux groupes d'années,
Ni jusqu'à vingt les ans divisés par journées,
Le tout correspondant alors
De la sphère céleste au mouvement des corps ;
Ni tous ses appareils, ni non plus ses racines,
Ses centres, ni ses arguments,
Qui donnent savamment d'après les Alphonsines,
Chaque proportion des moindres éléments
Utiles pour péser les effets et les causes,
Et les équations de mille et une choses.
Par ses trois sphères il fait bien,
On peut dire qu'il voit sans voile
Aux cornes d'Ariès où se trouve l'étoile
Qui la première y cherche son soutien,
Et sa distance dans la quatrième sphère.
Il fit tous ses calculs de subtile manière.
Sitôt qu'il eut trouvé la première maison,
Vite il fut comme de raison
Par ses déductions, et cela sans conteste,
Le reste.
Le lever de la lune il le connut soudain,
Il connut et sa place et sa demeure enfin,
Selon l'infailible manœuvre
Du grand œuvre ;
Et de ces observations,
Naquirent ses illusions,
Telles que dans ces temps d'indicible grimoire,
Aux payens on les faisait croire.
Voilà pourquoi, sans un plus long délai,

Par la magie, alors qui n'était vaine,
Pendant au moins une semaine
Il fut réputé vrai
Que les rochers au loin couraient la pretontaine.

Aurélius toujours désespéré,
De son regard énamouré
Guettait la nuit le jour si venait le miracle ;
Or quand il fut qu'était vaincu l'obstacle,
Que de ses yeux il fut témoin
Que ces rochers étaient partis au loin
Il tomba tout-à-coup aux genoux de son Maître,
Et dit : " Seigneur à vous je devrai le bien être,
Vous avez pris pitié du pauvre Aurélius,
Vous remercie, ainsi que Madame Vénus :
Et vers le temple il va pour y trouver sa Dame,
Puis avec grand respect : " Maîtresse de mon âme,"
A dit cet homme triste, " et que je crains le plus,
Que j'aime de mon mieux, à qui ne veux déplaire,
N'était que j'ai sur moi la robe de Nessus,
Et qu'il me faut mourir, si persiste à me taire,
Je ne vous dirais pas combien par le chagrin
Je suis miné, je suis près de ma fin.
Mais bien que vous n'ayez pitié de ma détresse,
Avisiez donc avant de rompre la promesse
Que me fites un jour, et pour l'amour de Dieu
Avant de me tuer pensez à votre vœu.
Car aussi bien que moi, vous le savez Madame
Ce que promîtes à ma flamme ;
Non pas que je requiers quoique ce soit par droit,
Non, mais dans un jardin, là bas, à tel endroit,
Dans ma main vous avez donné votre parole,
(Ce n'était un serment frivole)

De m'aimer mieux, oui, que n'importe qui
Et de consoler mon ennui,
Si de tous nos rochers fertiles en naufrages,
Un jour nettoyais nos rivages ;
Madame, je le dis, et ce pour votre honneur
Plutôt que pour sauver des jours pleins de douleur,
Pour ma part, moi, j'ai tenu ma promesse,
Et de ce pas je m'en vais au jardin
Vous me trouverez là mort ou vivant enfin ;
Faites ce que voudrez, selon votre sagesse,
En vous gît le pouvoir d'éteindre mes soucis,
Ma vie est en vos mains, en dire davantage
Serait, je crois, du verbiage,
Ce que je fais c'est que les rochers sont partis !”

Il prend congé. La pauvre Dorigène
Reste pétrifiée ; indicible est sa peine,
Une pâleur de mort s'épand sur tous ses traits,
“ Eufsé-je pu penser jamais,”
Se dit la triste créature,
“ Qu'un jour se passât de tels faits
Contre l'ordre de la nature ?”
Et tant est grande sa terreur
Pouvant marcher à peine,
Chez elle rentre Dorigène
La mort au cœur.

Pendant un jour ou deux cachée en sa demeure
Elle se lamente, elle pleure,
S'évanouit souvent, que c'est piteux à voir ;
Mais pourquoi ce grand désespoir ?
Oh ! bien que tout son sang bouillonne,
Elle ne le dit à personne,

Car pour elle un chagrin de plus,
C'est que hors de la ville était Arviragus.

Oyez cette femme modèle,
Ainsi se parlait-elle en sa douleur mortelle :

Elle disait : " Hélas ! oh ! je me plains de toi,
Fortune ! qui m'a mis sans que je m'en doutasse,
Dans une impasse dont ne puis fortir ma foi,

Quoique je dise ou que je fasse

Que par la mort ou par le déshonneur.
Mais toutefois mieux vaut laisser là l'existence,
Que de mon corps laisser de côté la pudeur ;
Ma mort peut acquitter mon serment, que je pense,
Nombre d'histoires en font foi,
Qui viennent calmer mon effroi.

Lorsque trente Tyrans dominant dans Athènes

Eussent occis Phædon dans un festin,

Pour contenter leurs passions obscènes,

Ils firent amener soudain

En leur présence, horreur ! ses filles toutes nues,

Forçant ces pauvres ingénues

A fouler le parvis teint du sang paternel.

Que sur ces scélérats tombe l'ire du ciel !

Voilà pourquoi ces filles malheureuses,

Plutôt que consentir à la brutalité

De ces trente tyrans, dans leurs terreurs affreuses,

Pour sauver leur virginité

Dans un puits toutes se jetèrent,

Et, dit l'histoire, se noyèrent.

Ceux de Mésène aussi firent quérir un jour

De Sparte au moins cinquante vierges,

Voulant d'un criminel amour,
Allumer les folâtres cierges :
Mais plutôt que se rendre à leur lubricité,
Chacune se tua dans ce moment suprême,
Pour garder sa virginité :
Eh ! pourquoi donc ne ferai-je de même ?

Voyez aussi la jeune Stymphalis,
Quand une nuit son père fut occis
Par les ordres affreux du Tyran d'Orchomène,
Tout d'une traite, à perdre haleine
Au temple de Diane, en narguant l'oppressé
Elle s'en fut abriter sa pudeur,
Pour ne prostituer ni son corps ni son âme,
A l'Aristoclidès, à ce tyran infâme ;
Et plutôt que de s'avilir
La noble vierge elle aima mieux mourir.
Or si de jeunes cœurs à ces forfaits obscènes
Se sont soustraits par le trépas,
Epouse, pourquoi Dorigènes
Comme eux n'agirait-elle pas ?

Tournez vos regards vers l'Afrique,
A Scipion se rend dans la guerre punique
Ce lâche général,
Qui de son nom s'appelait Asdrubal.
La femme de cet homme infâme
Au temple d'Esculape a soudain mis le feu,
Puis avec ses enfants se jette dans la flamme,
Pour sauver son honneur, pour aller pure à Dieu.

Lucrèce s'est tuée à Rome,
Quand ce Tarquin, un indigne homme,

Eut attenté de force à sa pudeur,
Ne voulant pas survivre à son honneur.

Les sept vierges de Milésie,
De leur douleur sont mortes autrefois,
Plutôt que d'être en butte à la discourtoisie
De leurs oppresseurs, les Gaulois ;
Sur ce fujet pourrais, selon ma fantaisie,
Citer au moins mille histoires, je crois.

Quand Abradate, Roi de Suze,
Fut occis, Panthéa s'immola sur son corps,
De Xénophon nous dit la muse ;
Et cette épouse alors :
' Abradate ! mon sang dans ton sang je l'infuse,'
Dit-elle, 'et de mon corps nul n'aura les transports !'

Pourquoi donc citerai-je encor des faits semblables
Et dans l'histoire et dans les fables ?
De tous ces faits moi je conclus
Que pour sortir de cette impasse,
Et demeurer fidèle à mon Arviragus,
Il vaut mieux me tuer, faire sur moi main basse,
Comme fit en tel cas, sans hésitation,
La fille de Démotion.

O Cédafus ! c'est bien dommage
De voir comment pour fuir un tel outrage
Sont mortes tes filles hélas !
Et comment fut affronter le trépas
De Thèbes cette fille à peine à son aurore
Pour se soustraire au méchant Nicanore.
La femme de Niceratès

Pour un pareil motif se tua sans regrets.
Envers Alcibiade, oh ! combien fut fidèle
Aussi cette femme modèle,
Admirable dans son amour,
Qui préférerait mourir plutôt que même un jour,
Le corps de son amant restât sans sépulture ?
Voyez aussi ! fut-il une épouse plus pure
Qu'Alceste ? Et puis écoutez donc un peu
Ce qu'Homère ce demi-Dieu
Nous dit de Pénélope, et de sa chaste flamme,
Comme un type sacré la Grèce la reclame.

Quand Protéfilaüs encor
Fut tué devant Troie, et par la main d'Hector,
Sa fidèle Laodamie
Ne voulut lui survivre mie.
Portia ne voulut vivre sans son Brutus.
Et que vous dirai-je de plus ?
Vous parlerai-je d'Artémise ?
De la Reine Teuta ? . . . L'univers canonise
Ces deux grands cœurs comme un type nouveau
De cette chasteté qui survit au tombeau."

Se lamente ainsi Dorigène
Un jour ou deux que cela faisait peine !
Toujours ayant volonté de mourir,
Mais la troisième nuit, voyez, voici venir
Le digne Chevalier, son époux et son maître,
Arviragus son doux bien-être,
Qui lui dit : " Dorigène ! eh ! pourquoi donc ces
pleurs ?
Quel est donc le sujet, dis-moi, de tes douleurs ? "

Elle en quelques mots lui raconte
Ce que vous savez tous, n'est besoin que le conte.

Sans s'effaroucher cet époux
A dit : " Est-ce tout, Dorigène ?"
—" C'est déjà beaucoup trop, ce me semble, entre
nous,"
Répond-elle ; " et cela me fait bien de la peine ?"
—" Femme !" a-t-il dit, " oh ! calmez cet émoi,
Vous tiendrez parole, ma foi ;
Car aussi bien que Dieu me fasse grâce,
Préférerais mourir soudain à cette place,
Plutôt que de vous voir, chère, vous parjurer.
La foi ! c'est un bijou qu'on ne peut égarer !"
Mais voilà que des pleurs soudain troublent sa vue,
" Je vous défends," dit-il, " et sous peine de mort
Dire à qui que ce soit cette déconvenue,
J'endurerais mon mal ; mais vous, faites effort
De ne pas paraître éplorée,
Pour que rien ne soit su du moins dans la contrée."
Là dessus il appelle un de ses écuyers,
En même temps une suivante.
" De suite, allez," dit-il, " remplissez mon attente,
Conduisez Dorigène auprès des marronniers ! . ."
Tous deux prennent congé, mais ils ne savaient guère
Ce qu'au jardin Dorigène allait faire.

Aurélius, cet Ecuyer,
Qui si fort aimant Dorigène,
La guettait comme un épervier
Parfois guette une bonne aubaine,
La rencontre sur le chemin

Qui servait de route au jardin ;
Lui de la saluer avec regard de flamme,
En lui disant : “ Madame,
Daignez m'apprendre où dirigez vos pas ? ”
— “ Vers le jardin, ” comme une folle
A-t-elle dit, “ pour tenir ma parole,
Ainsi le veut, mon cher époux, hélas ! ”

Aurélius commence à s'étonner du cas,
Et dans son cœur il a grand' peine
Du sort fatal de cette Dorigène,
Et de celui du digne Chevalier,
D'Arviragus qui préfère payer
Le rachat du serment qu'un jour a fait sa femme,
En lui laissant prostituer son corps
Pour ne pas avoir le remords
Par un manque de foi d'avoir souillé son âme ;
Et réfléchissant à part lui
Que ce serait commettre une action vilaine
Que de baser sur aussi grande peine
Soulagement à son ennui,
Avec impulsion soudaine :
“ Dites, Madame, à votre Arviragus
Qu'estime son grand cœur autant que vos vertus,
Et qu'à sa grande courtoisie,
Par acte de discourtoisie,
Ne veut répondre Aurélius.
Je préfère garder ma peine
Plutôt que de briser l'amour qui vous enchaîne.
Je vous relève donc, Dame, de tout serment,
Et jamais, dans aucun moment,
Ne vous reprocherai dans une humeur jalouse
De n'avoir pas accompli votre vœu :

Et sur ce, je vous dis adieu,
A vous la plus sincère et la meilleure épouse,
Et de vous ici prends congé.
Votre nom désormais fera la sauvegarde
Des épouses qui par mégarde
S'engageraient trop loin ; c'est le désir que j'ai.
Et maintenant, Madame, Dieu vous garde !
Vous le voyez un Ecuyer
Peut être aussi courtois qu'un Chevalier."

A deux genoux elle le remercie,
S'en retourne vers son époux,
Et lui raconte tout. Dieu fait s'il apprécie
Ce trait de l'Ecuyer ; ne pourrais, entre nous,
Vous narrer son bonheur, cela ne peut s'écrire.
Maintenant de nouveau que pourrai-je vous dire
Sur Dorigène et sur Arviragus ?
On ne put jamais s'aimer plus,
Lui la chérit comme une reine,
Elle l'aime bien mieux qu'un roi,
Nul d'entr'eux ne se fait de peine,
Le bonheur n'a besoin d'historien, ma foi,
Aussi sur eux, en plus n'obtiendrez rien de moi.

Aurélius, un très digne homme
S'est conduit comme un gentilhomme ;
C'est vrai, mais au total il en est pour ses frais.
" Que vais-je faire hélas ! " se dit-il, " désormais ?
A ce Maître ai promis le poids de mille livres
D'or pur, pour ce travail qu'il a fait dans ses livres ?
Et je n'ai pas cet or ; adonc je suis perdu,
Car pour solder ce dû
Il me faudra vendre mon patrimoine,

Et n'aurai plus après un feul lopin d'avoine,
Deviendrai mendiant, n'aurai ni feu ni lieu,
Au loin serai forcé de m'en aller morbleu !
Peut-être cependant de ce Maître obtiendrai-je
 La faveur et le privilège
 De le payer à des jours dits,
Et d'année en année avec quelques répits ;
 Par ainfi garderai mon pleige,
Car certes ne voudrais pas mentir à ma foi."

Avec un cœur chagrin et tout rempli d'émoi
Aurélius va chercher ses espèces,
Et trouve en or, en bonnes pièces
 De cinq cents livres la valeur,
Qu'il va porter au Maître, en lui disant : " Seigneur !
Je viens vous demander si par grâce céleste
Vous voulez m'accorder pour vous payer le reste
 Du temps ;
Je n'ai manqué jamais ici je vous l'atteste
 A ma parole, à mes engagements ;
Envers vous certe acquitterai ma dette,
 Quand bien même en simple toilette
 Je devrais aller mendier ;
Mais à ma probité si voulez vous fier,
Et m'accorder délai de deux ou trois années
Pour vous solder le tout en deux ou trois fournées,
 Vous me rendrez, ne saurais le nier,
Un grand service, car je n'en dis davantage
 Dès aujourd'hui s'il me faut vous payer,
Je suis forcé vendre mon héritage."

Froid, tranquille et calme toujours,
Ce Philosophe entendait ce discours,

A dit : " N'ai-je pas fait ce que je devais faire ? "

— " Certes et fidèlement, le dis d'un cœur sincère, "

Dit l'autre. — " N'as-tu pas à ta discrétion

Conquis le tendre objet de ton affection ? "

— " Hélas ! " dit-il, " Non, non, ne t'en impose ! "

— " Et de cela quelle est la cause ? "

Dis-le moi si tu peux ? "

Alors Aurélius

Lui dit comment Arviragus

A préféré mourir malgré sa vive peine

Plutôt qu'à sa parole eut manqué Dorigène ;

Aussi de Dorigène il narre la douleur,

Comment sans le savoir s'est promis ce grand cœur,

N'ayant jamais eu conscience

De la magie, en sa pure innocence ;

" D'elle cela m'a fait avoir compassion, "

Ajoute Aurélius, " et dans la circonstance,

L'ai renvoyé sans hésitation

A son mari, voilà toute l'affaire ! "

Le Philosophe a dit : " Cher Frère !

Ecuyer, Chevalier, tous les deux à la fois,

Chacun de vous a fait acte courtois,

Mais de par sa toute puissance

Dieu défende qu'un Clerc ne prenne la licence

D'être aussi généreux que vous deux toutefois :

Messire avant retourner à mes livres,

Te tiens quitte des mille livres,

Pour mon art, mon travail, de toi je ne veux rien,

Très noblement d'ailleurs payas mon entretien,

Je ne veux rien de plus ; le ciel te tienne en joie,

Et te donne des jours filés d'or et de soie ! "


Et ce disant, à cheval il monta,
Et devers Orléans le cheval l'emporta.

Maintenant, Messieurs, il s'agit de conclure,
Lequel des trois, croyez-vous d'aventure
Fut le plus généreux ? . . . Avant d'aller plus loin
De nous le dire ici voulez-vous prendre soin ?
Vous ne répondez pas ? . . Ça ne fait pas mon compte,
Mais enfin je me tais, car est fini mon conte.





PROLOGUE DU MEDECIN.

“  UI, pour ce moment-ci, laissons
la question
Suspendue,” a dit l’Hôte, “ et
sans solution.
Vous, Messire Docteur, contez-
nous, je vous prie,
Quelqu’ histoire . . .”—“ Oh ! ne me
récrie,”
Dit aussitôt le Médecin,
“ A vos ordres je suis ;” il commença soudain.





CONTE DU MEDECIN.



L y avait ainſi que le raconte
 Dominus Titus Livius,
 A Rome un Chevalier nommé
 Virginus,
 Plein d'honneur, de vertus, ayant
 même à bon compte,
 Beaucoup d'amis, auſſi beaucoup d'écus.
 Ce Chevalier avait eu de ſa femme
 Une fille fort belle, ici je le proclame ;
 C'était, je dis la vérité,
 Une incomparable beauté.
 La nature avec ſoin fit cette créature
 Si ſublimement belle, eſprit, taille et figure
 Qu'on eut dit qu'à chacun elle eut fait le défi
 De chercher à la contrefaire :
 Pygmalion jamais eut-il pu ſi bien faire ?
 Fi !
 Zeuxis et même Apelle
 N'euffent jamais créé ſi beau modèle.
 Ce n'eſt point étonnant, le moteur général
 De la Nature, fit un agent principal,
 Pour peindre et pour former ſelon ſa fantaiſie
 Créatures d'Europe auſſi bien que d'Asie ;
 Et pour un auſſi grand labeur,

Non plus pour sa mise en couleur,
Pour les soins apportés à la manufacture
Ne reclame rien la Nature.

Cette charmante fille au si beau profil grec
Avait douze ans et deux avec.
La Nature qui fait teindre en rose une rose,
Un lys en blanc, en un mot toute chose
Selon sa forme et sa grandeur
De la plus suave couleur,
Sur cette fille joliette
Etant encore enfant avait de sa palette
Epuisé les trésors nombreux,
Et Phœbus à ses longs cheveux
Avait donné cette nuance blonde,
Qui de Vénus fit la Reine du monde.
Quoiqu'en beauté pourtant elle fut un trésor,
Sa vertu valait plus encor.
D'esprit, de corps elle était chaste,
Et bien qu'elle eut érudition vaste,
Elle avait de l'humilité ;
Aussi florissait-elle en sa virginité ;
Ayant ces qualités, tempérance, abstinence,
Modération, patience ;
Bien qu'elle fut sage comme Pallas,
D'orgueil elle n'en avait pas ;
Son organe était doux, douce son éloquence,
Son parler n'avait rien qui sentit l'arrogance,
Simple dans ses discours,
Selon son rang, à tous, elle parlait toujours ;
Ferme de cœur, sans cesse active,
Elle n'était jamais oisive.
Bacchus n'avait sur elle aucun pouvoir,
La paresse non plus ; car le vin, la paresse

Sont les ennemis du devoir ;
De feux impurs embrâsant la jeunesse,
Ils attisent l'amour et sa coupable ivresse,
Et tous deux ils se font un jeu
De jeter l'huile sur le feu.
De son propre vouloir, non pour faire parade
De sa vertu, souvent elle se dit malade
Afin de fuir ces banquets ou ces bals
Où la folie a ses levers fatals.
C'est en effet écoles de fleurettes,
Que ces danses folichonnettes,
Et ces propos si gentils, si malins
Ne sont que de subtils engins
Qui vous fracassent l'innocence,
Au milieu d'une contredanse.
Il est bon de cacher tels joujoux aux enfants,
Car dangereux est leur usage ;
Du moment qu'une fille est sage
Elle doit éviter ces propos échauffants
Qui sentent le libertinage ;
Epouse ! elle saura trop tôt ce beau langage !

Et vous, Mesdames, qui, dans un âge avancé,
Devenez le mentor glacé
De filles de seigneur, ne prenez pas la mouche
A ces paroles de ma bouche.
Le poste que vous occupez
Pour deux choses vous l'agrippez,
Ou parce que toujours vous fûtes vertueuses,
Ou parce que des brumes nébuleuses
Ont pu ternir l'éclat de votre chasteté,
Non par méchanceté, mais par fragilité ;
Or connaissant la vieille danse,

D'être bons chaperons vous avez toute chance.

Un braconnier, hier fieffé voleur,
Peut devenir demain un bon garde-champêtre,
Et gardera les bois de son seigneur

Mille fois mieux que tout autre être.
Donc faites vigilance, et toujours ayez l'œil
A dépister un vice, à marquer un écueil ;
Car voyez-vous trahir sciemment l'innocence,
Envers le Créateur c'est la plus grande offense.

Et vous aussi, pères, mères, parents,
Qui possédez un ou plusieurs enfants,
Ne manquez pas sur eux d'exercer surveillance
Alors qu'ils sont sous votre autorité,
Offrez un bon exemple à leur croissante enfance,
Et s'il le faut, usez de la sévérité

Pour calmer leur effervescence ;
S'ils ne suivent le droit chemin
Dieu fait qu'aurez un bien cruel chagrin.
Sous un berger négligent ou mollaſſe
Dans la gueule du loup la brebis souvent passe.
Je ne dis que cela, suffit !
Car veux reprendre mon récit.

De mon histoire l'héroïne
A la beauté plus que divine
N'avait pour se garder besoin de chaperons,
Car dans sa manière de vivre
On pouvait lire, et ce, comme en un livre,
Et sa sagesse était connue aux environs.
Si bien que sauf par la hideuse envie,
(Qui nous le dit St. Augustin,
Sur la vertu deversé son venin),

A travers le pays chacun louait sa vie.

Voilà que cette fille un certain jour d'été
Avec sa mère fut au temple, en la cité,
Comme c'était alors l'usage.

Or de la région le Juge Gouverneur
Se trouva par hasard être sur son passage,
Il la vit, et d'amour sentant brûler son cœur,
Il se dit à part soi : " Je l'aurai cette fille,
En dépit d'un chacun, même de sa famille."

Le diable tout à coup voyant ses vifs désirs,
Lui fit comprendre que par une manigance
Il pourrait bien de sa concupiscence
Avec la jeune fille accomplir les plaisirs :
Car certe en bonne conscience,
Il se gardait bien de penser
Que soit par force ou par offre de récompense
Un tel gibier il put un beau jour l'amorcer.
Il n'ignorait d'ailleurs que cette jouvencelle
Et si vertueuse et si belle
Avait nombreux amis ; défense était alors
Pour ses menus plaisirs disposer de son corps.

Voilà pourquoi ce Juge,
Plein d'astuce et de subterfuge
Fit chercher par la ville un homme très retors,
Un de ces Clercs qui sans aucun remords
Sont subtils en l'art de mal faire,
Et pour un peu d'argent occraient père et mère.
Le Juge à ce Clerc en secret
A défilé son chapelet,
En lui donnant avis, c'était vraiment honnête,

Que s'il soufflait un mot de son bénin projet
Il le ferait raccourcir de la tête.

Lorsque fut conclu le marché,

Le Juge ce vil débauché

A ce Clerc éhonté fit soudain bonne mine,

Il lui donna de l'or, de lui fut entiché,

Si qu'il lui fit tâter des mets de sa cuisine.

Lorsque de point en point fut réglé ce complot,

Ce Clerc véritable Astaroth,

Qu'on nommait Claudius, s'en fut chez lui bien vite

Préparer son acte illicite.

Ce Juge, un certain Appius,

(Oui tel était son nom, ce n'est point une fable),

Piqué du démon de Vénus

Attendait donc le moment favorable

De hâter son bonheur ;—que vous dire de plus ?

Or voilà qu'un beau jour, le narre ainsi l'histoire,

Qu'il était dans son confistoire,

Donnant des jugements sur un nombre de cas,

A sa barre ce Clerc s'avança d'un bon pas,

Et dit : " Seigneur ! daignez admettre ma requête,

Et sur ma plainte ordonner une enquête,

Je me plains de Virginus,

Si ce que j'affirme, il le nie,

J'ai des témoins qui le rendront confus,

Et prouveront sa félonie."

Le Juge répondit soudain au Claudius :

" Contre cet accusé ne puis donner sentence

Définitive en son absence,

Faites citer Virginus,

Alors par-devers moi je retiendrai l'affaire,
Et donnerai sur elle un jugement sincère,
La justice à mon tribunal
N'a jamais eu, n'aura jamais qu'un poids égal."

Virginus vint donc suivant l'ordre du Juge.
Voici, produit du subterfuge,
Quelle était la requête :

" Au Seigneur Appius
Son pauvre serviteur, le nommé Claudius
Vient s'inscrire ici contre
Un Chevalier nommé Virginus,
Et très humblement il démontre
Comme contre la loi, contre toute équité,
Du requérant contre la volonté,
(Que parce qu'il est riche, il brave),
Il retient chez lui son esclave
A lui le pauvre Claudius.
Par une nuit non étoilée
Cette esclave lui fut volée
Quand elle était fort jeune, il y a tout au plus
Onze ou douze ans, pas davantage,
Ce que le requérant, il le fait observer,
Offre ici de prouver
Par infaillible témoignage.
Depuis lors ce Virginus
A fait passer l'esclave pour sa fille,
C'est une rouerie, un abus,
Cette esclave, mon bien, n'est pas de sa famille ;
C'est pourquoi, Seigneur Appius
A vos yeux clairvoyants si la vérité brille,
Rendez-moi mon esclave, et de tous pour le bien,

Au plébéien plaidant contre un patricien
 Rendez aujourd'hui la justice,
 Et malgré sa richesse et ses nombreux écus,
 Montrez que le bon droit se rit de l'artifice,
 Et que pauvreté n'est pas vice !"
 Ce gros mensonge était signé par Claudius.

Virginus d'abord a regardé cet homme
 Avec un superbe mépris,
 Mais avant que, comme un vrai gentilhomme
 Il eut pu réfuter cet infâme précis,
 Qu'il eut pu par maint témoignage,
 Prouver la fausseté de tout ce verbiage,
 Ce Juge prévaricateur
 A ce Virginus imposa le silence,
 Et comme Juge et Gouverneur
 Il proclama cette sentence :

" Je décide," dit-il, " que ce Clerc Claudius
 En sa possession reprenne sa servante ;
 Tu ne la garderas chez toi Virginus
 Comprends le bien, un seul instant de plus.
 Va la chercher, plus n'argumente,
 Car tel il est mon jugement."

Et quand ce Chevalier dut par l'assentiment
 D'Appius, de ce juge inique
 A sa brutalité livrer sa fille unique,
 Il fut chez lui, s'affit dans l'Atrium,
 Pensif, et puis enfin, et comme ultimatum
 Il fit venir sa fille chère.
 Elle arrivée, avec les yeux d'un père
 Il se mit à la contempler,

Admirant tour à tour sa grâce, sa tournure,
Et la fraîcheur de sa douce figure,
Et ce beau corps qu'il fallait immoler.
"Fille," dit-il, "ma chère Virginie,
Il y a deux chemins pour toi qu'il faut subir,
La mort ou bien la vie avec ignominie;
Oh ! pourquoi suis-je né pour si triste avenir !
Car tu n'as mérité, cher ange,
De mourir par le glaive, ou bien par le poignard ;
Par quel destin affreux, étrange,
As-tu capté le cœur de ce Juge égrillard ?
O ma dernière joie, ô ma fille chérie,
Joyau de chasteté, pardonne-moi, te prie,
Ta mort !

Car ce n'est pas, certe sans grand effort
Que vais te la donner ; non ce n'est pas par haine,
Que de tes jours je vais couper la chaîne.
Las ! pourquoi te vit-il jamais cet Appius ?
Pourquoi t'a-t-il donné ce jour à Claudius !"

Et lors ce Chevalier à sa fille raconte
Ce que déjà j'ai narré dans ce conte.

"Grâce ! mon père !" a dit l'entourant de ses bras,
A ce Virginus, la belle et jeune fille,
"Je suis seule de ta famille
Me faut-il donc mourir hélas !
N'y-a-t-il donc aucun remède !"
"Non certe, chère fille," a dit Virginus.
"Alors que Dieu me soit en aide !"
Reprend la pauvre Jouvencelle ;
"Père ! oh ! ne me faites refus,
Permettez-moi, me lamenter," dit-elle,

“ Quelque peu sur ma mort, comme feu Monf Jephtha
En accorda le loifir à fa fille
Avant de l'égorger ; nota
Pour un rien par ma foi, pour une peccadille,
Pour avoir écouté fon bon cœur trop *refla*,
Pour avoir voulu la première
Embraffer fon honoré père.”

Elle s'évanouit en proférant ces mots.
Puis revenant de fes fanglots,
S'étant levée, elle dit à fon père :
“ Dieu dans lequel j'efpère
Qu'il foit béni puifqu'il me fait mourir
Avant que fois fouillée ! . . — Il faut donc en finir,
Puifqu'il en eft ainfi, doucement frappez Père !
Et tuez-moi, vous en fais la prière
Au nom de Dieu,
Et fur ce, mon bon père . . . Adieu !”

Elle s'évanouit . . . fon fommeil eft fans rêve
Virginus lui coupe de fon glaive
La tête, et puis au Juge il va la préfenter,
Comme il était affis encore au confiftoire.
Quand le Juge le vit, le confte l'histoire,
Il voulut le faire arrêter,
Et haut et court le faire pendre.
Mais le peuple fit une efclandre,
Il fe rua de par le tribunal
Pour le fauver ce Chevalier loyal ;
Car du Juge, quoiqu'il fut noble,
On favait la débauche ignoble ;
Et l'on favait auffi que Claudius
Etait le pourvoyeur de l'infâme Appius.

Voilà pourquoi le peuple en prison mit le Juge,
Qui se tua pendant tout ce grabuge,
Pour éviter, certe il eut bien raison

La pendaïson.

Le Claudius on dut le pendre par la corde,
Mais ce Virginus, en sa miséricorde,

Fit exiler ce vil coquin ;

Des autres gueux quand au menu frétin

Qui s'était mêlé de l'affaire,

Il fut pendu ; châtement exemplaire

Qu'il méritait de par Jupin !

La morale de cette histoire

C'est qu'il faut se garder de croire

Que le péché caché peut rester impuni,

Pendant long-temps ; N—I —ni, c'est fini,

Quand la conscience est coupable,

Le châtement est immanquable ;

Que l'on soit ignorant, que l'on soit érudit,

Vient un instant où de Dieu la vengeance

Sur vous enfin s'appesantit

Que vous soyez grand ou petit :

Donc, croyez-moi, conservez l'innocence,

Et du péché jamais ne commettez l'offense !





PROLOGUE DU VENDEUR D'IN-
DULGENCES.

NOTRE hôte de jurer comme s'il
était fou ;
“ Nom d'un nom ! ” cria-t-il, mais
c'était un filou,
Un magistrat félon par le Christ et
sa mère !

Puisse une horrible mort de honte et de misère

Tomber sur son corps et ses os !

C'était maître Satan, soit dit, par Atropos !

Les dons de la fortune et ceux de la nature

Sont causes de la mort de mainte créature.

Hélas ! elle a payé par trop cher sa beauté.

Et pour le dire, en vérité,

Et Fortune et Beauté sont des dons, c'est notoire,

Qui font bien plus de mal que de bien, l'on peut croire,

Mais vrai, mon très cher Maître, à moi,

C'était narré piteux—que ton narré, ma foi !

Mais, malgré ce, passons par dessus, il n'importe,

Fasse Dieu préserver ton corps en sa main forte,

Et pour qu'il ne te manque rien,
Tes vases et ton Galien,
Ton Hypocrate aussi ; que ton électuaire
Soit ainsi que Marie en un saint sanctuaire !
De par Saint Runyan, je te tiens, sois certain,
Pour un bon compagnon, et pour un homme enfin !
N'ai-je donc pas dit là de bien bonnes paroles,
Quoique mon pauvre cœur vraiment tu le désoles,
Dans l'estomac j'en sens, par les os du corps !
Une vive douleur ; baste ! n'en parlons plus !
J'ai là pour la guérir un merveilleux dictame,
D'ale qui sent sa drêche un pot que sur mon âme
Je vais désemplir de grand cœur ;
Peut-être bien aussi que quelque gai conteur
En nous narrant désopilante histoire
Pourra chasser mon humeur noire,
Et détruira le fier chagrin
Que cette jeune fille a fait naître en mon sein.
"Toi, bel ami," dit-il, "toi, Vendeur d'Indulgences,
Dis-nous vite à ton tour, une de ces distances
Que tu contes si bien."—"Ainsi soit !" sans tarder
Reprit l'interpellé, "mais je veux demander,"
Fit-il, "d'abord à boire,
Et morbleu de quoi mettre en goût mon avaloire."
De la troupe soudain mais le plus gros bonnet
D'exclamer : "Il ne faut pas que ce prestolet
Nous raconte des fariboles,
Encore moins des gaudrioles ;
Il nous faut au contraire un conte original
Mais par-dessus tout bien moral !"
"Amen !" a dit le Vendeur d'Indulgences,
"Or, pour remplir vos exigences
A ma coupe je vais demander sans retard

Un fujet qui ne soit pas du tout égrillard.
Mes Maîtres," reprit-il, " quand je prêche à l'église
Je parle haut et fort, et surtout sans feintise ;

Car mon texte est un : *Hic est veritas !*

Radix malorum est cupiditas !

" D'abord mettant en tout les points et les virgules,
Moi je dis d'où je viens, puis je montre mes bulles,
Sur mon brevet le sceau du Pape, mon Seigneur,
Afin qu'on sache bien que suis son serviteur,
Et que nul n'a le droit, fut-il du facerdoce
De déranger en rien mon honnête négoce.
J'exhibe encor les brefs d'Evêques, Cardinaux,
De Patriarches saints pour piper mes moineaux,
Et puis pour épicer ma sainte marchandise,
Je sème de latin quelques mots à ma guise,
Moins on comprend, plus grande est la dévotion,
Et meilleure est la prédication.

Puis je montre mes amulettes

Bien gentilles et bien propres,

Des os enjolivés de saintes d'autrefois,

Ou de juifs, mais de juifs de choix.

' Mes bonnes gens,' leur dis-je, ' écoutez mes paroles,

Ne les traitez de fariboles,

Si cet os est lavé, n'importe dans quel puits,

Et que s'enfle soudain bœuf, vache, veau, brebis,

Pour avoir dévoré du foin par trop humide ;

Prenez l'eau de ce puits, et sur la langue aride

De tous ces pauvres animaux,

Jetez en, jetez en des flots,

Et les verrez bientôt revenir à la vie ;

Et que si le bonhomme, à ce je le convie

Auquel appartiendra bœuf, vache, veau, brebis,
Veut boire un verre à jeun de l'eau du fusdit puits
Alors ses bestiaux, comme dit l'écriture

Multiplieront, croîtront outre mesure.

Et Messires prenez, prenez mon elixir,
Il guérit le jaloux, et sans jamais faillir ;
Car un homme fut-il jaloux jusqu'à la rage,
Qu'avec cette eau sa femme improvisé un potage,
Et voilà mon jaloux confiant cette fois,
D'amants la dame eut-elle autant que ses dix doigts.
Voilà, tenez, un gant de bien simple structure,
Celui qui met ce gant verra par aventure
Multiplier son grain après l'avoir semé

Soit en froment, soit en avoine,

Pourvu qu'il donne à quelque moine
Quelques sous Parisis, quelque coin renommé.
Et retenez ceci, Messieurs, et vous, Mesdames,
Si parmi vous il est quelques méchantes âmes
Sous l'arceau d'une église à l'abri remisant
Ses crimes sans remords ; que sans en avoir honte
Il n'en ait fait soudain, confession bien prompte ;
Ou femme ayant orné son mari d'un croissant,
Je dénie à tels gens le pouvoir ou la grâce
A mes reliques faire une offrande efficace.
Mais ceux qui ne sont pas de la sorte entachés,
S'ils viennent d'un cœur pur m'apporter leurs finances,
Je les absous de leurs péchés
En vertu de mon droit de Vendeur d'Indulgences.'

“ Par ce jeu bouffon, Moi, soldat du Vatican,
Je me fais cent marcs d'or, oui dà, bon an, mal an.
Je me tiens comme un Clerc se tiendrait en sa chaire,
Et quand le peuple ignare est là, sans commentaire

Me démenant comme un démon,
Je lui dégoise mon sermon ;
Je tends le cou de droite à gauche,
Sur des sentiers battus sans façon je chevauche,
Et ma langue et mes mains vont si bien, vont si bien,
Que c'est plaisir à voir, car ne doute de rien.
Mon sermon a toujours trait à quelque bon vice,
Je les prêche surtout souvent sur l'avarice,
Pour que ces animaux me donnent leur argent

Dont j'ai toujours besoin urgent ;
Car je me déboutonne, et parle avec franchise,
Mon but est de gagner de quoi vivre à ma guise,
Foin d'ailleurs de guérir leurs âmes du véral ;
Eux morts, Satan les ait ! je m'en fiche pas mal !
Car plus d'un sermon, certe, est prêché, ma parole
Avec intention parfois peu benévole ;
Les uns n'ont tant à cœur que de flatter les gens,
Les autres qu'aviver l'appétit des cinq sens ;
D'autres prêchent encor pour une gloire vaine,
D'autres pour atifer tous les feux de la haine.
Moi, quand ne puis combattre autrement le prochain
A ma langue sur lui je ne mets plus de frein,
A m'offenser par Dieu ! malheur à qui se frotte !

En prêchant, moi je l'asticote,
Et fais, sans le nommer, le crayonner si fin,
Que chacun de se dire : ' Eh ! mais c'est le voisin !'
Sous couleur sainte ainsi moi j'exhale ma bile ;
Mais bientôt je reprends, tant ma langue est agile,
Mon texte, il est un : *Hic est veritas !*
Radix malorum est cupiditas !

“ Ainsi je puis prêcher sur l'avarice
Bien que je fois mordu du même vice ;

Et je pourrais sans doute aussi
Convertir mon prochain, mais n'en ai nul souci ;
Ce n'est pas là mon but, car jamais je ne prêche
Que pour tirer à moi de l'or ou de la drêche.

J'empaume alors mes auditeurs
En leur narrant les lais des plus vieux chroniqueurs,

Car notez bien, en fait d'histoires,

Les ignorants préfèrent les grimoires
Qu'ils peuvent retenir, et conter à leur tour,

Au vrai tout simple, eut-il l'éclat du jour !

Quoi pourriez-vous penser que par folie insigne
Alors que du Seigneur travaillant à la vigne,
Je puis gagner de l'or, manger comme un glouton,
J'irais en pauvreté vivre comme un Caton ?
Nenni-dà, ne suis pas stupide de la sorte,
Je vais prêcher partout où le diable me porte ;
Du travail de mes mains gagner péniblement
De quoi vivre, n'est pas du tout mon lot vraiment ;
Moi je veux picorer sur le travail des autres,
Et ne suis pas du bois dont on fit les apôtres :

Il me faut, comprenez le bien,

Tout ce qui flatte un goût épicurien ;
Il me faut de l'argent, du froment, de la laine,
Tous les fruits de la terre, et récoltés sans peine,
Dût le plus pauvre hère en m'en faisant cadeau,
Hypothéquer son âme, hypothéquer sa peau ;
Dût la plus pauvre veuve en m'offrant son obole
Laisser mourir de faim les siens, . . . je m'en console.
Bien mieux je veux fêter et la treille et Bacchus,
Partout où je m'arrête, et qui plus est Vénus.

Mais, Messieurs, enfin de compte
C'est votre bon plaisir que je vous disé un conte.
Maintenant que j'ai bu de bonne *ale* un bon coup,

J'espère vous narrer histoire à votre goût ;
Car bien que sois moi-même un drôle fort en vices,
Je puis, quand je le veux, et selon mes caprices,
Brocher de la morale en un besoin urgent ;
Oyez donc, et gratis, ce que pour de l'argent
Je prêche ;—Et maintenant, attention, silence,
Sans autre préambule, à la fin je commence.”





CONTE DU VENDEUR D'IN- DULGENCES.



U bon pays de Flandre, il existait
jadis

Une société de jeunes étourdis,
Attelés sans vergogne au char de
la folie,

En mauvais lieux vivant, et faisant chère-lie ;
Au son des instruments en leur joyeux déduit
Dansant ; jouant aux dés et le jour et la nuit ;
Se goinfrant avec luxe, et ne mettant leur gloire

Qu'à boire, et surtout à bien boire ;
Vrais suppôts de Satan, criant, jurant, sacrant,
De notre doux Jésus en lambeaux déchirant
Le corps, tout comme si les Juifs par aventure
Ne l'eussent déchiré jadis outre mesure ;
Et riant les maudits ! aux péchés du prochain.
Et tenez, regardez, voici venir soudain
A la taille élancée, aux œillades lutines

Une troupe de baladines,
Chanteuses au besoin, et sous leurs oripeaux

Débitant la luxure en vendant leurs gâteaux.
 Car j'en prends à témoin les saintes écritures,
 C'est dans l'ivrognerie et ses gaités impures,
 Que germe la luxure et ses hideux méfaits.
 Ce vieux soulard de Loth, sans le vin, n'eut jamais
 Pour ses filles conçu cet amour par trop tendre
 Qui, sans qu'il s'en doutât le fit être son gendre.*
 Hérode, le tueur des pauvres innocents,
 Était gorgé de vin, n'avait plus son bon sens,
 Quand il fit au dessert égorger Jean Baptiste,
 Et salua le plat d'un "Ma foi Dieu l'affiste!"
 De la folie au vin en comparant l'effet,
 Sénèque dit un mot fort sage à ce sujet :
 Il dit qu'il ne voit point entr'eux de différence,
 Sinon que la folie a plus longue existence ;
 Que privé de raison par excès de boisson,
 D'un méchant fou l'homme est à l'uniffon.
 Vile Gloutonnerie, ô vice abominable !
 Toi seule nous jetas dans les griffes du diable,
 Jusqu'à ce que le Christ notre divin Sauveur,
 Par son sang précieux fut notre Rédempteur !
 Car, cela faute aux yeux, c'est par gloutonnerie
 Que l'homme un jour perdit sa céleste patrie.
 Si nos premiers parents n'eussent été tous deux
 Gourmands au premier chef, ne serions malheureux ;
 Il est de fait qu'Adam quand au sortir d'un rêve

* Boufflers, d'aimable mémoire, a raconté ainsi l'histoire de Loth :

" Il but,
 Il devint tendre,
 Et puis il fut
 Son gendre !"

Il mangea de ce fruit que lui présentait Eve

Fut pour ce fait, ainsi que je le dis
Incontinent chassé de son beau Paradis ;

S'il eut été moins gastronome
Au Paradis encore il serait le cher homme !
Donc, ô Gloutonnerie, à toi notre mépris !
Si les hommes savaient comme tu les occis,

Certe ils seraient alors qu'ils font ripaille
Plus modérés dans leur mangeaille ;
L'homme est si fort en gueule, hélas !

Sa bouche sensuelle a si soif d'un repas,
Que du nord au midi, du couchant à l'aurore
Sur la terre, dans l'eau, dans l'air que fais-je encore !
Il va chercher gibier, poisson, bœuf ou mouton
Pour gaver, pour gorger son appétit glouton.
Sur ces excès, ô Paul, tu peux discourir diantre !
Et flétrir à grands traits ce culte affreux du ventre
Qu'un jour Dieu détruira.—Car il faut être franc
L'homme boit tellement et du rouge et du blanc
Qu'il fait de son gosier un égout, un cloaque
Dont le tuyau bourbeux à la fin se détraque.
Et l'apôtre en pleurant dit moult piteusement :
“ Du Christ et de sa croix que d'ennemis vraiment
Qui regardent la mort la fin de toute chose ;
Leur ventre, c'est leur Dieu ! . . . la belle apothéose !
O ventre impur ! amas de terreux, de gluant,
De fumier corrompu, que ton sac est puant !
De tes extrémités bien vilaine est l'issue,
Et ce qui sort de toi dégoûte, infecte et pue.
Pour contenter tes goûts de doctes cuisiniers
Dépensent leur talent, s'improvisent forciers
Pour déguiser un mets, oui ! le fait est notoire,
Et faire d'un principe . . . à peine un accessoire.

Des os, et des plus durs ils savent distiller
 La moelle, au gosier jà prête à s'affrioler ;
 Et puis pour exciter son appétit immense
 D'une sauce épicée ils créent la quintessence ;
 Mais certes tous ceux là qui courent tels plaisirs,
 S'ils vivent dans le vice,—ils sont morts aux loisirs.
 Le vin, je le veux bien, est chose appétissante,
 Mais fi ! l'ivrognerie est chose abrutissante ;
 O foulard ! ton haleine est ignoble, et le son
 Qui de ta bouche sort articule Samson !
 Comme si, ce Samson partisan des ivrognes
 Était, ou fut jadis patron des rouges trognes.
 Tu tombes comme un porc dont on perça le flanc,
 Et ta langue est perdue, et le soin de ton rang.
 Car il faut l'avouer ici sans pruderie
 De l'homme le tombeau,—vrai ! c'est l'ivrognerie !
 Celui qui reconnaît pour maître la boisson,
 N'est plus son maître à lui ;—mais un mauvais garçon :
 Garezz-vous donc du blanc, garezz-vous donc du rouge,
 Du vin blanc de Lépé surtout que dans le bouge
 De Chepe, ou de Fleet Street, l'on vend ; ce vin fu-
 meux

Quand vous l'ingurgitez embrasse de ses feux
 Tous les vins déjà bus, si qu'après trois rafades
 Le buveur qui n'en peut fait nombre de cacades ;
 Il se croit, dans Fleet Street en quelqu'estaminet,
 En Espagne ; au Lépé, sans qu'il s'en doute, il est ;
 Et non pas à Bordeaux, ni même à la Rochelle,
 Mais en Espagne où court au galop sa cervelle.
 Et notez, Messieurs, qu'en l'ancien testament
 Les hauts faits accomplis de par l'Omnipotent
 Sont préparés toujours, chose particulière
 Par le jeûne et par la prière ;

Ouvrez la Bible et vous lisez cela.
Et maintenant jetez les yeux sur Attila,
Saignant du nez, dans son ivrogerie,
Et cuvant sa gloutonnerie,
Ce grand vainqueur passa du sommeil à la mort ;
De boire un capitaine a toujours très grand tort.
Et pesez bien,—que cela vous dirige
Ce qu'à Lamuel, non pas Samuel
Il fut commandé, c'est essentiel,
C'est essentiel, vous dis-je ;
Lisez la Bible, et vous trouverez là
Dûment imprimé, c'est notoire,
Que le vin fut donné pour boire,
A ceux là seulement qui sont sobres. Voilà !
N'ai besoin de plus vous en dire,
Et ce que j'ai dit, doit suffire.
Et maintenant que suis tombé sur le glouton,
Je veux, changeant de ton,
Des vils jeux de hazard dire le maléfice.
Le jeu, chers auditeurs, c'est le père du vice,
Le père du mensonge, et de nombre d'abus ;
Bien plus
C'est le père du gaspillage,
Plus élevé son rang, plus bas est son étage ;
Un prince, qui du jeu se fait le souteneur
Souille son nom, compromet son honneur !
A Corinthe un beau jour, Chilon, c'était un sage,
Fut par Sparte envoyé, comme c'était l'usage
En très grand apparat, avec pompe et grandeur
Pour faire un traité d'alliance.
Arrivé, notre Ambassadeur
Trouve partout les Grands du jeu courant la chance :
Ce que voyant, il revient aussitôt

Vers son pays : "J'aimerais mieux plutôt Mourir," dit-il aux siens, "qu'user mon influence

A mettre à fin un traité d'alliance
Avec les Corinthiens ; c'est un peuple joueur.
Et vous, si glorieux, et si remplis d'honneur
Ne pouvez avoir confiance
A gens qui sur un dé pontent leur existence."

N'était-ce pas parler en sage, Messieurs,
Qu'ainsi stigmatiser ce fléau . . . les joueurs !

Que si maintenant quittant Sparte
Nous nous tournons devers le Roi de Parthe,
Nous voyons ce grand prince au Roi Démétrius
Envoyer des dés d'or pour le rendre confus ;
Car ce Démétrius jouait, nous dit l'histoire,
Ce qui fit qu'il mourut sans renom, et sans gloire.
Et c'est pitié vraiment aussi que des seigneurs
Ne puissent s'amuser qu'en se faisant joueurs.

Mais laissant de côté les dés et leur délire,
Tenez, ma foi, je vais vous dire
Sur serments et jurons et leurs abus nombreux
Un mot ou deux.

Proférer gros jurons est chose détestable,
Mais faire faux serments c'est plus abominable.
"Tu ne jureras point !" ainsi dit le bon Dieu,

J'en prends à témoin St. Mathieu.
"Tu ne mentiras point," dit ailleurs Jérémie ;
"Si tu jures il faut jurer la vérité ;
Jurer oiseusement est en réalité
Une chose maudite, et mène à l'infamie."
Voyez plutôt tracé par la divine main
Dans les commandements cet ordre sans réplique :
"Homme tu ne prendras jamais mon nom en vain !"

A tous serments oïseux l'ordre de Dieu s'applique ;
Et même qu'il défend encor plus de jurer
Que tuer son prochain, ou que le déchirer.

Dunque je dis, je redis, je répète

Que le second commandement

Défend tout faux et tout mauvais serment,

Et toute parole indiscrète.

Et de plus, je le dis, qui jure sans raison

Verra l'ire de Dieu peser sur sa maison.

Fi de ces laids jurons : Par le ciel ! par la terre !

Par le cœur précieux du bon Dieu ! par sa mère !

Et par le sang du Christ, par les clous de sa croix !

Sept est ma chance, et puis cinq et puis trois !

Par les bras du Sauveur ! infâme tu me triches,

Cette dague à ton cœur, car de moi tu te fiches !

Tels sont les fruits provenant des deux dés,

Voyez les tous accumulés

Faufsteté, parjure, et colère,

Et l'homicide volontaire.

Maintenant pour le Christ, pour ce doux Rédempteur

Qui pour nous tous mourut au gibet d'un voleur,

Laissez grands et petits, laissez veuillez m'en croire

De côté les jurons.—J'arrive à mon histoire.

Trois ripailleurs,—ces trois là qui sont mes héros
Ripaillaient tous les trois, sans trêve ni repos,

Et, buvaient à pleines poitrines

Bien avant qu'eut sonné matines.

Comme à boire ils étaient assis

Jaçant, jurant de mal en pis,

Voilà que le son d'une cloche

Tintant, leur dit un mort approche.

Si que l'un d'eux sifflant à part lui son varlet :

“ Va-t-en vite là bas, voir,” dit-il, “ quel mort c’est
Qui vient par ce tintin chiffonner mon oreille,
Et sur tout, cette fois, tâche faire merveille,

Et m’apporter, tête à l’évent
Le nom de feu cet ex-vivant ! ”

“ Seigneur,” fit le varlet, “ à moi vous pouvez croire,
J’ai su ce nom avant qu’ici vous vinssiez boire ;
C’était, pardi, c’était un de vos compagnons,
Et de vos longues nuits un des fiers lumignons ;
Comme il était assis sur sa chaise, et fort ivre
De sa vie une dame a clos hier le livre,

Cette dame a pour nom : La Mort !
Elle brisa son cœur en deux, et sans effort,

Et puis s’en fut, sans tambour ni trompette,
Continuer ailleurs son affreuse cueillette.

Et, Maître, de parler si par vous m’est permis,

J’ose vous dire humblement mon avis :

C’est qu’il me paraît nécessaire
D’être en garde toujours contre un tel adversaire.
De ma mère jadis ce fut l’enseignement,

Et pour ma part j’y crois vraiment ! ”
Sur ce dit l’hôtelier : “ Oui, par Sainte Marie !

L’enfant dit vrai, la Mort cette furie
A tué cette année au village voisin
Hommes, femmes, enfants ;—et le fait est certain,
Je crois qu’en ce village elle a pris domicile ;

Et c’est fâcheux, à penser c’est facile,
Qu’avant qu’elle n’ait pu sans façon massacrer
Un homme,—nous n’ayons avant pu la flairer.”
“ Eh ! par les bras du Christ ! est-il si difficile,”
A dit un ripailleur, “ forcer son domicile ?
Moi je veux la chercher et par monts et par vaux,
J’en fais vœu, digne Christ ! à tes clous ! à tes os !

Voyons, écoutez, camarades,
Nous trois ne faisons qu'un, nous frères en rafades,
Unissons-nous par serment tous les trois
Pour occire une bonne fois
La Mort, cette ignoble femelle,
Qui de nos jours vient souffler la chandelle."

Et voilà nos trois faisant le serment
De vivre et mourir, et ce, crânement,
Comme s'ils étaient tous, trois frères d'armes,
Sans peur de danger, sans vaines alarmes ;
Et voilà qu'ils vont, ivres de fureur
De vers ce village ;—et comble d'horreur !
Ils ont tous juré,—juré sur leurs âmes
Par le sang du Christ, par jurons infâmes
D'éteindre la mort, de la massacrer
S'ils pouvaient seulement par là la rencontrer.
Juste, comme ils allaient passer une barrière
Environ un mille de là,
Voilà

Qu'un pauvre vieux vers eux s'avançant solitaire
Les rencontra. "Seigneurs, vous garde Dieu !"
Dit le vieillard avec humble posture.
"Qu'est-ce à dire ? manant à la triste figure,"
Dit le plus fou des trois,—"pourquoi vieillard mor-
bleu !
Traîner aussi long-temps un semblant d'existence ?"
—"Pourquoi ?" dit le vieillard après un court silence :
"Parce que je ne puis trouver
N'importe où,—dans cité, village,
Un homme qui, pour me sauver
Avec moi veuille échanger d'âge.
Delà vient que, bon gré, malgré,



**“ Seigneurs, vous garde Dieu !”
Dit le vieillard avec humble posture.
*Page 86.***

Vieux je reste, et je restera
Tant que la volonté suprême
De Dieu le prescrira : car la Mort elle-même
Hélas ! ne veut pas de mes jours.
Aussi toujours, toujours, toujours,
Sans jamais arrêter ma marche,
Comme un pauvre captif je marche,
Frappant de mon bâton, et ce, matin et soir
Au seuil endormi de ma mère
La Terre,
En disant dans mon désespoir :
Vous qui m'avez porté long-temps dans votre ventre,
Mère, permettez que j'y rentre :
Voyez, je dépéris, oh ! quand donc mes vieux os
Pourront-ils à la fin s'asseoir dans le repos ?
Avec vous j'échangerais, mère,
Mon beau bahut pour un suaire.
Elle ne veut pourtant pas se rendre à mes vœux,
Voilà pourquoi je suis si vieux.
Mais ce n'est pas une raison, Messires,
Pour rendre un pauvre vieux l'objet de vos satires,
A moins qu'il ne soit l'agresseur,
Soit par ses actions, soit par propos moqueur.
Vous savez qu'il est dit aux saintes écritures,
Ne rendez les vieillards plastron pour vos injures ;
Au contraire devez vous lever devant eux
Afin de les honorer mieux :
Traitez donc, Messieurs, vous pimpants de jeunesse,
Traitez avec moins de rudesse
Un pauvre et malheureux vieillard,
Afin que, quand serez plus tard
De pauvres vieux, si venez à vieillesse,

On vous comble de soins malgré votre faiblesse,
Et Dieu soit avec vous où porterez vos pas !
Et maintenant adieu, je veux aller là bas."

" Parbleu ! non pas t'en iras, vilain rustre,"
Dit un des ripailleurs, " ou perds mon nom d'illustre !

De par St. Jean, le vieux avec la Mort

Qui sur nos amis jette un fort

Doit, ma parole, avoir quelqu' accointance ;

Peut-être est-il son espion . . . d'urgence

Il nous faut dire vieux, par le saint sacrement !

Où la Mort se repose en son retirement,

Ou certes tu mourras. — " Eh bien ! eh bien ! Mes-
fres,

Si de la Mort voulez surprendre les sourires,

Prenez ce chemin tortueux,

Elle attend sous un chêne et vos cœurs et vos vœux.

Que Celui qui sauva le monde

Vous sauve tous les trois de son étreinte immonde,

Et vous amende !" — Ainsi dit le vieillard

Et nos trois ripailleurs de courir sans retard

Au galop, au galop, et jusqu'à perdre haleine

Jusques au pied du fameux chêne

Où gisait reluisant ce merveilleux trésor

Sept boisseaux de florins, — de florins neufs, tout d'or !

Les voilà tous les trois assis faisant la chaîne

Autour du chêne ;

Sans maintenant faire le moindre effort

Pour chercher à trouver la Mort.

" A jeun Frères," des trois dit tout d'abord le pire

" Mon bon sens est fort grand à vous je dois le dire ;

Or donc, écoutez-moi : — ce trésor par hasard

Nous donne une fortune, — une fortune à part,

Pour, tant que nous vivrons, mener joyeuse vie,

En dépit des cancons, en dépit de l'envie ;
 Eh ! par la dignité précieuse de Dieu !
 Qui nous eut dit ce matin, par exemple,
 Qu'à Plutus nous pourrions ce soir ouvrir un temple ?
 Or, si cet or pouvait s'en aller de ce lieu
 Jusque dans ma maison, ou jusques dans les vôtres,
 Car nous sommes trois bons apôtres,
 Nous serions tous les trois, vraiment trois fois heureux !
 Porter cela chez nous de jour serait scabreux ;
 On pourrait bien dire à tout prendre
 Que sommes des voleurs, et sans façon nous pendre.
 Ce trésor, mes amis, doit à notre réduit
 Etre transporté, mais de nuit.
 Donc tirons à la courte paille
 Qui de nous trois ira chercher de la mangeaille,
 Du pain, du vin, *et cætera*
 A la ville prochaine, et vite reviendra.
 Les deux restés ici feront fidèle garde
 Sur ce trésor ; et pour peu qu'il ne tarde,
 Nous pourrons mes amis, nous pourrons dès ce soir,
 Porter le cher trésor chez nous ; c'est mon espoir !”

L'un d'eux prit donc trois brins, fit une entaille,
 Et les voilà tirant la courte paille :
 Le sort tomba sur le donneur d'avis
 Qui de vers la cité s'en fut, et sans surfis.
 Lui parti, l'un d'eux dit à l'autre :
 “ Je ne veux point te chanter patenôtre,
 Mais tu le fais, fûmes toujours amis,
 Nous avons partagé les plaisirs et les larmes,
 En un mot tous les deux nous sommes frères d'armes,
 Je vais donc ouvrir un avis

Qui sera pour ton avantage.

Le camarade est parti, tu le fais,
Et quand il reviendra d'accomplir son message,
Il faudra partager cet or entre trois ; . . . Mais
Si je puis, cher ami, manigancer la chose
Si bien, que tout cet or soit à nous deux,
J'aurai bien mérité de toi, je le suppose ?”

—“ Mais, oui, ce serait merveilleux,”
Répondit l'autre, “ mais cela n'est pas facile,
Le camarade qui, pour nous deux court la ville

Sait bien que nous gardons cet or,
Et qu'il a droit au tiers de ce trésor ;
A son retour que pourrons nous lui dire ?”

“ Eh ! eh !” reprit le premier mécréant,
“ Tenons conseil ensemble, et que rien ne transpire !”

—“ Tope là, j'y consens, et foi de fainéant
Je ne trahirai rien, compte sur ma parole !”

—“ J'arrive donc alors au fait sans parabole,”
Dit le premier ; “ tu fais le dicton est commun,

Que deux valent le double d'un ;
Donc, toi, moi, faisons deux : or quand le camarade
Reviendra de sa promenade

Bien fatigué, bien las, en jouant fonds sur lui,
Pendant ce temps je prends moi son corps pour étui,
Et j'y loge en entier ma dague.

Alors, ceci n'a rien de vague,
Tout cet or est à nous, c'est à toi, c'est à moi,
Et nous pouvons tous deux sans trouble et sans émoi
Jouer aux dés, le plaisir y convie,
Et nous gaudir toute la vie.”

Et nos deux mécréants furent d'accord entr'eux,
D'égorger le troisième et partager à deux.

Le plus jeune pourtant s'avancait vers la ville,
Et dans son cœur ému sautait une fébille

De florins, de beaux florins d'or,

Toujours, toujours, encor, encor :

“ Mon Dieu,” se disait-il, “ si ce bel or qui brille

Il était à moi seul,—que ferais joyeux drille !

Sous le trône de Dieu non pas un par ma foi

Qui vivrait si content que moi ! ”

Et sur ce, le démon, cet ennemi de l'homme,

Qui perdit Eve un jour rien que pour une pomme,

Lui conseilla tout bas d'acheter du poison

Sans bruit et sans éclat pour mettre à la raison

En leur versant pleines rasades,

Ses deux excellents camarades.

Et disons-le, dans cette occasion

Le tentateur n'eut pas grand' chose à faire,

Tant le tenté brûlait de se défaire

De ses deux bons amis sans affectation.

Le voilà donc allant chez un apothicaire

En quête de poison pour décimer ses rats.

“ Ce sont,” dit-il, “ ce sont tous d'affreux scélérats

Qui sur ma basse-cour, sans tambour ni trompette

Amusent leurs loisirs ;—je crois même, entre nous,

Avoir à faire à certaine belette

Qui sur mes beaux chapons fait la nuit la dînette ;

Et je voudrais bien, vertuchoux !

Occire enfin une telle vermine.”

“ J'ai tout ce qu'il vous faut, du moins je l'imagine,

C'est une composition

Solide qui remplit fort bien sa fonction,”

Lui répondit l'apothicaire ;

“ Il n'est créature sur terre

Qui puisse résister à cette potion
 Dont l'effet est soudain comme un coup de tonnerre."
 Notre homme en beaux deniers a payé le poison ;
 Puis il s'en va vers la maison
 Du coin, acheter trois bouteilles,
 Il verse le poison dans deux toutes pareilles,
 Avec du vin ; puis sans plus de façon
 Il emplit la troisième exprès pour sa boisson,
 D'un breuvage excellent ; car dans la nuit prochaine
 Il veut à sa maison emporter son aubaine.
 Et puis fort content du drôle de tour,
 Près des siens bientôt il est de retour.

 A quoi bon ici faire verbiage ?
 Les deux l'ont occis en riant, je gage ;
 Et puis cela fait : " Le voilà qu'il dort !"
 Dit l'un " maintenant, à boire et ripaille !
 Nous l'enterrerons bien vaille que vaille
 Après le repas cet adoré mort !"
 Et nos deux gredins, de boire, de boire
 Et d'engloutir dà, dans leur avaloire
 Le vin bon, le poison, si qu'ils furent tous deux
 En grimaçant occis les malheureux.
 Mais il est douteux qu'Avicenne
 Ait décrit dans son livre aussi cruelle antienne
 De douleurs d'empoisonnement,
 Que le chant souffreteux des deux monstres vraiment !
 Ainsi les assassins, deux vilaines canailles,
 Près de l'empoisonneur eurent leurs funérailles.

O maudit péché plein de malédiction !
 O traîtreux homicide ! ô machination !
 Luxure et jeu ! vile gloutonnerie !

Juron, blasphème, ivrognerie !
Pourquoi faut-il, hélas ! perverse humanité !
Qu'envers ton Rédempteur tu sois sans charité !

Maintenant, bonnes gens, le bon Dieu vous pardonne,
Vos crimes insensés, votre cupidité,
Puisse aussi le pardon qu'en ce jour je vous donne,
Vous guérir par sa sainteté,
Pourvu que toutefois vous me veniez en aide,
En m'offrant Nobles, Sols ou Pièces de Tolède,
Bagues ou cuillères d'argent
Agrafes, car ne suis pas exigeant ;
Sous cette sainte bulle inclinez donc la tête !
Vous, épouses, venez, venez à ma requête,
M'apporter votre laine, et je les inscrirai
Sur mon rouleau vos noms, et du ciel azuré
Lors vous irez cueillir, partager les délices ;
Si vous absous, redeviendrez novices
Comme en vos premiers jours, oui, j'ai ce grand
pouvoir,
Si par vos dons augmentez mon avoir.
Messires, écoutez, c'est ainsi que je prêche,
Et Jésus Christ de par sa sainte crèche
Vous accordera ce guerdon,
Je ne vous trompe pas, d'obtenir son pardon.
Messires, j'oubliais un mot dans mon histoire :
Dans mon porte-manteau, j'ai, vous pouvez m'en
croire,
Bulles, Reliques, Chapelets,
Têtes de saints, Os, Osselets,
Qui m'ont été donnés, ce n'est point une attrape
A Rome par la main du Pape.

Si l'un de vous veut par dévotion
Faire offrande, il aura mon absolution,
Qu'il s'avance à mes pieds, et puis qu'il s'agenouille,
Et la porte du ciel je la lui dévérouille.
Ou bien, si mieux aimez, prenez en cheminant
A chaque ville indulgence nouvelle,
Mais garnissez toujours, toujours mon escarcelle,
C'est là, vous comprenez, c'est le point dominant.
Et pour vous c'est honneur que dans ces circonstances
Vous ayez avec vous un Vendeur d'Indulgences,
Alors que chevauchez et par monts et par vaux,
Qui puisse vous absoudre, et tenir en repos ;
Car il peut bien arriver d'aventure
Que l'un de vous tombe de sa monture
Et se casse le cou ; vous comprenez alors
Quel bonheur c'est pour vous, que si de votre corps
Sort précipitamment votre âme,
Je sois là pour l'absoudre, et de par Notre Dame
Lui délivrer ses passeports.
Voyons, je suis d'avis que tout d'abord notre Hôte
Comme étant fort en gueule, aussi bien qu'en péché,
Et de plus un peu débauché,
Vienne en se repentant me confesser sa faute :
Allons, monsieur notre Hôte, allons, venez ici,
Venez ici, faites offrande ;
Sinon je te mets à l'amende . . .
Allons viens, te ferai merci,
Et tu baiseras toutes mes Reliques,
Mes Têtes de Saints, et mes Os mystiques,
Allons à ta bourse ! allons, grippe-fou
Allons vite à moi quatre fois un fou !"
"Nenni dà, nenni dà ! beau Vendeur d'Indulgences ;
Plutôt du Christ la malédiction

Que tomber dans tes lacs, croire à tes assurances,
Et comme un sot gober ta prédication !

Crois tu vraiment que ferai la folie

De baïser le bas de ton dos ?

Quand bien même il ferait tout barbouillé de lie,
C'est d'un faint, dirais-tu, ce qui reste de l'os !

Non par la Croix que trouva Sainte Hélène,
De mentir avec moi tu n'auras pas l'aubaine.

Je voudrais couper de ma main

Tes oreilles, archi-vilain,

Qui viens ici me chanter pouilles,

Et des deux faire des andouilles !”

A ces propos de parpaillot

L'interpellé ne souffla mot,

Tant il se sentit en colère.

“ Et maintenant,” dit l'Hôte, “ il ne peut plus me
plaître

De plaisanter avec toi gros dindon

Dont l'ire s'allume au moindre lardon.”

Mais voyant que chacun de rire,

Le digne Chevalier leur dit : “ C'est un délire

Ainsi de se disputer,

En vilains mots surtout se chamailler.

Allons, voyons, vous, Vendeur d'Indulgences,

Soyez de belle et bonne humeur ;

Et vous qui m'êtes cher, vous Hôte de mon cœur,

Plus de fiel, plus de déplaisances.

Embrassez-vous tous deux comme de bons amis,

Et rions tous, ventre Saint Gris !”

Et tous les deux s'étant donné l'absoute,

Chacun gaiement continua la route.



PROLOGUE DU PATRON DE NAVIRE.

NOTRE Hôte se haussant dessus ses
étriers [plus singuliers ;
Dit : “ Ce conte est fort bon, et des
Voyons donc, toi, Curé, qui dis si
bien la messe, [promesse.
Vite dis-nous un conte, et remplis ta
Par les os ! je vois bien que vous les érudits,
Avez de la science, et savez maints récits.”

Le Curé répondit : “ Quelle mouche le pique
Cet homme, pour jurer de façon si cynique ! ”

Notre Hôte répartit : “ M’est avis palfembleu
Que je flaire un Lollard, gare au sermon, mon Dieu ! ”

“ Oh ! il n’en fera rien, ” soudain se prit à dire
Avec un gros juron le Patron de Navire ;
Nous croyons tous ici, pardi, dans le grand Dieu !
Et n’avons pas besoin chez nous d’un boutefeu

Qui sous l'humble couvert de prêcher l'Evangile,
Vienne de ci de là nous échauffer la bile,
Faire germer l'ivraie en notre pur froment,
Et nous vexer en plus quelquefois bigrement.
Donc Hôte, écoute-moi, je te préviens d'avance
Que mon très joyeux Moi va tous vous mettre en danse,
En vous narrant morbleu conte de ma façon ;
Cela ne traitera ni de philosophie,
Ni de termes de loi, ça donne le frisson,
Ni de juges non plus, je vous le certifie,
De médecine encor bien moins, car mordicus
Mon estomac est veuf de tous les mots en us.





CONTE DU PATRON DE NAVIRE.



JADIS vivait, non pas dans un village,
 Mais bien à St. Denys
 Près Paris,
 Un fort riche marchand ; qui dit
 riche, dit sage ;
 Car entre nous, dans tout pays,
 Qui possède de la richesse
 Par-dessus le marché possède la sagesse.
 Il avait une femme, . . . une belle beauté,
 Aimant le monde et sa gaité ;
 Deux choses qui, par parenthèse,
 Coûtent beaucoup, ne vous déplaise,
 Mais rapportent fort peu ; ce qu'on récolte au bal
 Ou dans un beau festin, n'est grand' chose au total.
 Le plaisir du festin, du bal la pirouette,
 C'est comme sur un mur l'ombre, la filhouette,
 Cela passe bien vite, et ne revient jamais ;
 Mais malheur à celui sur qui tombent les frais,
 Le bête de mari pour sa belle poupée

Doit toujours financer, faire franche-nippée
 A chaque occasion, comme pour son honneur,
 Et dans ces beaux atours madame la coquette
 Danse gaiment, agrippant la fleurette
 Et quelquefois même la fleur.
 Que si le mari d'aventure
 Ou ne peut, ou ne veut gaspiller son argent
 Pour la toilette et la voiture,
 Un autre doit, car le cas est urgent,
 A Madame venir en aide,
 Subvenir à ses frais, c'est là le seul remède ;
 On appelle cela tirer sur l'amoureux,
 Mais ce tir est parfois scabreux.

Ce bon Marchand avait une maison princière,
 On y faisait très bonne chère,
 Sa femme, je l'ai dit, était une beauté,
 Ce qui fait que le gîte était beaucoup hanté.
 Ce n'est pas étonnant, c'est très facile à croire,
 Mais oyez mon histoire.

Grands et Petits parmi les visiteurs,
 Qui de ce soleil d'or se chauffaient aux ardeurs,
 Était un Moine au beau visage,
 Trente printemps formaient son âge.
 Ce jeune Moine, et ce digne Marchand
 Ensemble étaient liés, que c'en était touchant.
 Notez que tous les deux nés au même village,
 Se disaient l'un et l'autre être de parentage,
 Et qu'aucun des deux n'eut dit non,
 Tant chacun avait bon renom.
 Ce qui fait que ces deux, objets dignes d'envie,
 S'étaient juré fraternité

Pour une éternité,
Ou pour mieux dire tant que durerait leur vie !

Ce Moine, Dom Jéhan, était très généreux,
A répandre l'argent il paraissait heureux.
Parmi la valetaille, et toute la megnie,
On le trouvait fort bonne compagnie,
C'est qu'à chacun il donnait, il donnait,
Et cela faisait bon effet ;
Si que chacun content de sa venue,
Auprès de lui s'empresse et le salue,
Comme l'oiseau quand il voit le soleil
Se lever tout vermeil
Se plait à saluer la nue.
Mais passons là dessus,
Pour le moment cela suffit—motus !

Voilà qu'il arriva que pour un long voyage,
Pour Bruges, ce Marchand devant bientôt partir,
Au couvent de Paris fit porter un message
A Dom Jéhan pour l'avertir
A St. Denys venir s'ébattre
Un jour ou deux ou trois ou quatre
Avec sa femme et lui ; le tout sans nul retard,
Très prochain étant son départ.

Ce Dom Jéhan, c'était un homme de prudence,
Du couvent un des inspecteurs,
De leurs fermes chargé recouvrer les valeurs,
Obtint de son abbé licence,
Et le voilà quittant Paris
Puis arrivant à St. Denys.

Ce cher cousin rempli de courtoisie
 Arrive avec cruche de malvoisie,
 Du bon vin de vernage, et du coin le plus vieux,
 De la volaille, aussi des fruits délicieux,
 Ce Moine et ce Marchand je les laisse s'ébattre
 Un jour ou deux ou trois ou quatre.

Dès le troisième jour se lève le Marchand
 Et vers son comptoir il se rend,
 Pour s'occuper de choses nécessaires,
 Et régler un peu ses affaires.
 Il veut savoir comment fut dépensé son bien,
 S'il a fait des profits ou s'il n'a gagné rien.
 Devant lui sont ses sacs, ses livres,
 Car riche est son trésor, et s'il a peu de cuivres,
 En revanche il a mordicus
 Beaucoup, beaucoup, beaucoup d'écus.
 De son comptoir il a fermé la porte
 Pour n'être dérangé par le moindre quelqu'un
 Qui dans ce cas, serait fort importun.
 Occupé de la sorte,
 Au milieu de son or notre homme reste assis,
 Escomptant ses profits, et voire ses fousis ;
 Le quart au moins de la journée
 Invisible à sa maisonnée.

Dom Jehan s'est levé ce jour de bon matin,
 Et se promène en long, puis en large au jardin.
 Courtoisement d'abord il a dit sa prière,
 C'est là pour lui la chose nécessaire.
 Dans le jardin dans lequel il marchait
 Bien doucement, soudain parait la ménagère.
 En sa compagnie elle avait

Une petite fille, encore si jeunette
Qu'aux repas on devait lui mettre la serviette.

“ Oh ! Dom Jéhan, mon cher cousin,
Qui vous prend donc ainsi vous lever si matin ? ”
— “ Ma cousine, ” fit-il, “ cela nous doit suffire

Dormir cinq heures dans la nuit ;
Pour Messieurs les maris autre chose est à dire, !
Ils dorment l'œil ouvert, car la peur les poursuit,

Comme fait le lièvre en son gîte,
Qui ne dort que d'un œil et vite,
Rêvant de chiens de chasse et de ces levriers
Qui le traquent en ses terriers.

Mais, dites-moi, chère cousine
D'où vient cette pâleur ? . . . Oh ! cela se devine !
Sans doute avec vous le cousin

A travaillé de minuit au matin ;
A la veille d'un long voyage
De Messieurs les époux c'est assez là l'usage.”
Il dit ceci d'un ton plaisant,
De ses propres pensers cependant rougissant.

“ Nenni dà, mon cousin, ” dit cette belle épouse,
“ Avec moi, nenni dà, point il n'en est ainsi ;
Mais de ces plaisirs là je ne suis point jalouse,
Et n'ai de goût aucun pour ce jeu, Dieu merci !
Sur cela je pourrais bien chanter, ” lui dit-elle,

“ Hélas ! hélas ! trois fois hélas !
Non ; je m'ennuie, et vrai pour une bagatelle
Je donnerais ma vie, ayant tant de tracas.”

“ Cousine, ” dit ce Moine, “ oh ! calmez votre peine,
Jeune et belle doit-on désirer le trépas ?
Contez-moi vos chagrins franchement, et sans gêne,



“Cousine,” dit ce Moine, “oh ! calmez votre peine
Jeune et belle doit-on désirer le trépas ?

Page 102.

1
2
3
4

son conseil parfois peut sortir d'embarras ;
 ue vous me direz toujours saurai le taire,
 Le jure sur mon bréviaire."

" Et moi, par Dieu, vous fais serment
 Jamais ne dire un mot vraiment
 De ce qu'il vous plaira me faire confidence,
 Et non pas seulement par crainte de l'enfer,
 Non pas non plus qu'étant cousin, vous m'êtes cher,
 Mais parce que dans vous j'ai toute confiance."
 Un bon baiser scella ce serment mutuel,
 Sur ce, chacun se dit le faux, ou le réel.

" Si j'en avais loisir, oh ! mon cousin," dit-elle,
 " Et que nous fussions autre part,
 Je vous raconterais une page peu belle
 De ma vie, et combien, je vous le dis sans fard,
 Malgré cependant mon peu d'âge,
 J'ai dû souffrir depuis que je suis en ménage
 Avec mon cher époux tout cousin qu'il vous soit !"

" Pour être son cousin, nenni dà," dit ce Moine
 " Par Dieu ! par St. Martin ! par le grand St. Antoine !
 A cette parenté nul de nous n'a de droit.
 Je l'appelai cousin, par St. Denys de France !
 Pour avoir près de vous une meilleure chance
 D'être accueilli courtoisement,
 Sur ma profession, car vous fais le serment
 Que vous aimai toujours profondément.
 Dites votre chagrin, il pourrait nous surprendre,
 Vite, dépêchez-vous, ne me faites attendre."

" O Dom Jéhan ! ô mon très cher amour,
 A vous parler vrai, sans détour,

J'aimerais bien mieux," lui dit-elle,
" Vous cacher ce secret ; mais baste il me bourrèle,
Il faut qu'il sorte par Jésus !
Le calice déborde, et ma foi n'y tiens plus !
Mon mari, voyez-vous, et m'ennuie et m'affomme,
C'est pour moi le plus vilain homme
Qui soit sous la voûte des cieux.
Il ne me fierait pas, comme je suis sa femme,
Dire à n'importe qui ce qu'il fait sur mon âme,
Soit au lit, soit en d'autres lieux,
Une femme ne doit, c'est ainsi que je pense,
Parler de son mari qu'avec grand' révérence ;
Sauf que je vous dirai ceci,
Excusez si je parle ainsi,
C'est qu'il n'a pas pour moi, je le dis de ma bouche,
En aucune façon la valeur d'une mouche.
Mais ce qui me vexe le plus,
C'est qu'il est ladre ce Crésus.
Or vous savez fort bien quoique vous foyez Moine,
Que toute femme veut six choses, sans exoine,
Que toujours elle doit trouver dans un mari :
Si ce mari veut être un favori
Il doit être hardi, généreux, riche et sage,
Courtois avec sa femme, et quelque soit son âge,
Au lit toujours dispos. Mais par notre Sauveur !
Afin de m'habiller d'une telle manière
Que je puisse lui faire honneur,
De cent francs je suis en arrière,
Et dimanche prochain il me les faut payer,
Ou bien je suis perdue et livrée à l'huissier.
Et cependant plutôt faire une vilénie,
J'aimerais mieux ouïr ma propre néénie.
Si mon mari fait ça, je n'ai plus qu'à mourir,
Donc prêtez-moi cent francs,—le dis pour en finir.

Pardi ! prêtez les moi, soyez certain d'avance
 Qu'un jour je vous rendrai, pour ce, telle plaifance
 Qui vaudra bien plus qu'un doublon ;
 Que s'il n'en est ainfi, que de Dieu la vengeance
 Tombe fur moi terrible, et qu'en mauvaife chance,
 J'égale au moins feu Ganelon
 De France !"

Ce Moine très courtois lui répondit ainfi :

" Ma chère Dame, oyez ceci,
 Et croyez-en mon affurance :
 J'ai tant compaffion de votre défarroi,
 Que je vous jure ici ma foi,
 Et cela fans nul subterfuge,
 Que dès que le mari fera parti pour Bruge,
 Je vous apporterai céans
 Cent francs !"

Et lui difant ces mots il la prend par la taille,
 Et fur fa joue il fait ripaille :

" Maintenant quittons-nous," reprit-il doucement,

" Et fi ne voulez que je meure,
 Faites-nous tôt dîner, mon eftomac vraiment
 Me dit qu'au quart du jour, il en eft certes l'heure ;
 Allez charmante, allez, gardez-moi votre foi,
 Et ne vous chagrinez, pouvez compter fur moi."

" Fidèlement je tiendrai ma parole,
 Meffire," a-t-elle dit. Puis elle court et vole
 Auffi joyeufe qu'un pinfon

A la maifon ;

Aux cuifiniers difant de faire diligence
 D'activer le dîner d'urgence ;
 Puis elle va relancer fon mari

De sa chambre jusqu'à la porte,
Et frappe hardiment.—“ Qui frappe de la sorte ? ”

A dit l'homme tout ahuri.

—“ Qui ? Mais c'est moi,” fit-elle, “ Pierre !

Ouvrez, c'est votre ménagère.

Combien de temps, monsieur, jeûnerez-vous encor ?

Et vous amuserez à caresser votre or ?

Que le diable ait sa part dans tous vos vilains comptes,

Dans vos additions, et dans tous vos escomptes !

Vous avez, m'est avis, assez des dons de Dieu,

Allons, laissez vos sacs, et descendez un peu.

Pour Dom Jehan songez qu'il est grand le mécompte,

De le faire jeûner n'avez-vous pas de honte !

A la messe venez, et puis allons dîner.”

“ Femme ! ” a dit ce mari, “ tu ne peux deviner

Tout ce qu'il faut d'instinct dans nos affaires,

Combien nos chances sont précaires,

A peine, par St. Ives ! un de nous réussit

Sur dix, et peut au moins conserver son crédit

Intact, jusques à son vieil âge.

Nous pouvons faire, nous, un assez bon visage,

Et préserver nos biens, je le crois, sans danger

Autant que nous vivrons ; quitte à nous arranger

Si le temps tournait à l'orage

A faire incognito notre pèlerinage

A l'étranger.

Donc il me faut et prudence et faconde

Pour ne pas m'égarer dans cet étrange monde ;

Car le commerce est bien chanceux,

Et retirer son épingle en ses jeux,

N'est certes pas une petite affaire ;

Il faut donc veiller à bien faire.

Je veux partir demain dès la pointe du jour
 Pour la Flandre, et bientôt je serai de retour ;
 C'est pourquoi femme, en mon absence
 Sois polie envers tous, exerce ta prudence
 A garder notre bien, gouverne la maison
 Honnêtement ainsi que de raison,
 Tu ne manques de rien, habits et victuailles
 Et j'aurai soin que sous les mailles
 De ta bourse, il y ait de l'or."

Et sur ce, fermant son trésor,
 Il descend, ne voulant pas tarder davantage.
 Une messe est bâclée, . . . à la viande, au breuvage
 Chacun fait fête ; et ce Marchand
 Fait bien manger ce Moine . . . Il le savait gourmand !

Après la poire et le fromage
 Dom Jehan amenant ce Marchand à l'écart,
 Lui dit : " Cousin, je vois que sans retard
 Vous voulez vous mettre en voyage,
 Que le bon Dieu ! que le grand Augustin !
 Soient vos guides dans le chemin.
 Ayez bien soin de vous, ne prenez d'aventure
 Par la chaleur qu'il fait que saine nourriture,
 Et gardez-vous de tout excès,
 Même de boire un peu trop frais.
 Si vous absente, de par la ville
 Soit de jour, soit de nuit je puis vous être utile
 En aucune façon, ça disposez de moi,
 Vous obliger sera ma loi.
 Mais avant de partir, vous serait-il possible
 Sans vous gêner, cousin, de me prêter cent francs,
 Pour dix ou douze jours, non pas pour plus long-temps,

Je voudrais acheter, si cela m'est loisible,
Pour peupler une ferme appartenant à nous,
(Et je voudrais qu'elle appartint à vous),
Quelques bestiaux, je vous rendrai la somme
N'en doutez pas, au jour fixé, foi d'homme !

Mais cousin que ce prêt

Si vous le voulez bien, reste entre nous secret ;
Ces bestiaux sont fort beaux voudrais dans la soirée
Les payer pour ne pas manquer cette curée ;
Et maintenant, cousin, merci de votre accueil,
Et que sur vous de Dieu soit l'œil !”

Avec grand' courtoisie, et politesse exquise
Ce Marchand répondit : “ Dom Jehan, entre nous,
Votre requête est mince, et mon or est à vous,
Non seulement mon or, mais bien ma marchandise ;
Prenez ce que voulez, et ne m'épargnez pas,
Mais vous savez très bien, le dis sans embarras,
Qu'à nous autres marchands l'argent est la charrue ;
Sans de l'or dans leur caisse ils font le pied de grue ;
Donc, me rendrez cela, selon votre pouvoir ;
Ces cent francs, dans l'instant, vous allez les avoir.”
Il les lui fit porter selon son assurance,
Et de ce prêt, sauf eux, aucun n'eut connaissance.
Tous deux burent ensuite, et furent au jardin
Faire un tour en causant ; puis pour son monastère
Dom Jehan partit à la fin.

Dès que du jour s'annonça la lumière
Le lendemain de grand matin,
Le Marchand à cheval d'un pas assez rapide
Ayant son apprenti pour guide,
Chevauchait vers Bruges . . . Il y fut

Sitôt qu'il put.

Arrivé dans la ville, il y fait ses affaires,
 Achète, emprunte, vend, s'y frôle à ses confrères,
 Ne joue aux dés, ne danse, ni ne boit,
 Mais se conduit ainsi qu'un bon Marchand le doit,
 Menant une vie exemplaire ;
 Donc je le laisse à Bruge y cultivant l'affaire.

Cependant le dimanche après
 Que ce digne Marchand fut parti pour la foire,
 A St. Denys, advint nous dit l'histoire,
 La tonsure émoulue, et le menton bien frais
 Messire Dom Jehan. C'est toujours une fête
 Dans la maison quand il s'arrête,
 Car il n'est si petit valet
 Auquel ce bon Moine, il ne plaît.
 Bref pour aller au fond de l'aventure,
 La belle épouse accorde à ce beau Dom Jehan
 Pour les cent francs qu'il lui procure,
 La faveur de venir lui conter un roman
 La même nuit, et sous la même couverture ;
 C'était, comme on le voit, le payer en nature.
 La nuit d'un voile ténébreux
 A couvert leurs ébats joyeux ;
 Aussitôt qu'il fait jour, sans demander son reste
 Notre Moine pimpant et lesté,
 Gavé, mais non repu, de la manne céleste,
 Est parti, n'éveillant certes aucun soupçon.
 A la megnie, était-ce un cas de conscience ?
 Il donne, *in petto*, pour rançon
 Des marques de munificence,
 Et va vers son couvent, je pense ;
 Pour le moment n'ai plus à m'occuper de lui.

Ce bon Marchand pour charmer son ennui,
Lorsque la foire fut finie,
Revint à St Denys sans plus cérémonie.
Il arrive chez lui quand sonnait l'Angelus.
Il dîne avec sa femme, et soudain lui raconte
Ses achats ; il lui faut pour apurer son compte
Emprunter de l'argent, car sous peu, mordicus,
Il a promis payer vingt mille écus.
Aussi faut-il qu'il aille à Paris la grand' ville
Près de quelques amis, emprunter, c'est facile
La somme qu'il lui faut en sus
De ce qui lui reste en sa caisse.
Aussitôt à Paris, avec grande vitesse
De son bon cœur suivant l'élan,
Il va d'abord chez Dom Jehan,
Non pour lui demander d'argent la moindre espèce,
Mais pour savoir seulement en effet,
S'il allait bien, comment il se portait,
Et lui raconter ses affaires,
Comme on fait entr' amis, comme on fait entre frères.

Dom Jehan lui fait fête, et très joyeux accueil :
Et lui, de lui conter, gai comme un écureuil
Comme quoi ses achats sont de la marchandise
Exquise ;
Mais qu'il lui faut trouver un emprunt pour le mieux,
S'il le trouve il est plus qu'heureux !

Dom Jehan répondit : " J'éprouve grand' lieffe
En santé, cher cousin, à vous voir de retour,
Comme je vise au ciel, si j'avais la richesse
Ces vingt-mille écus là vous les auriez ce jour,

Car vous m'avez été l'autre fois serviable
 En me prêtant votre or de façon toute aimable,
 Et pour cela je porte à votre avoir
 Bien des remerciements ; mais j'ai remis, foi d'homme !
 A votre femme cette somme
 L'autre jour et sur son comptoir.
 Et maintenant vous quitte, il faut me le permettre,
 Pour sortir notre Abbé m'attend ;
 A ma belle cousine," a-t-il dit en partant
 " Mes compliments veuillez les lui remettre."

Ce Marchand à la fois prudent et très adroit,
 A trouvé de l'argent, a payé ce qu'il doit,
 Il avait su gagner pendant ce court voyage
 Mille francs pour le moins, peut-être davantage,
 C'était riche bague à son doigt,
 Aussi retourna-t-il fort gai dans son ménage.

Sa femme le guignait de l'œil
 Et du logis l'attendait sur le seuil,
 C'était toujours là sa coutume.
 Et comme il était riche, il employa la nuit
 A faire avec sa femme un fort joyeux déduit.
 Il était tard, je le présume,
 Quand il se mit au lit ; mais fitôt qu'il fit jour
 Ce Marchand commença par embrasser sa femme
 Sur le visage, et puis ma foi d'amour
 Très chromatiquement lui fit chanter la gamme,
 En modulant le thème, et toujours crescendo,
 Si que la dame subito
 Lui dit : " Affez ! affez ! laissez-moi, je me pâme,
 Cessez, monsieur ! ne veux de *da capo* !"
 " Par Dieu ! femme, j'y pense, ai sujet de colère

Contre vous," a-t-il dit, " quoique dans ce moment

Vous gronder, ne le pourrais, chère,
Car venez de chanter délicieusement,
Et lorsque j'entendais vos roulades étranges
J'étais aux anges !

Et savez-vous pourquoi je vous en veux, mon cœur ?
C'est que vous êtes cause, et cause involontaire,
Je ne l'ignore pas, de certaine froideur
Entre notre cousin, et votre serviteur.

Dom Jéhan, je ne puis le taire,
M'a paru froid ; aussi pourquoi
Avoir oublié de me dire

Qu'il vous avait payé pour mon compte, pour moi
Cent francs ! . . chère, c'est du délire ! . .

Moi j'ai dit à Jéhan qu'avais besoin d'argent,
Et qu'un emprunt m'était urgent,
Sans penser, vrai, je te l'affure

A ces cent francs, aussi j'ai vu sur sa figure
Qu'il n'était pas content ; une autre fois, vois-tu
Si quelque débiteur te paye en mon absence,

A me le dire toujours pense,
Fais de nécessité vertu,
De peur que, par ta négligence,
Je ne demande, par ma foi,
Ce que l'on pourrait bien t'avoir payé pour moi !"

Sans trouble aucun, cette commère
Dit hardiment : " Nargue de ce faux frère !
Ce Moine Dom Jéhan, oui, m'a donné de l'or,
Il me semble le voir encor,
Mais Dieu sait que j'ai cru, vrai ! que cette misère
Il la donnait à moi pour l'excellente chère
Que nous lui faisons faire ici,

Et que c'était pour mon usage.
 Mais puisque par le fait suis à votre merci
 Je vais aller au but tout droit, c'est le plus sage.
 Vous avez, cher, des débiteurs
 Qui sont plus lents que moi, quoiqu'ils soient des
 meilleurs,

Moi je veux vous payer cela sans que j'y faille
 De jour en jour, et si j'y manque par hasard,
 Et que sans le vouloir, je me trouve en retard,
 Suis votre femme dà ! . . Marquez le sur ma taille,
 Contre moi faites une entaille ;
 Et sur mon honneur je paierai
 Sitôt vraiment que le pourrai.

Car ma foi ! cet argent, j'en ai fait des dentelles,
 Des robes, et le dis, d'utiles bagatelles,

Le tout mon cher seigneur,

Pour votre honneur.

Donc divertissons-nous, ne vous mettez en rage,
 Je vous donne, voyez, mon gentil corps en gage,
 Que de gens voudraient bien avoir si beau débit !

Faites-en plus ou moins usage,

Car mon comptoir, à moi, c'est notre lit !

Ce que je donnerai le porte à mon crédit.

Allons, pardonnez-moi, faites-moi bonne mine,

Et pour cent francs n'allez boudier votre voisine !”

Ce brave Marchand vit qu'il fallait mordicus

Passer l'éponge là dessus.

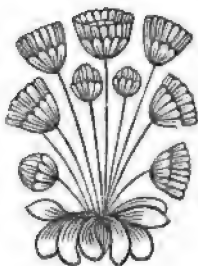
“ Femme !” dit-il, “ je te pardonne !

Mais ne fois pas, entends-tu bien,

Aussi prodigue de mon bien,

C'est à regret toujours, vois-tu, que je le donne !”

Ainsi finit mon conte, et recevez mon vœu,
Et que ce soit la volonté de Dieu :
“ C’est qu’ayez mainte taille
A laquelle puissiez chaque jour faire entaille ! ”





PROLOGUE DE L'ABBESSE.



E par les os du Chrift !" dit notre
Hôte, " bien dit !

Ce conte prouve ton esprit,
Gentil marin, cher Patron de
Navire !

Puissés-tu ne jamais naufrager, mon
beau fire !

Dieu donne au Moine accidents et malheurs,
Et nous préserve tous de ses saintes faveurs !
Ah ! ah ! mes compagnons, gardez-vous bien de
croire

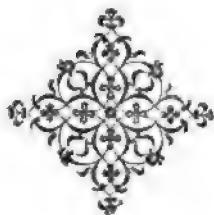
De tous les Moines au grimoire !

Ce Moine a fait au même le mari,
Et cette femme donc ! oh ! quel amphigouri !

Croyez-moi, règle générale,
Fuyez-moi la moinaille ainfi qu'on fuit la gale !
Mais brisons là dessus. Voyons autour de nous
Qui nous réglera d'un conte . . . vertuchoux !"

Sur ce, courtoisement, avec délicatesse
Se retournant soudain vers Madame l'Abbesse,
" Si je croyais," dit-il, " ne faire déplaisir,
Je vous demanderais, si voulez consentir

A nous raconter quelque' histoire :"
" Volontiers," reprit-elle





CONTE DE L'ABBESSE.



SEIGNEUR ! notre gloire !
 Non seulement ton nom est ré-
 pandu partout,
 Dans l'univers entier," dit-elle,
 " c'est notoire, [core surtout
 Et parmi les plus grands, mais en-

Parmi les plus petits ; l'enfant à la mamelle
 Dans ses minimes cris dit ta gloire éternelle,
 Et vers toi dans ses jeux s'élève son vatout.

Donc, et pour de mon mieux chanter ici l'éloge
 De toi, mon doux Jésus, et de la fleur de lis
 Qui vierge te porta, nous le dit l'eucologe ;
 Je veux narrer à tous un de ces saints récits
 Qui dans le fond des cœurs éveillent la sagesse,
 La douce sympathie et l'heureuse lieffe
 Et pourraient convertir des pécheurs endurcis.

O mère de bonté ! toi qui devant Moïse
 Buisson non consumé brûlais d'un feu discret,
 Par ton humilité qui de lumière exquise

Fis descendre en ton sein le céleste reflet
Qui te donna soudain de Dieu la sapience,
De par la volonté de son omnipotence,
Rends ma voix faible encor digne de mon fujet.

Vierge ! de ta bonté, de ta magnificence,
De tes douces vertus, de ton humilité,
Aucune langue humaine en sa toute puissance,
Ne la dira jamais l'histoire en vérité :
Car bien souventefois, avant notre prière
Ton intercession nous obtient la lumière
Qui nous mène à ton fils, source de charité !

Mon savoir est si faible, ô bienheureuse Reine,
Pour célébrer ta gloire, et chanter tes vertus,
Qu'avant d'y parvenir, je mourrais à la peine ;
Mais comme un pauvre enfant de douze mois au plus,
Qui ne pouvant parler anequine et bégaye,
Et que le moindre mot subitement effraye,
Ainsi suis-je !—Aide-moi de par ton fils Jésus !

Dans une grande ville, au milieu de l'Asie
Était tout un quartier occupé par les Juifs,
Ils étaient protégés de par la courtoisie
D'un seigneur du pays, et pour ces seuls motifs
Qu'il trouvait intérêt dans leur usure immonde.
Parmi ces mécréants, allait, venait le monde,
L'endroit étant ouvert à tous, même aux oisifs.

Dans ce vilain quartier existait une école
Pour les enfants chrétiens, les plus petits petiots,
Auxquels on enseignait et la sainte parole,
Et cet art primitif, l'art d'épeler les mots ;

On leur montrait encor quelle était la manière
De chanter en mesure, une hymne, une prière,
Comme on fait aux enfants pour les rendre dévots.

Parmi tous ces enfants était un fils de veuve,
Un petit Clerc en herbe, et son plus doux souldas,
De la persévérance il était une preuve,
Chaque jour à l'école il dirigeait ses pas ;
De la mère de Dieu quand il voyait l'image
A travers son chemin, ce cher enfant très sage
Humble s'agenouillait disant *Ave* tout bas.

Ainsi donc cette veuve avait appris d'urgence
A son petit enfant d'adorer à jamais
La mère du seigneur, et dès sa tendre enfance
Le petiot adorait dans son cœur ses bienfaits ;
Car un enfant apprend toujours avec vitesse
Lorsque son âme est pure et pleine de simplicité,
Témoin St. Nicolas, du Christ jeune profès.

Comme ce cher enfant dans son tout petit livre
Epelait l'alphabet, en son école assis,
Tout à coup il entend une voix qui l'éveille,
La voix chantait : *Mater alma Redemptoris !*
On apprenait alors aux plus grands cette antienne,
L'enfant s'approche, écoute, et bien qu'il ne com-
prenne
De suite apprend par cœur jusqu'à *Stella maris*.

Il ne savait ce que ce latin voulait dire,
Car il était si jeune, il n'avait que sept ans,
A peine ce petit commençait-il à lire ;
Un jour désirant donc en connaître le sens,

Il se mit à prier un ami de l'école
Lui dire le pourquoi de l'hymne, ou son symbole,
Et quel était enfin l'objet de ces doux chants.

Son camarade, un grand, foudain de lui répondre :
" De la vierge Marie elle est faite en l'honneur
Cette hymne, je le pense, et ne crois pas confondre,
Et c'est pour saluer la mère du Sauveur.
Je crois que c'est encor peut-être une prière
Pour l'heure de la mort, ignorant la grammaire
J'apprends cette hymne, mais n'en fais pas la valeur."

" Et ce chant, il est fait, en l'honneur de Marie? "
Reprit cet innocent :—" Maintenant je veux net
L'apprendre pour Noël, dût une vespérie
M'arriver pour ne pas savoir mon alphabet ;
Dussé-je être battu trois fois même en une heure ;
En allant chaque jour regagner ma demeure
Le répéterai tant, que le saurai correct."

Il prit donc les leçons de son grand camarade,
Et pour lors il chanta bien et très hardiment
Cette hymne qu'il aimait, dont il faisait parade,
Et que deux fois par jour régulièrement
Il chantait, le matin en allant à l'école,
Le soir en revenant, parole pour parole,
A la mère du Christ en pensant seulement.

Ainsi que je l'ai dit par cette juiverie
Allait et revenait cet enfant, m'est avis,
Et toujours il chantait cette antienne à Marie :
"*Stella maris ! Mater alma Redemptoris !*
Son cœur au pauvre enfant débordait de tendresse,





Comme l'enfant passait près d'une allée obscure,
L'affreux juif

Page 121.

Pour la mère du Christ ; aussi dit-il sans cesse
Tout le long du chemin : “ *Salve stella maris !* ”

Le serpent Satanas, cet ennemi de l'homme
Qui dans le cœur des juifs fait son nid l'assassin !
Se gonfla, puis il dit : “ Juifs, vous êtes en somme
Un tas de rien du tout ! de souffrir qu'un gamin
Se promène à sa guise en votre juiverie
Chantant *stella maris* en l'honneur de Marie,
Et vous nargue ainsi tous avec un tel refrain ? ”

Alors ces vilains juifs s'arrangèrent de sorte
A supprimer bientôt et l'hymne et le refrain,
De ce monde en mettant cet enfant à la porte.
Ils ont à cet effet fait choix d'un assassin.
Comme l'enfant passait près d'une allée obscure,
L'affreux juif le faisit, le broie, et le triture,
Dans une fosse et puis jette le corps soudain.

Je dis qu'on le jeta dans une garde-robe
Où chaque jour ces juifs allaient vider leurs corps.
O peuple archi-maudit ! que l'enfer vous englobe !
Vous qui pouvez commettre un meurtre sans remords !
Tôt ou tard cependant un meurtre se découvre,
Dieu ne permet jamais que la terre le couvre ;
Quand le sang parlera, que ferez-vous alors ?

“ A la virginité, jeune martyr, ” dit-elle,
Toi maintenant soudé, tu peux chanter toujours
Au doux agneau sans tache, une chanson nouvelle ;
Car, comme dit St. Jean, dans un des beaux discours
Que dans Patmos il fit ; devant l'agneau sans tache
Ceux qui chantent heureux portant un blanc panache,
Charnellement jamais n'ont vu fouiller leurs jours ! ”

Toute la nuit durant la veuve se lamente,
Après son cher petit, mais il ne revient pas ;
Aussi dès le matin le front plein d'épouvante,
Elle va vers l'école, et le demande hélas !
A chacun et à tous. Chantant Sainte Marie
On lui dit l'avoir vu devers la juiverie,
La pauvre mère alors vite y porte ses pas.

Avec grand désespoir, et peine bien amère,
Elle va, s'informant partout de son chéri,
Dans la maison du riche, ou bien dans la chaumière,
Cherchant s'il n'avait pas trouvé là quelqu'abri ;
Et toujours invoquant du Christ la bonne mère,
Dans le fond de son cœur elle était en prière ;
Parmi les maudits juifs elle a jeté son cri :

A chacun de ces Juifs d'une voix suppliante
Elle demande si l'on vit hier son fils
Passer et repasser toujours d'humeur charmante,
Chantant pour s'amuser *Alma Redemptoris* ;
Chacun lui dit que non ; mais Jésus par sa grâce
Lui donna le penser dans un bien court espace
De crier à son fils, assez près des lambris

Où le corps du petiot gifait dans une fosse.
Vous tous qui m'écoutez, voyez quel est de Dieu
L'immuable pouvoir ! et combien il rehausse
Même un pauvre petit qui naquit en bas lieu ?
Cet or de chasteté, ce bijou d'innocence,
Avec le cou coupé, chante plein de puissance
Alma Redemptoris avec un noble feu.

Or, voyez ! les Chrétiens passant de par la rue
Entrent pour témoigner, s'émerveiller du fait,

Le bruit croît et s'étend, et la foule se rue
Et vite ment l'on va s'enquérir du préfet.
Il vient presqu' aussitôt au chétif habitacle,
Adore l'éternel témoin de ce miracle,
Et de ces vilains juifs il ordonne l'arrêt.

Ce pauvre cher enfant avec piteuse plainte
Fut ramassé, chantant *Alma Redemptoris*,
En grand' procession, et porté dans l'enceinte
Du plus prochain couvent, sous ses sacrés parvis.
Sa pauvre mère, hélas ! non loin de la litière
Elle est évanouie en proie à sa misère,
Et moderne Rachel pleure sur ses débris.

Avec mille tourments de façon infâmante
Ce préfet fit périr tout ce vil tas d'hébreux
Complices de ce meurtre, et jeta l'épouvante
Parmi tous les fauteurs de ce forfait hideux ;
Ils sont écartelés par des chevaux sauvages,
On les hue, on les tue au milieu des outrages,
Puis ensuite on les pend au gibet tous ces gueux !

Devant le maître-autel il gît là dans sa bière
Pendant toute la messe, hélas ! cet innocent !
L'Abbé, la messe dite, avec croix et bannière
Va vite l'enterrer suivi de son couvent ;
Et quand sur sa dépouille il jeta l'eau bénite,
Voilà que de l'enfant surgit la voix subite,
Chantant *Alma Mater* comme de son vivant.

Cet Abbé, très saint homme ainsi que l'est un
Moine,
Ou comme il devrait l'être, entre nous qu'il soit dit,

Commence à conjurer l'enfant. " Par Saint Antoine ! "

Dit-il, " mon cher enfant, et par le Saint Esprit !
Je t'embrasse. Voyons, dis-moi quelle est la cause
Que tu chantes toujours malgré ton ecchymose,
Alma Redemptoris, dis, mon gentil petit ? "

" Mon gosier est coupé, jusques à la lanière
Qui nous soutient le cou," dit soudain cet enfant,
Et devrais être mort, ou tout du moins me taire
Depuis que fus occis, mais c'est ébouriffant
Le seigneur Jésus veut (comme on voit dans les livres)
Que sa gloire ne passe ainsi que de blancs givres,
Voilà pourquoi je chante et d'un air triomphant !

Cette mère du Christ, puits de miséricorde
Que moi j'aimai toujours, vint dans ce vilain lieu,
Quand de mon pauvre cou le juif coupait la corde,
Me dire de chanter cette hymne au nom de Dieu ;
Pendant que je mourais donc je chantais l'antienne,
Et je crois entre nous (qu'aucun mal n'en advienne !)
Qu'elle mit sous ma langue une épice de feu !

Voilà pourquoi je chante, et ce n'est un caprice,
Car je chante en l'honneur de la mère de Dieu,
Jusqu'à ce que quelqu'un m'ôte enfin cette épice
Qui sous ma pauvre langue est un tison de feu ;
Car la Vierge m'a dit : " Petiot quand de ta bouche
On ôtera ce grain, ne deviens pas farouche,
Je viendrai te chercher pour te conduire . . . Adieu ! "

Ce brave et digne Abbé, fus ! lui coupe la langue :
Il rendit l'âme alors, doucement, gentiment ;
L'Abbé lui prit le grain, cause de sa harangue,

Et le garda pour lui très précieusement :
Et lorsque le bonhomme eut vu ce grand miracle,
Face à terre il tomba devant le tabernacle,
Et puis il adora le Très Saint Sacrement.

Tout le couvent aussi gifait là sur la pierre,
De la mère du Christ en chantant la grandeur,
Tous se lèvent alors, ils ôtent de la bière
Le corps de ce martyr, et pour lui faire honneur
Ils apportent soudain de marbre en une tombe
Ce gentil petit corps, une douce colombe !
Que nous guide vers lui Jésus le Rédempteur !

O Hugues de Lincoln, ô toi pauvre jeune homme
Naguère méchamment égorgé par les Juifs,
Prie aussi pour nous tous, pleins de péchés en somme,
Et qui ne valons rien, ce sont faits positifs,
Afin qu'en sa bonté Jésus Christ nous accorde
Sa grâce omnipotente et sa miséricorde,
En l'honneur de Marie, à nous pauvres chétifs !





PROLOGUE DE SIRE THOPAS.



LORS que Dame Abeffe eut conté
ce miracle,
Chacun fut sérieux, c'était mer-
veille à voir !
Jusqu'à ce que notre Hôte, aussi
bien notre oracle

Se mit à plaisanter pour ne broyer du noir.
Et m'avisant : " Pourquoi cette boudeuse lèvre ?
Homme ! chercherais-tu, dis, par hasard un lièvre
Que tes yeux sur la terre ont l'air se laisser choir ?

" Approche ici, viens ça, faites place à cet homme,
Messires," reprit-il, " sa taille par ma foi
Est d'ampleur, on voit bien que c'est un gentilhomme,
C'est un poupon solide à donner de l'emploi
A femme en miniature et de gentil visage,
Il semble un peu timide, et, sans doute, est fort sage,
Il ne fait de mamours à personne, je voi ?

" Puisque d'autres ont dit, dis-nous donc quelque
chose,
De suite conte-nous un bon conte, bien gai."

—“ Mon très cher Hôte,” fis-je, “ à cela ne m’op-
pose,

Ne foyez mal content, ne fais qu’un virelai

Ou ballade rimée, appris en mon enfance”

—“ Va donc pour la ballade ! . . .” a dit l’Hôte, “ je
pense

Que nous ferons contents, dis-nous ça fans délai.”





CONTE DE SIRE THOPAS.

CHANT PREMIER.



ECOUTEZ, Messieurs, et vous
aussi, Mesdames,
Si vous êtes de bonnes âmes
Je m'en vais pour votre soulas
Vous présenter un Preux qui don-
nait force entailles

Dans les tournois, dans les batailles ;
Il avait nom Sire Thopas.

Un jour il était né ce nouvel Alexandre
Au delà de la mer, en Flandre
Dans les marches de Poppeling ;
Très généreux seigneur était monsieur son père,
Et quand à madame sa mère
Ça devait être du sterling.

Sire Thopas était vigoureux, par nature,
Il avait de plus la figure
Blanche comme un pain du matin,

Ses deux lèvres étaient rouges comme la rose,
Son nez bien pris, et point ne glose,
Son incarnat de pur carmin.

Ses cheveux et sa barbe au safran comparables
Et de longueurs très respectables
Sur sa poitrine noblement
Descendaient ; ses fouliers faits de cuir de Cordoue
Pouvaient fort bien braver la boue,
Et la bravaient, et crânement ;

Ses bas d'un fort beau brun il les tirait de Bruge,
Sa robe de drap d'or, je juge,
Avait dû coûter gros, morbleu !
Il était bon chasseur en forêt, en rivière,
Bon archer à la main légère,
Et lutteur comme on en voit peu.

Pour lui d'un bel amour, maintes jeunes fillettes
Se desèchent dans leurs chambrettes,
Elles feraient mieux de dormir ;
Car le cher Chevalier, très drôle est le contraste,
N'est pas libertin, mais bien chaste,
Et comme l'aubépine il est prompt à rougir.

Voilà que ce Thopas un beau jour de sa vie
De chevaucher eut grande envie,
Très vrai, comme je vous le dis !
Sur son gris destrier d'un effet pittoresque
Ayant en main lance mauresque,
Regardez, il se juche, et puis

Large épée à son flanc, voilà foudain qu'il pique
D'une façon très fantastique
Devers une belle forêt ;
Dans la forêt étaient cerfs aussi bien que lièvres,
Animaux passablement mièvres,
Et comme il chevauchait à l'est

Un grand malheur faillit arriver à ce Sire,
Ainsi que je vais vous le dire.
Il poussait dans cette forêt
Des herbes, la réglisse, et la valériane,
Et des simples dont la tisane
A l'ale donne du toupet.

Tous les oiseaux chantaient sur un mode assez tendre
C'était plaisir de les entendre,
Et l'Autour, et le Perroquet,
Et le Mauvis aussi, le Pigeon, la Grivette
Chacun disait sa chansonnette
Ou les notes de son caquet.

Sire Thopas alors en oyant l'élégie
Du Mauvis, eut la nostalgie
D'un amour encore inconnu ;
Si qu'il piqua des deux vivement sa monture,
Comme un vrai fou, je vous le jure,
La faisant saigner, c'est connu !

Sire Thopas bientôt épuisé de fatigue
Sur le gazon pose une gigue,
Tant féroce était son humeur,

Et tandis qu'il s'étend en guignant le nuage,
Son destrier prend du fourrage
Pour se remettre un peu le cœur.

“ O *Benedicite* ! Sainte Vierge Marie !
Pourquoi de son artillerie
L'amour fait-il donc feu sur moi ?
J'ai rêvé cette nuit que sous ma couverture
Une fée à gente figure
Venait me donner de l'émoi.

Certes je veux avoir une Reine de fées !
Les femmes les mieux attifées
Ne feraient pas à ma hauteur,
C'en est fait, oui je veux une Reine de Fées,
C'est là le plus beau des trophées
Que puisse gagner un grand cœur !”

Il remonte à ces mots comme on dit sur sa bête,
Par monts, par vaux allant en quête
Du beau rêve qu'il caressait ;
Au galop, au galop bien long-temps il chevauche,
Si qu'enfin il crut voir l'ébauche
Du cher pays qu'il reluquait.

Tant au nord qu'au midi ce preux Chevalier flaire
Des yeux, du nez, si son affaire
Est dans ce très sauvage endroit ;
Car dans tout ce pays on ne voyait nul homme,
Et nul enfant non plus, en somme ;
Et pas même le moindre toit.

Mais cependant soudain voilà qu'il aperçoit
Un géant de grande encolure,
Il se nommait Sire Oliphant
Et n'avait pas l'air bon enfant.
" Par Tervagant !" dit-il, " Jouvencel, te le jure,
De ton courfier, je vais broyer les os,
Si tu ne fors de ce domaine :
De la féerie existe ici la Reine,
Et de plus sa musique, ainsi tourne le dos."

Le Jouvencel a dit : " Laisse là ton pathos,
Je veux quand j'aurai mon armure
Te rencontrer ici demain,
Et j'espère mauvais gamin
Ferme te houpiller sur ma foi te le jure ;
Te percerai, si je puis, l'estomac,
Aussi ton énorme bedaine,
Avant midi prochain miton mitaine !
Ta vilaine âme ira de Caron dans le bac !"

Vite Sire Thopas se rejette en arrière,
Ce géant lui jetait la pierre,
Car il était mauvais coucheur ;
Mais ce Sire Thopas du bon Dieu par la grâce,
Eut vite gagné de l'espace
Et par ainsi n'eut de malheur.

Ecoutez, Messieurs, tous écoutez mon conte,
Beaucoup plus gai, certe à mon compte,
Que n'est le chant du Rossignol ;

Car je vais vous narrer à tous en confidence
Ce que le Thopas fit, par chance,
Alors qu'il revint sur son fol.

Il commande à ses gens de le fêter, et presse,
Car il lui faut se battre, zeste !
Avec un Cerbère géant !
Pour l'amour, la beauté, la candeur et la grâce,
D'une dame à gentille face,
Et d'un regard peu fainéant.

" Mes ménestrels," dit-il, " Venez à ma rescouffe
De joyeux contes, vous, la source !
Tandis que je m'arme morbleu,
Venez me raconter des Cardinaux, des Papes
Les ébouriffantes agapes,
Et d'amour parlez-moi du Dieu !"

On lui chercha d'abord de la bonne piquette,
Que n'eut pas fourni la guinguette,
Et qui plus est de l'hydromel ;
Et puis on lui chercha des boiffons sentant l'ambre,
Et bien empreintes de gingembre ;
Et d'un effet furnaturel !

Ensuite l'on plaça sur sa peau fine et blanche
Une chemise du Dimanche,
Et sur la chemise un haubert ;
Et par dessus le tout encore une alumelle,
Qui ne lui blessait pas l'aisselle,
Le rebord étant large ouvert ;

Et par dessus encore une cotte de mailles
A défier toutes entailles,
Ouvrage de quelqu' enchanteur ;
Et par dessus encor sa blanche cotte d'armes,
Sur laquelle on voyait ses armes
Qui s'étaient dans leur splendeur.

Tête de sanglier auprès d'une escarboucle
Portant de huit rais sur la boucle,
Tel était son brillant écu ;
Alors ce Preux jura sur le pain et sur l'*ale*,
Et sur les beaux yeux de sa belle,
Que le géant ferait vaincu.

Ses deux jambarts étaient de cuir bouilli, d'ivoire
Le fourreau de son grand lardoire,
Et son casque d'airain poli ;
Sa selle en os était en bossette arrangée,
Et sa bride bien ouvragée
Reluisait sans faire aucun pli.

Sa lance était de bois de cyprès très joli,
C'était un bon engin de guerre,
Fort aigu ; quand à son cheval
Il était ce fier animal
D'un beau gris pommelé, de couleur assez claire.
Très doucement s'en va Sire Thopas.
Voilà mon premier chant, Messires,
Que si vous voulez d'autres dire,
Mon second chant est prêt à vous donner souldas.

CHANT SECOND.

MAINTENANT vous Messieurs, et vous aussi, Mes-
dames,
Par charité mes bonnes âmes,
Taisez-vous tous, écoutez-moi ;
Je vais parler de joûte et de chevalerie,
D'amour et de galanterie
Sujets à donner de l'émoi.

Nous avons de romans de grande renommée
A vrai dire une noble armée,
Et d'abord Sire Plein d'amour,
Et Sires de Libeaux, de Guy, Bévis, mille autres
Egalement fort bons apôtres,
Mais j'ai de bonnes raisons pour

Mettre Sire Thopas au plus haut du pinacle.
Aussi ne connaissant d'obstacle
Il enfourcha son destrier ;
Sur son cimier était une fine tourelle,
Un lis était fiché sur elle ;
Dieu le garde ce Chevalier !

Comme il était vraiment d'humeur aventureuse
Et certes pas du tout peureuse,
Il se coucha sans fourciller,

Sur le sol un peu dur ; son destrier superbe
Pendant ce temps là broutait l'herbe,
Son casque était son oreiller.

Lui-même buvait l'eau qui coulait de la source
Pour se rafraîchir de la course,
Comme fit le Preux Perceval,
Car battait un grand cœur sous sa mamelle gauche . .
Jusqu'à ce qu'un beau jour —





PROLOGUE DE MELIBEE.



ASSEZ!" fit l'Hôte, "assez! pour
 Dieu! plus de cela!
 Je suis si fatigué de tout ce rien qui
 vaille,
 De ces mots plus que creux de toute
 la racaille,

Qu'il te faut, nom d'un nom, de suite arrêter là!
 Tout cet affreux pathos n'est pour nous tolérable,
 Ce sont rimes de chien, je les envoie au diable!"

"Pourquoi," fis-je, "notre Hôte entraver mon
 narré

Et m'interrompre ainsi de cet air effaré,
 Puis que là je te dis la plus belle ballade
 Que je connaisse au monde? . . . à chaque camarade
 Tu laissas la parole" . . — "Et je te la reprends
 Parce que tu ne fais que gaspiller du temps,
 Tes rimes de rebut ne valent une figue,
 Ça vexe l'auditeur, l'endort et le fatigue.

Tu ne rimeras plus :—veux-tu nous raconter
 Quelque chose, voyons, qui se puisse accepter ?
 Où l'on trouve à la fois l'utile et l'agréable . . .
 En prose, dis-nous ça, pardi ! ce n'est le diable !”

“ Oh ! ” dis-je, “ volontiers ; par les os du Seigneur !
 Je veux vous raconter une petite chose
 Selon votre désir qui ne fera qu'en prose,*
 Mais que vous aimerez, je le crois, sur l'honneur,
 Autrement vous seriez ma foi trop difficiles.
 C'est un conte moral, et de vertus tranquilles,
 Que l'on a raconté de diverse façon
 En syriaque, en grec, en latin, en saxon,
 Du narrateur selon le faire et la manière,
 Et je dirai bien plus selon le caractère.
 Je prends pour m'expliquer du Christ la Passion,

* Dans le discours d'introduction aux Contes de Cantorbéry (Aldine édition) par Sir Harris Nicolas se trouve la remarque fort juste que Chaucer après avoir critiqué dans Sire Thopas les rimailleurs de son temps, a, par une modestie bien entendue, évité de donner ses propres vers comme un modèle de style ; et par suite s'est borné à raconter en prose une traduction du français du *Livre de Mélibée et de Dame Prudence*, traduction du reste arrangée selon le goût de Chaucer, et avec des variations à lui propres. Nous avons pensé que retraduire en prose la traduction du livre français faite par Chaucer, modifiée par lui, il est vrai, serait ne rendre justice ni au livre original, (qui se trouve d'ailleurs dans le *Ménagier de Paris*, comme nous l'avons fait remarquer dans l'introduction de notre premier volume), ni à Chaucer lui-même. Nous racontons donc en vers la prose de Chaucer, en prenant avec lui moins de libertés qu'il n'en prit jadis avec l'auteur français ; tout en abrégeant souvent, nous avons eu soin de conserver religieusement l'essence des idées principales du grand poète.—C. DE C.

Les faits restent les faits, dans la narration,
Quoique bien des détails diffèrent l'un de l'autre
Selon que l'écrivain se nomme St. Mathieu,
St. Jean, St. Luc, St. Marc ; n'importe quel apôtre
Narrant la Passion du divin fils de Dieu.
Si les mots sont divers le sens reste le même,
Voilà donc, Messieurs, l'excuse de mon thème ;
Je conte à ma façon ; insister là dessus
Serait perdre du temps ; je commence, motus."





CONTE DE MELIBEE.



MELIBEE, un jeune homme, ayant
de la puissance,
De la richesse aussi, de sa femme
Prudence
Eut pour couronner son hymen,
Une fille, Sophie, une rose d'Eden.

Voilà qu'un jour prenant la poudre d'escampette,
Il fut tout seul aux champs fouler l'herbette,
Laisant sa fille alors en pleine floraison,
Avec sa femme à la maison,
Mais sur elles deux, portes closes,
Pourquoi? . . . Vrai ! . . . je n'en fais les
causes.

Trois de ses ennemis l'ayant vu s'éloigner,
Sur la maison de suite ont posé des échelles,
Et sont entrés sans barguigner
Par les fenêtres dà, pour surprendre les belles
Et pour ne pas les épargner.

Ils vous battent la femme à la faire saigner,
Puis à la fille ils font cinq blessures mortelles,
A l'oreille, à la bouche, au nez, aux pieds, aux mains,
Puis comme étaient venus, pas du tout par la porte,
En laissant la fille pour morte,
Ils s'en vont les trois assassins !”

Quand rentra Mélibée, après sa promenade,
Qu'il vit tout ce dégât fait avec escalade,
Il se mit à pleurer, à crier comme un fou
Déchirant ses habits comme faits d'amadou ;
Autant qu'elle l'osât, lors sa femme Prudence
Lui dit de se calmer, de prendre patience,
Mais ses discours produisaient prou,
En mots défordonnés se faisait jour sa rage,
Et de pleurer, ma foi, bien davantage !

Cette épouse Prudence, en oyant tous ces cris,
A point se rappela les maximes d'Ovide,
“ Au remède d'amour,” un de ses bons écrits,
Il a cet argument solide :
“ Celui-là n'est qu'un sot qui voudrait, le sans cœur,
Empêcher une mère exhaler sa douleur,
Quand elle perd son garçon ou sa fille ;
Pendant un certain temps qu'en pleurs elle fourmille,
C'est pour le mieux, laissez la pleurer tout son saoul,
D'arrêter le torrent ne soyez pas si fou,
Quand elle aura pleuré toutes ses larmes,
Le beau temps reviendra ; n'en prenez pas d'alarmes !”
Voilà pourquoi Prudence à son mari permit
De pleurer, de crier, de déchirer son linge
Même de rider sa méninge,
Pendant un certain temps ; mais dès qu'elle le vit

A force de crier, épuisé de fatigue,
 A ses pleurs abondants voulant mettre une digue,
 Elle lui dit : “ Hélas ! mon cher Seigneur,
 Vrai, vous vous conduisez comme un grand imbécile,
 Eh ! faut-il donc ainsi se griser de douleur ?

Qui fait ? peut-être votre fille
 Guérira-t-elle, et si le veut le sort
 Qu'elle meure, faut-il, vous périr pour sa mort ?
 Sénèque nous dit que le sage
 Ne doit s'affliger trop jamais
 Quand il perd ses enfants ; ni trop faire étalage
 De ses inutiles regrets,
 Mais que patiemment, il doit tout au contraire
 Poitriner ses douleurs, et sur elles se taire ! ”

Ce Mélibée a répondu soudain :
 “ Qui donc ne pleure pas quand il a du chagrin ?
 A Jésus Christ ne me compare,
 Mais n'a-t-il pas pleuré son bon ami Lazare ? ”

Prudence a répliqué : “ Certes n'ignore pas
 Que raisonnablement on peut verser des larmes
 Quand on a des chagrins, des ennuis, des alarmes,
 Ou de maux un trop grand amas.
 Feu l'apôtre St. Paul, un galant gentilhomme,
 Un certain jour écrivit aux Romains
 ‘ Que dans la vie un homme
 Avec les gens joyeux doit s'égayer, tout comme
 Des affligés il doit partager les chagrins.’
 Pleurer un tantinet, c'est bonne compagnie,
 Mais pleurer à sanglots, c'est bon pour la megnie !
 Il faut donc ne pleurer que convenablement,
 Et non pas outrageusement.

La doctrine du Christ nous l'enseigne Sénèque :
" Au noir chagrin, sur toi, ne donnes hypothèque,"
Dit-il ; " ton ami mort, ne laisse pas tes yeux
Être humide de pleurs, c'est désavantageux.
Quand tu perds un ami, parbleu la ville est bonne,
Songe à le remplacer par une autre personne,
C'est bien plus sage ça, c'est d'un goût plus exquis
Que sur l'ami perdu chanter *de profundis*."

Donc croyez-en votre femme Prudence,
Sachez vous gouverner de par la sagesse !

Souvenez-vous que Jésus le Seigneur,
Dit : " Qu'un homme joyeux, bien allègre de cœur,
Se conserve pimpant jusque dans la vieillesse ;
Mais qu'au contraire un homme accablé de tristesse
N'ayant alors plus de repos,

Perd ses belles couleurs, et n'a plus . . . que les os."

Il dit encor : " Que la douleur de l'âme
Du corps le mieux portant éteint soudain la flamme."

Et Salomon, ce sage Roi

A ce dicton bien sensé par ma foi !

" De même," dit-il, " que des mites
Qui se faufilent dans la toison des brebis

Abîment, rongent nos habits,

(Et ces mites pourtant sont bêtes bien petites),

Ainsi, sachez-le, la douleur

Gâte, abîme et ronge le cœur !"

Ainsi donc nous devons tous prendre en patience
La mort de nos enfants, la perte de nos biens ;
Quand Job eut tout perdu, ses enfants, sa substance,

Qu'il n'avait plus même des riens,

Et que sur son fumier, le pauvre homme malade

N'avait pas même une panade,

Il disait cependant : " Béni soit le Seigneur,
Malgré mes maux n'en suis pas moins son serviteur !"

Mélibée aussitôt répondit à Prudence :
 “ Tous vos discours, ma femme, ont grande sagesse,
 Ils sont tous, j’en conviens, farcis de vérité,
 Mais, entre nous, je suis tellement embêté,
 Tant troublé de chagrin que je ne fais que faire.”

“ Faites, très cher, le nécessaire,”
 Reprit Dame Prudence, “ appelez vos amis,
 Vos parents, tous ceux là qui sont fidèles, sages,
 Dites leur vos chagrins, et suivez leurs avis ;
 Salomon parmi ses adages,
 A celui-ci : ‘ D’après conseil agis,
 Et de te repentir tu n’auras les soucis.’ ”

Alors par le conseil de sa femme Prudence
 Ce Mélibée eut soin convoquer et d’urgence
 Beaucoup de gens, et de gens à tous crins,
 Et des chirurgiens, aussi des médecins,
 Quelques vieux ennemis rentrés en apparence
 Dedans son amitié, voire quelques voisins
 Qui lui rendaient respect, mais beaucoup plus par
 crainte
 Que par affection ;—avec ça maints flatteurs,
 Maints subtils avocats, éloquents, beaux parleurs,
 Dont le sarcasme tue et la parole éreinte,
 Très experts dans la loi, mais qui sont bons coucheurs
 Alors qu’ils sont vos défenseurs.

Et quand de tous ces gens fut complet l’assemblage,
 Ce Mélibée à cet aréopage
 Raconta ses chagrins, ses affreuses douleurs,
 D’une voix où gifait des pleurs,

Mais comprimés par convenance ;
Et d'après son discours, son muet désespoir,
Il était certe aisé de voir
Que de ses ennemis, de leur cruelle offense,
Son cœur voulait tirer une prompte vengeance.

Néanmoins dans un cas pareil
A l'assemblée il demandait conseil.
Un des chirurgiens, homme prudent et sage,
Ayant reçu comme d'usage
Licence de parler, se leva, puis voici
Ce qu'à ce Mélibée, il dit ; oyez ceci :

“ Le beau de notre état, voyez-vous bien, Messire,
A nous autres chirurgiens
Est de garder sur nous assez d'empire
Pour faire notre mieux envers tous les humains,
Dont le salut est remis en nos mains.
Nous guérissons souvent ces adversaires
Qui laissant trop déborder leurs colères,
Ont déchiré leur corps, ont labouré leur chair
Dans un duel avec du fer ;
Notre art à nous n'est de nourrir la guerre,
Oh ! nenni dà ! tant s'en faut qu'au contraire ;
Apporter un dictame au mal le plus vilain,
En un mot comme en cent, c'est notre unique affaire.
Mais quand à votre fille, ayez-le pour certain,
Quoiqu'elle soit grièvement blessée,
De bientôt la guérir nous avons la pensée,
Et nous la guérirons morbleu,
S'il plait à Dieu ! ”

Les médecins aussi sur la matière
Parlèrent à peu près de la même manière,

Si ce n'est qu'ils dirent en plus
Que les contraires ont quelquefois des vertus,
Que par le feu souvent on guérit un ulcère,
Et par émollients la pierre.

Les voisins pleins d'envie, et tous ses faux amis
Ses flatteurs avec eux unis,
Empirèrent le cas louant de Mélibée
(Dont ils riaient, mais à la dérobee),
La richesse et la force et l'immense grandeur,
Et de ses ennemis déniaient la valeur,
Disant ouvertement qu'il devait, chose claire,
De fuite commencer la guerre.

Alors un avocat très sage et très futé
Se levant dit : " Seigneurs, en vérité
L'objet qui nous rassemble en ces lieux en conclave
Est une chose, et sérieuse et grave,
Pour le tort déjà fait, pour le tort à venir,
Et pour tous les malheurs qu'il en peut survenir,
Les deux partis ayant et richesse et puissance.
Par ces raisons, dans cette circonstance
Se fourvoyer serait d'un grand péril,
C'est pourquoi Mélibée, écoutez," lui dit-il,
" L'opinion que nous suggère
En bien l'examinant cette fâcheuse affaire.
En premier lieu vous donnons le conseil
De vous tenir sur votre défensive,
Puis en votre maison de faire garde active,
Et d'être toujours sur l'éveil,
D'avoir enfin, c'est chose impérative
Garnison suffisante, et capable au besoin
Aux assiégeants de donner du tintouin.

Mais pour vous conseiller de susciter la guerre
Immédiatement, suivant votre colère,

Mon avis est qu'en aussi peu de temps
Nous ne pouvons juger sans graves accidents ;

Voilà pourquoi nous faisons la demande

D'ajourner le jugé du cas ;

La sagesse le recommande

Pour ne tomber dans l'embarras ;

Car le proverbe dit : Ce juge seul est sage,

Qui comprend vite un cas, mais le juge à loisir ;

Bien qu'il soit déplaisant de laisser un outrage

Quelque temps impuni, mieux encor vaut choisir

Vengeance différée, à trop prompt repentir.

Quand pour savoir ce qu'il en fallait faire

Fut amenée au doux Seigneur Jésus

La femme prise en adultère,

Jésus savait fort bien parmi les cris confus

De la foule en colère,

Ce qu'il devait répondre à ce flot populaire,

Et tout à coup pourtant il ne répondit pas,

Il bêcha deux fois dans la terre

Avant de décider le cas.

A ces fins demandons d'ajourner à quinzaine

Notre délibéré, ne jugeons d'une haleine ;

Plus tard, avec l'aide de Dieu

Nous vous conseillerons sans risquer désaveu !”

Les jeunes gens alors de suite se levèrent

Et d'une voix tous ils se récrièrent :

“ Il faut battre le fer aussitôt qu'il est chaud,

A qui nous fait insulte il faut répondre haut ;

Si voulons conserver pur notre caractère ;

Puis ils firent du bruit, en criant : ‘ Guerre ! guerre ! ’”

Alors l'un des vieillards fit signe de la main
 Qu'il désirait parler, puis il a dit soudain :
 " Messieurs, parmi vous, il est maint gentilhomme

Qui vient ici nous crier guerre en somme
 Sans pouvoir prévoir, c'est certain,
 Un jour quelle en fera la fin.
 Ce mot hurlé bien fort : La guerre !

Il parait beau, hérissé de colère,
 D'abord dans le commencement ;
 Mais savez-vous suffisamment

Ce qu'il porte en son flanc d'affreuses représailles,
 Et d'affreux guet-apens, et d'affreuses batailles ?

Savez-vous qu'il est maint enfant
 Qui couve encor dans le sein de sa mère,
 Qui périra jeune dans sa carrière
 Parce qu'il est jeté ce mot ébouriffant
 Guerre !

Ou qui végétera morne dans la misère,
 Et traînera dans le deuil et toujours
 Ses jours ?

Donc il est bon qu'on délibère,
 Et qu'on prenne un avis que sagesse agréa,
 Avant de prononcer : *Facta est alea !*"

Et lorsque ce vieillard, ce sage,
 Avec des arguments ainsi que c'est l'usage,
 Voulut appuyer son discours,
 Sur presque tous les bancs se fit un grand tapage,
 Et chacun s'efforça d'en arrêter le cours.
 Prêcher devant des gens qui ne veulent entendre,
 Outre que c'est prêcher dans le désert,
 C'est s'exposer encore à bien vilain concert

Et parfois à fâcheuse esclandre ;
Car Jésus dit qu'au beau milieu des pleurs
Faire de la musique est chose inopportune ;
Ce qui veut dire que lorsqu'on a l'infortune
De parler à des auditeurs
Qui n'ont pas le désir d'entendre,
Autant ma foi vaudrait se pendre,
Ou bien chanter devant gens en proie aux douleurs.
Quand donc ce sage vit qu'il n'avait d'auditoire,
Il poitrina dans son sein son grimoire,
Et se rassit, honteux de ce déboire,
Car quelque part dit aussi Salomon :
“ Quand on n'a de public à quoi bon le sermon ? ”
Se contentant à part soi de se dire :
Un bon conseil au port presque toujours chavire.
Notez que Mélibée avait, c'était fâcheux,
Dans sa manche des gens assez peu vertueux,
Pour lui conseiller à l'oreille,
En son particulier, la veille,
Ce que le lendemain, et *coram populo*,
Ils désapprouvaient *subito*.

Quand Mélibée eut vu que son conseil d'urgence
Avait pour la guerre, et pour prompt vengeance,
Il confirma de suite, et pleinement
Cet avis qui cadrerait avec son sentiment ;
Ce que voyant, Dame Prudence
A son mari faisant une humble révérence,
Lui dit d'un ton câlin : “ Mon cher Maître et Seigneur,
Ne vous hâtez pas trop, autrement j'aurais peur
Qu'il ne vous arrivât malheur,
Mais daignez à l'instant m'accorder audience ;

Car Pierre Alphonse, un écrivain moral,
Dit : ' Ne te hâte pas pour le bien, pour le mal
Que tu reçois d'autrui, de l'acquitter ta dette,
En agissant ainsi tu gardes ton ami,

Et toujours tu tiens en vedette
Ton ennemi.'

Le proverbe aussi dit : ' Celui-là seul est sage,
Qui de ne se hâter fait avoir le courage ;

Jamais il n'advient de profit
A qui laisse sans frein galoper son dépit.' "

Ce Mélibée à sa femme Prudence,
Soudain en ces mots répondit :

" Ce n'est ma volonté dans cette circonstance
D'agir," dit-il, " par ton avis ;

Pour dix mille raisons et bien d'autres encore,
Car l'on m'estimerait non plus qu'une pécore
Si je voulais, cela ne soit permis !

Changer un jugement formulé par des sages.
Des anciens je fais trop par ma foi les adages ;

Des femmes je fais peu de cas,
Bien qu'elles soient parfois charmantes,
Car elles sont toutes méchantes.

Salomon ne nous dit-il pas

Qu'il ne trouva parmi tout ce sexe volage
Pas une femme bonne et sage.

Dans mille hommes, au moins il put en trouver un
Qui fut bon, et c'est quelque chose !

Si me gouvernais, je suppose,

Par ton conseil, eh ! mais chacun

Croirait que t'ai donné sur moi droit de maîtrise,
Me garde Dieu de faire une telle sottise !

Car Jésus dit que le mari
Qui fait de sa femme son maître
Est un sot qui fera marri
De sa faiblesse, et perdra son bien-être.
Et Salomon dit aussi lui :
‘ Si tu ne veux avoir d’ennui
Garde-toi de donner du pouvoir sur toi-même
A ta femme, à ton fils, que ce soit là ton thème ;
Et surtout retiens bien ceci :
De tes enfants jamais ne fais à la merci.’
Et puis encore une autre chose,
Si je voulais agir par tes avis,
Il faudrait, et cela pour cause,
Qu’on ne fut au dehors ce que fais au logis,
Or des femmes la genglerie
Ne fait onc rien céler fors ce qu’elle ne fait,
Ceci n’est pas de la galanterie,
Mais c’est vrai dans la forme, et c’est vrai dans le fait.
Outre cela le philosophe
Dit qu’en mauvais conseils les femmes sont d’étoffe
A sustenter le genre humain,
Ne voulant donc encourir catastrophe,
Ne suivrai tes conseils, tiens cela pour certain.”

Lorsque Dame Prudence
Avec grande douceur, et grande patience,
Et sans mauvaise humeur
Eut entendu ce que lui disait son Seigneur,
Elle lui demanda d’urgence
De lui répondre la licence.
Et puis elle lui dit : “ A votre premier point
Facilement on peut répondre à point :
Que de changer d’avis n’est pas une folie,

Plutôt qu'engendrer des regrets
 Il vaut bien mieux, je le publie,
 Modifier quelquefois ses projets,
 L'homme inepte est celui qui ne change jamais !
 Et quand même dans une emprise
 Vous eussiez eu résolution prise,
 Si vous trouvez quelque chose de mieux,
 Vous amender ? . . Mais c'est toujours heureux !
 Pour cela, ne ferez, vous jure,
 Traité de menteur, de parjure ;
 Et quand bien même encor vous eussiez pris conseil
 De grand nombre de gens, en pompeux appareil,
 Ce n'est pas encore une cause,
 Pour que ne changiez la chose,
 Si dans votre bon sens vous trouviez par hazard
 Décision méritant plus d'égard .
 Notez que très souvent quelques gens d'aptitude,
 Donnent meilleur conseil que vaste multitude
 Où l'on clabaude, où l'on jette des cris,
 Et qui n'enfante enfin que de mauvais avis.
 Passons au second point. Vous nous dites charmantes,
 Pour affirmer plus fort que nous sommes méchantes.
 Donc vous nous méprisez de fait.
 Or le proverbe dit, (ce n'est une bêtise) :
 ' Celui qui tout desprisé
 A tous desplait !'
 Et Sénèque aussi dit : ' Qui cherche sapience
 Ne doit déprécier personne que je pense,
 Mais il doit enseigner à tous
 Son érudition, les fruits de sa science
 Sans présomption vertuchoux !
 Et quand il ne fait pas lui-même quelque chose,
 Il doit s'en enquérir, en rechercher la cause

Fut-ce d'un plus petit que lui.
Et Messire, souffrez que vous prouve aujourd'hui,
Que depuis que le monde est monde,
Quoiqu'on en die, et qu'on en fronde
Il y eut mainte femme, un tel fait est certain,
Qui fut l'honneur du genre humain.
Si nous eussions été toutes méchantes,
Déplaisantes, impertinentes,
Dites, notre Seigneur Jésus
Dans le sein d'une femme eut-il donc pris naissance ?
Si de la femme il n'eut estimé les vertus,
Eut-il après sa mort, en bonne conscience,
A la femme apparu plutôt
Que d'apparaître à ses apôtres ;
Des raisons j'en aurais mille autres
A faire valoir, et bien haut
Pour démontrer des femmes le mérite.
Et quoique Salomon ait fort peu d'eau bénite
Pour nous, et qu'il prétende enfin
Que parmi tout le sexe féminin
Il ne trouva jamais une femme de bonne,
Je dis, sans faire tort à sa sage personne, [cieux
Que maint autre homme a dit : ' Sous la voûte des
Les femmes sont ce qu'on trouve de mieux !'
Du reste Salomon, n'a-t-il voulu que dire,
Comprenez bien cela, Messire,
Que la perfection ne saurait exister
Que dans le sein de Dieu, qu'il y faut s'abriter.
Et maintenant permettez que je passe
A votre troisième raison,
Cette raison, très cher, c'est de la déraison.
Vous dites, en effet, que si dans cette passe
Vous adhériez à mon avis

On croirait que tout m'est permis,
Et que sur vous m'avez concédé la maîtrise ;
Messire, sauf votre respect
Cela n'est pas du tout correct ;
Ce n'est rien moins qu'une sottise.
Car de par Dieu ! s'il en était ainsi,
Qui demande conseil serait à la merci
Du conseiller, jamais n'ayant son libre arbitre.
Qui s'annihilerait de cette façon-ci
Vous le savez fort bien ne serait qu'un bélotre.
Votre quatrième raison
Me semble bien hors de saison ;
Des femmes, dites-vous, la rare genglerie
Sait cacher seulement ce que sans flatterie
Elles ne connurent jamais :
C'est comme si vous vouliez dire,
Que sur nous n'ayant nul empire
Ne savons garder de secrets.
Ces laides paroles, Messire,
On peut seulement les écrire
Des femmes qui se font un besoin des caquets ;
De ces curieuses fémelles,
Bien méchantes, et sur lesquelles
On a je crois, un beau jour fait
Ce quolibet :
Qu'un homme, du logis est chassé pour trois choses,
La fumée et la pluie, alors qu'à grandes doses
L'eau s'infiltre à foison
Dans la maison ;
Et puis par les méchantes femmes,
Tisons d'enfer toujours en flammes.
C'est de ces femmes là qu'avec beaucoup de tact
Salomon dit à l'homme : ' Evitez leur contact !

Car certes mieux vaudrait, seul dans un désert vivre,

Et n'ayant que le ciel pour livre,

Qu'avec elles avoir jamais aucun rapport,

Dût-on même être le plus fort.'

Et, Messire, entre nous, vous savez bien je pense,

Que ne suis de ces femmes là,

Vous avez moultefois éprouvé mon silence,

Aussi ma grande patience,

Et que je fais me taire alors qu'il faut cela !

A vous dire le vrai votre raison dernière,

La cinquième, je crois, si mon compte est exact,

Ne vaut pas plus que la première,

Et n'annonce pas plus de tact.

Vous dites que nous autres femmes

Probablement étant toutes infâmes,

Vainquons l'homme en mauvais conseils.

Faire raisonnements pareils

C'est outrepasser la mesure

De déraisonner, chose sûre.

Comment quand votre femme a trouvé dans son cœur

Un bon conseil qui sauve votre honneur,

Et vous retient de faire une action blâmable,

Votre femme a fait mal . . . Mais c'est épouvantable

Que vouloir établir telle moralité !

Je vous le dis en vérité,

Vous ne comprenez pas du tout le philosophe :

Quand il dit qu'en mauvais avis,

Les femmes vainquent leurs maris,

Il veut dire par St. Christophe !

Que dans des cas *in extremis*

Les maris sont forcés d'être enfin raisonnables,

Qu'à leurs femmes ils font amendes honorables.

Et comme il vous plait nous blâmer,

Nous, que vous devriez aimer,
Je veux vous démontrer que dans la vie entière,
Nos conseils sont très bons, quand on les considère.
Malgré tous les 'on dit,' de très petits esprits,
Et les indignités de très petits écrits,
Disant que les conseils donnés par une femme
Sont ou trop cher, ou bien trop bon marché,
Pourtant, je le dis sur mon âme,
De mon sexe j'ai vu plus d'un homme entiché.
Et vous aurez beau dire, il est parmi les nôtres,
Des cœurs plus vertueux, plus discrets que les vôtres ;
Et mainte femme a su plus d'une fois
Par sa discrétion apprivoiser des Rois.
Ce fut par le conseil de sa prudente mère
La fine mouche Rebecca,
Que Jacob un beau jour avec art escroqua
La bénédiction d'Isaac son vieux père,
Et qu'il obtint ainsi sans affectation
Sur les siens domination.
Dame Judith veuve ingambe et jolie,
Ce fut grâce à ses bons avis
Qu'elle délivra Béthulie,
Et qu'Holoferne après avoir fait chère lie
Avec elle, et sablé nombre de vins exquis,
En moins se trouva de sa tête,
Quand il voulut savourer sa conquête,
Et qu'il s'éveilla moult occis
Dans un brûlant sentier bien loin du Paradis.
Abigail délivra Nabal de la colère
Du Roi David assez mauvais coucheur,
Souventefois d'un chien de caractère,
Et lui sauva la vie aussi bien que l'honneur.
Esther par ses conseils débordant de sagesse,

D'Assuérus fut gagner la tendresse,
Et rehausser selon l'ordre de Dieu

Le peuple hébreu.

Voyez encor, quand Dieu le père
Eut créé l'homme avec un peu de terre,

Il se dit ce n'est pas décent

Qu'un homme soit tout seul à battre la campagne,

Et qui plus est pour lui c'est peu réjouissant,

Créons-lui donc une compagne.

Par là qu'il vous soit donc prouvé,

Que Dieu le père eut mieux trouvé

Que l'invention de la femme,

Si la femme n'était, bien haut je le proclame,

En dépit du tiers et du quart

De l'homme la meilleure part.

Tenez un Clerc a fait, non pas en vile prose,

Mais à mon avis, en beaux vers,

Que les hommes devraient retenir les pervers !

L'éloge de la femme, éloge grandiose,

Ecoutez-le voici la chose :

‘ Sur la terre est-il un trésor

Qui soit plus précieux que l'or ?—

L'onyx !—Et que l'onyx ?—Ce n'est pas la paresse,

C'est la sagesse !

Sur la terre est-il un trésor

Beaucoup plus précieux que l'or,

Que l'onyx, et que la sagesse ?’

—‘ Oui, c'est la femme, ici je le confesse,

Elle vaut mieux que l'or, la sagesse et l'onyx !’

—‘ Et que la femme est-il quelque chose sur terre

Qui puisse la valoir ?’—‘ Non, ce serait chimère

Que de chercher, car, par le Styx !

On chercherait envain ; la femme est un phœnix !’

Donc par maintes raisons, vous pouvez voir, Messire,
Que les femmes malgré tout ce qu'on en peut dire,
Sont de fort bon conseil, ont de grandes vertus ;

Et maintenant que dirai-je de plus ?

Que si vous voulez bien, et c'est une vétille,
Suivre en tout mes conseils, vous rendrai votre fille
Saine et sauve, et si bien vous serai de foulas,
Que vous retirerez de l'honneur de ce cas."

Ce long débordement de longue parlerie,

Dit avec tant de crânerie,

Frappa ce Mélibée, et voilà qu'il a dit :

" Je vois bien, ma chère Prudence,

Que vous avez une rare éloquence,

Et du Roi Salomon l'esprit.

Car le grand Salomon, un fier ami de l'ordre,

Dit qu'un discours prononcé sans désordre

Est suave rayon de miel

Qui donne à l'âme, au corps un bien matériel.

Dunque reconnaissant ta grande sagesse,

Et ta sincérité, Prudence,

Dorénavant pour moi tu feras le soleil,

Je veux me gouverner rien que par ton conseil."

" Puisqu'il en est ainsi," reprit soudain la femme,

" Je vais vous enseigner pour le bien de votre âme,

Comme devez vous gouverner.

Vous devez tout d'abord devers Dieu vous tourner,

Vous adresser à lui par la prière,

Pour qu'il vous enseigne à bien faire,

Ainsi que feu Tobie à son fils l'enseigna,

Lorsque l'ange l'accompagna.

St. Jacques dit aussi, j'en ai bien souvenance,

Mais à dire le vrai, je ne saurais dire où :

‘ Si vous avez besoin de sagesse,
 Adressez-vous à Dieu, sa suprême obligeance
 Si devant lui, vous pliez le genou,
 Viendra toujours à votre aide. ’

Vous chasserez alors de votre cœur
 Trois choses qui toujours engendrent le malheur,
 Précipitation, convoitise et colère,
 Trois gros péchés, qu’il vaut mieux ne pas faire. *

Et lorsque sagement vous aurez pris enfin
 Un parti, croyez-moi, tenez le pour certain,
 A vos amis, gardez-vous d’en rien dire,

C’est toujours imprudent, Messire,
 A moins que cependant par manière d’acquit
 A le communiquer vous n’ayez du profit.

Car Jésus dit : ‘ Ne dis pas ta folie,

Ni ton secret à ton meilleur ami,

Encor moins à ton ennemi

Car vis à vis de toi si chacun d’eux se plie

A des discours approbateurs,

Sitôt le dos tourné ces beaux complimenteurs,

Se moqueront de toi, de ton outrecuidance,

Et se riront en ton absence

Des projets qu’ils ont dit devant toi les meilleurs. ’

Un autre Clerc encor dit : ‘ Que dans ce bas monde,

A peine on peut trouver sur la terre et sur l’onde

Un cœur assez discret

Pour garder un secret. ’

Le livre dit aussi, le livre de sagesse :

* Nombre de redites se trouvent dans ce conte en prose, nous avons cru parfois devoir en retrancher quelques lignes qui nous ont paru entraver le récit.—C. DE C.

‘ Que donnant ton secret tu le fors de prison
Pour le laisser courir sans rime ni raison
La pretontaine avec l’ardeur de la jeunesse.
Qui connaît ton secret te tient dedans ses lacs,
Si tu veux en sortir, envain tu le voudras.’
Donc vous ferez bien mieux poitriner en votre âme,
Votre secret plutôt que le confier dame !

A n’importe qui vertuchoux !

Qui s’en servira contre vous.

Oyez à ce sujet ce que nous dit Sénèque :

‘ Si tu ne peux,’ dit-il, ‘ renfermer ton secret

Dans cette serrure intrinsèque

Qu’on appelle le cœur, comment veux-tu criquer

Qu’un autre le garde fidèle ;

Le jeu n’en vaut pas la chandelle !’

Pourtant, si par hasard, en disant ton secret,

Tu crois pouvoir gagner par là quelqu’importance,

Ne va pas le jeter comme un vil paltoquet

A la tête des gens, agis avec prudence :

Ne laisse pénétrer si tu veux guerre ou paix,

Ne dis ni ci, ni ça, laisse-moi dans l’épais

Ton consulté, pour qu’il ne sache

S’il doit te conseiller la fauge ou la bourrache ;

Les donneurs de conseils sont toujours des flatteurs

Quand ils ne sont pas des écornifleurs.

Après cela passe en revue

Tes amis du logis, tes amis de la rue,

Et prends-moi tes conseils au mieux

Des plus sages et des plus vieux.

“ Je dis que tout d’abord si voulez avoir chance

D’obtenir de sages avis,

Parmi votre conseil vous aurez la prudence

D'avoir toujours de sincères amis.

Car Salomon dit : ' Que tout comme
Et la bouche et le cœur de l'homme
Trouvent plaisir à déguster les mets
Les plus sucrés, les plus doux au palais,
De même un bon conseil est ainsi qu'un dictame,
Et qu'il donne toujours de la douceur à l'âme.'

Il dit aussi : ' Qu'un véritable ami
Qui sur nos intérêts n'est jamais endormi
Vaut mieux que l'or et l'argent certe,
Que c'est une défense en cas de guerre ouverte,
Et qu'en un mot c'est un trésor
Qui vaut plus que son pesant d'or.'

Puis il vous faut savoir par de sûrs témoignages,
Si vos amis sont et discrets et sages ;
Car le livre le dit : ' Ne demande concours
Dans tes conseils qu'à ceux qui sont sages toujours.'
Et par cette raison vous voyez qu'il est sage
D'avoir en vos conseils hommes d'un certain âge,
Car les vieillards ont tous beaucoup vu, c'est connu,
Et partant beaucoup retenu.

Il est écrit en Job : ' Que pour la sagesse,
Elle est dans les vieillards, ainsi que la prudence.'

Tullius dit : ' Ce n'est l'agilité du corps,
Ni la force non plus, ni les vaillants efforts

Qui toujours ont été les causes

Ici bas des plus grandes choses,

Non certes, mais, c'est par le bon conseil
Aussi par la science, et par son noble éveil,

Par l'autorité des personnes

Lorsqu'elles sont vertueuses et bonnes.

C'est que ces qualités, ce sont des faits constants,
L'âge ne les détruit, tant s'en faut qu'au contraire,

Elles croissent avec le temps,
Car le temps à nos yeux fait jaillir la lumière.
Puis, règle générale, il vous faut appeler
A vos conseils, amis prêts à vous épauler
Mais en connaissance de cause ;
Donc chacun d'eux doit être au courant de la chose
Que vous voulez élucider,
Si désirez qu'il puisse vous aider.
Car Salomon qu'il faut toujours se recorder,
Dit : ' Parmi tes amis, en eusses-tu dix mille,
Tu dois en choisir un, c'est le plus difficile,
Pour te donner conseil d'abord,
Et recevoir ta confidence ;
Ton secret, tu pourras le dire après, je pense,
A d'autres, si tu veux, et sans te faire tort,
Si tous les consultés ont et l'expérience,
Et la sagesse et la prudence.
Et n'agis pas toujours par un seul conseiller,
Une affaire parfois il la faut débrouiller
Au moyen d'un grand entourage,
Et de bon nombre de parlage.'
Car Salomon dit encor quelque part :
' Souventefois pour le gain d'une cause,
Il faut l'examiner, en creuser chaque clause,
Pour en dissiper le brouillard,
Et plus les conseillers sont nombreux, mieux la chose !'

“ Puisque je vous ai dit, Messire, maintenant,
Qui doit vous conseiller, je veux incontinent
Vous dire pour votre gouverne,
Quels ils sont les conseils que devez rejeter.
D'abord comme une baliverne
L'avis d'un sot, il vous faut l'écarter ;
' D'un sot,' dit Salomon, ' n'auras qu'une sottise,

Prends bien garde à sa marchandise.
Le livre dit aussi : ' Que l'essence d'un sot
Est de se croire très finot,
Et de croire par contre un chacun imbécile.'
De même qu'on éloigne une mouche futile,
Vous devez rejeter aussi tous les flatteurs
Qui de vos défauts flagorneurs
De vous font mille apothéoses
Plutôt que vous montrer la vérité des choses.
C'est pourquoi Tullius dit : ' Que dans l'amitié
Ce qu'il y a de plus funeste,
Ce qu'on doit fuir à l'égal de la peste,
Ce qui fait horreur et pitié,
C'est, (notez bien cela !) la basse flatterie,
La hideuse, flagornerie.'
Donc rejetez-moi les flatteurs,
Des nobles sentiments ce sont les destructeurs.
Le livre dit : ' Crains la douce parole
Du flatteur à l'air benévole,
Bien plus que le rude sermon
D'un ami qui ne veut que le bien de ton nom.'
Salomon dit : ' Que d'un flatteur la bouche
Est la boîte au venin, tuant ce qu'elle touche.'
Il dit encor : ' Celui qui par fade douceur
De son ami cherche à capter le cœur,
Ressemble alors à la vipère
Qui fascine l'oiseau que pour proie elle espère.'
Donc poursuit Tullius : ' Eloigne les flatteurs,
Et fuis de leurs conseils les appas séducteurs.'
Et Caton dit aussi : ' Retiens pour ta guidance,
Qu'il ne faut jamais d'un flatteur
Croire aux paroles de douceur,
Ou d'agrément, ou de plaifance.'

“ Et vous rejeterez aussi, je vous le dis,
 Les bons conseils de vos ex-ennemis,
 Venus même à recipiscence,
 Et vos amis en apparence.

Le livre dit : ‘ Que jamais, c’est certain,
 Notre ennemi d’hier n’est l’ami de demain.’

Esopé dit : ‘ A ceux là ne te fie.

Qui furent dans le temps en bisbille avec toi,
 Ne leur dis ton secret.’—Sénèque dit pourquoi.

‘ Il ne se peut,’ dit-il, ‘ je vous le certifie,
 Que sur un terrain où long-temps fut un grand feu,
 De chaleur mal éteinte, il n’en demeure un peu.’

Adonc Salomon dit : ‘ C’est par hypocrisie
 Que te flatte aujourd’hui ton ennemi d’hier,
 En te jetant au nez de l’encens l’ambroisie

Il se moque de toi, mon cher ;
 Son but est d’obtenir sur toi, stupide buse !

Mais cette fois de par la ruse,
 La victoire qu’il n’avait pas
 Par la guerre ou par les combats.’

Et Pierre Alphonse dit : ‘ Ne te fais onc compère,
 Avec tes anciens ennemis,

Si tu leur fais du bien, n’aura de ce semis
 Pour récolte que la colère.’

“ Et vous devez aussi rejeter les avis
 De vos servants, à vous soumis ;
 Car, voyez-vous, par aventure,

Par crainte ou par amour ils outrent la mesure
 De leur dette envers vous

Cela soit dit, bien entre nous.
 Car ainsi dit un philosophe austère

‘ Il n'existe sur terre
Nul hère
Parfaitement sincère
Envers celui qu'il craint par trop :
Chassez le naturel, il revient au galop.’
Et Tullius dit : ‘ Qu'il n'est de puissance
De Rois ou d'Empereurs, si grande en apparence,
Qui puisse durer quelque temps
Si dans l'infime peuple elle n'a d'adhérents.’

“ Vous ne croirez non plus les gens à rouges
trogues,
Oh ! défiez-vous des ivrognes !
Eux, ils ne savent rien cacher
Et ce qu'ils ont appris il le leur faut cracher :
Salomon dit : ‘ Où demeure l'ivresse,
Nul secret n'est gardé, défiez-vous sans cesse.’

“ N'accepterez non plus le conseil de celui
Qui dans l'intimité vous conseille une chose,
Et qui devant autrui
Conseille le contraire, et malgré qu'on en glose :
Car un ancien qui s'y connaissait dà
Feu Monsieur de Cassiodore,
A laissé sur son agenda
Cette maxime un peu sonore :
‘ C'est gréver son ami
Et non pas à demi,
Que dans l'intimité lui souffler une chose,
Que, *coram populo*, recommander on n'ose !’

“ Vous honnirez aussi le conseil des méchants,
Ce sont gens à hideux penchants

Car le Livre nous dit, ce n'est pas baguenaude :
' Le conseil des méchants toujours est plein de fraude.'
Et David dit : ' Bienheureux est celui
Qui des méchants, non plus que des mégères
Peut toujours s'éviter l'ennui ;
Ce sont vilaines gens, et serpents et vipères.'

" Vous aurez soin aussi rejeter les avis
Des jeunes gens, c'est encore indécis,
Et Salomon dit : ' Que dans leur simplesse,
Vous cherchiez envain de l'été la richesse.'

" Maintenant que vous ai fait voir mon cher
Seigneur
De quels gens vous devez en tout bien, tout honneur,
Prendre votre conseil, aussi quelle est la sorte
Que vous devez confier à la porte,
Je vais vous enseigner d'après Marc Tullius
Ce que vous devez faire en plus.
D'abord, et la première chose
Est de dire le vrai, sans bravade et sans glose,
Car si vous poitrinez l'auguste vérité,
Ne pouvez d'un conseil avoir l'autorité.
Puis des conseils donnés pesez l'importance,
Et verrez, si pouvez avec quelque prudence
Les adopter.*—Puis si les jugez sains
Verrez si vous pouvez les conduire à vos fins.
Car le proverbe dit, et le proverbe est sage :

* Nous répétons ici que Dame Prudence est infiniment loquace, et que cette maladie, intolérable en prose, est peut-être plus encore intolérable en vers, voilà pourquoi nous avons cru devoir prendre la liberté d'abrégier quelque peu ce trop long discours.—*Note du Traducteur.*

‘ Qui trop embrasse mal étreint !’
Et Caton dit aussi dans son âpre langage :
‘ Arrête-toi, plutôt qu’être déceint !’
Et Pierre Alphonse dit : ‘ Que si tu peux par chance
Faire une chose dont conserves repentance,
Mieux vaut dire mille fois non,
Que la laisser faire en ton nom.’
Vous pouvez donc alors comprendre,
Qu’il ne faut jamais entreprendre
Rien . . . qui ne puisse avoir effet,
Autrement c’est agir comme un vrai paltoquet !
Et lorsque vous aurez résolution prise,
Agissez pour mener à bien votre entreprise,
Toujours, toujours, toujours, toujours ;
De votre activité n’interrompez le cours,
Avec de la persévérance
On fait en sa faveur vaciller la balance.

“ Maintenant il est temps que vous fassiez savoir
Quand et comment devez changer votre vouloir
Sans qu’on puisse jamais vous en faire un reproche,
Sans que rien pour cela ne cloche.
Un homme peut toujours changer d’avis
Si la cause sur le tapis
Malgré lui, ce n’est son affaire,
A pris un autre caractère,
Car la loi dit : ‘ Si vient nouveau biais
On doit agir sur nouveaux frais.’
Et Sénèque aussi dit : ‘ Si par mauvaise chance
Ton ennemi le connaît ton dessein,
Soudain
De le changer ne te fais conscience.’
Quand le conseil encore est un conseil menteur,

Ou qu'il provient de cause deshonnête,
Faites néant à la requête,
Un tel conseil est de nulle valeur ;
Car la loi dit : ' Que toutes les promesses
Qui pour leur base n'ont la stricte honnêteté,
Sont des promesses laroneffes
Qui tombent devant l'équité.'
Et tenez-vous pour dit qu'un dessein immuable
Est la plupart du temps un dessein condamnable."

Ce Mélibée en entendant parler
Si sagement Dame Prudence,
Lui répondit : " Je ne puis le celer,
Tu m'as, avec grand' sapience,
Enseigné convenablement
Comment en thèse générale
Je dois me gouverner ; et ta mercuriale
A mon parfait assentiment :
Mais en thèse particulière
Tu devrais bien me dire, ma très chère,
Sur tous les conseillers réunis en ces lieux,
Quel est ton sentiment, font-ils selon tes vœux ?"

" Mon cher Seigneur," dit-elle, " je vous prie
En toute humilité, de ne pas m'en vouloir
Si par hazard dedans ma parlerie,
Je vous blessais sans le savoir,
Croyez-le, j'en ferais marrie ;
Car Dieu fait bien que mon intention
Est mériter votre approbation.
J'espère donc que votre bienveillance
M'accordera sa bénigne indulgence.
Je dirai donc sans passion

Qu'à proprement parler dans cette conjoncture
Votre conseil, la chose est sûre,
S'est fourvoyé, c'est mon opinion.
En premier lieu, vous n'avez été sage,
En rassemblant tant de donneurs d'avis,
Il eut fallu pour un tel arbitrage
N'appeler tout d'abord que quelques gens choisis.
Mais vous avez mandé si grande multitude,
Qu'entendre tant de gens est une rude étude.
Vous avez pataugé, cher Seigneur, m'est avis,
Lorsqu'au lieu d'avoir eu quelques bons vieux amis
Pour éplucher cette querelle,
Vous avez assemblé des têtes sans cervelle,
Qu'avez été convoquer de tous lieux
Pour en former un assemblage
D'étrangers, d'intriguants, de jeunes gens douteux,
De flatteurs éhontés, d'ennemis dont la rage
Suinte à travers leur bavardage,
Et se révèle en dépit d'eux.
Vous avez pataugé, le dis avec franchise,
En apportant en plein conseil
La hâte, la colère, aussi la convoitise,
Et tout le hideux appareil
De ce vilain trio capable de détruire
La paix en semant le délire.
Vous avez pataugé, je dois encor le dire,
Quand à vos conseillers vous avez sans pudeur
Montré le nu de votre cœur ;
Montré que ne vouliez que vengeance et que guerre,
Et tous ces conseillers désireux de vous plaire,
Ont crié guerre comme vous,
Et boursofflé votre courroux.
Vous avez pataugé, je le répète encore,

Lorsque vous prenant au phosphore
 Des vains discours de vos flatteurs,
 Vous avez accueilli leurs propos imposteurs,
 En faisant si de la vieillesse,
 Et des conseils pleins de simplesse
 De vos bons, de vos vieux amis ;
 Faisant de leurs discours un vain falmigondis,
 Pour n'écouter que ces mots : 'Guerre ! guerre !'
 Vociférés de féroce manière.
 Tout comme un chien couchant,
 Pour le grand nombre vous penchant,
 Quoique connaissant bien l'adage
 ' Que dans le petit nombre est la raison du sage ;'
 Que dans de tels conseils, c'est une vérité,
 Les fots depuis Adam font en majorité !"

Mélibée à ces mots répondit : " Je l'accorde !
 J'ai pataugé ; mais ainsi qu'on le dit :
 ' A tout péché miséricorde !'
 Ne demande pas mieux qu'agir par ton esprit.
 ' C'est humain de pécher,' dit un ancien adage,
 ' Mais de persévérer long-temps dans le péché,
 Oh ! pour cela ça n'est pas sage,
 De notre âme au Démon c'est faire bon marché."

Aussitôt à cette sentence,
 A répondu Dame Prudence :
 " Examinez d'abord, parmi votre conseil
 De la raison qui fut mieux l'interprète,
 Qui vous donna l'avis le plus honnête,
 Et vous tint le mieux en éveil
 Contre ces passions qui font perdre la tête.
 Et commençons d'abord par les chirurgiens,

Et par les médecins, ce sont eux, m'en souviens,
Qui les premiers sur la matière
Discoururent d'un cœur sincère.

Ils ont dit sagement, et très discrètement,
Et devez honorablement

Les traiter dà ; quand on a la richesse,
On doit bien l'employer ; et quoique vos amis
Vous ne devez souffrir qu'ils vous donnent gratis
Tous les trésors de leur sagesse.

Mais, entre nous, touchant les propositions
Des médecins disant que chez certains malades
Souvent on guérit par des oppositions

Les sentiments les plus maussaudes,
Je voudrais bien savoir comment ce texte là
Vous l'entendez, dites-moi donc cela ?”

“ Ma foi ! j'entends ainsi : ” repartit Mélibée,
“ Que si mon ennemi vient à la dérobee
Me faire peine et contrariété,
Je dois lui rendre la pareille,
Le lendemain, en vérité,
Afin de le punir du méfait de la veille.
C'est la seule moralité
De ce texte que je conseille ;
Il guérit le mal par le mal
Rien, à mon sens, n'est plus moral.”

“ Voyez ! voyez un peu ! ” dit la Dame Prudence,
“ Chaque homme torture à plaisir
Pour les plier à son désir
Les paroles d'une sentence.
Les médecins n'ont jamais dit
Ce que voulez leur faire dire,

Il y a certes du délire
 De leurs discours à détraquer l'esprit.
 Car la méchanceté n'est du tout le contraire
 De la méchanceté, parbleu la chose est claire :
 C'est un unique sentiment,
 Un mauvais sentiment vraiment.
 La vengeance n'est pas contraire à la vengeance,
 Ni l'injure à l'injure, ou l'offense à l'offense,
 C'est évident comme le jour ;
 Une vengeance donc, je le dis sans détour,
 S'aggrave encor par une autre vengeance,
 Une offense par une offense.
 Mais le dire des médecins
 N'avait pas d'autre objet qu'arriver à ces fins :
 Que le bien au mal est contraire,
 Comme la paix l'est à la guerre,
 Comme la vengeance au pardon,
 Cette noble vertu dont le ciel nous fit don ;
 En un mot comme la discorde
 Est le contraire en tout de l'esprit de concorde.
 Donc la méchanceté fera par la bonté
 Guérie entièrement, et pour l'éternité ;
 La guerre par la paix et la discorde affreuse
 Par le tant doux élan d'une âme affectueuse.
 Et l'apôtre St. Paul, de l'église un fanal,
 Dit : ' Ne rends pas injure pour injure,
 Encor moins le mal pour le mal,
 Mais en faisant le bien, annoblis ta nature.'

" Passons maintenant aux avis
 A vous octroyés par les vieillards et les sages,
 Et les hommes de loi, tous ceux là vos amis,
 Qui vous ont dit les avantages

De vous sauvegarder, et comme de raison
De sauvegarder la maison ;
Ayant soin en cela d'agir avec prudence,
Aussi de faire diligence.
Messire, quant au premier point
Vous concevez qu'un homme en guerre,
N'a ma foi rien de mieux à faire
Que de prendre pour son adjoint
Notre Seigneur Jésus, ou sa très digne mère.
David a dit : ' Si Dieu ne garde la cité
Veiller sur elle est vanité !'
Or, vous devriez donc, Messire,
Demander, cela va sans dire
Protection, secours, à vos meilleurs amis,
Car feu le grand Caton était de cet avis :
' Si veux trouver,' dit-il, ' secours et garde,
Va les chercher auprès de ton ami de cœur,
Un ami véritable est plus qu'un corps de garde,
Aidé par lui, ne craindras de malheur.'
Après cela, c'est l' A. B. C. de la prudence,
Vous aurez soin de toujours vous garer
D'inconnus, de menteurs, qui savent attirer
Les niais par leur impudence.
Car Pierre Alphonse dit : ' Ne prends pas en chemin
Un inconnu pour charmer ton voyage,
A moins de le connaître avant bien davantage ;
Et sur toi, s'il se fait qu'il mette le grapin,
Qu'à ta société s'impose l'aigrefin,
Mets ton esprit, ta finesse en usage,
Et dans la conversation,
Sache, si tu le peux, sa vie antérieure,
Informe-toi de lui, sans affectation,
Quel est son nom, son état, sa demeure,

Surtout ne fois assez benin
Pour lui dire où tu vas, quel il est ton chemin,
Dis-lui, tout au contraire,
Si tu te rends ailleurs, je vais à tel endroit ;
Porte-t-il une lance ? Il faut du côté droit
Te tenir avec soin, et si comme à la guerre
Il porte épée, il te faut être adroit
Et te tenir du côté gauche,
Tant qu'avec toi cet inconnu chevauche.'
Si vous vous conduisez d'après ces errements,
Vous ne craindrez jamais fausser vos sentiments.
Après cela, ne faut avoir l'outrecuidance
De mépriser par trop vos ennemis ;
Tout homme sage, m'est avis,
Doit de son ennemi redouter la puissance.
Salomon dit : ' Mal adviendra
A celui qui par trop d'audace
Ou par présomption, ne s'embarassera
D'un ennemi savoir la trace.'
Vous aurez soin aussi toujours contrecarrer
Les pièges et les embuscades ;
De ne jamais non plus par de vaines bravades,
Par un vil espion vous laisser chavirer.'
Car Sénèque dit : ' Que le sage
Qui fait craindre le mal, fait éviter le mal.'
Et quand même seriez, (ce n'est paradoxal,
Ce que je dis, non plus enfantillage,)
Dans un lieu que vous croiriez sûr,
Il faut toujours garder votre personne,
Et la garer, Dieu me pardonne !
De l'ennemi, même le plus obscur ;
Car Sénèque le dit : ' On est toujours victime
De l'ennemi qu'on croit le plus infime.'

Ovide dit : ‘ Que le plus grand taureau
Peut être occis de façon très proprette
Par l’infime Dame Belette.’

Et le Livre dit à nouveau :

‘ Qu’une petite épine

Du plus superbe Roi peut déchirer la peau,

Et qu’un limier qui le chagrine,

Au sanglier vexé fait suer sang et eau.’

Je ne dis pas pourtant que deviez d’aventure

Etre par trop poltron, faire triste figure

Sans qu’il y ait nécessité :

Le Livre dit, et c’est grand’ vérité :

‘ Que bien des gens feraient de tromper, leur affaire,
S’ils ne craignaient contr’eux quelque ruse de guerre.’

Après ce, vous devez vous garder des moqueurs

Et des intriguants et du reste.

Il est écrit, dans les meilleurs auteurs :

‘ Fuis les moqueurs à l’égal de la peste.’

“ Et maintenant venons au second point :

De vos conseillers les plus sages,

Vous ont dit qu’il fallait à point

Mettre votre maison à l’abri des outrages.

Je voudrais bien savoir comment,

Vous entendez, Seigneur, cet avertissement ?”

Répondit soudain ce Messire :

“ Je comprends, que cela veut dire,

Que je devrais entourer ma maison

De bastions, et de tours à foison,

Comme l’on fait aux citadelles

Qui par cela restent pucelles ;

Avec un mur solide, avec un bon rempart,

On se rit au besoin et du tiers et du quart !”

A cette opinion, soudain Dame Prudence
 Répondit : “ Sur cela voici ce que je pense.
 De tours, de bastions pour cercler sa maison
 Il faut du temps, il faut de l’argent à foison,
 Et ce grand travail fait, ça ne vaut rien qui vaille,
 Ça ne vaut pas plus qu’une paille,
 Si derrière ces murs n’est une garnison
 De vieux amis prudents et sages,
 Réunissant tous les courages.
 Pour se garder ses biens et soi,
 Quand on est riche ou qu’on est Roi,
 Le meilleur des remparts est l’amour qu’on inspire
 Aux vassaux, aux voisins, parbleu ça va sans dire.
 Car Tullius a dit : ‘ En fait de garnison
 Celle que l’ennemi ne peut mettre en déroute,
 Dont un porte-blason
 Est toujours sûr, et qui rien ne lui coûte,
 C’est l’amour qu’il inspire aux siens
 Qui lui fait des amis de tous les citoyens.’

“ Quand au troisième point, Messire,
 Où vos vieux conseillers ont cru devoir vous dire :
 ‘ Dans ton emprise hâte-toi lentement !’
 M’est avis, pour ma part, qu’ils ont dit sagement ;
 Car Tullius nous dit, et retenez son thème :
 ‘ Que dans un cas extrême
 Il faut agir avec discrétion !’
 Et moi je dis : ‘ Avec délibération :
 Devez agir avant courir à la vengeance,
 Cercler votre maison, et venger votre offense.’
 Tullius dit : ‘ On sort vainqueur d’un altercat
 Quand on s’est préparé bien avant le combat !’
 Puis écoutez encore

Ce que nous dit Cassiodore,
Il nous dit avec grand raison :
‘ Que la plus forte garnison
Est celle qui, dans sa pensée,
Fut le plus long-temps exercée.’

“ Mais parlons maintenant de ces fameux avis
Donnés par vos voisins, par vos ex-ennemis,
Par vos flatteurs dont l’impudente audace
Vous donnent en secret un *bon* conseil, qu’en face
Ils craindraient d’avouer ; parlons des jeunes gens
Ces girouettes à tous vents,

Qui n’ayant rien à faire
Voudraient à vos dépens essayer de la guerre.
Vous avez pataugé, je vous l’ai dit, très cher,
En appelant ces gens à vos conseils ;—c’est clair !
Néanmoins, descendons maintenant à l’affaire,

Ce qui s’appelle à la matière ;
En suivant l’examen que prescrit Tullius,
Vous analyserez le cas comme un rebus.
Vous connaissez déjà ceux qui firent l’offense,
Leurs adhérents aussi, dont le nombre est immense.

En vérité tous ceux dont les avis
Vous poussaient à faire la guerre
S’ils étaient vos amis,
L’étaient fort peu, ne l’étaient guère.
Car bien que vous soyez riche et même puissant,
Certes vous êtes seul au monde ;
Vous n’avez qu’une fille, et n’avez d’autre enfant,
Pas un seul parent qui réponde
Moralement de vous, ou qui puisse en un cas
Inspirer la terreur, si de votre trépas
Dans leur ardeur illégitime,

Vos ennemis un jour rêvaient le crime.
Vous savez bien aussi que vous, une fois mort,
Votre fortune passe à d'autres,
Or, lorsque ces gens là dedans leur coffre-fort
Auront leur part les bons apôtres !
Iront-ils donc venger votre trépas ?
Pour cela, ne le croyez pas !
Vos ennemis tout au contraire
Sont trois, et puis ils ont enfants, frères, cousins,
D'autres proches encor ; de clients, de voisins
Un cortège supplémentaire ;
Tuez-en un, ou deux, ou trois,
Il en restera moultefois
Plus qu'il n'en faut pour vous occire.
J'admets, je préviens votre dire,
Que très ferme et très sûre est votre parenté,
Que celle de vos adversaires
N'a pas autant de fermeté,
Et que vos adhérents étant plus téméraires,
Ont plus de chance de succès.
Mais de vos ennemis examinez de près
Quelle est la parenté ? Vous verrez sans grand' peine
Que d'anneaux en anneaux chacun se tient, s'enchaîne
Par d'indissolubles liens,
Que n'ont pas des chaînons par trop aériens ;
Les vôtres sont de cette sorte,
Ils ne sont pas ferrés, la trame en est peu forte,
Ce qui fait que vos ennemis
Seront toujours plus forts que vos amis.
Et puis pesons aussi si ces prétendus sages,
En vous donnant conseil de venger vos outrages,
Immédiatement avaient raison ou tort ?
Certe il ne vous faut grand effort
Pour être convaincu que dans cette occurrence

En vous conseillant la vengeance
Ils vous conseillaient mal. En droit, en équité,
On ne peut se venger, c'est un fait arrêté,
 Qui n'a besoin de commentaire,
 Et que par suite il ne faut taire,
Sans un ordre du juge,—un ordre discuté.
 Et de plus si venons à cette chose
 Que Tullius nomme consentement,
Vous devez bien peser si juste est votre cause,
 Si vous pouvez inconsidérément
A vos donneurs d'avis offrir l'investiture
 De votre propre jugement.
On ne doit se conduire en tout qu'avec droiture ;
 Et, par sa seule autorité,
 C'est là l'exacte vérité,
Nul n'a pouvoir de venger son injure.

“ Après le point nommé consentement
Par Tullius, l'ai dit précédemment
Est le troisième point appelé conséquence.
Vous devez concevoir, parbleu, que la vengeance
Que vouliez exercer sans nul discernement
 Était grosse de conséquences,
De guerre et de péril, et de désespérances,
 Dont ne pouvons penser en ce moment.
 Et si nous passons d'aventure
Au quatrième point nommé l'engendrement,
 Par Tullius, pensez donc que l'injure
 Qui vous fut faite, a trouvé sa nature,
Sa raison d'être enfin parmi vos ennemis
Dans leur haine envers vous, ou bien dans leur mépris.
 Que si vous en tiriez vengeance,
La vengeance engendrant une nouvelle offense
 Ils s'en suivraient chagrins nouveaux,

Argent mal dépensé, ne fais combien de maux.
Et maintenant s'il faut aller au fond des choses,
 Quand au point que Tullius nomme causes,
Et c'est le dernier point ; vous devez bien savoir,
 Ce n'est pas là le pot au noir,
 Que l'injure par vous reçue,
 A certe une cause absolue,
Soit celle que les Clercs appellent *oriens*,
 Soit celle dite *efficiens* ;
Soit encore, il ne faut se perdre dans la nue,
 Ou bien la cause *longinqua*
 Ou bien la cause *propinqua*,
C'est à dire, en deux mots, ou la cause éloignée,
Ou bien la cause proche, à nos yeux témoignée.
Dans la cause éloignée, il est aisé de voir
 Dieu Tout Puissant, auteur de toutes choses,
 Auteur des effets et des causes ;
Quand à la cause proche on peut bien concevoir
Sans que pour la trouver soit besoin de chandelle,
 Que ce sont vos trois ennemis ;
La cause accidentelle est la haine mortelle
Qu'ils semblent vous porter, du moins, c'est mon avis.
 Quand aux causes matérielles
Ce sont de notre enfant les blessures cruelles
 Cinq en nombre, songez-y bien,
 Dans le cours de notre entretien
 Tout à l'heure en vous parlant d'elle,
Reviendrai là dessus : pour la cause formelle,
 C'est la façon dont s'y sont pris
 Vos ennemis,
 Apportant de grandes échelles,
 Pour escalader les poutrelles
 De votre maison, vous absent ;

Et quand à la cause finale,
 C'était, c'est là mon sentiment,
 Et certe ici, je le signale,
 De tuer votre fille ; et c'est en dépit d'eux
 Qu'ils ont manqué leur coup ces gens affreux !
 Mais pour parler de la cause éloignée,
 Dire quelle fin les attend
 ' Eux, aussi bien que leur lignée,
 Je ne puis affirmer quoique ce soit ; pourtant
 Nous devons supposer au moins par conjecture
 Qu'ils viendront à méchante fin,
 Le livre des Décrets, dit, je crois en latin,
 ' Que chose sûre,
 A qui commence mal il n'advint jamais rien
 De bien !'

" Que si me demandez, Messire,
 Pourquoi Dieu, le bon Dieu, permit que tous ces trois
 Vous fissent cette injure et ce mal à la fois,
 Bertinement ne pourrais vous le dire.
 Car l'apôtre nous dit : ' De Dieu les jugements
 Sont bien profonds ; en est caché le sens,
 Et c'est fatuité que vouloir les comprendre,
 Ou les apprécier tant on peut se méprendre.'
 Néanmoins d'après certains faits,
 Je crois que Dieu dans sa justice
 A souffert que par subreptice
 Vous arrivassent ces méfaits,
 Par quelque cause raisonnable,
 C'est pour moi vérité palpable !

" Votre nom Mélibée, et cela c'est réel,
 Analyzé veut dire : homme qui boit du miel,

Or vous en avez bu dans coupe bien profonde,
Des douceurs, des honneurs et des biens de ce monde,
Si qu'en étant grisé, Jésus votre Sauveur
Vous l'avez oublié ne lui rendant honneur
Autant que le deviez. Vous n'avez pas pris garde

Non plus, sans doute par mégarde,
A ce que dit Ovide ; il dit : ' Que sous le miel
Des biens du corps, se tient caché le fiel,
Qui s'infiltré dans l'âme, et *subito* la tue.'

Et Salomon lui, s'évertue

A dire à tous comme à chacun :

' Que si jamais quelqu'un

A du miel à revendre, et que trop il en mange,
Cela le bouffira d'une façon étrange ;

Si qu'à la fin il pourra bien périr

De son excès à s'en gaudir.'

Ce qui fait que n'ayant pas su rester en grâce,

Le Christ de vous a détourné sa face,

Et par suite a permis que vous soyez puni,

Contre l'adversité sans être prémuni.

Car vous avez péché, le dis avec franchise,

Contre le Seigneur Christ et contre son Eglise,

Par ces trois ennemis de notre humanité

Par la chair, par le diable, ainsi que par le monde,

Vous leur avez permis, ce, par perversité,

D'entrer par la fenêtre en votre corps immonde,

Sans vous défendre en rien contr'eux,

Si bien qu'ils sont entrés tous trois tumultueux,

Et puis, qu'ils ont blessé dans cinq endroits votre âme,

Entrant par les cinq sens en votre cœur infâme.

Etonnez-vous après cela,

Que notre Seigneur Christ n'ait pas mis le holà,

Quand vos trois ennemis vinrent par la fenêtre

Au beau milieu du jour, non pas en tapinois,
Et ne vous voyant pas paraître
Blessèrent votre fille ; et cela par cinq fois ?”

“ Certes,” dit Mélibée, “ il me paraît visible
Qu’avec les armes de la Bible
Tu voudrais m’engager, par tes avis subtils
En montrant à mes yeux les maux et les périls
Qui pourraient résulter de ma juste vengeance,
A laisser dormir mon offense.
Mais si toujours un opprimé
Considérerait à point nommé
Les dangers et les maux suites d’une vengeance,
Impunie à jamais resterait une offense ;
Et ce serait fâcheux, car la moralité
Serait que les méchants avec impunité
Peuvent commettre tous les crimes,
Et faire à leurs souhaits d’innombrables victimes.
Quand sont punis assassins et voleurs,
C’est un exemple pour les autres malfaiteurs.”

“ Je ne disconviens pas,” reprit Dame Prudence,
“ Que dans des cas donnés, moultefois la vengeance,
Quoique source de maux, n’ait sa moralité ;
Mais s’en suit-il de là que l’homme à volonté
Ait droit de se venger lui-même ?
Non ; mieux vaudrait l’impunité
Que soutenir un tel dilemme.
Aux juges seulement est dévolu le droit
Aux malfaiteurs d’appliquer une peine ;
Et de même que nul ne doit
Prendre en main sa vengeance au seul gré de sa haine,
De même aussi le juge en nulle occasion

Sans commettre une infraction
A ses devoirs, ne doit renvoyer un coupable
Sans infliger punition,
Autrement il serait blâmable.
Car Sénèque nous dit : ‘ Epargner les méchants,
C’est aux bons porter préjudice !’
Cassiodore aussi dit : ‘ Pour arrêter le vice,
Arrêtez les mauvais penchants ;
A faire mal l’homme prend garde,
Quand il n’ignore pas que la loi le regarde !’
Un autre dit encor : ‘ Qui craint de bien juger,
Ou qui se laisse aller à trop grande indulgence,
Fait des méchants, en augmente l’engeance,
Et double le commun danger.’
Oyez St. Paul, il dit dans son épître
Adressée aux Romains : ‘ Un bon juge est l’arbitre
Des destins qu’à l’homme a fait Dieu,
Ce n’est pas sans raison en mains s’il tient la lance,
C’est pour des gens de bien assurer la défense,
Et punir les méchants et les gens sans aveu.’
Donc sur vos ennemis si désirez vengeance,
Aux juges recourez, adressez-vous aux lois,
Les lois les puniront en consacrant vos droits.”

“ Je ne veux pas du tout pour venger mon offense,”
Repartit Mélibée, “ avoir recours aux lois,
Je prends note, et retiens comme dès mon enfance
M’a traité la fortune ; elle m’a maintefois
Tiré d’un mauvais pas, d’une passe scabreuse
Je lui demanderai, j’en prends à témoin Dieu
Qu’elle m’aide à sortir d’une façon heureuse
De la honte où je suis plongé, j’en fais l’aveu !”

“ Certes, si m’en croyez, ” reprit Dame Prudence,
“ Vous n’aurez point recours en cette circonstance
A la fortune, en aucune façon,
Car de Sénèque écoutez la leçon :
‘ Au grand jamais, ’ dit-il, ‘ n’étaye ta rancune
Sur la fortune ! ’

Et puis Sénèque encor dit, souvenez-vous en :
‘ Plus la fortune est claire, et plus elle est brillante,
Plus radieux paraît son talisman,
Plus elle est bien souvent et fragile et cassante ! ’
Ne vous fiez donc pas à ses beaux yeux,
Car son regard est captieux.

Vous dites que dès votre enfance,
La fortune eut pour vous marques de déférence,
Raison de plus pour vous en défier,
Car Sénèque nous dit : ‘ C’est un fait singulier
Que quand il est nourri par la fortune
L’homme devient un sot, c’est chose fort commune ! ’
Donc puisque vous voulez malgré tout vous venger,

Mais sans avoir recours au juge,
Et puisque la fortune est un bien passager
Auquel vous ne pouvez vous fier sans danger,
Je ne vous vois d’autre refuge,
Que de vous adresser à Dieu

Qui venge tous les torts ; il a dit à l’hébreu :
‘ Remets à Dieu le soin de ta vengeance,
Il l’exécutera par son omnipotence ! ’ ”

Mélibée à ces mots répondit : “ C’est certain,
Si ne me venge pas, par cela j’encourage
Mes ennemis à faire, et dans un temps prochain
Envers moi qui n’en peut, encor nouvel outrage.

Car il est écrit quelque part :
 ‘ Si tu ne prends vengeance d’une injure
 Une autre est prête, je t’assure,
 A tomber sur toi certe, et plus tôt que plus tard.’
 Et si j’avais tant d’endurance
 Que de rester sous le coup de l’offense,
 On m’en ferait tant, tant, tant, tant,
 Que de supporter tout ne le pourrais pourtant !”

“ Je vous l’accorde certe,” a dit Dame Prudence,
 Trop d’endurance point ne vaut,
 Ça ne ferait pas comme il faut :
 Mais malgré tout chacun ne doit prendre vengeance
 Pour son injure propre. Au juge de juger,
 Seul au juge appartient le droit de vous venger.
 S’il ne punissait pas, il ferait un transfuge
 Ce juge.

Le moraliste dit, et ce, sans subterfuge :
 ‘ Juge qui ne fait pas corriger le pécheur,
 En fait un double malfaiteur.’
 On conçoit en effet que si par endurance,
 Les juges et les souverains
 Laisaient dans leur pays pulluler cette engeance
 De malfaiteurs et d’assassins,
 Ceux-ci bientôt se conduiraient de forte
 Que juges, souverains seraient mis à la porte
 De leurs chez eux,
 Et qui plus est occis les malheureux.
 Mais supposons un instant que par chance,
 On vous permette la vengeance.
 Je dis qu’en ce moment, malgré votre vouloir
 De vous venger n’auriez pas le pouvoir,
 Car bien plus forts que vous étant vos adversaires,

Vous auriez sur les bras de mauvaises affaires ;
Donc il vaut mieux patiemment souffrir
Que sottement s'exposer à mourir !

“ De plus vous savez bien, n'ai besoin de le dire,
Que de lutter avec un étranger,
Un plus puissant que toi, c'est être fou, Messire ;
Qu'il y a péril et danger
Alors qu'on lutte à force égale ;
Et que c'est lâcheté brutale
Que de lutter avec un plus petit que toi.
Concluez que l'on doit éviter toute lutte,
Comme on évite une dispute.

Car Salomon, oracle de la loi,

Dit que ‘ C'est bien, que c'est honnête
De s'abstenir de bruit, ou d'être un trouble-fête.’
Si plus puissant que vous, vous cause amer grief,
Plutôt que vous venger, supportez ce méchef.

Car écoutez sur ce sujet Sénèque,

Et contre lui ne faut qu'on se rebêche :
‘ C'est courir un danger, dois vous en prévenir,
Avec plus grand que toi qu'avoir maille à partir,’
Dit-il. Et Caton donc : ‘ Si l'on te fait injure,
Et que l'*injuriant* soit plus puissant que toi,

Reçois l'injure sans murmure,

Et sans t'enquérir du pourquoi,

Car il se peut qu'un beau jour d'aventure,
De cet injuriant tu reçoives secours ;
Il faut être prudent toujours.’

“ Mettons que vous ayez la force et la licence
De vous venger, moi je dis qu'en ce cas
Devriez endurer et prendre en patience

Les torts qu'on vous a faits, et ne vous venger pas.
D'abord, si descendez dans votre conscience
Y verrez vos péchés, y verrez votre offense
Envers Dieu, qui permit dans cette occasion
Que vous eussiez ainsi juste punition.

Car dit avec grand' raison le poète :
' Si lorsque franchement faisons notre examen
Nous trouvons qu'avons fait le mal à l'aveuglette,
Nos tribulations sont l'acquit d'une dette,
Quand nous les recevons nous devons dire : Amen !'

Et, si fidèle est ma mémoire,
Sur ce projet parle ainsi St. Grégoire :
' Un homme doit considérer toujours
Le nombre des péchés qu'il commet tous les jours,
Alors il prendra patience

Aux tribulations, en aura l'endurance.'
St. Pierre dit aussi : ' Jésus Christ a souffert
Quoiqu'il fut innocent, érudit et disert ;
De patience il fut le modèle et l'exemple,
Quand on le maudissait, il ne maudissait pas,
Et quand on le battait, il bénissait tout bas ;
Sa charité fut toujours ample.'

Et tous les saints qui sont en paradis,
En eurent-ils, eux, de la patience
A supporter les maux de nombreux ennemis
Qui se riaient de leur souffrance !
De plus sachant fort bien que les maux ici-bas
Ne durent pas plus que la vie,
Et que la vie est courte, il me semble en ce cas
Que devriez, le bon sens y convie
Patiemment endurer les tracas
Et les ennuis que dans ce monde on trouve,
Et qu'il faut que chacun éprouve
S'il veut avoir chance d'aller au ciel.

Après cela, nous dit l'apôtre,
' De Dieu la joie est bonheur éternel
Et ce bonheur peut devenir le nôtre.'
Croyez aussi très fermement
Que celui là n'est pas bien élevé vraiment
Qui ne fait prendre patience.
Car Salomon nous dit : ' Ayez cette assurance
L'homme sans cesse patient
Sait gouverner sa vie avec grande prudence.'
Et dans un autre endroit, il dit : ' L'impatient
Est plein de bruit, plein de colère,
L'homme patient au contraire
Ne s'en va pas toujours criant,
Mais il se calme et se modère.'
Il dit encor ce même Salomon :
C'est le plus beau de son sermon,
' Qu'il est plus précieux d'avoir la patience
Que la force et que la puissance.
Celui qui peut avoir maîtrise sur son cœur,
A plus de dignité que le plus grand vainqueur
Qui de son bras par la force brutale
Peut prendre une ville royale.'
Et St. Jacques aussi dit : ' Que la patience est
La vertu des parfaits.'"

" Je le crois en effet,"
Rétorqua Mélibée à la Dame Prudence,
" Qu'avoir grande provision
De patience,
C'est là le droit chemin vers la perfection ;
Mais la vie est un labyrinthe,
Et chacun n'est pas apte arriver à Corinthe.
Du nombre des parfaits je n'en suis, entre nous,
De me venger je suis jaloux,

Et mon cœur n'aura pas de repos, je te jure,
Que ne me sois vengé de leur injure.
Ce fut un grand péril pour mes trois ennemis
Que de me faire injure ; ils risquaient d'être occis,
Et cependant ils eurent le courage
Avec sang-froid donner cours à leur rage.
On a mauvaise grâce à vouloir m'arrêter
Lorsqu'en vers eux désirant m'acquitter
Avec quelque péril, et non pas sans courage,
Je veux aussi leur rendre outrage pour outrage."

" Oh !" fit Dame Prudence, " Oui, vous avez
pouvoir
Parler comme il vous plait, mais vous avez beau dire,
En aucun cas, entendez-vous, Messire,
Un homme quand il est l'esclave du devoir
Ne doit rendre jamais outrage pour outrage.
Cassiodore dit, et lui c'était un sage :
' Pour se venger du mal, celui qui fait le mal
Commet un péché capital.'
Donc vous ne devriez mettre aux pieds cet adage,
Mais vous devriez, croyez-moi,
Ne vous venger que par la loi,
Car si vous persistez à venger cet outrage,
Par un accès, à froid, de rage,
De la vertu faisant trop bon marché
Vous vous perdez, vous faites un péché ;
Voilà pourquoi Sénèque a dit avec sagesse :
' L'homme doit éviter sans cesse
De rendre le mal pour le mal,
Agir en sens contraire est l'acte d'un brutal !'
Que si vous avisez que le bon droit exige
Qu'un homme doit dans un litige

Repousser le combat par un égal combat,
Violence par violence,
Vous êtes dans le vrai, si c'est un altercat
Qui de fuite exige défense,
Car alors ce n'est pas certes de la vengeance,
Mais du bon droit luttant contre un assassinat.
Et dans ce cas encore il faut bien prendre garde
De nous laisser au nez trop monter la moutarde ;
Il faut prendre précaution
De rester dans la modération,
Pour n'être pas accusé de l'offense
D'avoir avec excès dépassé la vengeance.
Pardi ! vous le savez tout aussi bien que moi,
Que dans ce moment-ci ce n'est pour la défense
Que vous vous préparez, mais bien pour la vengeance,
Et de vous modérer vous n'y pensez pas, quoi !
Donc, à vos yeux dussé-je être un peu monotone,
Je le dis et redis comme un acte de foi,
C'est dans tel cas, que patience est bonne.
Car Salomon nous dit : ' Qui n'est pas patient
S'amasse de grands maux, certes à bon escient !'

"Oui," dit le Mélibée, "un homme trop colère
Qui viendra se glisser, sans qu'il ait rien à faire
Dans un combat, doit finir mal,
J'en conviens avec toi, c'est un fait anomal.
Car la loi dit de façon positive :
Qu'à celui qui prend la prérogative
De s'immiscer dans des débats,
Qui dans le fond, ne le regardent pas,
Mal en advient ; pas d'autre alternative !
Dominus Salomon que tu cites toujours
Dit : ' Que celui qui de façon courtoise

D'un autre se glisse en la noise,
Prend le bon sens par le rebours.
Il est pareil, merveille des merveilles !
A l'imprudent qui prend par les oreilles
Un chien à lui tout étranger ;
Il est mordu, non sans quelque danger.
Ainsi me semble-t-il qu'il est juste, je pense,
Que celui qui, par son impatience
Se glisse en tapinois dans le combat d'autrui
N'en retire que de l'ennui.
Mais tu le fais très bien, c'est de ma propre offense
Que je prétends tirer vengeance.
Donc ce n'est étonnant si je suis mécontent,
Et si je me crois compétent
A me venger de mon injure.
Je suis parbleu, cela c'est chose sûre,
Plus riche et plus puissant que mes trois ennemis,
Et je puis me venger, du moins c'est mon avis.
Tu fais très bien que l'argent qu'on possède
A tous les maux est un remède,
Car Salomon nous dit : ' Que dans un cas urgent,
On obtient tout, de par l'argent ! ' ”

En voyant déborder ce torrent d'éloquence,
Ainsi parla Dame Prudence :
“ Certes, ” dit-elle, “ cher époux
Que vous soyez puissant et riche,
Très volontiers, j'en conviens avec vous ;
Et la richesse est une fiche
De consolation, pour ceux qui savent bien
L'employer en faveur de ceux là qui n'ont rien.
Car ainsi que le corps d'un homme ou d'une femme
Ne saurait exister sans l'âme,

Ainsi l'on ne saurait vivre, je le crois bien
De rien.

Et puis d'ailleurs, par la richesse
Un homme peut augmenter et sans cesse
Ses amis, ses clients et ses gens, c'est certain.
Avec de l'or devient beau le vilain !

Voilà pourquoi nous dit Pamphile :
' Qu'un bouvier soit bien riche, et qu'il ait par la ville
Une fille, elle peut entre mille choisir
Le mari qui le mieux pourra la divertir,
Nul n'aura garde d'aventure
La refuser, c'est chose sûre !'
Et ce Pamphile dit encor :

' Tant que tu rouleras sur l'or,
Tu trouveras des amis par douzaine,
Mais quand ton or aura couru la pretentaine,
Tu resteras seul et bien seul,
Veuf de tous tes amis, hormis ton épagueul.'

Il dit encore ce Pamphile :
' Avec de l'or un serf, un sot, un imbécile
Sont rendus nobles et savants,
Et réputés de bons vivants.
Et de même que la richesse
Est à vrai dire un brevet de sagesse,
De même aussi la pauvreté
Est un brevet d'iniquité ;

Car grande pauvreté, ça vous contraint un homme
A voler un navet, à voler une pomme.'

Voilà pourquoi Cassiodore dit :
' La pauvreté comme un esprit maudit
Vous creuse au dessous d'elle une foule d'abîmes,
C'est la mère de tous les crimes.'
Voilà pourquoi Pierre Alphonse aussi dit :

‘ Alors qu’un homme libre, est, par revers subit
 Contraint d’accepter sa pitance
 D’ennemis, attendu l’urgence
 De son horrible pauvreté,
 C’est de ce monde, je le pense,
 La plus piteuse adversité !’

Innocent dit aussi : ‘ Que c’est chose bien dure,
 Pour un mendiant, d’aventure,
 De demander à son prochain
 Son pain ;
 S’il ne demande sa pâture

Il meurt de faim,
 De honte il meurt souvent, alors que la nature
 Malgré lui le contraint à nous tendre la main.’
 Aussi dit Salomon : ‘ Il vaut mieux mourir certe

Que d’avoir telle pauvreté,
 Que de risquer tenir sa main ouverte
 En vain, devant la froide charité.’
 Par toutes ces raisons, par bien d’autres encore
 Que je pourrais vous dire, en vérité,
 Mais que je ne me remémore,

Je vous accorde donc que ma foi c’est un bien
 Que posséder de la fortune,
 Puisqu’alors on a le moyen
 De soulager quelquefois l’infortune ;
 Donc je vais vous montrer comment
 Vous devez vous conduire, obtenant des richesses
 Honnêtement ;
 Et comment vous devez user de vos largesses.

“ D’abord et d’un,—il faut sans grand désir
 Vous les procurer ces richesses
 Tout doucement, à loisir,

Car c'est mauvais d'avoir trop grande soif d'espèces,

Et se hâter trop brusquement

Est risquer son salut immédiatement.

Qui désire trop vite acquérir des richesses

A recours dès l'abord à des scélératesses,

Et pour avoir plutôt tout l'or du grand Mogol,

Bien vite il s'abandonne au vol.

‘Donc,’ nous dit Salomon, ‘qui veut être trop riche

Trop tôt,

Ne peut être innocent ; et vous verrez qu'il triche

Bientôt !’

Il dit aussi : ‘Que la richesse

Qui vient trop précipitamment,

Aussi s'en va très lestement

Et dans les mains rien ne nous laisse ;

Mais que le bien qui nous vient lentement,

Croît, multiplie, et fructueusement.’

Or, vous acquererez, Messire,

De la richesse par l'esprit et le labeur,

Sans faire tort, car cela va sans dire,

Au travailleur.

Tullius dit : ‘Que c'est contre nature

D'augmenter son profit aux dépens du prochain.’

Ne devez être oisif ; le travail d'aventure

Peut seul pourvoir au lendemain.

‘L'oisiveté,’ Salomon vous l'enseigne,

‘Du crime est la hideuse enseigne ;

Le laboureur est sûr, lui, de manger du pain,

L'homme oisif, c'est un fait certain,

Mourra de faim.’

Sur l'oisif écoutez ce que dit le poète,

Du destin le poète est souvent l'interprète :

‘L'homme oisif,’ nous dit-il, ‘est vraiment moin

qu'un chien,

Il se grise d'ennui, se soûle de paresse,
Dans l'hiver il a froid sans cesse,
A trop chaud dans l'été, bref s'arrange si bien,
Que dans ces deux saisons, il ne fait jamais rien.
De là vient que Caton nous dit : ' Mère des vices
Est Madame l'Oisiveté,
Fuyez dans tous les temps, fuyez ses artifices,
Ou par elle ferez maté !'
C'est pourquoi St. Jérôme, un saint, mais un bon diable,
Nous dit : ' Soyez toujours au travail indomptable,
Pour mettre en fuite le démon,
Travailler ça vaut mieux qu'écouter un sermon.
Pour lors en amassant, cumulant la richesse,
Vous ferez bien d'éviter la paresse.
Et quand aurez acquis de l'or par votre esprit,
Ou par votre-labeur, ou par votre crédit,
Avec discrétion vous devrez vous conduire,
N'être pas ladre ou parcimonieux,
Mais ne vouloir non plus par trop reluire,
En vous montrant sottement généreux.
Car ainsi que l'on blâme avec grande justice,
Et l'avare et son avarice,
De même on doit blâmer celui qui sans pudeur
Dépense tout son bien comme un dissipateur.'
Ce qui fait que Caton dit : ' Conduis ta richesse
Avec prudence, avec sagesse,
C'est honte d'avoir pauvre cœur
Et bourse bien garnie, et d'user de rigueur
Pour le pauvre alors qu'il t'implore.'
Et puis ailleurs il dit encore :
' Dépense, mais modérément,
Celui là qui prodigue follement
Les biens qu'il a, s'il la perd sa fortune,

Un jour fera forcé faire un trou dans la lune,
Et tombera du dol,
C'est certain, dans le vol.'

Je dis donc que devez éviter l'avarice,
Entre nous, un bien hideux vice ;
Car comme moi, le savez bien,
Que de ce monde en l'autre on n'a pas le moyen
Avec soi d'emporter un rien.

Aussi St. Augustin nous dit-il : ' Un avare
A l'enfer moi je le compare,
Plus l'enfer mange du pécheur
Plus il en veut le glouton malfaiteur.'

Ne méritez donc pas le vilain nom de chiche,
Mais de donner par trop ne soyez si godiche.

Tullius est de cet avis :

' Qu'il ne faut trop donner, ni non plus être avare,
Honni soit-il celui qui trop d'or accapare,'
Dit-il, ' ou celui qui n'en connaît pas le prix !'

" Ensuite en colligeant, amassant vos richesses,
Puis en vous en servant pour vous et vos largeesses,
Il faut toujours avoir trois choses dans le cœur,
Avant tout, et d'abord, Jésus, notre Seigneur,

Après Jésus, la conscience,
Et puis le bon renom ; trois choses d'importance.

Quand à Dieu votre créateur
Devez toujours l'aimer, l'avoir en votre cœur,
Et vous arranger de manière
A ne l'offenser mie, à ne lui pas déplaire ;
Car Salomon nous dit : ' Vaut mieux l'amour de Dieu
Que d'avoir trésors et richesse.'

Et le prophète dit : ' Si tu n'as feu ni lieu,
Console-toi dans ta détresse,

Mieux vaut être un brave homme et n'avoir un écu,
Plutôt que d'être riche, et d'être un malotru.'

Je dis de plus qu'il faut, c'est chose naturelle,

Vous appliquer, toujours et crânement

A gagner de l'argent avec un nouveau zèle,

Mais consciencieusement.

Car l'apôtre nous dit : ' Que le contentement

Le plus grand que puissions éprouver en ce monde,

Est la tranquillité profonde

Que nous donne la paix du cœur !'

Et le sage nous dit : ' D'un homme la substance

Est une bonne chose, ayant quelque valeur

Si le péché n'a pas terni sa conscience.'

Quand à garder intact un bon renom,

A ce sujet voici ce que dit Salomon :

' Bon renom vaut mieux que richesse,

Il te faut donc le retenir sans cesse :

Préserver son renom et garder son ami,

C'est avoir du bonheur, et non pas à demi.'

Et certe il n'est pas gentilhomme,

Que dis-je ? il n'est pas même un homme

Celui là quelque soit son nom

Qui ne cherche après Dieu, de tous la providence,

Après aussi sa conscience,

Sauvegarder son bon renom.'

Au dire de Cassiodore :

' Un bon renom, c'est ce qui nous honore !'

Aussi St. Augustin, dit-il : ' L'homme a besoin

De deux choses ma foi, d'urgence,

C'est d'une bonne conscience

En lui, puis au dehors d'en avoir pour témoin

Son prochain quelqu'il soit, et d'en chercher l'éloge.

Et ne croyez pas qu'on déroge

En cherchant un suffrage ou de près ou de loin ;
Celui qui son renom ne prise,
N'est qu'un manant en dernière analyse !

“ Messire, maintenant, le vois certes parbleu !
Que sur vos biens comptez vaille que vaille
Pour susciter guerre et bataille
Certes contre la loi de Dieu.

Ne vous conseille pas commencer ces prouesses
En vous fiant à vos richesses
Pour pousser la guerre en avant,
Car c'est d'une tête à l'évent
Que de se lancer dans la guerre.

Ecoutez bien, un philosophe a dit :

“ Celui-là qui se laisse aller à la colère
Et qui pour batailler compte sur son crédit,
Pourra bien décompter, je l'engage à me croire,
Avant de s'être assuré la victoire.”

Salomon dit aussi : “ Que plus on a d'argent,
Alors qu'on fait la guerre,
Plus le besoin devient urgent,
D'en dépenser, c'est chose claire.”

Et quoique fache bien qu'au moyen de votre or
Vous aurez des soldats encor, encor, encor,
Il n'en est pas moins vrai que commencer la guerre
Si l'on peut vivre en paix, n'est du tout nécessaire ;
Car des combats fait-on jamais quelle est la fin ?
La victoire n'est pas où se trouve le nombre,
Des foules de soldats fuient parfois comme une ombre,
Le destin des combats est de Dieu dans la main.

Souvenez-vous, ô Mélibée,
Souvenez-vous avant de risquer cet enjeu
Du sort que fit à Judas Machabée

(Il était chevalier de Dieu) !

Le Seigneur Tout-Puissant qui donne la victoire.

Voici ce qu'à ses gens, si bonne est ma mémoire,

Dit ce Judas, dit cet hébreu :

‘ Nous sommes quelques-uns, là bas ils sont sans
nombre,

Mais avec nous est Dieu ;—nous les mettrons à l’
ombre !’

Ce qui fait dire à Salomon :

‘ La victoire toujours étant fort incertaine,

C’est vraiment tenter le démon

Que guerroyer pour contenter sa haine.’

Car vous voyez dans les sanglants combats

Ainsi que dans les moindres altercats,

Qu’il arrive tant de merveilles

Tant de périls, tant de chances pareilles,

Qui changent d’instant en instant

Le sort du plus poltron, le sort du plus vaillant,

Que faire la guerre est folie.

Voilà pourquoi Salomon dit : ‘ N’oublie

Homme ! que celui là,’ dit-il,

‘ Qui se plaît au péril, périra du péril.’”

“ Par tes belles raisons,” repartit Mélibée,

“ Par l’exemple de Machabée

Je vois bien que la guerre est fort peu de ton goût,

Et même ne te plaît pas du tout ;

Mais je n’ai pas encore appris de toi, Prudence,

Ce que dois faire en cette circonstance.”

“ Ce que vous devez faire, ah ! c’est aisé parbleu !

Avec vos ennemis, c’est, je vous le conseille

De faire la paix, de par Dieu !

Que cela ne vous émerveille !

St. Jacques dit : ‘ Que par la concorde et la paix
Des mortels les désirs, ils sont tous satisfaits,

Et qu’une très petite aïfance,

Devient bientôt de l’abondance ;

Mais qu’avec la discorde, il en est autrement,

Que les querelles sont de l’or l’enterrement.’

Et vous savez très bien que dans ce monde,

Des choses la meilleure est une paix profonde.

Voilà pourquoi, Jésus le fils de Dieu

Dit : ‘ Bienheureux sont ceux qui prêchent en tout
lieu

La douce paix et la concorde

Car ils auront aux cieus miséricorde.’”

“ Oh !” reprit Mélibée, “ à présent je vois bien
Que mon honneur, mon nom, pour vous cela n’est
rien ;

Certes n’ignorez pas que mes trois adversaires

Par leur outrage ont commencé ces guerres,

Et savez très bien qu’en ce cas,

Qu’ils ne demandent point éviter ces combats ?

Voulez-vous donc que j’aïlle, oubliant ma disgrâce,

A leurs pieds leur demander grâce ?

Ce ne serait alors du tout à mon honneur,

Car si trop d’orgueil nuit, aussi trop de douceur

Engendre le mépris ; et souvent la faiblesse

Est réputée être de la bassesse.”

Dame Prudence alors surgit,

Puis avec un certain dépit,

Dit : “ Sauf votre respect, Messire,

J’aime, je puis ici le dire,

Votre honneur et votre profit,
 Votre renom, votre crédit,
 Comme doit les aimer votre femme et compagne ;
 Et ne crois pas que batte la campagne,
 En vous conseillant déformais

La paix.

Car voici ce que dit le sage :

‘ La discussion, c’est l’usage

Commence par un autre, et doit finir par toi.’

Et le prophète dit : ‘ Comme article de foi,

Fais le bien, fuis la guerre,

La guerre est un fléau, la guerre est un ulcère.’

Pourtant il ne dit pas que Vous,

Vous devriez plutôt, calmant votre courroux,

Harceler vos trois adversaires,

Pour obtenir la paix, pour cesser toutes guerres,

Qu’eux-mêmes ne devraient par des moyens plus doux

Solliciter la paix auprès de vous.

Elle le fait trop bien votre femme Prudence

Que vous avez le cœur si dur

Que ne voudriez pas laisser là la vengeance,

Et folder le présent au profit du futur.

Pourtant Salomon dit : ‘ Qui n’a pas d’indulgence

Pour le prochain, un jour finira mal, c’est sûr ! ’”

Quand Mélibée eut vu Dame Prudence

Lui parler avec véhémence,

Il en prit foudain du souci

Et de suite lui dit ceci :

“ Il ne faut te fâcher, Prudence,

De ce que je t’ai dit, ne veux te faire offense ;

Mais je suis en colère, et chacun le fait bien

Quand on est en colère, on est certe excusable

Si par hazard, on dit, que diable !
Des choses qui ne valent rien !
Car le prophète dit : ‘ Quand trouble est notre vue,
On ne voit rien distinctement.’
Or, l’ire je le fais, nous donne la berlue,
Donc je puis bien ne pas voir clairement.
Allons, conseille-moi, vrai ! je suis prêt à faire
Tout ce qu’il te plaira, ma chère,
Si tu me reprends d’un défaut
Je dois t’aimer pour cela davantage ;
Car Salomon nous dit, et cela c’est d’un sage :
‘ Que celui-là qui reprend aussitôt
L’homme qui fait une folie,
Dix mille fois mieux vaut
Que le flatteur qui la pallie.”

Dame Prudence alors : “ C’est pour votre profit
Que montre en ce moment et colère et dépit ;
Car Salomon nous dit : ‘ L’air morose d’un sage
De corriger un fou souvent a l’avantage.”

Répondit Mélibée : “ Au résumé dis moi
Quel il est ton conseil ? et j’en ferai ma loi.”

“ Lors avant tout je vous conseille,”
Lui dit Dame Prudence, “et c’est mon plus cher vœu,
De faire, mon ami, votre paix avec Dieu.
Si vous faites ainsi, ce ne serait merveille
Que bientôt vos trois ennemis
Ne fussent à vos pieds soumis.
Car Salomon nous dit : ‘ L’homme que prend en grâce
Le Seigneur notre Dieu,
En tout réussit quoiqu’il fasse,

Et de ses ennemis soudain s'éteint le feu ;
Si que ces ennemis viennent à sa rencontre
Lui demander la paix sans malencontre.'
Laissez-moi donc aller trouver vos ennemis
De mon plein chef, et sans du tout leur dire
Que c'est d'après votre vouloir, Messire :
En les voyant connaîtrai, m'est avis,
Bientôt leur intention sûre,
Et vous conseillerai beaucoup mieux d'aventure."

Dit Mélibée : " Ainsi soit-il ! fais ton vouloir,
Car en tes mains je remets mon pouvoir ! "

De son mari voyant la complète adhérence
A ses projets, Dame Prudence
Avec l'esprit rusé du sexe féminin,
Pensa comment à bonne fin
Elle pourrait amener cette affaire ;
Et sans plus ample commentaire
Fit savoir aux trois ennemis
Qu'elle voulait, mais hors de son logis,
Leur parler à tous trois, d'une façon secrète.
Et quand elle les vit, sa parole discrète
Leur fit voir fagement le grand bien de la paix ;
De la guerre les maux ne finissant jamais :
Elle dit qu'ils devraient avoir grand' repentance
Et de l'injure et de l'offense
Faites à Mélibée, un si digne seigneur,
Puis à sa fille, un ange de candeur.
De la Dame Prudence en oyant ces paroles
Si douces et si bénévoles,
Ces ennemis furent d'abord surpris,
Et puis ravis,

Si que c'était merveille
De voir leur joie, elle était sans pareille.

“ Ah ! Dame ! ” firent-ils, “ Vous nous avez fait voir
Ce que depuis David nous eussions dû savoir,
La bénédiction que la douceur procure

Quand on s'en sert pour venger une injure.

En nous offrant, et de votre plein gré
D'arriver à la paix, vous nous avez montré

Une bien rare et bien grande indulgence.

Nous voyons maintenant parbleu que la science

De Salomon, et son savoir

Sont vrais, ainsi qu'on peut le voir :

Car il dit quelque part : ‘ Que les douces paroles

Sont de la paix les auréoles,

Qu'elles multiplient les amis,

Et diminuent les ennemis.’

“ Certe, ” ajoutèrent-ils, “ nous mettons notre cause,

Notre acte, et notre affaire aussi

Tout-à-fait à votre merci,

Et sommes prêts, oyez la chose,

Au Seigneur Mélibée offrir

A ses ordres obéissance,

Avec l'expression de notre repentir.

Adonc daignez, noble Dame Prudence,

Nous vous en supplions, porter à Monseigneur

L'aveu de ces méfaits, le priant en son cœur

Prendre pitié de notre doléance.

Mais comme il se pourrait pourtant

Que contre nous il fut en si grande colère

A cause des méfaits de toute cette affaire,

Qu'il exigeât de nous rachat exorbitant,

Daignez, Dame Prudence,

De par votre pitié, de par votre clémence,
Intercéder pour nous, afin que nos amis
Et nous ne soyons pas ruinés et punis
Par trop sévèrement pour avoir fait l'offense
Dont nous nous repentons, de ce n'ayez doutance."

" Oh ! " dit Dame Prudence, " il est fort dangereux
Et toujours très aventureux,
Se mettre à la merci d'un ennemi, je pense.
Car Salomon nous dit : ' Ayez de ce croyance,
Peuples, gens, gouverneurs, ' dit-il,
' Même dans le plus grand péril
Sur vos corps ne donnez ni pouvoir ni maîtrise,
A fils, à femme, ami, car ce serait sottise.'
Or, puisque Salomon défend
Mettre son corps en la puissance
D'un ami, d'une femme en toute circonstance,
A plus forte raison, sans nul doute il entend
Qu'à son ennemi sur la terre
C'est être par trop débonnaire
Que de livrer son corps ; mal en advient parfois.
Je vous conseille toutefois
De Monseigneur ne pas avoir de défiance,
Il est humble, il est bon, généreux et courtois,
Nullement désireux d'arrondir son aisance ;
Dans tout il est fort circonspect
Et n'a qu'un seul désir inspirer le respect.
De plus je fais, ou plutôt je suis sûre,
Qu'il ne fera, dans cette conjoncture,
Rien que par mon conseil ; le but de mon labeur
Sera, s'il plaît à Dieu, notre Seigneur,
De plaider si bien votre cause,
Qu'entre vous tout fera bientôt couleur de rose."

Lors ils acclamèrent tous trois
Et d'une seule et même voix :
" Nous nous mettons Dame très respectée,
Dessous votre giron, et c'est chose arrêtée,
Nous sommes tous prêts à venir
Tel jour il vous plaira choisir
A vous, Madame, ainsi que dans l'espèce
A Monseigneur, à sa noblesse,
Pour formuler, et raver fortement
Notre prochain engagement,
Afin que nous puissions, usant de la clémence,
De votre noble époux clore cette vengeance."

Dame Prudence, en entendant ces mots,
Crut devoir lever la séance.
A ces ex-ennemis alors donnant campos,
Elle leur prescrivit d'urgence,
De se retirer en silence ;
Puis elle s'en fut de ce pas
Non pas ouvertement, mais à la dérobée
Bien vite raconter le cas
Au Seigneur Mélibée.
Elle lui dit comment tous ses trois ennemis
Etaient de leurs péchés repentants,—très soumis
Et tout prêts à souffrir la peine
Qu'il leur voudrait imposer,—ajoutant
Qu'elle invoquait son âme humaine
Pour avoir pitié d'eux pourtant !

Dit Mélibée alors : " Celui qui d'une offense
Se repent et l'avoue, en clamant l'indulgence,
Par cela même est digne de pardon,

Et l'offensé s'honore en en faisant le don.
Car Sénèque nous dit : ' Avoir la conscience
Confesser son péché, c'est quasi l'innocence.'
Il dit ailleurs ne fais plus trop dans quel endroit :
 ' Celui qui se confesse
De son péché n'en a déjà plus la rudesse,
 Et lui pardonner chacun doit.'
Donc à la paix je consens et j'adhère,
Mais il est bon, du moins le confidère,
Que nous ne fassions rien sans demander l'avis
 De nos amis."

Dame Prudence alors fut moult aise et joyeuse,
Et dit d'une voix toute heureuse :
" Vous êtes, mon très cher, c'est moi qui vous le dis,
 Bien avisé d'appeler vos amis ;
Car ainsi que par eux reçues assistance
De conseils, alors que vous désiriez vengeance,
 De même devez maintenant
Que vous advient la paix, malgré leur persistance
A vous aiguillonner à venger votre offense,
 Prendre leur conseil éminent,
Et dans ce cas avoir leur concurrence ;
Car la loi dit : ' Rien n'est mieux délié jamais,
 Que par celui qui fit le nœud tout frais."

Et de suite Dame Prudence
Sans délai, ni retard, sans nulle intermittance,
Fit quérir leurs parents, fit quérir leurs amis,
Et dit à tous dans un discours concis
Et non pas à la dérobee,
Mais bien devant le seigneur Mélibée,
Où l'affaire en était ; demandant leurs avis.

Et lorsque ces parents, et lorsque ces amis
 Eurent avec grand soin et grande diligence
 Examiné le tout, en bonne conscience,
 A Mélibée ils donnèrent conseil
 Ne point de la vengeance attiser le réveil,
 Mais d'accepter la paix, et recevoir en grâce
 Et pardon ses trois ennemis.

Et quand Dame Prudence eut à la fin appris
 Que son seigneur ne gardant plus de trace
 De son courroux, adhérerait aux avis

De ses amis,

Elle fut enchantée, et tout-à-fait joyeuse,
 Et dit dans cet émoi qui la rendait heureuse :
 " Il est un vieux dicton que ne crois pas mauvais :

* *A demain ne remets jamais,*

Ce que dans ce jour tu peux faire. *

Donc mon conseil est que sans plus long commentaire,
 Vous fassiez prévenir vos trois ex-ennemis,
 Que s'ils veulent traiter de paix, et non de guerre,
 Sans délai, ni retard, et sans pensée arrière,
 Près de vous tous les trois seront soudain admis."

* Nous avons cru pouvoir emprunter ces deux vers à notre fable XLVI, "Le Payfan et L'Avocat" (voir nos "FABLES NOUVELLES," publiées par Whittaker and Co. deuxième édition, p. 100); toutefois nous prenons acte de ce fait attendu qu'ayant une très grande probité littéraire au vis-à-vis de nos confrères ès lettres, nous voulons agir aussi loyalement vis-à-vis du public *at large*, et ne pas lui donner, sans au moins plaider *Guilty*, une même sentence dans la même forme et sous le même habit. "Péché avoué étant à moitié pardonné," dit Sénèque, si nous en croyons Mélibée, nous espérons que le public nous donnera l'absolution, notre confession étant faite *bonâ fide*.—C. DE CH.

Sitôt dit, sitôt fait. Et lorsque le message
De Mélibée advint à ses trois ennemis,
Il les trouva chacun des trois fort sage,
Très repentant, et très soumis.
Incontinent, et sans désordre
Pour obéir de Mélibée à l'ordre,
Ils suivirent les messagers
Avec des sentiments très francs, non mensongers.

Avec quelques amis qui leur servent de fuite,
Et qui feront pour eux garants de leur serment,
Après de Mélibée ils arrivent de fuite,
Et Mélibée alors leur dit soudainement :
" En vérité," dit-il, " sans raison ni sans rime,
Contre les miens et moi vous avez fait un crime,
Vous êtes entré tous les trois
Dans ma maison, et ce n'est pas courtois,
Car c'était par la violence,
Et pour ce crime avez mérité la potence.
Donc maintenant, je veux savoir de vous,
Si, malgré mon juste courroux,
Vous vous en remettez pour juger de l'offense
A moi votre Seigneur, à ma femme Prudence,
Pour la punition, et pour le châtiment
D'abus d'un tel débordement."

Lors de tous les trois le plus sage,
Répondit ; et voici quel il fut son langage :
" Sire," dit-il, " nous savons bien tous trois
Que nous avons péché contre toutes les lois
Divines et humaines
En laissant au galop aller toutes nos haines,

Surtout contre un si grand seigneur
Que vous. Pour ces péchés, aussi pour cette offense,
Vous avez droit d'honneur
Faire pèsér sur nous votre haute puissance,
Car pour tous ces méfaits sommes dans notre tort,
Et je l'avoue, avons tous mérité la mort.
Mais cependant par cette bienveillance,
Cette grande bonté, cette grande indulgence,
Dont vous avez partout renom,
Et mes amis et moi, car je parle en leur nom,
Nous soumettons de votre seigneurie
Au jugement, sans autre plaidoirie,
Suppliant votre cœur et noble et généreux,
D'être pour nous miséricordieux,
Et de nous accorder pardon de notre offense,
En voyant notre repentance ;
Car nous n'ignorons pas que votre humanité
Dépasse de beaucoup notre perversité !"

Mélibée en oyant cette bonne prière,
Avec empressement les releva de terre,
Puis reçut leur serment, leurs obligations,
De leurs amis aussi les attestations,
Puis il leur assigna d'urgence
Un certain jour
Pour de nouveau reparaître à sa cour
Afin d'y recevoir sentence :
Et sur cette péroration
Chacun regagna sa maison.

Quand en vit le moment, notre Dame Prudence,
Elle voulut savoir de son Maître et Seigneur,
En sondant le fond de son cœur,

Ce qu'il pensait dans cette circonstance
 Exiger de ses ennemis
 Soumis,
 Pour satisfaire à sa vengeance.

Le Mélibée a dit : " Je pense
 Les priver de leurs biens," dit-il,
 " Et puis les envoyer patauger dans l'exil."

" Bien contre la raison serait telle sentence,"
 A retorqué Dame Prudence :
 " Vous êtes assez riche, et n'avez, m'est avis,
 Besoin du bien d'autrui pour dorer vos lambris.
 Vous pourriez bien par là, ce ne serait pas rare,
 Acquérir le renom d'un ladre et d'un avare,
 Et ' l'avarice est péché capital,'
 Dit l'apôtre, ' et par elle on va tout droit au mal.'
 Donc il vaudrait bien mieux pour vous, pour votre
 gloire,
 Perdre autant de vos biens que de cette façon
 Les dépouiller en guise de rançon,
 Par un larcin légal aussi peu méritoire.
 Car mieux vaut perdre avec honneur
 Du bien, que d'en gagner par honte et déshonneur.
 Chacun doit avoir soin au civil, à l'armée
 De gagner ou garder sa bonne renommée ;
 Il est écrit dans Salomon :
 ' Que pour garder, préserver son renom,
 Il faut et sans cesse et sans cesse
 Par belles actions en grandir la noblesse.'
 Et quand à ce vilain penser
 D'exiler vos trois adversaires,
 Cela repugne d'y penser

Et ferait fort mal vos affaires,
Vu qu'ils vous ont donné sur leurs corps plein pouvoir,
Et que cet abandon vous impose un devoir,

Celui d'avoir en cette conjoncture
Et beaucoup de raison et beaucoup de mesure.

Car il est écrit dans la loi :

‘ Qui de son privilège abuse,

Qu'il soit méchant, ou qu'il soit buse,

Le perdra tout-à-coup sans exciter d'émoi !’

Cependant admettons ici que dans l'espèce,

Vous ayez droit, de par la loi

Leur imposer l'exil, ce que je ne crois, moi,

Très franchement je le confesse ;

Je dis que dans ce cas

Pour vos intérêts même, en aucune manière,

Agir ainsi ne le devriez pas,

A moins tout comme avant d'être prêt pour la guerre.

Adonc si vous voulez indubitablement

Que l'on vous rende obéissance,

Il faut juger bien plus courtoisement

Et mitiger votre sentence.

Car il est écrit, ne l'oubliez pas :

‘ Que chez les humains, dans nombre de cas,

On gagne bien plus par la courtoisie

Que par la vengeance ou l'hypocrisie.’

Donc je ne saurais trop vous dire, Monseigneur,

Appliquez-vous à vaincre votre cœur

Dans cette extrémité ; c'est une circonstance

Où ferez bien employer la clémence.

Car Sénèque nous dit : ‘ Celui qui fort vainqueur

De son combat avec son cœur

Remporte une double victoire

Et qui toujours lui fait honneur et gloire.’

Tullius dit encor : ‘ Que pour un grand seigneur
 Etre humble et débonnaire
 Et savoir aisément maîtriser sa colère,
 C’est montrer les vertus d’un grand et noble cœur !’
 Donc, si vous m’en croyez, donnerez audience
 A des sentiments plus humains,
 Et laissant reposer cette fois la vengeance,
 Pour l’en faire sortir n’ouvrirez pas vos mains.
 Car Sénèque nous dit, si j’ai bonne mémoire,
 (Sénèque avait beaucoup de bon sens et d’esprit) :
 ‘ Celui là vainc sans nul profit,
 Qui se repent de sa victoire !’
 Donc implantez dans votre cœur
 Indulgence et miséricorde,
 Afin que Dieu notre Sauveur
 Au jour du jugement par pitié vous accorde
 De tous vos péchés le pardon,
 Et du ciel vous fasse le don.
 Car St. Jacques nous dit : ‘ Qui n’a pas d’indulgence,
 Ici bas, pour ses ennemis,
 Au ciel ne trouvera d’amis
 Et ne pourra clamer du bon Dieu la clémence !’ ”

Mélibée entendant tous les sages avis
 Que lui donnait Dame Prudence,
 Et dans son for les tenant pour exquis,
 Enfin pencha pour l’indulgence,
 Et chassant de son cœur tout sentiment haineux,
 A deux battants l’ouvrit aux pensers généreux,
 Remerciant Dieu dans son âme
 De posséder aussi discrète femme.
 Et lorsqu’enfin advint le jour
 Où ses trois ennemis parurent à sa cour,

Il les reçut avec grand' bienveillance,
Et leur dit, non sans éloquence :
" Bien que de votre part la folie et l'orgueil
Vous aient porté tous trois à me faire une offense,
Cependant vous voyant en avoir repentance
Je vous admetts en grâce, et vous fais bon accueil.
Je vous pardonne donc votre récent outrage,

Et dès ce jour ne me souviens
Des cruels torts que vous fîtes aux miens ;
Je n'en dirai pas davantage.

Que le bon Dieu, notre Sauveur,
Daigne nous pardonner nos péchés et nos crimes,
Comme les pardonnons nous aussi de bon cœur,
A ceux qui sous nos pieds ont ouvert des abîmes,
Le Seigneur est si bon, il est si généreux,

Et surtout si miséricordieux,
Qu'en lui mettons notre espérance,
Au séjour du bonheur nous avons confiance
Qu'il nous conduira sans péril."
Ainsi soit-il !





PROLOGUE DU CONTE DU MOINE.



U Seigneur Mélibée et de Dame
Prudence

Et de ses bons amis, et de sa bien-
veillance

Quand j'eus fini narrer l'histoire,
moi Chaucer,

Notre Hôte aussitôt dit : “ Par tout ce qui m'est cher,
Et par St. Madryen ! je ne saurais m'en taire
Je préférerais bien que notre ménagère
Eut entendu ce conte, et sa morale austère,
Plutôt que dans ma cave avoir d'*ale* un baril.
Car notre ménagère, hélas ! n'a pas, dit-il,
Les sublimes vertus de la Dame Prudence,
Son défaut n'est d'avoir par trop de patience !

“ Par les os du Seigneur ! quand je bats mes varle
De suite elle m'apporte un, deux ou trois cotrets
Afin que puisse avoir des bâtons de rechange
Et puisse chatouiller leur dos s'il leur démange.

“ Que s’il se fait, oui dà, que l’un de nos voisins
Ne la salue alors qu’elle entre dans l’église,
Ou de quelque façon lui cause des chagrins,
Quand elle est de retour chez nous, gare la crise !
Elle rugit, tempête, et m’appelle poltron :
‘ Je dois venger ma femme, être son chaperon !’
Me dit-elle en colère ; et de me chanter pouilles
Et de me dire alors : ‘ Tiens, prends-les les quenouilles,
Et vite va filer, moi je prends ton couteau,
Et je m’en servirai mieux que toi bécaffeu ?’
Du matin jusqu’au soir voilà quelle est la vie
Qu’elle me fait pardi ! ce n’est objet d’envie !
‘ Hélas !’ dit-elle, ‘ hélas ! dire que mon destin
Était m’acoquiner à ce vilain pantin
Qui se laisse tourner comme une manivelle,
Et n’ose de sa femme épouser la querelle !’
A chaque instant du jour, sans rime ni raison,
Bon gré, malgré, me faut sortir de la maison,
A moins que cependant, comme un vrai diable à quatre
Et toujours et toujours je ne veuille me battre :
Ne serais point surpris si ce maudit lutin
Ne me faisait tuer un jour quelque voisin,
Et ne me réduisit à fuir . . . la péronnelle !
Car bien que n’ose, hélas ! me révolter contr’elle,
Le coutelas en main je suis fort dangereux,
Tant elle a le savoir me rendre furieux !
Car par ma foi, de bras elle est bigrement forte,
Et quand elle vous bat, ce n’est pas de main morte !
Mais brisons là dessus, c’est un vilain sujet,
Qu’il est bon de laisser, de par le Nazareth !

“ Soyez de bonne humeur,” fit-il, “ Monseigneur
Moine,

Et baillez-nous un conte, il nous faut de l'avoine !
Jà parait devant nous dans le bleu de l'éther
Le castel crénelé du bon vieux Rochester.
En avant chevauchez, au pas, au pas sans cesse
Ne gêtez notre jeu, par excès de vitesse !
Mais, par ma foi, vraiment, ne fais pas votre nom,
Ne fais pas si je dois vous nommer Seigneur Dom
Jéhan, ou bien Thomas, ou bien Alban . . . non certe,
A mon doute béant, la porte n'est ouverte !
Voyons à ce désir un peu hors de saison,
Répondez-moi, très cher, quelle est votre maison ?
Peut-on savoir le nom de Monsieur votre père ? . . .
Bien dodue est ta main, et ta peau fine, Frère,
Ta monture est gentille, et tu ne parais pas
Être un grand pénitent, ni surgi du trépas !
Sur ma foi tu dois être, au moins je le suppose,
Sacrifstain, cellérier, ou bien quelqu'autre chose ;
Car je le dis ici, dans mon opinion,
Tu dois être chez toi sans opposition
Maître et Seigneur, non pas un reclus, un novice,
Mais bien un gouverneur dispensant la justice :
Avec cela, Tu-Dieu ! tes muscles sont fameux,
Ta charpente est osseuse, et tes bras plantureux !
Honni soit qui te mit, mon cher, dans la moinaille,
Il eut pu faire, sûr, une franche canaille
D'un fameux citoyen, qui, ferme comme un roc,
Des poules d'un quartier eut dominé le coq !
Car j'en suis bien certain si pour toi d'aventure,
Vouloir était pouvoir, sans hésitation,
Je le proclame, en fait de génération
Ton zèle eut joliment créé d'après nature ! . . .
Hélas ! pourquoi faut-il que tu portes, mon cher,
Une aussi large chape ! . . . et de par Lucifer

Et tous ses diables dà ! . . le dis, si j'étais Pape,
Non pas seulement toi, mais tous les porte-chape
Fussent-ils tonsurés largement au milieu
De leur énorme crâne, ils seraient de par Dieu !
Tenus de prendre femme, et labourer leur terre
De la bonne façon, sans laisser de jachère ;
Car la religion engloutit le bon grain ;
Et s'il n'est plus de coqs adieu le genre humain !
Nous autres avorton, bourgeois à barbe grise,
Nous ne pouvons valoir tous ces frais gens d'église ;
D'arbres déchiquetés, on ne peut, m'est avis,
Attendre jeunes plants, mais des jets rabougris ;
Ce qui fait que nos fils sont de si mince fibre,
Qu'ils n'engendrent souvent que du mauvais calibre.
Etonnez-vous après que nos femmes morbleu !
Désirent en tâter de ces hommes de Dieu !
Certes, bien mieux que nous, ils peuvent, c'est leur
gloire,
De Madame Vénus acquitter le mémoire ;
Car c'est fait reconnu, la ville et le faubourg
Savent que ne payez en sous de Luxembourg :
Mais ne vous fâchez pas, Seigneur, si je plaisante,
La vérité parfois, en riant argumente !"

Ce digne Moine prit ce discours croustilleux
Le mieux du monde, et dit : " Je ferai de mon mieux
Pour vous narrer, Messieurs, à mon tour quelque his-
toire,
Une ou deux, même trois, si bonne est ma mémoire.
Je pourrai vous narrer, si voulez m'écouter,
De St. Edouard la vie, elle est à méditer.
Ou bien je vous dirai d'abord des tragédies
Dans ma cellule en ai des encyclopédies.

Une tragédie est, à proprement parler,
Une suite de faits, ne saurais le céler,
Qui sont venus à nous de par les plus vieux livres,
De ces heureux du temps jadis, devenus ivres
Par la prospérité, par ses mille faveurs,
Et puis qui sont tombés dans les plus grands malheurs.
Une tragédie est en vers de nobles mètres,
De fix pieds de longueur, on les nomme hexamètres ;
Quelquefois cependant, une tragédie est
Tout bonnement en prose, et produit son effet,
D'autres en font encore en vers de toute sorte,
Qui peuvent bien avoir leur mérite . . . n'importe !
Je ne vous dis cela que pour vous engager
A ne me condamner avant de me juger.

“Et maintenant oyez,—s’il vous plait de m’entendre
Ce que je vais vous dire, et daignez me comprendre.
De vous narrer ces faits par ordre d’action
Je le répète ici, n’ai la prétention.
Sur mon passage prends Rois, Empereurs, ou Papes,
Guerrières ou Guerriers, d’étapes en étapes,
Selon qu’à ma mémoire en vient le souvenir,
Veuillez donc m’excusant, n’en avoir déplaisir !”





CONTE DU MOINE.

JE veux ressuscitant la tragédie antique
 Evoquer ces Puissants qui portèrent
 tunique, [prospérité
 Qui long-temps se targuant de leur
 Tombèrent tout-à-coup en pleine
 adversité :

Car certes contre nous quand tourne la fortune,
 Nul ne peut enrayer sa roue inopportune ;
 Donc que nul ne se fie à la prospérité,
 Des exemples nombreux font voir sa cécité.

LUCIFER.

JE veux par Lucifer encore qu'il fut ange
 Commencer, que cela, Messieurs ne semble étrange ;
 Car bien que la fortune, on peut le concevoir,
 Sur un ange du ciel n'ait certe aucun pouvoir,
 Par son péché, pourtant, est tombé dans la fange
 Si bas, ce Lucifer jadis un si bel ange !
 Que maintenant, horreur ! . . devenu Satanas,
 Au fin fond de l'enfer il crie en vain hélas !

ADAM.

VOYEZ-MOI cet Adam formé de par l'essence
Archi-sainte de Dieu, non pas par la semence
De l'homme impur ; sur tout il a pouvoir acquis ;
Sauf un seul arbre, il est maître du Paradis.
Jamais un homme au monde eut-il semblable chance ?
Et malgré ce, pourtant, par sa mal gouvernance,
En écoutant par trop madame Eve, c'est clair,
Le voilà le sujet du guignon, de l'enfer !

SAMSON.

VOYEZ aussi Samson qui fut de par l'archange
Bien avant sa naissance annoncé,—chose étrange !
Au bon Dieu consacré pendant qu'il put y voir
Il fut dans la splendeur, bien grand fut son pouvoir.
Il était sans égal ; de force et de courage
Nul au monde ne put en avoir davantage,
Aux femmes, par malheur, il narra son secret,
Et son secret connu, vite au même il fut fait.

Samson ce fier à poils de si belle venue
Qui sans armes un jour, de sa main toute nue
Egorgea le Lion, animal peu câlin
Qui des gens de sa noce entravait le chemin,
Une femme pourtant l'enjôla, la féline !
Jusqu'à ce qu'elle fut la vilaine coquine,
Son secret, pour le vendre à ses vils ennemis,
Et pour prendre un autre homme un de ses
bons amis !

Samson, un certain jour, étant fort en colère,
A tous ses ennemis du bien ne voulait guère,
Donc pour les vexoter, il prit trois cents renards,
Et puis à chaque queue il mit force pétards,
Puis il les lâcha tous, admirez sa malice !
Après avoir d'abord allumé l'artifice :
A la queue ayant chaud, et même un peu par trop
Voilà tous les renards de courir au galop,

Incendier les blés, les oliviers, la vigne ;
De mettre tout en feu ; c'était là leur consigne :
Alors Samson tua mille hommes de sa main,
Pour arme n'ayant, quoi ! que l'os d'un vieux rouffin !
Et comme il avait soif, Dieu de cette mâchoire
Fit sortir un jet d'eau qui lui permit de boire
A bouche que veux-tu : ce qui certainement
L'empêcha de mourir de soif en ce moment.

De Gaza certain soir il vient devant la porte,
Et foin des Philistins ! sur son dos il l'emporte,
Et puis va la placer pour mieux leur faire affront
Dominant la cité tout au sommet d'un mont,
Si qu'on pouvait la voir ma foi de chaque rue.
Noble Samson alors tu n'étais dans ta mue !
A des femmes si tu n'eusses dit ton secret,
Tu n'eusses pas fini comme un sot paltoquet.

Ce plantureux Samson ne but jamais la goutte
Dans aucun cabaret, cela ne fait nul doute ;
Sa tête ne fut onc victime des ciseaux,
Sa barbe du rasoir n'éprouva les niveaux ;
Dans ses cheveux épais et dans sa rude écorce,

Maintenant ne veux plus parler de ce Samson.
 Mais je vous dis à tous : retenez la leçon,
 Sachez en profiter, et n'allez dire aux femmes
 Les secrets que devez poitriner en vos âmes.
 Quand un homme veut vivre avec sécurité,
 A sa femme il ne doit rien dire en vérité !

HERCULE.

D'HERCULE les travaux bien haut portent la gloire,
 Il gagna son renom par plus d'une victoire ;
 De la force en son temps certe il était la fleur,
 Et de l'Antiquité fut le plus grand vainqueur.
 Du Lion de Némée il occit l'arrogance,
 Du Centaure abattit l'orgueil et la jactance,
 Et tua ces Oiseaux qui mangeaient, les gloutons !
 Près du lac Stympthalis voyageurs et moutons.

Il fut rendre benin le triple chien Cerbère,
 Du Dragon endormit l'inflexible paupière,
 Fit manger Buisiris à son propre cheval,
 Tua l'Hydre de Lerne, un vilain animal,
 Vainquit Achélous, tua Cacus, Antée,
 Le tout pour satisfaire aux désirs d'Eurysthée,
 Puis il occit encor le sanglier cruel,
 Et porta sur son dos pendant long-temps le ciel.

Jamais homme depuis que ce monde est ce monde,
 Pour tuer les méchants n'eut plus verte faconde,
 Aussi son bon renom sur les ailes du vent
 Courut tout l'univers du couchant au levant ;
 Lui-même il s'en fut voir, je crois, chaque royaume,

Vifita les palais, auffi bien que le chaume,
Puis aux deux bouts du monde il plaça, ce héros,
Une double colonne en fin de fes travaux.

Ce noble champion fe courbait fous l'empire
D'une belle maîtrefse ayant nom Déjanire.
Elle était, dit un Clerc, très agréable à voir.
A l'infidèle époux elle envoie un beau foir
Et proprette et pimpante une fine chemife.
Hercule, en l'admirant, l'endoffe fans remife,
Hélas ! trois fois hélas ! d'un poifon très fubtil
Cette chemife était enduite, auffi fut-il

Soudain grillé, rôti des os jufqu'à la moelle*
Comme un pauvre goujon que l'on frit dans la poêle.
La chemife, on le dit, du plus fin des tiflus
Était d'un fabricant fameux, Monfieur Neffus.
Quand à la Déjanire, on l'a dit innocente.
Toutefois ne pouvant à la chaleur brûlante
Réfifter plus long-temps, Hercule, palfebleu !
Pour s'éteindre plutôt fe noya dans le feu.

* Quelques grammairiens font de ces mots : "*Moelle*" — "*poêle*" — trois fyllabes, tout en difant qu'ils doivent fe prononcer comme s'ils étaient écrits : "*Moile*" — "*poile*." Nous, nous ne faifons que deux fyllabes de chacun de ces mots. Nous avouons ici avoir pris, rarement toutefois, et le plus rarement que faire s'eût pu, quelques libertés de ce genre avec la grammaire, lorsque la grammaire était bégueule et pédante, et que fes prefcriptions allaient à l'encontre du fens commun. En grammaire comme en politique, nous ne faurions, de gaité de cœur, nous courber fous le joug d'un defpotifme fupide, qui n'a pour principe que fa raifon d'être, principe fouverainement mal fondé, pour exiger d'un chacun obéiffance aveugle et abfolue. —
Note du Traducteur.

Ainsi périt ce digne et ce vaillant Hercule,
De la fortune par un vrai coup de bascule.
Cet homme au nez duquel on jette des hourras !
Bien moins qu'en un clin d'œil est souvent mis à bas.
Très sage est donc celui qui seul peut se connaître !
Voyez-vous la fortune agit parfois en traître,
Et quand elle nous flatte et nous fait des mamours,
Elle est bien près de nous protéger à rebours !

NABUCHODONOSOR.

PLUME ne peut narrer, langue ne saurait dire
Le trône tout puissant, le magnifique Empire,
La grande majesté, le sceptre, le trésor
Qu'il avait ce grand Roi Nabuchodonosor.
Il conquit par deux fois Jérusalem la belle,
Et du Temple emporta chaque fois la vaisselle ;
La fière Babylone était son fier séjour,
Il y mettait sa gloire, il y tenait sa cour.

Les enfants d'Israël des premières familles
Il les faisait châtrer, pour lui c'était brouilles !
Parmi tous ces enfants la gloire d'Israël
Le plus sage de tous certe était Daniel,
Du Roi car il savait interpréter les songes
Mieux que les Chaldéens, qui de grossiers men songes
Se faisaient éditeurs, sans savoir le pourquoi
De ces songes fréquents qu'avait l'orgueilleux Roi !

Ce Roi bouffi d'orgueil fit faire une statue
D'or massif, et vraiment d'une belle venue,

Et puis il commanda tant aux jeunes qu'aux vieux,
De rendre à cette image un culte obsequieux.
Ceux qui n'obéiraient devraient par parenthèse
Etre jetés tout vifs dedans une fournaise.
A ce culte insensé, mais jamais Daniel
Ne voulut consentir, ni les fils d'Israël.

Ce Roi des Rois tout fier de sa rare importance,
Pensait que Dieu jamais dans sa toute puissance
Ne pourrait lui ravir pouvoir ou majesté,
Mais il tomba soudain dans la brutalité.
De poils fauves son corps se couvrit, dit la glose,
Nul ne le reconnut sous sa métamorphose,
Il était devenu bête à manger du foin,
Et se vautrait dehors sans vergogne et sans foin.

Comme des plumes d'aigle était sa chevelure,
A des griffes ses mains ressemblaient d'aventure,
Et cela dura bien sept ans, avant que Dieu
Ne lui rendit l'esprit. Alors il fit l'aveu
Qu'au Seigneur seul était la force et la puissance,
Il remercia Dieu, fit ample pénitence,
Eut bien peur de pécher, puis avant de mourir
Il fut qu'aux mains de Dieu reste notre avenir !

BALTHAZAR.

Son fils, un vaniteux, d'humeur rogue et très fière,
Il monta sur le trône à la mort de son père.
C'était un idolâtre ayant nom Balthazar,
Et dont l'orgueil narguait et le tiers et le quart.
Le haut rang qu'il avait lui faisait croire en somme

Qu'il était presqu'un Dieu ; qu'il était plus qu'un homme,

Mais la Fortune un jour d'un coup le mit à bas,
Lui vola son royaume, et l'occit dans ses lacs.

Un soir comme il donnait à tous ses gentilhommes
Un festin digne en tout des plus fins gastronomes,
Il fit venir à lui Messieurs ses officiers,
Et leur dit : " Vite allez chercher dans mes caisiers
Ce qu'à Jérusalem lorsqu'elle fut rebelle
Mon père fut du Temple enlever de vaisselle,
Dans ces vases si beaux, il faut de notre mieux
De leurs faveurs d'alors remercier les Dieux."

Sa femme, ses seigneurs, même ses concubines
Buvaient des meilleurs vins les perles argentines,
Quand sur un mur jetant les yeux ce Balthazar
Vit une main sans bras écrivant au hazard
Elle écrivait fort vite, et d'une étrange sorte
Trois mots qu'avec frayeur il vit dessus la porte ;
Et soudain à ses yeux bondirent ses excès ;
Les mots inscrits étaient : *Mane ! Tekel ! Pharès !*

Tous les Magiciens, les Prêtres, les Augures,
Ne purent expliquer ces graves écritures,
Alors ce Balthazar fit venir Daniel
Qui soudainement dit : " Roi ! le Dieu d'Israël,
A ton père envoya royaume, honneur et gloire,
Il ne craignit pas Dieu ; c'est pourquoi, c'est notoire,
Dieu lui ravit son trône, et le jeta bien plus
Dans la crotte et la boue, humilié, confus.

" Son habitation fut avec des bourriques,
Il mangeait ! . . . Quoi ? . . du foin, et des chardons
étiques ;

Avec des animaux partageait ses loifirs
 Et cuvait avec eux tous ses vilains défirs,
 Jusqu'à ce qu'à la fin il apprit la puissance
 De Dieu . . . que s'affaissa sa hideuse arrogance ;
 Alors le Tout Puissant, ayant pitié de lui,
 Lui rendit son royaume et finit son ennui.

“ Toi, son fils, fus témoin de ces métamorphoses,
 Toi Balthazar tu fais à fond toutes ces choses,
 Et tu poses malgré comme un rebelle à Dieu,
 D'offenser sa grandeur semblant te faire un jeu !
 Hardiment, sans émoi, tu bus dans sa vaisselle,
 Ta femme et tes catins et leur vile sequelle
 Vous avez tous avec des vins délicieux
 D'une façon maudite honoré les faux Dieux,

“ Aussi doit t'advenir punition immense,
 Et de Dieu cette main t'annonce la vengeance,
 Crois-moi ces mots inscrits : *‘ Mane ! Tekel !
 Pharès !*

T'annoncent, Roi déchu, la fin de tes excès !
 Ton royaume est donné. Les Mèdes et les Perses
 Vont te punir bientôt de tes humeurs perverses.”
 Et cette même nuit le Roi fut égorgé,
 Et Darius lui prit son rang sans son congé !

Messeigneurs, vous pouvez tirer de cette histoire
 Cet exemple frappant qu'il importe de croire :
 C'est que la Seigneurie est mot vide de sens,
 Que souvent la Fortune est un vrai guet-apens,
 Car tous ces bons amis que donne la Fortune,
 Disparaissent soudain quand paraît l'infortune ;

Le malheur *subito* les change, m'est avis,
Si, qu'ils font bien souvent nos plus chauds
ennemis.

ZENOBIE.

Des Perfans ont écrit : “ La Reine de Palmyre,
La grande Zénobie, était, on peut le dire
Le type le plus beau de Royale splendeur,
Et n'eut point en ce monde une égale en valeur.”
Fière, elle descendait du sang des Rois de Perse,
Elle était très instruite, et de savant commerce,
Et bien que sa beauté n'éblouit pas les yeux,
Ne se vit port plus noble et plus majestueux.

Elle fuyait déjà dès sa plus tendre enfance,
Des femmes les loifirs, et dans sa pétulance
S'en allait dans les bois à la chasse aux oiseaux
Que vite elle tuait fort bien par Atropos !
Elle était si vaillante en acquérant de l'âge,
Qu'elle allait courre l'ours et le lion sauvage,
Qu'elle tuait souvent avec son coutelas,
Ou bien qu'elle étouffait simplement dans ses bras.

Elle traquait un ours jusque dans son repaire,
Et dans les monts la nuit s'en allait solitaire
Coucher sous un buisson ; elle luttait aussi
Contre n'importe qui, sans demander merci :
Ma foi ! rien ne pouvait lui résister en somme,
Si qu'elle fut garder fort bien, contre tout homme,
Et son noble pouvoir, et sa virginité,
Et jamais ne céda sa fière autorité.

Mais à la fin pourtant les gens de sa famille
Malgré son vif désir de rester toujours fille,
Lui firent épouser un Prince Odonatus,
Qu'elle honora long-temps d'un superbe refus.
Toutefois quand tous deux furent en mariage
Unis de par la loi, loin de se faire ombrage,
Ils vécurent, dit-on, dans la prospérité
L'un dans l'autre trouvant joie et félicité.

Si ce n'est cependant que cette Zénobie,
Qui n'avait rien du tout de semblable à Lesbie,
Ne consentit jamais que son époux courtois
Avec elle couchât plus d'une fois . . . par mois.
Son but était moral, honni soit qui le fronde !
Il était, c'est certain, d'accroître un peu ce monde ;
Aussi quand elle vit que son Odonatus
N'avait pas su lui faire un enfant par Vénus !

Elle lui *repermit*, de *retenter* la chose,
Ce que l'Odonatus *retenta*, je suppose,
Et puis elle attendit encor quarante jours,
Et puis lors *repermit* toujours, toujours, toujours
Que cet Odonatus *retenta* l'aventure,
Une fois seulement ;—“ ce n'était que luxure
Faire souvent joujou,” disait-elle, “ vraiment,
Et les hommes aimaient trop indiscrètement.”

Par cet Odonatus, malgré cette lubie,
Elle eut pourtant deux fils, la Reine Zénobie,
Qu'elle éleva fort bien, les bourrant de latin,
Aussi d'Egyptien, et de grec superfin :
Mais je viens maintenant au fait de mon histoire,

Dans l'univers entier, on n'eut pu, c'est notoire,
Trouver, en bien cherchant, un guerrier plus fameux,
Que n'était cette Reine au port majestueux.

Tout son riche attirail ne saurais le décrire,
Elle était en renom la Reine de Palmyre,
Tant pour ses vêtements, que pour ses bijoux d'or,
Pour sa vaisselle aussi !—Que vous dirai-je encor ?
Et quoi qu'elle eut un goût prononcé pour la chasse,
Elle aimait cependant les plaisirs de la classe ;
Distillant d'un rouleau d'énorme papyrus
Maintefois le savoir, et le suc des vertus.

Maintenant pour traiter en courant cette histoire,
Sachez le, Zénobie acquit beaucoup de gloire
En vainquant, soumettant avec Odonatus
Grand nombre de cités, imposant aux vaincus
Des tributs à payer pour les frais de la guerre,
Sans jamais les lâcher les tenant dans leur ferre ;
Et tant qu'Odonatus vécut, leurs ennemis
Furent toujours par eux subjugués et punis.

Quiconque veut favoir le succès de ses armes,
Contre le Roi Sapor, trouvera de grands charmes
En suivre le narré dans ce savant auteur
Qui conta ses exploits, qui conta son malheur,
Dans Pétrarque, en un mot, un maître en l'art d'écrire,
Et qui sur ce sujet écrivit, puis le dire,
Plus d'un sublime vers qui grava dans les cœurs
Ses très grandes vertus, et ses très grands malheurs.

Son Odonatus mort, cette Reine des Reines,
D'une main ferme tint de ses Etats les rênes,

Et se battit si bien contre ses ennemis,
Que bientôt il n'y eut plus dans tout le pays
Un seul prince, un seul Roi (soit dit par parenthèse),
Qui d'obtenir la paix certes ne fut fort aisé.
Si, que chacun d'entr'eux, pour n'être maltraité
Crut plus prudent d'entrer avec elle en traité.

Galien, Claudius, deux Empereurs de Rome
Ne pensèrent jamais lui disputer la pomme ;
Non plus l'Hyrcanien, ni l'Abyssinien,
Ni l'Arabe non plus, non plus le Syrien,
L'Egyptien non plus, ni le Roi d'Arménie,
N'eurent jamais désir de lui faire avanie,
De peur que de ses mains elle ne les vainquit,
Leur fit payer tribut, ou bien ne les occit.

Le fier Heremanno, Timolao son frère,
Ses deux fils, héritiers d'Odonatus leur père
Promenaient leur orgueil dans des habits fort beaux
De superbe drap d'or, et tout-à-fait royaux.
Mais la Fortune est femme, et par suite inconstante,
Ce qui fit que bientôt cette Reine puissante
Du haut de son pouvoir, du haut de sa grandeur,
Un triste jour, hélas ! tomba dans le malheur !

Quand mourut Claudius, comme Empereur de
Rome
Advint Aurélien, un héros, un grand homme.
Vers Zénobie alors ce courageux Romain
Avec ses légions fut se frayer chemin.
Après deux grands combats, il la mit en déroute,
Et quand elle fuyait interceptant sa route,

La prit, et dans les fers elle et ses deux enfants,
La mit, puis ramena ses soldats triomphants.

Dans le nombreux butin qui fut fait dans Palmyre
Ce grand Aurélien confisqua, dois le dire,
De la Reine déchuë, et le riche trésor,
Et son char merveilleux, son char incrusté d'or.
Et devant son triomphe elle marchait la Reine,
Ayant des chaînes d'or, mais supportant sa peine
Avec grande noblesse, et grande dignité,
Et portant haut son front empreint de majesté.

Qu'est la Fortune ? hélas ! Dire que cette Reine
Sur Rois, sur Empereurs qui trônait souveraine
Naguère, est à présent en spectacle aux regards
Surpris, émerveillés de flots humains épars.
Celle qui si long-temps porta le casque en tête,
Marche près du vainqueur de sa propre conquête ;
Celle qui se parait d'un sceptre orné de fleurs,
N'a plus qu'une quenouille humide de ses pleurs.

NERON.

Quoiqu'aussi vicieux que démon puisse l'être,
Néron de l'univers n'était pas moins le Maître,
Suétone le dit, sa domination
Du midi s'étendait jusqu'au septentrion.
De rubis, de saphirs, aussi de perles blanches
Ses vêtements étaient cousus jusques aux manches,
Car il se complaisait ce chenapan fameux
Dans un luxe inoui de bijoux précieux.

Jamais un Empereur ne fut sur cette terre
Plus avide que lui du clinquant éphémère,
Plus qu'un seul jour il n'eut voulu porter jamais
Le même vêtement, fut-il beau, fut-il frais ?
Pour pêcher dans le Tibre, il avait d'aventure
Des filets de fil d'or de fine contexture,
Toutes ses volontés avaient force de loi,
Car la Fortune était son esclave, ma foi !

Pour ses menus plaisirs il incendia Rome.
Pour voir comme en mourant pouvait crier un
homme,
Il fit un certain jour tuer maint sénateur ;
Il égorgea son frère ; il séduisit sa sœur ;
De sa mère trois fois il fit ouvrir le ventre
Pour voir, horreur ! l'endroit où, comme dans un antre,
Il fut conçu, le monstre ! et nulle larme aux yeux
Du cruel fils ne vint devant ce fait hideux !

Mais il dit seulement : " Ma foi, je le proclame,
Ma mère, en son vivant, était fort belle femme ! "
Et ce fut regardé merveille en vérité
Qu'il voulut à sa mère accorder la beauté.
Puis il se fit donner du vin vieux de Falerne,
Et puis à sa santé le but d'un air paternel.
Quand le crime se vautre ainsi sous le pouvoir,
L'humanité long-temps gémit sans nul espoir.

Cet ignoble Empereur il eut dans son jeune âge
D'un mentor accompli l'admirable avantage,
De la moralité qui fut la fleur des pois,
Si nous en rapportons aux livres d'autrefois.

Aussi tant que sur lui ce mentor eut maîtrise,
Ce Néron fut soumis, de politesse exquise,
Si qu'en lui l'on n'eut pu deviner l'Empereur
Parjure, incestueux, assassin et voleur !

Ce Sénèque dont parle, et qui fut un grand homme,
Un des plus grands, je crois, dont put s'honorer Rome,
Avait dit à Néron un jour : " Qu'un Empereur
De la vertu devait posséder la grandeur,
Et détester surtout l'affreuse tyrannie."
Pour ce propos, traité par lui de félonie,
Néron le fit saigner des deux bras dans un bain,
Pour se débarrasser de son esprit taquin.

Contre son précepteur Néron dans sa jeunesse
S'était souvent montré d'humeur assez diablette,
Et puis de son humeur avait eu du chagrin,
" Il en était fâché," disait-il, le gredin !
Néanmoins ce Sénèque, un brave homme, un vrai
sage,
Quand de Néron lui vint de mourir le message,
Plutôt qu'autre tourment choisit ma foi le bain,
Et noya dans ses eaux son grec et son latin.

Voilà qu'un beau matin madame la Fortune
Trouva que de Néron l'âme était trop commune
Pour soutenir dès lors plus long-temps son orgueil,
Et se dit : " De son sort pardi ! je me bats l'œil,
Protéger ce vilain, de ma part est godiche !
A ce bel Empereur faisons donc une niche,
Culbutons le soudain cet infâme assassin,
Et dans son propre sang qu'il se baigne à la fin !"

Et le peuple aussitôt, tout le peuple de Rome
Contre ce vil Néron surgit comme un seul homme !
Et quand il vit cela, cet affreux paltoquet
S'en fut à son palais pour éveiller le guet.
Mais bien qu'il cria fort, mais bien qu'il frappa vite,
Onc ne lui répondit, esclave ni vélite ;
Si bien que s'entendant jeter la porte au nez,
Il s'en fut au galop, c'est vous en dire assez.

Et le peuple criant de plus fort, de plus belle,
Ces cris de ce Néron troublèrent la cervelle,
Car il entendait bien, mêlé de maint juron :
" A bas le chenapan ! à bas ! à bas Néron !"
Alors cet Empereur dans sa lâche colère
A ses Dieux maintenant faisait une prière ;
C'est que l'incestueux, l'affassin, le voleur,
Le parjure, le monstre il avait peur ! bien peur !

Si qu'en cherchant partout une caverne, un bouge
Pour s'y réfugier, — auprès d'un grand feu rouge
Il vit dans un jardin deux rustres se chauffant,
Et dans son désespoir vous les apostrophant,
Il les pria tous deux d'une manière honnête,
D'être assez bons garçons pour lui couper la tête,
Puis après de jeter son corps occis au feu.
Dit la Fortune alors : " Enfin le monstre est feu !"

HOLOFERNE.

JAMAIS sous aucun Roi ne se vit Capitaine
 Qui fut plus fort, et qui courant tout d'une haleine
 Soumit plus de cités, fut de plus fier renom
 Qu'Holoferne, d'alors certes le plus beau nom.
 Il était boursoufflé d'orgueil, je dois le dire,
 Mais c'est que la Fortune avait si doux sourire
 Pour lui, que se croyant ce grand coupe-jarret
 A jamais son amant, de tout il se moquait.

Non seulement le monde en avait vraiment crainte,
 Parcequ'il pressurait dans son horrible étreinte
 De tous la liberté, les biens, l'argent, et l'or,
 Mais parce que pour lui Nabuchodonosor
 Etant le Seigneur Dieu,—chacun selon son dire,
 Devait ou l'adorer ou subir le martyre.
 Or sauf à Béthulie où Joachim trônait,
 De peur d'être pendu, partout on adorait

Nabuchodonosor ! . . . Mais écoutez le reste :
 Voyez comme s'y prit la vengeance céleste !
 Dans sa tente gifait après joyeux déduit
 Parmi ses officiers Holoferne une nuit,
 Ivre mort en son lit ; quand Judith une
 femme !
 Vous lui coupa la tête ; et tranquillement dame !
 La mettant dans son sac, regagna son logis
 Laisant cet Holoferne absolument occis !

ANTIOCHUS.

D'ANTIOCHUS que sert de rappeler le lustre ?
Puisque ce grand méchant fut surnommé l'Illustre !
Que sert de vous narrer sa haute Majesté
Et son stupide orgueil si haut collet monté :
Ouvrez l'histoire sainte, article : Machabées ;
De vers Jérusalem voyez ses enjambées,
Et vous saurez pourquoi de sa prospérité
Il tomba dans la peine et dans l'adversité !

Il était tellement boursofflé de jactance,
Que montait jusqu'aux cieux sa superbe arrogance,
Et qu'il croyait pouvoir atteindre à Jupiter
Et courber sous son joug tous les flots de la mer.
Il détestait surtout le peuple Israélite,
Et pour l'exterminer tout lui semblait licite,
Aussi le traquait-il vivement en tout lieu
Pensant qu'impunément il pouvait braver Dieu.

Parce qu'un certain jour Nicanor, Timothée
Reçurent par les Juifs une énorme frottée,
Il conçut tant d'ennui contre le peuple hébreu,
Qu'il se fit préparer son char, et jura Dieu
Que sur Jérusalem voulant cuver sa rage
Il allait de ce pas la réduire en servage,
Mais il fut déconfit bientôt l'Antiochus,
Et se trouva lui-même en état de blocus.

Pour sa punition la Puissance Invisible
De Dieu, sur lui tomba de façon si terrible,

Qu'un feu caché tordait et mordait ses boyaux,
Et lui faisait souffrir d'intolérables maux.
Et la punition n'était pas trop sévère
Pour ce Roi qu'aveuglait une injuste colère,
Et qui, nargue des maux ! ne voulut s'abstenir
De son intention, dont il eut dû rougir.

Car sur le champ il fit prévenir son armée,
Mais la gloire s'en va bien souvent en fumée ;
Et d'un seul souffle Dieu diffusa son orgueil
En lui faisant d'un coup visager le cercueil.
Il tomba de son char, une horrible blessure
Lui déchirant le corps, il ne put d'aventure
Tout meurtri qu'il était, jamais plus chevaucher ;
Dans une chaise était porté ce vil boucher.

De Dieu le poursuivit tellement la vengeance,
Que sur son corps pourri des vers l'affreuse engeance
Pullulait et grouillait, grouillait et pullulait,
Si que ce Roi puissant énormément puait ;
Et que ceux de sa cour, et même sa ménie
Se trouvaient obligés lui fausser compagnie :
En s'infectant lui-même, il connut, cet oseur,
Qu'il était châtié par la main du Seigneur.

Ce vil Antiochus débauché sans vergogne,
Devint pour son armée une sale charogne,
Si que tous ses soldats par l'odeur chiffonnés,
Le fuyaient comme peste, en se bouchant le nez ;
Très misérablement, en battant la campagne
Il périt ce brigand au haut d'une montagne,
Rongé de son vivant par les vers du cercueil,
Juste punition de son stupide orgueil !

ALEXANDRE.

D'ALEXANDRE le Grand chaque homme, c'est notoire,
S'il n'est plus un enfant connaît la large histoire,
Il vainquit en courant tous les peuples divers,
Et rendit son vassal tout ce vaste univers.
De l'homme il abattait la stupide arrogance,
Partout où se montrait sa terrible puissance ;
Aussi de tous côtés les bons et les mauvais
Venaient-ils à l'envi vers lui quérir la paix.

De tous les conquérants ce fut le plus grand certe,
Pour lui la renommée eut toujours porte ouverte,
Car vrai le monde entier a tremblé devant lui.
Son renom fut si grand qu'on en parle aujourd'hui !
C'était la fleur des pois de la chevalerie ;
Hors les femmes, le vin, la polissonnerie,
Il était vertueux : c'était un fier à bras
Ne se mouchant du pied, très friand de combats.

A quoi me servirait vous dire les histoires
Des Princes et des Rois dont il huma les gloires,
A quoi bon vous parler du sort de Darius,
De mille autres encor par lui toujours vaincus ?
Je dis que son grand nom alla de par le monde
Des poètes du temps éveiller la faconde,
Et si voulais parler de tous ses grands exploits
Je ferais à parler un an, ou deux, ou trois.

“ Pendant douze ans, huit mois, il régna, ” dit
Plutarque,

“ Ce fut de son vivant un très puissant monarque :
Fils de Philippe il fut généreux et courtois,
Et certes le plus grand des héros d'autrefois.”
Qui l'eut pensé jamais, hélas ! noble Alexandre !
Que par tes propres gens un jour dans une esclandre
Victime du poison, tu tomberais occis
Et deviendrais un as, toi qui fus double fix !

Qui me fournira donc de larmes un déluge
Pour pleurer ce héros tombant dans le grabuge
Occis, empoisonné sans rime ni raison,
Quand son Empire avait un si vaste horizon,
Qu'il reculait toujours grand qu'était son courage !
Qui m'aidera narrer un si cruel outrage !
Ma foi ! je concluerai pour ma péroraison,
Que c'est vraiment affreux se servir de poison !

JULES CESAR.

PAR la virilité, la force et la sagesse,
Par un génie immense, aussi par la souplesse,
D'une humble extraction jusques à la grandeur
César fut s'élever conquérant et vainqueur.
Il soumit l'occident, et par mer et par terre,
Et le rendit de Rome esclave tributaire ;
De Rome ensuite il fut le premier Empereur,
Jusqu'à ce qu'on l'occit ce grand triomphateur.

Puissant Jules César ! qui dans la Thessalie
Courant sus à Pompée, a su, point ne l'oublie,
Forcer ses preux et lui dire : " Fouette cocher !
En Egypte, il nous faut, vite aller nous cacher !"
Profitant outre ça de ta bonne fortune
Pour brider l'orient, river son infortune,
Attifer ses malheurs pour servir tes desseins,
Et tout affujettir pour mieux plaire aux Romains !

Je veux pourtant laisser ta gloire impériale
Un peu, César, pour voir les suites de Pharsale,
Et pleurer sur Pompée, un noble gouverneur
De Rome, et ton beau-père, et ton compétiteur.
Pourquoi faut-il hélas ! que Ptolémée, un lâche
De le faire tuer ait entrepris la tâche,
Dans l'espoir odieux qu'un meurtre sans pudeur
Pourrait lui rapporter, ô César ! ta faveur ?

De nouveau donc César vainqueur revint à Rome
Où certe il eut un beau triomphe le grand homme !
Mais voilà que Brutus, ainsi que Cassius
Guignent pour ce César le fort de Romulus ;
Et bien secrètement, ont, c'était difficile,
Contre lui conspiré, d'une façon subtile ;
Ayant soin de fixer par avance le lieu
Où chacun occirait ce héros, demi-Dieu.

Or, ce Jules César, non pas par gloriole,
Mais selon sa coutume, il monte au Capitole ;
Alors soudainement Cassius et Brutus

Le percent de poignards : que vous dire de plus ?
On le raconte, il eut du coup vingt-trois blessures
Qui n'étaient certes pas que des égratignures ;
Il ne poussa qu'un cri, qu'un seul, pas un de plus,
Et dit tout uniment : " Et toi mon fils ! Brutus ! "

Ce Jule avait le cœur si vertueux, si mâle,
Qu'encore qu'il sentit déjà le dernier râle,
Il s'entoura si bien des plis de son manteau,
Avec tant de décence, et c'est vraiment fort beau,
Qu'aucun ne vit, c'est sûr, ce qu'on cache à la vue,
Tant qu'on n'est pas réduit à l'état de statue ;
Ce trait prouverait seul que ce grand Empereur
De son vivant toujours respecta la pudeur.

Lucain et Suétone ont écrit cette histoire,
Valérius aussi, si j'ai bonne mémoire,
Depuis A jusqu'à Z. Ces deux très grands héros
Après de grands bonheurs, ont eu de fort grands
maux ;
Mais la Fortune est femme, et par suite inconstante,
Et c'est un Merle blanc que la trouver constante :
Nul ne doit se fier par trop à ses faveurs,
Témoins, vous le voyez, ces plantureux vainqueurs !

CRESUS.

Ce très riche Crésus, jadis Roi de Lydie,
Et que craignait Cyrus comme une maladie,
Un triste jour pour lui fut pris par son orgueil,

Et conduit au bûcher, . . . mais étant sur le feu
 Du dit bûcher, advint une averse si rude,
 Que le feu s'éteignit contre son habitude :
 Il fut ainfi sauvé ;—mais à son traquenard
 La Fortune le prit ; il fut pendu plus tard.

Echappé du bûcher ce riche pauvre hère
 N'eut rien de plus chaud que recommencer la guerre,
 Il croyait que puisque la Fortune à ses vœux
 Avait été propice, il devait être heureux
 Désormais sans conteste. Et puis il eut un rêve
 Si beau pendant la nuit, que sans prendre de trêve,
 A sa vengeance il mit en entier tout son cœur,
 Croyant que ce beau rêve était en sa faveur.

Il rêva qu'il était juché sur un bel arbre,
 Que le grand Jupiter bien que froid comme un marbre,
 Lui lavait le côté, le devant et le dos,
 Et que pour le sécher Phœbus fort à propos
 Avec un grand respect lui tendait les touailles,
 Ce qui lui réchauffait gentiment les entrailles.
 De science Crésus sachant sa fille un puits
 Lui dit : “ Explique-moi ce rêve fille . . . ” et puis

La fille dit : “ Papa l'arbre, en donne mon pleige,
 Veut dire un haut gibet : Jupiter de la neige,
 De la pluie, et Phœbus ses touailles en main,
 Veut dire les rayons du soleil, c'est certain.
 Donc tu seras pendu, vois-tu, papa ; la pluie
 Te lavera le corps pour que Phœbus l'essuie.”
 Sa fille on l'a nommait Phanie, ainfi lui dit
 Ce qui le menaçait, c'est dans un livre écrit.

Et pendu fut Crésus, ce roi riche et superbe ;
 Et mort il ne valut certes pas un brin d'herbe.
 De fait la tragédie est un *de profundis*
 Où les Rois, les Tyrans dans leur *in extremis*
 Pleurent sur tous les tons, souvent au clair de lune,
 Le croc-en-jambe que leur donne la Fortune,
 Quand on la croit fixée elle vous fait faux bond,
 Et se dérobe à vous en se voilant le front.

PIERRE D'ESPAGNE.

O NOBLE Pierre ! ô toi la gloire de l'Espagne !
 La Fortune long-temps ne fut pas ta compagne,
 Quoiqu'elle te plaçât si haut en Majesté !
 Les hommes doivent bien, c'est une vérité
 Déplorer ton trépas. Ton vil batard de frère
 Dans sa tente un beau jour t'égorgea, chose claire,
 Par laide trahison ; et pour te succéder,
 A te voler tes biens osa se dégrader.

Celui qui le trama l'abominable piège
 Dans ses armes portait sur un blanc champ de neige
 Une Aigle noire avec un flamboyant Lion ;
 Ce fut là l'artisan de la lâche action :
 Non pas Olivier et non pas non plus Charle,
 Tous deux braves, loyaux, comme l'histoire en parle
 Mais bien le Ganalon d'Armorique, je crois,
 Corrompu par de l'or, pour occire des Rois !

PIERRE DE CHYPRE.

PIERRE de Lusignan qui prit Alexandrie
Par ta haute maîtrise et ta chevalerie,
A maint payen tu fis, Grand Roi, bien du bobo,
Ce qui des tiens pourtant te valut le haro !
Fortune ainsi tu fais parfois tourner ta roue,
D'un trône tu nous fais basculer dans la boue,
Car tes gens, ils t'ont fait passer le goût du pain
Dans ton lit, méchamment, avant le lendemain !

BARNABAS VISCONTI.

BARNABAS Visconti de Milan la superbe,
Qui fort long-temps fut Duc, quoique d'humeur
acerbe,
Ne dirai-je donc pas dans ces vers tes malheurs,
Puisque tu sus grimper au sommet des grandeurs ?
Un des fils de ton frère, et qui mieux est ton gendre,
T'a fait en sa prison, un certain jour descendre,
Pour y trouver la mort ; mais ne fais pas comment,
Si ce fut par le fer ou le poison vraiment ?

UGOLIN DE PISE.*

NULLE langue ne peut, tant elle est douloureuse,
Du preux Comte Ugolin narrer la mort affreuse.
Non loin de Pise on voit encor surgir la tour
De la prison où fut mis ce Comte un beau jour,
Avec ses trois enfants, dont l'aîné, c'est notoire,
Était à peine âgé de cinq ans, dit l'histoire.
Fortune ! hélas ! c'était odieux, inhumain,
Que mettre oiseaux pareils en un lieu si vilain.

Il était condamné ce Comte à barbe grise
A mourir en prison ; car l'Evêque de Pise,
(Son nom était Roger), un fatané coquin !
Avait d'un faux rapport flétri cet Ugolin,
Si que le peuple outré se rua d'aventure
Sur le calomnié, qui pour sa nourriture,
Avait si peu, si peu pour ses enfants et lui
Qu'il lui fallut mourir et de faim et d'ennui.

Voilà qu'il arriva qu'il entendit par chance
A l'heure où le geolier apportait sa pitance,
Ce geolier qui fermait la porte à double tour,
Il conclut de cela qu'à compter de ce jour
On le laissait mourir de faim le pauvre diable,

* Nous faisons observer ici que l'artiste qui a illustré ce conte a dû suivre la version donnée par Chaucer de préférence à celle de Dante.—*Note du Traducteur.*

Et ce triste penser lui fut désagréable :

“ Hélas ! ” dit-il, “ hélas ! pourquoi donc suis-je né ? ”

Et là dessus pleurant il fut moult chagriné.

Son enfant le plus jeune, en voyant sa misère,
(Il n'avait que trois ans), lui dit : “ Pourquoi, cher
père !

Pleurez-vous donc ainsi ? Quand viendra le
geolier ?

Un aussi long retard commence à m'ennuyer.

Je te dirai, papa, que la faim me galope,

Si ça dure long-temps, vais tomber en syncope :

Plût à Dieu maintenant que je pusse dormir,

‘ Qui dort dine, ’ dit-on, ‘ c’est mieux que de languir. ’ ”

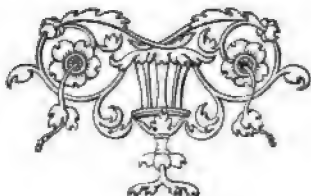
Ainsi de jour en jour cet enfant se lamente
Dans des maux inouis, dans une fièvre ardente,
Jusqu’à ce qu’à la fin : “ Je meurs, cher père, adieu ! ”
Dit-il, “ console-toi, je vais voir le bon Dieu ! ”
Et quand il vit cela ce trop malheureux père,
Il se mordit les bras dans sa vaine colère,
Disant : “ Fortune ! à toi j’impute mes douleurs,
Ta roue en tournant mal a causé mes malheurs ! ”

Les deux enfants restant, voyant ainsi leur père
Se mordre à belles dents dirent : “ N’est nécessaire
Papa de te manger, mange-nous tout d’abord
Ni mon frère ni moi ne plaindrons notre sort ;
Tu nous donnas, papa, n’est-ce pas l’existence,
Reprends donc notre chair, mange à ta suffisance ! ”
Ainsi parlèrent-ils. Un jour ou deux après
Les chers petits enfants, ils étaient *ad patres !*



“ Je meurs, cher père adieu !”
Dit-il, “ console-toi je vais voir le bon Dieu !”
Page 250.

Mourut ainfi de faim en dernière analyfe
 Pleurant fes trois enfans cet Ugolin de Pife ;
 Car la Fortune fut, pour le dire en paffant,
 Bien mégère pour lui Comte autrefois puiffant :
 En voilà que je crois une de tragédie !
 Si vous en voulez plus lîfez la mélodie
 Qu'en admirables vers Dante l'Italien
 Ecrivit fur ce texte ; il écrivit fi bien !





PROLOGUE DU PRETRE DE L'ABBESSE.



H !” dit le Chevalier, “ cessez,
cessez, Messire,
Nous en avons assez, plus qu’assez
à vrai dire ;
Car un peu de chagrin, c’est mon
avis du moins,

C’est assez pour chacun, la vie a tant de soins !
Pour moi, je vous l’avoue, en bonne conscience
Je ne saurais entendre avec indifférence
Parler de tous les gens, qui du haut des splendeurs
Tombent soudainement au fin fond des malheurs,
Et sont à leurs tourments, à leurs douleurs en proie ;
Tout cela n’est pas gai. Mais c’est sujet de joie
De voir un pauvre diable arriver au bonheur,
Et d’un très humble état monter à la grandeur.
Un pareil conte au moins fait voir la vie en rose,
Ça vaut mieux que broyer du noir, que je suppose !”

“ Oui,” fit notre Hôte, “ par la cloche de St. Paul
Le bagout de ce Moine, il ne vaut pas un sol !

Il nous a raconté comment d'un noir nuage
La Fortune parfois se couvre le visage,
Il nous a raconté de tragiques horreurs,
Qui ne sont certes pas pour plaire aux auditeurs ;
Et d'ailleurs à quoi bon se lamenter sans cesse
Sur des faits accomplis ! car c'est une tristesse,
C'est un ennui pour tous que ne devons souffrir,
Que d'entendre toujours crier, gémir, mourir.
Messire Moine, assez, assez de ces grimoires,
Toute la compagnie a trop de vos histoires ;
De semblables discours ne valent un fêtu,
C'est bien plus embêtant ma foi que la vertu !
Adonc, Messire Moine, à vous qu'on nomme Pierre
Moi l'Hôte, ici vous fais de tout cœur la prière
De nous dire autre chose, et de plus gais propos,
Car foi d'homme ! n'était le drin drin des grelots
Qui de tous les côtés pendent de votre bride,
Je l'avouerai, vraiment, car suis d'humeur candide,
De sommeil et d'ennui fusse de mon cheval
Tombé dans un borbier, tant avez conté mal.
Si que, pour moi du moins, la fin de votre histoire
Fut restée à néant. Or, 's'il n'a d'auditoire
Un prêcheur fera bien rengainer son sermon,
Disent les Clercs, 'eut-il tout l'art d'un Salomon :
Car prêcher au désert quand nul ne nous écoute,
C'est montrer des couleurs à l'œil qui n'y voit goutte !
Je m'y connais assez, pour savoir mordicus !
Que contes bien narrés sont toujours bien venus

* Nous pensons que ce vers du traducteur s'applique au long conte de Mélibée, dans lequel Madame Prudence est vertueuse *usque ad nauseam* !—Note de l'Editeur.

A mon oreille, qui les aime et ne s'en lasse ;
Allons, Messire, allons ! un conte sur la
chasse !”

“ Nenni dà !” dit le Moine, “ ai vidé mon coffret,
Qu’un autre maintenant conte ainsi que j’ai fait.”

Lors dit notre Hôte, avec un ton plein de rudesse,
En s’adressant soudain au Prêtre de l’Abbesse :
“ Ça près de moi, toi Prêtre, approche Sire Jean !
Voyons, raconte-nous, vite selon mon plan,
Quelque chose de gai, fois amusant, allègre,
Bien que ta roffe soit bien vilaine et bien maigre.
Mais qu’est-ce que cela ? si le pauvre animal
Chevauche doucement, et va d’un pas égal ?”

“ Messire Hôte,” répond le Prêtre de l’Abesse,
“ Je veux être blâmé si je n’ai de lieffe !”
Et sans plus de délai, ce brave sire Jean
Du conte que voici déroula le ruban.





CONTE DU PRETRE DE L'ABBESSE.



NE Veuve assez pauvre,—assez
riche d'années,
Non loin d'un bois vivait ses
destinées,
Dans une humble chaumière, assise
en un vallon,

Où sévissait d'ailleurs rarement l'aquilon.

La Veuve dont ici je raconte l'histoire,
Depuis la mort de son époux,
Menait une vie, entre nous,
Digne, simple, et fort méritoire ;
Car ses rentes et son bétail
Etaient en gros comme en détail
Fort peu de chose,

Mais son économie étant, je le suppose,
Fort grande, et fort grand son travail,

Elle venait à bout, en vivant de brouilles
De se nourrir, ainsi que ses deux filles.

On n'eut pu voir en son bercail
Qu'une seule brebis, trois vaches, trois truies.

Aux murs de sa maison pendaient noires suies,
Surtout dans la chambre d'en bas
Où la Veuve prenait ses maigrelets repas.
Jamais n'entra chez elle une sauce piquante,
Aucun morceau friand dont le seul aspect tente,
Sa nourriture était à l'avenant
De sa cotte,—costume un peu trop permanent.
Le trop manger jamais ne la rendit malade,
Contre la maladie on a sûre parade
Lorsque toujours on mange peu,
Et qu'on ne boit que l'eau, le vin blanc du bon Dieu.
Contentement du cœur est fort bonne hygiène,
Qui nous tient le corps en haleine.
La goutte donc n'eut pu l'empêcher de danser,
Si la vieille à la danse eut voulu se lancer.
De lait et de pain bis sa table était servie,
Un morceau de bacon, des œufs, voilà la vie
De cette Veuve au jour le jour.

Auprès de sa chaumière était sa basse cour
Toute de lattes entourée,
Et vraiment très bien aérée ;
Un fossé sec se voyait au dehors,
Il en défendait les abords.
Dans cette basse cour était une merveille,
On peut le dire, à nulle autre pareille,
Un Coq surnommé Chanteclair,
Qui pour coqueriquer dans toute la contrée
N'avait pas son égal ; c'était le Jupiter
Des Coqs vivant sous la voûte éthérée ;
Sa voix avait des sons plus pleins et plus foyeux
Que l'orgue de l'église au chant majestueux ;
Et son coricoco vibrait de sa logette

Plus certain que d'un couvent la clochette.
 Par nature il savait quand arrivait l'été,
 Si qu'il chantait,—c'était un *benedicite* !
 Rouge comme corail était sa crête altière,
 Elle était crénelée, arrogante et guerrière.
 Son long bec était noir, mais d'un beau noir, bien pur,
 Et sa jambe et sa patte étaient couleur d'azur,
 Ses ongles blancs de belle transparence,
 Sa couleur or bruni d'admirable nuance.

Ce gentil Coq avait sous son gouvernement
 Sept Poules, tout autant, pour son amusement ;
 C'étaient ses sœurs et ses amantes,
 Et leurs robes de soie et d'or étaient charmantes.
 Celle parmi les sept qui sur son joli cou
 Avait collier plus beau que tout l'or du Pérou,
 Et qui de ses appas certe était très fierotte,
 Avait pour nom la belle Pertelote.
 Elle était très courtoise, avait un air discret,
 Était fort sociable, et si bien se tenait
 Depuis qu'elle avait eu sa première semaine,
 Que Chanteclair l'aimait d'une ardeur souveraine,
 Si que jamais il ne se trouvait mieux,
 Qu'en faisant avec elle un colloque amoureux,
 Aussi fallait-il voir quelle elle était sa joie,
 Quand le matin à son amour en proie,
 D'un vif coricoco pour hâter son réveil
 D'avance il saluait le lever du soleil.

Dans ce temps là, me le suis laissé dire,
 Les bestiaux, les oiseaux,
 Les végétaux, les animaux
 Tout ça, parlait, chantait et même pouvait rire.

Or, voilà qu'il advint à l'aube d'un beau jour
Comme ce Chanteclair trônait parmi sa cour
Sur le haut degré d'une échelle,
Ayant auprès de lui Pertelote la belle,
Que le dit Chanteclair se mit à ramager
Comme quelqu'un qui flaire un horrible danger
Dans un cauchemar, dans un rêve.
La belle Pertelote en l'entendant ainsi,
Roucouler et glouffer, lui dit : " Qu'est donc ceci ?
Qu'avez-vous donc cher cœur que vous ne donniez
trève
A ce roucoulement qui vient on ne sait d'où,
Vous êtes un dormeur forcené, mon bijou ! "

Chanteclair répondit : " Excusez-moi, Madame,
Ne le prenez surtout pas à mal . . . sur mon âme,
Je rêvais que j'étais dans bien mauvais pétrin,
Si que mon cœur en est tout froissé ce matin.
Que Dieu," fit-il, " de moi détourne cet orage,
Et protège mon corps de si vilaine cage.
Je rêvais comme quoi me promenant un jour
Tranquillement, dans notre basse cour,
J'avisai tout à coup sortant d'une cachette
Un animal, espèce de levrette,
Qui, le monstre ! voulait s'emparer de mon corps
Et me tuer, malgré mes vains efforts.
Sa couleur, à vrai dire, était fort indécise,
Un peu jaune, un peu rouge, aussi quelque peu grisé ;
Ses oreilles étaient couvertes d'un poil noir,
Son museau très petit, il faisait mal à voir !
Ses deux yeux flamboyants paraissaient des lanternes,
Et rendaient les miens ternes ;

Ah ! je frissonne encor pensant à ce danger,
C'est ce qui m'a fait ramager."

"Avoi!" dit Pertelote, "Avoi! sans cœur!" dit-elle,
" Par le Dieu qui m'entend vous avez en ce jour
Perdu mon cœur et mon amour,
Et comme suis et belle et faite au tour,
Le jeu pourtant en valait la chandelle !
Mais je ne puis aimer un poltron par ma foi,
Donc je le dis encore : Avoi !
Car moi j'en appelle à mon sexe,
Toute femme dira que ce qui plus la vexe,
C'est d'avoir vertuchoux
Un poltron pour époux.

Toutes nous désirons quand faisons vos conquêtes,
Messieurs, avoir en vous, non des fots, non des bêtes,
Mais des maris vaillants, riches et généreux,
Avars ni vantards, ni trop avantageux :
Comment osez-vous dire à moi votre maîtresse
Que quelque chose au monde vous oppresse,
En un mot que vous avez peur ?
D'un homme donc, n'avez-vous pas le cœur,
Quoique vous en ayez la barbe ?
Avoi ! mon cher ! allez prendre de la rhubarbe ! . .
Et sur quoi basez-vous encor votre frayeur ?

Sur un vain songe,
Et vous savez pourtant que tout songe est mensonge,
Qui ne provient le plus souvent
Que de se trop goinfrer, défaut d'un bon vivant,
Qui cause des vapeurs, plus une plénitude
D'âcres humeurs, j'en ai la certitude.
Ce songe dont vous vous plaignez
Dont à tort vous vous effrayez

Vient du trop plein de votre bile,
Pour deviner cela point ne faut être habile.
Or sachez que les gens bilieux, tous pardi !
Depuis dimanche soir jusques à samedi,
Rêvent de feux follets, de lutins, et de diables,
De taureaux enragés, de monstres incroyables
 Qui veulent les mordre et happer,
Desquels ils ont toujours grand' peine à s'échapper ;
Voilà ce que produit la bile et l'humeur noire,
Et des vaisseaux sanguins l'humide sécréttoire.
Je pourrais vous parler de bien d'autres humeurs,
Qui font qu'en son sommeil un homme a des vapeurs
 Qui parfois lui causent dommage,
Mais voulant abréger, n'en dirai davantage,
 Si ce n'est pourtant que Caton,
 Et Caton certe était un sage,
 Ne croyait point aux songes, nous dit-on.
De côté, maintenant, laissons ce verbiage,
Messire," lui dit-elle, " et parlons positif,
 Il vous faut prendre un laxatif ;
Oui, pour l'amour de Dieu, sur ma foi, sur mon âme,
 Un laxatif, voilà votre dictame.
 Lorsque l'on a la bile en mouvement,
 Ce n'est le cas faire du sentiment,
Mais bien de se purger, on ne saurait mieux faire ;
Et comme n'avons pas ici d'apothicaire,
Je vous indiquerai pour obvier au mal
Deux herbes qui seront pour vous un cordial
 Tout en vous tenant diantre !
 Libre le ventre ;
Et ces herbes vraiment j'ai mille raisons pour
 Les trouver dans la basse cour.
N'allez pas faire fi d'à ! de mon ordonnance,

D'être très bilieux vous avez l'apparence,
 Gare que le soleil en son ascension
 En vous trouvant replet d'humeurs âcres et chaudes,
 Ne vous donne un beau jour une indigestion,
 Et que ne puissiez plus après ça chanter laudes.
 Pendant un jour ou deux aurez des digestifs

De vers—après prenez vos purgatifs,
 Du fumeterre, et de la centaurée,
 Des graines de sureau, des graines de cormier ;
 Et ne vous effrayez pas de la diarrhée,
 N'avez-vous pas tout près notre tas de fumier !
 Ajoutez à cela quelques feuilles de lierre,
 Et de nouveau bientôt pendrons la crémaillère,

Pour festoyer avec gaité
 Votre retour à la santé ;
 Soyez allègre, époux ; au nom de votre père !
 Ne prenez plus à mal l'innocente chimère
 Des songes d'une nuit d'été !”

“ De votre grand savoir, à vous merci, Madame !”
 Dit Chanteclair ; “ toutefois Dom Caton,
 Qui regardait un songe aussi peu qu'un toton
 Quoiqu'il fut sage, a bien pu sur mon âme,
 Errer, car errer est humain,
 Dit un vieux proverbe latin.
 De maints auteurs fameux dans les livres, on trouve
 Plus d'une assertion qui prouve
 Qu'un songe est quelquefois un avis solennel
 Qui nous est donné par le ciel.
 Ce dire il n'est du tout besoin qu'on le démontre
 Par arguments, car plus d'un fait en montre
 En ce monde la vérité.

L'un des plus grands auteurs que certe on puisse lire,
Qui des lettres porta très haut la dignité,
Cicéron, je dois vous le dire,
Raconte que deux compagnons jadis
Se mirent en chemin pour un pèlerinage,
Pensant, comme ils étaient amis,
Egayer entr'eux le voyage.
Voilà qu'en une ville ils arrivent le soir,
Où se trouvait de gens si grande multitude,
Si peu d'hébergements, qu'ils ne purent avoir
Un logement pour deux, selon leur habitude.
Or, dans un cas pareil nécessité fait loi,
Et chacun des amis dut trouver un chez soi
Pour cette nuit ; si bien que l'un dans une étable
Au fin fond d'une cour, endroit peu confortable,
Dût se caser, pendant que le hazard
Qui nous gouverne tous, et qui fait notre part,
Car c'est toujours là sa méthode,
Faisait trouver à l'autre un logement commode.

Voilà que bien long-temps avant qu'il ne fut jour
Celui-ci dans son lit rêve soudain ce rêve :
Comme quoi son ami sans lui donner de trêve
Lui criait : ' Viens !—Au fin fond de la cour,
De bœufs dans une étable,
Endroit affreux et misérable,
Je vais être égorgé ; mon ami, viens, accours,
Ou bien c'en est fait de mes jours !'
Cet homme aussitôt se réveille,
Mais aussitôt sorti du cauchemar affreux,
Il referme vite les yeux,
Tenant pour vaine, illusion pareille.

Cependant par deux fois ce songe vint à lui,
 Ebranlant sa raison, lui jeter de l'ennui.
 A la troisième fois son compagnon tout pâle,
 Lui dit comme en un dernier râle :
 ' Maintenant suis occis, vois mes larges blessures,
 De mon cerveau vois les fractures ;
 De bonne heure demain mon ami lève-toi,
 Près la porte de ville, assez près de l'octroi
 Tu verras de fumier une pleine charrette,
 Mon corps est là mis en cachette,
 Arrête hardiment charrette et conducteur,
 Vois-tu, mon or a causé mon malheur.'
 Alors il lui dit d'aventure
 Tous les détails du crime. Et c'était chose sûre !
 Car le matin aussitôt qu'il fit jour,
 Le rêveur éveillé s'en fut bien vite pour
 Rejoindre son ami. Le voilà dans l'étable.
 Il l'appelle trois fois ; lors le palefrenier :
 ' Votre ami, n'est plus là,' dit-il, ' chose incroyable,
 Il est parti ce matin le premier,
 Et maintenant doit être assez loin de la ville !'

Notre rêveur conçut des soupçons aussitôt,
 Mais quoiqu'ému, parut tranquille,
 Et sans ajouter un seul mot
 Devers l'octroi s'en fut. Il voit là la charrette
 Si bien décrite par le mort,
 Et par un courageux effort
 Voici que soudain il l'arrête :
 ' Mon compagnon,' dit-il, ' cette nuit fut occis ;
 Sous ce fumier les assassins l'ont mis,
 Vengeance ! vengeance ! justice !
 De ce crime vengeance, officiers de police !'

Et le peuple s'émut, et lors ayant jeté
A terre le fumier, on vit qu'en vérité
Au milieu du fumier tout sanglant, tout humide,
Gifait le mort déjà pâle et livide !

De Dieu par la permission,
Le meurtre toujours se découvre,
Quand bien même un voile le couvre
Pendant un an ou deux ; c'est ma conviction.
Donc on faisit le charretier de fuite,
Et le palefrenier avant qu'il ne prit fuite ;
Et par l'assassinat ces coquins confondus,
Haut par le cou furent pendus.

Ce fait tend donc à prouver que les songes
Sont à craindre parfois, et ne sont des mensonges,
Car j'ai lu dans le même auteur
(Et je ne blague pas, ma parole d'honneur !)
Que deux hommes ayant à faire un long voyage,
Qui de la mer exigeait le passage,
Furent forcés s'arrêter dans un port
Le vent ne permettant de s'embarquer à bord.
Or, un jour vers le soir il advint que la brise
Fraîchit, et que le vent d'une façon exquise
Souffla pour nos deux voyageurs,
Qui guillerets, du ciel escomptant les faveurs,
Allèrent se coucher bénissant leur étoile,
Pouvoir le lendemain mettre enfin à la voile.
Mais à l'un d'eux il arriva
Ce que voici par Jéhovah !
Il dormait quand soudain il aperçut un homme,
Près de son lit lui commandant en somme
De ne bouger : ' Si t'embarques demain

Tu feras,' lui dit-il, ' noyé, fois en certain !'
 A son réveil notre homme en bon apôtre
 Raconta vite ment à l'autre
 Ce qu'il avait rêvé le priant avec feu
 De rester pour l'amour de Dieu,
 Et de différer son voyage.
 Mais l'autre compagnon reprit d'un air railleur :
 'J'ai mon cher par trop de courage,
 Et surtout un trop vaillant cœur
 Pour m'effaroucher d'un vain songe;
 Un songe n'est rien que mensonge ;
 A chaque instant rêvons de singes, de hiboux,
 Et de sujets plus ou moins fous
 A réaliser impossibles,
 Et qui plus est fort incompréhensibles.
 Mais puisque m'aperçois que c'est là ton plaisir
 Ici rester, et perdre la marée,
 J'en suis fâché pour toi, mais soit fait ton désir,
 Adieu ! moi je me fie au souffle de Borée !'
 Disant les mots que viens de chroniquer,
 Notre homme courut s'embarquer,
 Mais il était à peine à moitié du voyage,
 Que le vaisseau sombra, que périt l'équipage,
 Non loin d'autres vaisseaux hélas !
 Du même port partis qui ne périrent pas.
 Donc chère et belle Pertelote,
 Apprends par ces deux faits bien vieux, gardes-en note,
 Qu'il ne faut jamais faire fi
 D'un songe quelque'il soit, ni lui porter défi !

 Du fils de Kénulphus, de Kenelm lis la vie,
 A ce faire, je te convie,
 Tu verras que Kenelm ce fils d'un noble Roi

Vit son meurtre à lui-même, et sans en prendre émoi,
Avant la fatale journée

Qui vit trancher sa destinée.

Sa nourrice lui dit : ' Gare à la trahison,

Un point noir est à l'horizon.'

Mais Kenelm, il n'avait que sept ans pour tout âge,

Si saint était son cœur, que ce fut bien dommage

Que de ce songe il fit hélas !

Fort peu de cas.

Par Dieu ! je donnerais volontiers ma chemise

Pour que cette légende exquise

Tu pusses la lire un beau jour

Pertelote ! mon bel amour !

Vois-tu, je te le dis, ma chère,

Macrobius, un écrivain sincère,

Qui fut l'auteur au temps jadis

Du "*Somnium Scipionis*,"

Affirme que les songes

Loin d'être des mensonges,

Du ciel sont souvent les avis

A nous donnés *in extremis*.

Dans l'ancien testament regarde,

Et tu verras que Daniel

Dans ses songes de nuit trouvait pour sauvegarde

La parole de l'Eternel.

Si de Joseph tu lis l'histoire,

Tu comprendras qu'il y faut croire ;

Témoin le Panetier et témoin l'Echançon

Du Roi Dom Pharaon. Triste fut la chanson

Du Panetier ; et quand j'y songe

Mal lui survint de par ce songe.

Qui veut étudier l'histoire des Etats

Dans les rêves verra nombre d'affassinats

Prévus et divulgués d'avance,

Et qu'eussent pu prévoir—prévenir la prudence.

Voyez Crésus, pourtant un fort grand Roi,

Un jour voilà qu'il rêve quoi ?

Qu'il trône . . . non dans son palais de marbre,

Mais bien juché sur le sommet d'un arbre . . .

De ce moment, c'est un homme perdu,

L'arbre c'est un gibet, et Crésus est pendu !

Voyez cette pauvre Andromaque,

Elle rêve qu' Hector, son époux, un vrai braque,

Mais d'un courage altier,

Sera tué, s'il s'en va ce guerrier

Le lendemain se battre Et cette digne épouse

De sauver son époux jalouse,

Lui dit : ' Ne t'en va pas pour ce jour au combat,

Il sera temps demain vider ton altercat.'

Mais c'est hélas ! la pauvre femme

Comme si pour chanter elle essayait la gamme,

Cela ne sert à rien, point ne l'écoute Hector,

Il vole au champ d'honneur comme un noble butor

Pour mieux recevoir une pile, *et cetera*

Et bref est occis par Achille.

Cette histoire est trop longue, et pour la raconter

Ici par trop long-temps il me faudrait rester,

Et jà voici le jour : mais pour conclure en somme,

Je le dis foi de gentilhomme !

De cette vision j'aurai, c'est vérité,

Adversité !

Mais quand aux laxatifs, n'en veux tâter ma mie,

Ce sont vilains poisons, et que je n'aime mie !

Mais maintenant parlons joyeusetés,

Et nargue des calamités !

Aussi bien chère Pertelote
 En compensation des rêves ennuyeux,
 Dieu m'a donné, poulotte,
 Un bien merveilleux antidote,
 Cet antidote, c'est (soit dit entre nous deux),
 Ta beauté sans égale et tes deux jolis yeux
 Dont je suis si fort amoureux
 Que de mourir je le sens, je tremblote.
 Car aussi sûrement, vrai ! qu'—“ *In principio*
 Mulier est NOSTRA confusio :
 (Madame, ce latin veut dire
 Que la femme sur nous asséoit son doux empire,)
 Quand je me sens la nuit à votre cher côté,
 De votre amour je bois la volupté
 Bien que de fait puissiez vous croire veuve,
 De mes feux ne pouvant vous octroyer la preuve,
 Notre perchoir
 Etant par trop étroit pour servir de boudoir ;
 Mais à votre contact je me sens tout de braisé,
 Si qu'un songe pour moi ça n'est plus que fadaïse !”

Et sur ce gentil compliment
 De son perchoir subitement
 Il descendit, car rougissait l'aurore,
 Et s'éveillait chaque fille de Flore ;
 Et puis avec un glouffement
 Tout imbibé de sentiment,
 Pour leur conter fleurettes
 Il appella mesdames ses Poulettes
 Ayant eu soin en galant troubadour
 De mettre en évidence
 Quelques beaux grains de blé, trouvés par chance
 Au milieu de la basse cour.

En relevant le nez en l'air,
 Entouré de ses sept sultanes,
 Si mieux aimez de ses sept courtisanes,
 Tourna les yeux vers le brillant soleil
 Qui dans Taurus se tenait tout vermeil,
 Et soit instinct, ou soit science,
 Il flaira subito
 Le premier quart du jour, et lâcha d'importance
 Un triomphant coricoco !

“ Le soleil,” a-t-il dit, “ a de sa longue échelle
 Déjà monté vingt un degrés,
 L'univers se réchauffe au feu de sa chandelle
 Et nos vallons de fleurs sont diaprés :
 Mon bonheur ici bas, écoute, Pertelote !
 Le chant du Rossignol, le chant de la Linotte,
 Vois les gentilles fleurs éclore sur tes pas,
 Mon cœur est plein de joie et de fouslas !”

Mais notez bien cela, toujours finit la joie
 Par un chagrin
 Soudain ;
 Nos jours ne sont pas tous filés d'or et de soie ;
 Ah ! si j'étais prédicateur
 Je vous ferais un sermon sur l'honneur !
 Digne d'un si noble auditoire :
 Mais sans plus de délai j'arrive à mon histoire,
 Aussi vraie, et bien plus, ma foi qu'un almanach,
 Et que le vieux bouquin de Lancelot du Lac
 En vénération, le fais, parmi les femmes,
 Demoiselles, veuves, ou dames.

Rempli d'iniquités, un perfide Renard
 Rusé comme pas un, malin et papelard,

Depuis trois ans demeurant d'aventure
 Du bois voisin sur la bordure,
 Conçut le noir projet de venir fin du jour
 A pas de loup, dans cette basse cour
 Où le beau Chanteclair, flanqué de ses femelles,
 S'amufait tous les jours à froiffer leurs dentelles.
 Notre rôdeur de nuit s'est blotti sous un chou
 Attendant là comme un matou
 Qui guette une souris, cet instant qu'il désire
 Où du beau Chanteclair il pourra sans rien dire
 Faire sa proie, et l'emporter au bois.
 O traître meurtrier ! vilain Judas ! fournois !
 Qui comme ce Sinon le destructeur de Troie
 Dans cette basse cour as su te frayer voie !
 Pourquoi de ton perchoir, ô pauvre Chanteclair,
 T'aviser descendre, mon cher,
 Un jour où fis si mauvais rêve !
 Ne pouvais-tu prendre une trêve,
 Ne t'avaient-ils pas dit les cieux
 Que ce jour là te serait dangereux ?
 Mais ce que Dieu fait par avance
 Doit advenir forcément et d'urgence,
 Nous disent certains Clercs ; quoique d'autres vrai-
 ment
 Sur ce sujet pensent différemment.
 Moi je ne puis du son tamiser la farine
 Comme le font le grand St. Augustin,
 Boëtius ou bien l'évêque Bradwardin,
 Tous experts à juger d'une chose divine.
 Car moi je ne puis pas savoir
 Jusqu'à quel point de Dieu s'étend la prescience ;
 Et si le libre arbitre, ou l'absolu pouvoir
 De faire un quelque chose, en ai vrai la puissance,

Par moi-même et par mon vouloir,
 Bien que le fache Dieu, nous dit-on, par avance ;

Ou bien encor, si cette prescience,
 De la Divinité, n'empêche pas le cours

De mes vouloirs de tous les jours.

Mais ne saurais, le dis d'un cœur sincère,
 Sur semblable sujet faire aucun commentaire ;
 Sans divaguer *ab bâc*, sans divaguer *ab boc*,
 Et ne puis l'oublier, mon histoire est d'un Coq,
 Qui prit conseil de madame sa femme,

Le lendemain

D'un jour, où sur mon âme

Il avait fait un rêve assez vilain.

Des femmes les conseils souvent par parenthèse

Mettent un homme mal à l'aise ;

Adam se plaisait fort, dit-on, en paradis,

Il y serait encor sans Eve et son avis.

Mais comme il pourrait bien se faire
 Qu'en blâmant les avis du sexe en général,

Avec femme me fîsse une méchante affaire,

Ce que j'ai dit prenez que ne l'ai dit à mal.

Lisez donc ces auteurs dont la verte éloquence

A cherché de la femme à dénuder l'essence :

Le discours de là haut est le discours du Coq

Et non le mien, de par St. Roch !

Et je veux trop de bien au seul fils de mon père,

Avec les femmes dà, pour entamer la guerre !

Dans le fable bien gentiment

Pour se baigner gaillardement

Aux regards du soleil sans baisser sa capote

Avec ses sœurs gît Pertelote,

Tandis que le beau Chanteclair

Comme firène de la mer
Chante gaiment, et que son œil clignote.
Et voilà que soudain en jetant son regard
Devers les choux, guignant un papillon volage,
Il aperçut caché sous cet herbage

Maître Renard.

Alors de par St. George
Son gai coricoco lui rentra dans la gorge,
Et de glouffer tout subito
Co-co-co-co-co-co-co-co,
Quelque chose comme une plainte
Geinte avec crainte.
Car naturellement, je n'y vois point de mal,
Un animal
Désire fuir par instinct de nature,
N'importe quelle créature,
Qu'il voit pour la première fois ;
Derrière un chou surtout si d'aventure
Elle se tient en tapinois !

Ce Chanteclair, un Coq assez peu brave,
Et de la peur toujours esclave,
Eut bien voulu, quand il vit le Renard
S'en aller sans retard,
Mais le Renard en fin et rusé personnage,
Lui tint à peu près ce langage :

“ Courtois Sire,” dit-il, “ pourquoi, mon bel ami,
Vouloir vous en aller ? Suis-je votre ennemi ?

Certes ne suis pas méchant, Dieu m'en garde !
Peut-on être méchant alors qu'on vous regarde !
Ici ne suis venu surprendre vos secrets,

Mais

Uniquement pour vous entendre
Chanter de cette voix si suave et si tendre,
Qu'aucun des anges dans le ciel
Ne peut rivaliser avec vous, c'est réel ;
Avec cela, vous avez, c'est unique,
Le sentiment de la musique
Mieux que Boèce, et que tous les chanteurs
En grand renom, et je dis les meilleurs.
Feu Monseigneur votre cher père
Ainsi que votre illustre mère,
Visitèrent tous deux mon modeste logis
A mon très grand plaisir, je le dis à leur fils.
Mais quant à bien chanter, si j'en crois mon oreille,
Hormis par vous, n'ai jamais entendu
Un si sublime chant, surtout si bien rendu
Que ce chant que chantait à l'aurore vermeille
Votre papa ; c'était une merveille !
Certes, je dois le dire, il chantait de tout cœur,
Et pour donner à sa voix plus d'ampleur
Sur ses ergots il se redressait dame !
Qu'on eut cru qu'il allait à Dieu rendre son âme,
Oh ! mais aussi qu'il était beau
Alors qu'il fermait l'œil, son gai coricoco !
Ajoutez qu'il avait outre son beau ramage,
La réputation d'un sage,
Qu'en rien on ne put l'effacer,
Encor moins pour le chant jamais le surpasser.
J'ai bien lu dans un vieil ouvrage,
Je crois dans Dominus Brunel,
Qu'un Coq fut venger un outrage
Par un moyen fort naturel.
Figurez-vous qu'un jour le fils d'un prêtre
A la jambe lui fit bobo,

A peine quand il portait guêtre,
 Lorsqu'il était moins qu'un zéro.
 Ce jeune prêtraillon quand il dut d'aventure
 Passer son examen pour gagner une cure,
 Donna l'ordre à son serviteur
 De l'éveiller sitôt que la voix vigilante
 Du Coq, annoncerait la clarté renaissante
 Du nouveau jour si beau dans sa splendeur.
 Or le Coq entendant la glose,
 Eut grand soin d'avoir bouche close,
Ergo
 N'entendant pas du Coq le gai coricoco,
 Le serviteur, (il était fort novice),
 De son maître prenant au mot le *memento*,
 Le laissa dormir à gogo
 Si bien qu'à son réveil, de par cet artifice,
 Le méchant prêtre avait perdu son bénéfice.
 Mais entre la subtilité
 De ce Coq, un esprit futé,
 Et de feu votre Auteur la profonde sagesse,
 Une comparaison ferait en vérité
Stupidité ;
 Votre père était de noblesse !
 Et maintenant, par charité,
 Daignez, oh oui ! daignez, Messire,
 Nous chanter quelque lai que nous puissions redire
A la postérité !"

Ce fou de Chanteclair ne se sentant pas d'aise
 En écoutant cette fadaïse
 Se battait les ailes, le flanc
 Tant ces propos flatteurs lui chatouillaient le sang.

Hélas ! mes chers Seigneurs ! vous aussi, belles Dames,
 Maints flatteurs sont chez vous qui chatouillent vos
 âmes

Par des compliments louangeurs,
 Et qui vous plaisent plus, font chemin dans vos cœurs

Bien plus ! oh ! bien plus certe,

Que celui-là qui n'a sa bouche ouverte
 Que pour laisser passer, en son honnêteté,

La vérité !

Lisez, mes chers Seigneurs, lisez l'Ecclésiaste,

Un ouvrage moral et chaste,

Vous y verrez que tout flatteur
 Est un infâme traître, est la peste du cœur !

Ce Chanteclair sur ses ergots se dresse,

Puis tend le cou, ferme les yeux,

Et pour prouver de sa voix la richesse
 Chante un coricoco large, majestueux,

Certe de la plus belle espèce.

Dom Roussel le Renard s'élance au même instant,

Saïfit le Chanteclair, par la gorge le prend ;

Le juche sur son dos, et vers le bois l'emporte

Au nez même de Pertelote.

O* destin malheureux ! ô cruel désespoir !
 Pourquoi ce Chanteclair est-il de son perchoir

* Dans les trois paragraphes commençant par cette exclamation : O ! et dans les vers qui les suivent, Chaucer a eu l'intention de critiquer le traité sur l'art d'écrire la poésie, intitulé : *Nova Poetria*, traité écrit en vers sérieusement burlesques.—
Note du Traducteur.

Descendu ce matin ! . . . Pourquoi la Pertelote
 Ufurpant ce jour la culotte,
 En affectant par trop grand cœur,
 A-t-elle donc fait fi comme une sottie
 De ce songe terrible, engendrant la terreur,
 Quand c'était vendredi, jour qui porte malheur !

O Vénus ! des plaisirs, ô charmante Déesse !
 Puisque ce Chanteclair était ton serviteur,
 Et puisqu'il s'escrimait sans cesse
 Pour récréer tes yeux, mériter ta faveur,
 A multiplier son bonheur
 Sans trop multiplier l'espèce,
 Pourquoi permettrais-tu, dis, charmante Vénus,
 Que le jour fixé pour ton culte
 Occulte,
 Le Chanteclair happé, ne chanta plus !

O Geoffrey de Vinfauf que n'ai-je ta science
 Surtout tes vers si truffés d'éloquence,
 Pour le tancer pardi !
 Le vendredi !
 Car maintenant je me rappelle
 Quand fut occis le Roi Richard,
 Quel déluge de pleurs sortit de ta cervelle
 Sur le vendredi, le hazard,
 Aussi sur le bien méchant dard
 Qui vint devant Chalus couper vie aussi belle !
 Alors de Chanteclair je dirais avec art
 Comment cassa la chanterelle
 Ce certain vendredi, régnant Rouffiel Renard :
 Peut-être alors j'aurais la chance
 De rendre l'univers l'écho de sa souffrance.

On n'entendit quand fut pris Ilion
Jamais tels cris, ni lamentation,
Quand Pyrrhus saisissant le Priam par la barbe
Le guérit pour toujours du goût de la rhubarbe,
Que n'en pousèrent tour à tour
Tous les gens de la basse-cour.
Et souffrez ici que je note
Les cris affreux de Dame Pertelote,
Cris plus ébouriffants que ne furent les cris
De Madame Hadrubal alors qu'on prit Carthage,
Et que son mari fut occis ;
Et que dans ses transports de rage,
Elle se jeta dans le feu
Pour rejoindre son mari feu.
Vous criâtes bien fort Poules infortunées,
En voyant emporter votre maître et seigneur,
Le doux charmeur de vos journées,
Dont vous allait si bien l'ardeur !
Comme autrefois, quand Néron brûla Rome,
On vit crier dans leur terreur
Après le meurtre de son homme,
Chaque femme de sénateur
Que rendait veuve ainsi le vilain Empereur !

Mais laissant là Néron de bien triste mémoire,
Rentrans, si vous voulez, en plein dans notre histoire.

En entendant ces cris la veuve sans retard
Et ses filles aussi d'accourir à la porte,
Et de voir Dom Rouffel Renard
Qui sur son dos emporte
Le pauvre Chanteclair ; et de crier haro !

Haro sur le Renard ! puis de courir presto
 Après ce croqueur de poulettes ;
 Et maints autres aussi qui s'arment de baguettes,
 Courent fus au Renard, que poursuit de grand cœur,
 Et Talbot, et Gerland, et Taïaut le chasseur :
 La vache beugle et son veau crie,
 L'oie exaspérée injurie,
 Le cochon fait entendre un affreux grognement,
 Et le canard un sifflement ;
 Jamais à si soudaine alarme
 Ne répondit je crois un tel vacarme ;
 Et quand Jean Straw allait à la chasse au flamand
 Accompagné de sa mégnie,
 De bruit il n'en faisait autant
 Que n'en fit cette fois toute la compagnie
 En traquant ce Renard ;
 Notez qu'en des cornets à bouquin par hazard
 Trouvés, les enfants du village
 Cornaient à qui mieux mieux, augmentant le tapage.

Maintenant, braves gens, je vous prie, oyez tous,
 Comment la Fortune, entre nous,
 Change en désespérance
 Le fol orgueil et l'espérance !

Le Coq qui voyageait sur le dos du Renard,
 Honteux d'avoir été pris à tel traquenard,
 Au Renard dit soudain : “ Messire !
 Si j'étais que de vous, (certe autant que désire
 Que Dieu me soit en aide !) à tous ces gens là bas,
 Je dirais : ‘ Zut ! présomptueux amas
 De mécréants, manants de toute sorte,
 Allez-vous en chez vous ! Le Diable vous emporte !

Maintenant qu'en ce bois, je me trouve chez moi
Je me moque de votre émoi
Je tiens mon Coq, l'ai gagné d'aventure
Par mon esprit, la chose est sûre,
Par ma foi je le mangerai
Et malgré vous, oui, j'en déjeunerai !”

Le Renard répondit : “ Ton avis, je le goûte,
Il en fera donc ainsi fait !”
Mais quand il dit ces mots, notre Coq sous la voûte
Des beaux arbres de la forêt,
Vola soudainement, ne laissant dans la bouche
Du Renard à l'œil faux et louche,
Qu'une plume de son duvet.

Lors le Renard se voyant fait au même :
“ O Chanteclair !” dit-il, “ ô vous que j'aime !
Si je vous fis injure, en vous faisant bien peur,
C'était pour plaisanter, ma parole d'honneur !
Venez ici, venez ici, Messire,
Descendez, je m'en vais vous dire
Quelle était mon idée en vous faisant venir
Dans ma gentille maisonnette,
Où j'avais préparé pour vous une chambrette
Où vous eussiez trouvé de quoi vous éjouir !”

“ Nenni dà !” dit le Coq, “ je serais archi-bête
Si de nouveau devenais ta conquête !
Mon cher Renard fais en ton deuil,
Ne me forceras plus à clignoter de l'œil
Pour te chanter une romance.
Il est rabattu mon orgueil !
Et toi, de me happer désormais n'as la chance :

Qui clignote de l'œil, quand il devrait voir clair
Est un sot, foi de Chanteclair !
Dieu lui donne guignon sur la terre et sur l'onde,
Et que le diable le confonde !”

“ Dis plutôt,” reprit Dom Rouffel
Que Dieu donne guignon sur la terre et sur l'onde
Et que le diable aussi confonde
Le sot et l'indiscret mortel
Qui sur sa langue au lieu savoir fixer un scel
Et bavarde et jaquasse
Comme une Agasse !”

Vous voyez ce que c'est, vous tous chers auditeurs,
Que de se laisser prendre aux propos de flatteurs ;
Et que, si tenez mon grimoire
En trop profond mépris parce que c'est l'histoire
D'une Poule et d'un Coq, qui plus est d'un Renard,
Au moins conservez-en pour vous servir plus tard
La moralité,—la morale,
Que je trouve moi, capitale ;
St. Paul nous dit : “ Toujours on recueille le fruit
D'un écrit sagement conduit !”

Et maintenant que Dieu dont grande est l'indulgence,
Nous rende bons ; et que sa bienveillance
Un jour à tous ici nous accorde l'Eden.
Amen !



PROLOGUE DE LA SECONDE

NONNE.



ESSIRE Prêtre de l'Abbesse
 J'aime beaucoup, je le confesse,"
 Dit l'Hôte, "ce gentil conte de
 Chanteclair,
 Je crois, entre nous, mon très cher,
 Que si n'étais marchand de très saintes ampoules,
 Tu serais devenu fameux croqueur de poules !
 Car aussi bien à ton pouvoir
 A l'avenant si joignais le vouloir
 Il te faudrait, m'est avis, de poulettes
 Sept fois dix-sept au moins pour mater tes
 gourmettes.
 Quelle force ! voyez ! dans ce prêtre courtois !
 Quels muscles ! quelle ampleur ! et quel cou par la
 croix !
 Certes il a le regard d'un épervier, d'un aigle,
 S'il était mondain quel espiègle
 Il ferait d'à ! partant quels seraient ses succès !
 Pour donner à son teint la couleur écarlate
 Il n'aurait besoin, je me flatte,
 Ni de Brafil, ni non plus de Kermès !

Quoiqu'il en soit, cher Messire, à bon compte
Vous advienne du bien pour votre joli conte !”

Après cela* d'une joyeuse humeur
Notre Hôte en s'inclinant de gentille manière
Dit à la Nonne : “ Serviteur
Madame ! si j'osais vous faire la prière
De nous raconter ce matin
Pour nous récréer une histoire,
Cela charmerait le chemin,

Et ferait faire une œuvre méritoire.”
—“ Messire, volontiers,” a-t-elle dit soudain,
“ A tous ainfi qu'à vous mon désir est de plaire.”
Puis elle commença sans plus de commentaire.

* Les vers qui terminent ce prologue ne sont pas de Chaucer, ils ont été trouvés par Tyrwhitt dans deux manuscrits examinés par lui ; nous avons cru devoir les traduire attendu qu'ils amènent plus naturellement le Conte de la Nonne.—CHEV. DE CHATELAIN.





CONTE DE LA SECONDE

NONNE.



ES vices la nourrice est Dame Oisiveté,

Vous la trouvez au seuil du palais
des délices

Vous en ouvrant la porte avec
aménité,

Sachant qu'en ce palais vous trouverez les vices
Qu'elle pare avec soin. Par notre activité
Nous devrions bien tous empêcher que le Diable
Ne nous happe d'un coup par ce péché damnable !

Car ce vilain Satan qui toujours à l'affût
Pour nous happer sans cesse à nos trouffes s'accroche,
Quand il reluque un homme oisif, et qui sans but
S'en va le nez au vent les deux mains dans la poche,
Sait très bien l'agripper, lui chiper son salut,
Avant qu'il ne se doute hélas le pauvre hère
Que du Démon il est l'esclave et le compère.

Quand même on ne craindrait pas du tout de
mourir,
On peut par la raison, on peut par la sagesse,

Voir que l'oïfiveté, c'est à faire frémir,
Est le germe des maux, enfantant la paresse
Qui jamais n'a produit qu'un fils—le repentir.
Un homme paresseux ne fait rien, c'est notoire,
Que dévorer d'autrui le manger et le boire.

Et pour nous préserver tous de l'oïfiveté,
Cause de tant de maux, source de tant de vices,
Je m'en vais vous narrer avec fidélité
De la mère du Christ sous les sacrés auspices,
Une sainte légende empreinte de beauté.
De Cécile, ange au ciel, et martyre sur terre
Je vais dire la vie, oui la vie exemplaire.

Toi qui fus des vertus et la neige et la fleur,
Qui du grand St. Bernard as grandi l'éloquence,
Vierge pure et sans tache, à ma voix, à mon cœur
Inspire des accents qui portent confiance,
Et de Cécile ici redisent la grandeur ;
Comment sur le Démon elle obtint la victoire,
Ainsi qu'on peut d'ailleurs le lire en son histoire.

Vierge et mère à la fois, et fille de ton fils,
Guérison des pécheurs, puits de miséricorde,
Dieu prit place en ton sein aussi pur que les lis
Pour venir enseigner la paix et la concorde,
Pour rouvrir à nos cœurs un nouveau paradis.
Exaltée au dessus de toute créature,
Toi seule a relevé notre infime nature.

Dans le cloître sacré de tes flancs bienheureux,
Le seul Dieu, trois en un, de l'homme prit la forme,
Pour racheter de tous les péchés monstrueux,

Et de son sang payer notre propre réforme.
Dans ton sein tu portas par un bienfait des cieux
Par le plus saint miracle en restant vierge pure
L'auguste créateur de toute créature !

En toi vit et fleurit l'ineffable bonté,
L'excellence dans tout, et la miséricorde ;
Et la compassion, aussi la charité,
Et ces trésors d'amour, de paix et de concorde
Qu'amasse dans les cœurs de Dieu la Trinité.
Et bien souventefois avant que l'on t'implore
De la paix à nos yeux tu fais luire l'aurore !

Etoile de la mer, prête-moi ton secours ;
O Vierge immaculée, ô Vierge bienheureuse !
Une pauvre exilée implore ton concours
Pour ses très humbles vœux daigne être généreuse ;
Des miettes d'une table on voit ça tous les jours,
Les pauvres petits chiens se nourrissent sans cesse,
Fais-moi donc charité quoique fois pécheresse.

Et comme *ab intestat* elle est morte la Foi,
Donne-moi, s'il te plait, l'espace nécessaire
Pour vivre en Dieu toujours avec un saint émoi :
Toi, si pleine de grâce, accueille ma prière,
Et fais mon avocat des cieux près du grand Roi !
Toi, Vase des Elus, Toi du Sauveur la mère,
Toi, la Reine du Ciel, d'Anne fille si chère !

De ta douce lumière éclaire la prison
Où mon âme languit et succombe à la peine,
Où mon esprit hélas ! se perd sans horizon,
Où le poids de mon corps rend ma marche incertaine ;

Où tout ce que je prends s'agglomère en poison.
 Espoir des affligés, donne-moi du courage,
 Aide-moi, car je veux achever mon ouvrage.

Vous tous qui m'écoutez cependant Messieurs,
 Excusez le narré simple de cette histoire,
 Je n'y mets aucun art pour mieux plaire à vos cœurs,
 Car pas à pas je suis celui qui de la gloire
 De Cécile la sainte a redit les grandeurs.
 Si terre à terre donc je vous dis la légende,
 Ne m'en voulez par trop, ici vous le demande.

D'abord je veux vous dire, et c'est bien naturel*
 Qu'on trouve dans ce nom, ce beau nom de Cécile,
 En le décomposant ces gentils mots : " Ce ciel !"
 Ce qui " de chasteté," veut dire, il est l'asyle :
 Et ce que je dis là n'est superficiel

* Les calembourgs de mauvais goût faits dans le moyen âge sur les noms les plus saints, qui n'ont été surpassés en extravagance et en sottise que par les chants des Missionnaires en France, sous la Restauration, sont choses passablement ridicules pour les lecteurs modernes. Chaucer a cédé à la mode du temps, ou plutôt en suivant pas à pas *La Légende Dorée*, il en a adopté les *nébulosités* sans doute pour faire lui-même la critique de ces monstrueux jeux d'esprit fort stupides pour la plupart. Or les jeux de mots qui encombre cette strophe et les deux suivantes, étant à peu près incompréhensibles, et par suite intraduisibles, nous avons cru pouvoir avoir recours à des *équivalents*, qui, nous l'avouons en toute humilité, ne valent pas mieux que les *Lya*, les *Jeos*, avec leur sens contourné de la légende dorée ; mais dont il est plus facile de trouver le sens, et qui donnent plus clairement une idée de l'esprit alambiqué de l'original, comme a pu le lire Chaucer dans la *Legenda Aurea*, ou dans le manuscrit français de la Légende Dorée.—*Note du Traducteur.*

Jadis chez tous les saints de bonne renommée
L'anagramme toujours fut chose accoutumée.

Cécile étant : "Ce ciel," ça veut dire : "Eblouir ;"
Le ciel nous éblouit quand le voyons sans voiles ;
Il nous donne le soir beaucoup à réfléchir,
Lorsque nous le voyons tout saupoudré d'étoiles,
Immense Immensité que l'œil ne peut saisir !
Ainsi Cécile aussi fut par son noble exemple
De la vertu conduire au magnifique temple.

De cette grande sainte en épelant le nom,
Ou bien en l'écrivant dans des vers hexamètres,
On peut voir qu'il contient tout d'abord un pronom,
Et puis un nom, le tout compris dans ses six lettres ;
Trois voyelles aussi, si qu'il tombe d'aplomb
Les consonnes étant égales aux voyelles,
Ces doubles trinités ne font qu'un nom entr'elles.

Dans le nom de Cécile, où se trouve "ce ciel,"
Deux fois "la Trinité,"—chose au moins singulière,
On trouve encor "ce cil" d'un voile éventuel
Entourant de son œil la trop vive lumière,
Afin d'en tempérer l'éclat surnaturel.
Dans le nom de Cécile, on voit encore "une île"
Pour les persécutés port de salut, asyle.

Et comme de l'église écrivent les docteurs :
"Que le ciel rond, rapide, est brillant de lumière,"
Ainsi cette Cécile aux splendides couleurs
Était vive, affairée et toujours la première
Alors qu'il s'agissait soulager les douleurs.
De plus elle était ronde en sa persévérance,
Et maintenant assez sur son nom que je pense !

Cette fille éclatante, on le raconte quoi !
D'une origine illustre, et de souche romaine,
Ayant été du Christ élevée en la foi
Dès sa plus tendre enfance, on le croira sans peine
Regardait l'Evangile avec un saint émoi,
Priait et craignait Dieu, pour lui brûlait son cierge,
En le suppliant bien la laisser mourir vierge.

Et lorsque cette vierge eût dû donner sa main
Au Sieur Valérien encor jeune d'années,
De plus fort beau garçon, je le tiens pour certain,
Que le jour qui devait unir leurs destinées
Fut enfin arrivé ; que fut conclu l'hymen ;
Dessous sa robe d'or lui prenant bien la taille,
Etait rude cilice en revers de médaille.

Et pendant que de l'orgue on entendait les voix,
Elle fit au bon Dieu cette simple prière :
" O Seigneur !" lui dit-elle, " oh ! tu fais que mon
choix
Est de rester sans tache, et n'avoir la misère
D'être aux bras d'un époux ! . . . Par la divine croix
De ton fils ! sauve-moi ; car je crains la souillure,
En tout bien tout honneur, et voudrais rester pure ! "

Cependant la nuit vint ; il fallait se coucher
Avec le cher époux comme c'est la coutume :
Lors Cécile lui dit : " Ne saurais vous cacher
Plus long-temps un secret, doux époux, le présume,
Qu'en ce moment suprême où sonne le clocher,
Ce secret sur le champ à vous je le confesse,
Si de ne me trahir me faites la promesse."

Valérien se mit à jurer ses grands Dieux
Qu'il ne la trahirait, le cas fut-il extrême !
Alors elle lui dit, c'était fort hasardeux :
" J'ai, voyez-vous Seigneur, un bon ange qui m'aime,
Et qui garde mon corps, car il est fort soigneux,
Avec un grand amour que je dorme ou je veille,
Et sans se fatiguer, que c'est une merveille !

" Si donc il s'aperçoit, (il s'en apercevra
Gardez-vous d'en douter,) qu'ayez la vilenie
De toucher à mon corps, de suite il vous tuera,
Et votre vie alors sera close et finie.
Mais si vous consentez, (et cela lui plaira),
A m'aimer d'un amour tout à fait platonique,
Lors il vous fera voir sa joie . . . et sa tunique !"

Valérien de Dieu guidé par le conseil
Lui répondit : " A toi, si veux que je me fie,
Tu me laisseras voir dans tout son appareil
Cet envoyé des cieux, pour que je m'édifie ;
Si le vois, aussi vrai que je vois le soleil,
Feraï ce que tu veux : autrement cette lame
Si me trompez tous deux, vous occit, comprends
femme !"

Cécile répondit vite à Valérien :
" Si vous le désirez bientôt vous verrez l'ange,
Car alors vous croirez au Christ, entendez bien,
Et serez baptisé ; . . . Pour que cela s'arrange,
Allez donc de ce pas vers le peuple chrétien,
A la Voie Appienne, un peu moins de trois milles,
D'ici là les chemins ne sont pas difficiles ;

“ Voyez les pauvres gens de ces lieux habitants,
Dites-leur vous montrer Urbain le vieux bonhomme,
De la part de Cécile, et pour besoins urgents ;
Et quand verrez Urbain veuillez lui dire en somme
Ce que viens de vous dire il y a peu d’instants.
Il vous purifiera, puis à votre venue
Mon ange s’offrira lui-même à votre vue ! ”

Valérien de suite en homme bien appris,
Est allé vers l’endroit désigné par Cécile,
Il trouve St. Urbain dans son humble logis,
Des saints qui ne sont plus parmi la froide argile,
Et sans plus de délai, non d’un air indécis
Lui dit très franchement l’objet de son message.
Urbain tout aussitôt dans un muet langage

Levant les mains au ciel, et des pleurs dans les
yeux,
Dit : “ O Dieu Tout Puissant ! Jésus, plein de clé-
mence,
Semeur des bons conseils qui nous viennent des cieux,
Le fruit de ces vertus, de cette bienveillance,
Dont en Cécile mis le germe précieux,
Récolte le, Seigneur, vois comme cette abeille
Diligente accomplit mainte et mainte merveille !

“ Car ce nouvel époux l’a-t-elle à peine pris
Qu’elle l’envoie ici, comme un lion farouche,
Et que le voilà doux comme un agneau soumis,
Ne laissant découler que du miel de sa bouche.”
Et soudain apparut sous ces pauvres lambris

Portant un livre d'or à la main comme un peige,
Un beau vieillard couvert de vêtements de neige,

Et qui se tint debout devant Valérien.
Lui, tomba tout à coup comme un mort sur la terre.
Le saint vieillard alors lui servant de soutien,
Lut dans son livre ouvert, éclatant de lumière :
"Un seigneur ! une foi ! voilà pour le chrétien !
Un Dieu ! rien qu'un seul Dieu ! du monde entier
le père !
Régnant partout sur tous,—au ciel et sur la terre."

Ces mots étaient écrits en caractères d'or.
Quand le vieillard eut lu : "Dis, crois-tu cette chose
Ou ne la crois-tu pas ? . . . Réponds-moi dans ton
for,"
Dit soudain le vieillard.—"Je crois ! . . . De moi
dispose,"
Reprit Valérien ;—"vers ton Dieu prends effor !"
Alors le saint vieillard s'éclipa dans l'espace,
Et puis le pape Urbain au seigneur rendant grâce,

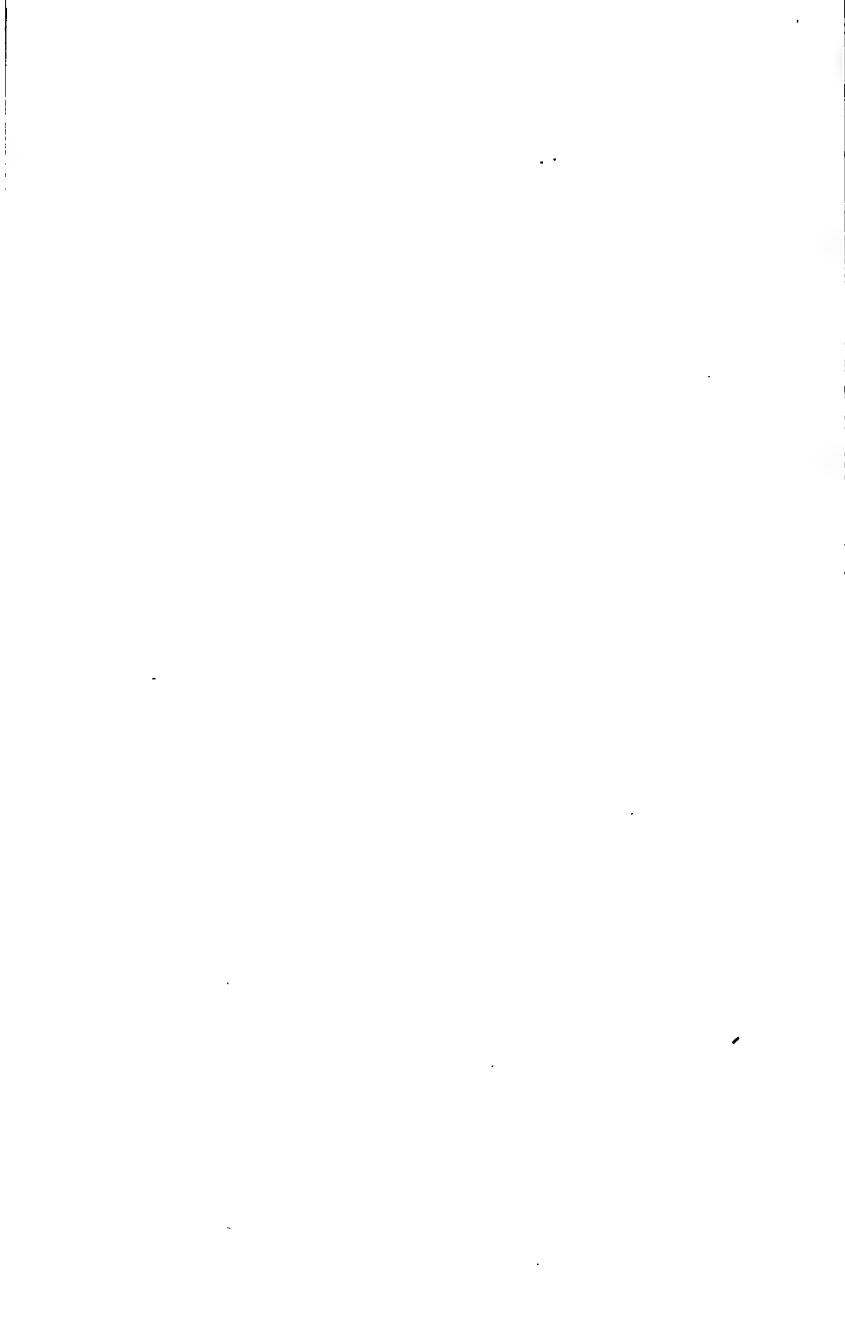
Lui donna le baptême ;—et le Valérien
S'en fut en son logis,—où ce n'est pas étrange
Il trouva sa Cécile en secret entretien
Avec un beau jeune homme, ou plutôt un bel ange,
Qu'il aperçut de suite . . . il n'était plus païen !
L'ange tenait en mains deux superbes couronnes
De roses et de lis, fleurs belles et mignonnes,

A chacun des époux il donna ce trésor.
"Gardez-les bien," dit-il, "car ces lis et ces roses
Ornaient le Paradis, et conservent encor



L'ange tenait en mains deux superbes couronnes
De roses et de lis, fleurs belles et mignonnes,
A chacun des époux il donna ce trésor.

Page 292.



Le parfum et l'éclat de fleurs fraîches écloses,
Et ce parfum si doux ne prendra son essor.
A moins qu'on ne soit pur, ces couronnes tangibles
Aux profanes regards resteront invisibles.

“ Et toi, Valérien, parce que sans faiblir
Tu fus suivre sitôt la voix de la sagesse,
Tu peux manifester si tu veux un désir
Et Dieu l'accomplira, je t'en fais la promesse.”
Lors Valérien dit : “ Je voudrais affranchir
Mon frère du péché de manière efficace,
Et de connaître Dieu voudrais qu'il eut la grâce !”

Et l'ange répondit : “ Ainsi sera-t-il fait !
Tous les deux vous aurez la palme du martyr,
Et du Très Haut viendrez au bienheureux banquet.”
Sur ce Tyburce vint, et d'abord, sans rien dire,
Il huma le parfum qui si frais s'exhalait
Des fleurs qu'il ne voyait, des beaux lis et des roses
Qui répandaient partout leurs odeurs grandioses.

Et puis ensuite il dit : “ Je m'étonne vraiment
D'où chez toi peut venir cette senteur exquise
De roses et de lys qui très profondément
S'infiltré dans mes sens comme une fraîche brise,
Et me charme et m'émeut ; pourtant en ce moment
Pour les fleurs la saison n'est pas très favorable ;
Mais un si doux parfum est chose délectable !”

Valérien reprit : “ Nous avons tous les deux
Une belle couronne et de lis et de roses,
Mais que dans ce moment ne sauraient voir tes yeux ;
Si tu les sens ces fleurs nouvellement écloses,

C'est parce que le ciel daigne exaucer mes vœux.
Tout comme je les vois, tu les verras, cher frère,
Si sans délai tu crois à Dieu d'un cœur sincère."

Tyburce répondit : " Est-ce une vérité
Ce que tu me dis là frère ? ou suis-je en un
songe ? "

— " C'est une vérité ! . . . car nous avons été,"
Reprit Valérien, " long temps dans le mensonge.
Mais sommes dans le vrai sans plus de cécité ! "

— " Comment fais-tu cela ? " dit Tyburce, " mon
frère ? "

Reprit Valérien : " Tiens, de cette manière :

" L'ange de Dieu m'a fait toucher la vérité,
Et bientôt si tu veux renier tes idoles,
Etre chaste surtout, de la Divinité
Frère tu connaîtras les plus divins symboles."
Et St. Ambroïse loue avec sagacité
De son livre savant dans la noble préface
Ces deux couronnes qui de Dieu marquaient la grâce.

Ecoutez ce que dit ce cher et saint docteur :
" Pour recevoir," dit-il, " la palme du martyre,
Cécile abandonna le monde et son bonheur,
Et fut avec Tyburce, avec un doux sourire,
Broyer et les païens et leur culte imposteur.
Deux couronnes de fleurs dons précieux d'un ange
Formaient sur leur front pur une auréole étrangé.

" Cécile, cette vierge, elle fut vraiment bien
Au céleste bonheur amener ces deux hommes,
De par la chasteté, ce voile aérien

Qui nous conduit au ciel, tous autant que nous
sommes !”

Cécile alors en aide à son Valérien,
A Tyburce inspira mépris pour les idoles
Et lui donna la clé des plus saintes paroles.

“Celui qui ne croit pas,” dit Tyburce soudain,
“Est une bête brute ;” et Cécile joyeuse
En entendant ces mots, lui présentant la main :
“Vous voir penser ainsi, certes me rend heureuse,”
Dit-elle, en l'étreignant tout à coup sur son sein ;
Et puis le regardant d'un air aimable et tendre,
Elle lui dit ce que je vais vous faire entendre :

“Tyburce, je te prends ce jour pour allié,
Comme l'amour du Christ m'a fait prendre ton frère
Déjà pour mon époux ; à toi mon amitié !
Et puisqu'enfin tu crois en notre commun père,
Avec Valérien, va vite par pitié
Te faire baptiser, quitte ainsi du vieux linge,
A ton retour ici tu pourras voir notre ange !”

Tyburce a répondu : “Frère ! dis-moi soudain
Où me faut-il aller, et vers quelle personne ?”
—“Vers qui ?” dit celui-ci, “mais vers le pape Urbain
A la voie Appienne, et je le cautionne
Tu feras bien reçu.”—“Quoi ? c'est là ton dessein,
Quoi ! tu me mènerais chez Urbain, chez ce pape ?”
—“Oui,” dit Valérien ; “ nous y ferons agape !”

Reprit Tyburce alors : “Mais Urbain, n'est-ce pas,
C'est celui dont à prix on mit souvent la tête,
Et qui fut condamné moultefois au trépas,

Si qu'il se tient caché de peur qu'on ne l'arrête,
Car on le brûlerait vif le cher homme, hélas !
S'il pouvait être pris, ainsi que sa mégnie
Et nous, si formions aussi sa compagnie.

“ Or donc, en recherchant, cette Divinité
Dis-tu, cachée au ciel, nous serions dans ce monde
Tous les deux brûlés vifs, ce n'est pas volupté ! ”
Ce discours de Cécile enflamma la faconde,
Si qu'elle répondit avec célérité :
“ Tyburce, on pourrait bien tenir à cette vie
Si d'une autre meilleure elle n'était suivie,

“ Mais il est, crois le bien, un autre monde ailleurs
Qui ne sera jamais perdu, ne le crains, frère,
Ainsi que nous l'a dit le Seigneur des Seigneurs
Par son fils Jésus Christ, et par sa sainte mère :
On y arrive par le chemin des douleurs.
L'esprit qui vient du Père a su douer d'une âme
Tout être raisonnable, ici je le proclame.

“ Par ses dires, ses faits de Dieu le puissant fils
A tous a déclaré quand il était sur terre,
Qu'une autre vie était pour nous en Paradis.”
Lors Tyburce reprit : “ O sœur aimable et chère,
N'as-tu pas dit déjà, si ne t'ai mal compris,
Qu'il n'y avait qu'un Dieu, du monde entier le Père,
Régnant partout, sur tous, au ciel et sur la terre ?

“ Pourquoi donc maintenant me parler de trois
Dieux ? ”
— “ Tyburce, mon ami, ” lui répondit Cécile,
“ Je vais avec plaisir te desfiller les yeux,

Et la tâche, entre nous, ne m'est pas difficile.
L'homme le plus vulgaire a trois dons précieux,
La Mémoire, l'Esprit, de plus l'Intelligence
Il ne fait qu'un pourtant : la suprême Puissance

“ Peut être une Unité quoiqu'une Trinité.”

Et la dessus Cécile avec grande éloquence,
Lui prêcha sur le Christ, et sur la Charité,
Sur son amour pour nous, sur sa grande endurance,
Aussi sur le rachat de notre humanité ;
Si que Tyburce enfin mordant ferme à la grappe
Avec Valérien s'en fut trouver le pape.

Urbain le baptisa ; le rendit sur le lieu
Apte à porter d'abord le nom de néophyte,
Bref il en fit bien haut le Chevalier de Dieu ;
Et le bon grain semé prit racine si vite,
Que Tiburce voyait s'accomplir chaque vœu
Qu'il formulait au ciel :—Inutile de dire
Qu'il voyait l'ange aussi tous les jours lui sourire.

Ce serait bien trop long de vous narrer combien
De miracles pour eux fit Jésus ;—moi de suite
Pour abréger enfin, dirai que bel et bien,
L'on envoya vers eux pour scruter leur conduite,
Et qu'on les fit venir chez le préfet païen,
Certain Almachius, qui, d'après leurs paroles,
Tous deux les fit conduire au temple des idoles,

Pour y sacrifier de suite à Jupiter,
Faute de quoi, c'était du préfet la sentence,
Ils seraient aussitôt occis de par le fer.
Maximus officier du préfet, fut d'urgence

Chargé de ces martyrs dont l'aspect restait fier,
Si qu'il fut attendri par leur persévérance,
Et qu'il pleura sur eux des pleurs en abondance.

Puis quand il eut appris ce même Maximus
De ses deux prisonniers quelle était la doctrine,
Des erreurs de sa vie il resta tout confus,
Et les faisant venir à sa maison voisine,
Il écouta prêcher le saint nom de Jésus ;
Et lui, le tourmenteur, et toute leur mégnie
Aux faux Dieux dès le soir ils faussaient compagnie.

Et cette même nuit vint Cécile auprès d'eux
Ayant soin d'amener avec elle un bon prêtre
Qui les baptisa tous, les jeunes et les vieux,
Puis fitôt que le jour commença de paraître
Cécile avec ferveur leur dit : " Allez aux cieux !
Chers Chevaliers du Christ ! sur vous est la lumière,
Allez ! vous avez fait votre temps sur la terre,

" C'est pour la vérité que vous allez mourir,
Des glorieux martyrs vous attend la couronne,
Allez jouir d'un jour qui ne doit plus finir,
Et de la paix du cœur que seul le bon Dieu donne,
Allez ! frères, amis, voici le jour venir !"
Et quand Cécile eut dit : " Jésus Christ vous con-
temple !"
On les emmena tous de Jupin vers le temple.

Mais bref pour arriver à la conclusion,
Près l'autel de Jupin quand ils furent ensemble
Amenés, à genoux, avec componction
Ils disent : " Béni soit ce jour qui nous rassemble,

A Jésus, Roi du ciel, notre adoration !”
Et là sur le billot on leur coupa la tête,
Et l'âme des martyrs des cieux surgit au faîte.

Et Maximus, témoin de ce supplice affreux,
De suite raconta, les yeux mouillés de larmes,
Qu'il avait vu soudain les âmes de ces deux
Sur les ailes d'un ange éblouissant de charmes
Monter doucement vers la clarté des cieux ;
Si que l'Almachius cramoisi de colère
Le fit rouer de coups, et briser comme verre.

A côte de Tyburce et de Valérien
Cécile mit son corps dessous la même pierre,
Dans les lieux consacrés pour le monde chrétien.
Après Almachius donna l'ordre sévère
De lui chercher Cécile, afin qu'au Dieu païen,
Au grand Dieu Jupiter elle fit allégeance,
Et lui sacrifia, le tout en sa présence.

Mais tous les envoyés de cet Almachius
De Cécile entendant l'admirable doctrine,
Devinrent convertis au culte de Jésus,
Admirant dans leur cœur sa morale divine,
Et de ce doux sauveur les sublimes vertus.
“ Dans le Dieu de Cécile, est notre confiance,”
Disaient-ils, “ sommes prêts, mourir pour sa croy-
ance !”

Or cet Almachius, un vilain animal,
Apprenant tout cela fit amener Cécile
Promptement pour la voir devant son tribunal ;
Le bourru tout d'abord lui parla de ce style :

“ Quelle espèce de femme es-tu ? ” dit ce brutal.
— “ Je suis patricienne ; illustre est ma naissance . . . ”
— “ Je m’en moque, ” fit-il, “ dis ! quelle est ta croyance ? ”

“ Vous avez sottement posé la question, ”
Froidement dit Cécile ; “ or, à sotte demande
On ne saurait répondre avec précision. ”
Reprit Almachius : “ N’admets ta reprimande ;
Mais d’où te vient dis-moi, ce ton d’agression ? ”
— “ D’où cela vient ? ” fit-elle, — “ eh ! de ma conscience
Qui me dit de parler selon ce que je pense ! ”

Almachius alors lui dit : “ De mon pouvoir
Ne tiens-tu donc pas compte ? ” — “ Il n’est pas fort
à craindre
Votre pouvoir, ” dit-elle, “ ici bas l’on peut voir
Que le pouvoir d’un homme on peut très bien l’enfreindre,
Ballon gonflé de vent, il suffit du vouloir
D’un être inoffensif, le piquant d’une aiguille,
Pour que tout son néant dans les airs s’éparpille. ”

“ Tu n’es pas déjà trop dans un bien droit chemin, ”
Dit cet Almachius, “ si tu fais fausse route
Tant pis ; — ne fais-tu pas qu’un décret souverain
De nos princes puissants, et que chacun redoute,
A prescrit que l’on fit sacrifice à Jupin,
Et que chaque chrétien qui ferait résistance,
Serait soudain occis quelque fut sa naissance ! ”

“ Vos Princes bien à tort se mettent contre nous, ”
Reprit alors Cécile, “ et par folle sentence

En dépit du bon sens déversent leur courroux
Sur nous, qui n'en pouvons, malgré notre innocence,
Parce que le vrai Dieu l'adorons à genoux :
D'être chrétien chacun de vous nous fait un crime,
Et de vos préjugés nous sommes la victime.

“ Mais nous qui connaissons que ce nom de chrétien
Des plus nobles vertus est le sacré symbole,
Pouvons-nous renier un tel dogme ? . . le mien ! ”
Almachius reprit : “ Oïseuse est ta parole !
Car tous tes beaux discours ils ne résument rien :
Décide-toi, voyons, n'aime ta symphonie,
Vrai, tu bavardes trop ; sacrifie ou renie ! ”

Cécile en l'entendant se mit à rire alors :
“ O Juge ! ” a-t-elle dit ! “ ta folie est bien lourde,
Si tu crois bêtement que pour sauver mon corps,
De renier ma foi je commettrai la bourde,
Peuple, vous l'entendez ! oh ! c'est un fin retors ! ”
Almachius outré : “ Ne fais-tu, malheureuse,
Jusqu'où va mon pouvoir, que deviens si hargneuse ?

“ De par nos Princes j'ai sur tous autorité,
Je puis faire mourir ou je puis laisser vivre
Selon mon bon plaisir, selon ma volonté,
En me parlant pourquoi donc tant d'orgueil t'enivre ? ”
“ Ce n'est avec orgueil, mais avec fermeté
Que je te parle, Juge ! ” a soudain dit Cécile,
“ Chez nous autres chrétiens l'orgueil n'a domicile.

“ Que si tu ne crains pas d'ouïr la vérité,
Je vais te démontrer, ce sera chose aisée,
O Juge ! que tu mens. Selon ta volonté

A ce peuple," dis-tu, " car c'est là ta pensée,
Sur lui de vie ou mort as droit, autorité :
Tu mens, tu mens, tu mens ! ton pouvoir que n'envie
Est borné seulement à nous ôter la vie.

" Dis donc si tu le veux, que tes Princes t'ont fait
Ministre de la mort ; si tu dis autre chose,
Tu mens !" — " Assez causé !" poursuivit le Préfet,
" Renonce à tes erreurs, et finie est la cause,
Avant de t'en aller, fais trêve à ton caquet,
Sacrifie à nos Dieux : suis un peu philosophe
Et je puis oublier ta méchante apostrophe ;

" Mais ne saurais souffrir qu'on insulte nos Dieux ?"
Cécile répondit : " O sotte créature !
Tu n'as pas dit un mot depuis que dans ces lieux
Tu m'as fait amener, qui ne soit une injure,
Ou bien une sottise, ou propos cauteleux :
D'où je conclus ma foi que depuis le déluge
On ne vit sur la terre un plus stupide juge.

" Non, il ne manque rien à tes yeux allourdis,
Ta cécité vraiment est tout à fait complète,
L'idole que tu vois est de marbre, et tu dis
Qu'elle est pour toi, c'est sûr, Divinité parfaite !
Sur elle mets ta main, lèche la m'est avis,
Et tu la trouveras une idole de pierre,
Et tu voudrais qu'à ça, je fisse ma prière !

" C'est une honte à toi pour laquelle dans peu
Te bafouera le peuple en fissant ta sottise,
Car on fait maintenant que là haut le vrai Dieu
A sa noble demeure, a sa sublime Eglise,

Et que ton Jupiter moins qu'un chien sans aveu
Est regardé partout ; cette stupide idole
De boue et de crachats ne vaut pas une obole !”

Elle lui dit ces mots et bien d'autres encor
Si bien qu'Almachius se mettant en colère :
“ Dans sa maison,” dit-il, “ conduisez ce trésor,
Et dans un bain de feu placez cette mégère
Pour refroidir son sang qui prend par trop d'effor.”
Donc ainsi fut-il fait. Voilà Sainte Cécile
Dans un bain enfermée attendant qu'on la grille . .

Le jour, la nuit on fit sous le bain un grand feu,
Mais, malgré la chaleur, Cécile était assise
Dans le bain tout au frais, chantant, adorant Dieu,
Faisant monter au ciel une musique exquise,
Ce que le juge oyant, de rage il devint bleu,
Et donna vite l'ordre à son corniculaire,
Faire égorger au bain Cécile en sa colère !

Lors advint le bourreau qui la frappa trois fois
De trois coups furieux, mais sans pouvoir l'occire,
Et comme, c'est un fait, qu'en ces temps d'autrefois
Trois coups étaient la dose, et qu'ils devaient suffire,
Qu'un quatrième coup était contraire aux lois,
Le bourreau s'en alla les deux mains dans ses poches,
Non fini son ouvrage, en crainte de reproches.

Le cou très décollé, mais néanmoins pendant,
La trouvèrent ainsi les gens de sa mégnie,
Ils étanchent son sang coulant très abondant,
Si que durant trois jours, et dans leur compagnie
Elle vécut, hélas ! dans ce tourment ardent ;

Et pendant tout ce temps cela passe créance,
Elle leur enseigna la divine croyance.

Puis elle leur donna ce qu'elle possédait,
Et les recommanda de la bonne manière
Au pape Urbain ; et dit : “ J’ai demandé de fait
Au divin Créateur de la nature entière
Un délai de trois jours pour vous voir en effet,
Et vous recommander les âmes que je laisse,
Et pour qu’en ma maison on dise aussi la messe.”

St. Urbain nuitamment s’en vint chercher son
corps,
Et puis très décemment lui donna sépulture,
Où dormaient en repos tous les martyrs alors.
Après, selon son vœu, consacrant d’aventure
Sa maison à Jésus. Et dans de saints transports
Depuis ce temps lointain, dans cette noble enceinte,
On rend hommage au Christ, aussi bien qu’à la sainte !





PROLOGUE DU VAVASSEUR DU
CHANOINE.

LORSQUE la Nonne eut fini son
narré,
Nous marchions d'un pas modéré,
En proie à des pensers pleins de
mélancolie,
Quand nous fûmes atteints à
Boughton-under-Blee,
Par un homme vêtu de noir,
Sous les habits duquel on pouvait voir
Un surplis blanc. Sa haquenée
D'un beau gris pommelé paraissait surannée.
Le cheval que montait son digne Vavasseur
Pouvait à peine aller, écumait de sueur ;
Il est vrai qu'il avait une double besace
Sur la croupe, formant une assez lourde masse.
Le Maître auquel était le Vavasseur,
Dans un habit d'été prélassait sa grandeur !
A part moi je cherchais dès que le vis paraître
Ce que cet homme pouvait être,
Et ne le trouvai pas vraiment,
Jusqu'à ce que je vis ne fais comment,

Que son manteau faisait un tout avec sa chape,
D'où je le tins pour un soldat du Pape,
Un Chanoine, sans-doute. Attaché sur son dos,
Son chapeau secoué pendillait sans repos,
Tout saupoudré de la poussière
Qu'il avait fait surgir en courant ventre-à-terre.
Sous son capuchon il avait
De bardane une feuille énorme
Pour le parfum qu'elle exhalait,
Et peut-être aussi pour sa forme
Qui de l'ardent soleil quelque peu l'abritait ;
Car son front distillait
Ainsi qu'un alambic, tout le long de la route,
Des perles de sueur qui tombaient goutte à goutte.
Quand il fut arrivé : " Dieu garde," cria-t-il,
" Cette nombreuse compagnie,
Dames, Seigneurs, roturiers et mégnie."
Il ajouta d'un ton agréable et civil :
" Voulant vous rattraper, j'ai dû, par aventure,
Aiguillonnant ma peu vive monture
Lui faire prendre le galop,
Et je le crois même un peu trop.
Mais en définitif, je ne me trouve à plaindre,
Puisque suis parvenu, Messieurs, à vous atteindre."

Rempli de courtoisie aussi le Vavasseur
Dit : " Vous voyant sortir tous de l'hostellerie
Ce matin, je le fis savoir à mon Seigneur,
Qui désire avec vous, pour votre causerie
Chevaucher, car il aime aussi la parlerie."

" Ami !" dit l'Hôte au Vavasseur,
" Pour ton avis, Dieu t'accorde sa chance,

Car ton Seigneur parait avoir son importance,
Il est sage, le pense, allègre aussi, le crois,
Et doit pouvoir narrer un bon conte parfois ?”

“ Qui cela ? mon Seigneur !—Il en fait, et de
reste

Des contes, et plus d'un, et par douzaine, peste !
Si vous le connaissiez comme je le connais,
Vous seriez bien surpris de ses gestes et faits !
C'est qu'il fait travailler avec rare industrie,
Dans des arts que personne, ici, je le parie,
Ne pourrait amener à bien,
A moins que d'en savoir par lui seul le moyen.
Si vous le connaissiez, certe à sa connaissance
Vous ne renoncerez, je pense,
C'est un homme à n'en pas trouver dans son chemin
Un semblable en dix ans . . . un homme ! . . . un
homme enfin ! . . . ”

—“ En ce cas,” dit notre Hôte, “ apprends moi,
je te prie,
Ce qu'il est ;—est-il Clerc ? ou bien ne l'est-il pas ? ”

“ Il est plus grand qu'un Clerc ! le dis sans hâblerie,”
Reprit ce Vavasseur ; “ Hôte, par St. Gildas !
Je veux en peu de mots vous donner, ça me presse
Echantillon de son adresse.

“ Je dis que mon Seigneur est tellement malin,
(Mais ne pourrez savoir de par moi sa science,
Quoiqu'un peu, je l'avoue, aide à sa manigance,)
Que, vous le voyez bien, tout ce vaste terrain

Sur lequel chevauchons, qui contient d'aventure
 Jusqu'à Cantorbéry cinq milles de mesure,
 Il pourrait, s'il voulait soudain donner l'effor
 A son vaste savoir le paver, chose sûre

Non de cuivre ou d'argent mais
 d'or !”

Et quand ce Vavasseur eut tenu ce langage,
 Notre Hôte s'écria : “ Puisqu'il est aussi sage,
 Que tu nous le dis, ton Seigneur,
 Pourquoi,—dis-nous cela, mon digne Vavasseur,
 A-t-il de si laides culottes,
 Aussi de si vilaines bottes ?

En un mot pourquoi ton Seigneur
 Est-il si mal vêtu que ça fait presque peur !
 S'il est, comme tu dis, de si haute prudence ?
 Car la prudence amène à l'opulence.”

“ Pourquoi ?—demandez-vous ?”—reprit ce Vavasseur,

“ Parce que, Dieu me vienne en aide !
 Il ne prospérera jamais las ! mon Seigneur !
 Mais pour tous ici je ne plaide,
 Donc, soyez assez bon me garder le secret
 S'il vous plaît.

S'il faut vous dire ici mon dire,
 Il est trop érudit, Messire ;
 Or qui fait—qui fait à l'excès !
 Dans mon penser ne réussit jamais.

Disent les Clercs : ‘ Trop savoir est un vice !’
 Et les Clercs disent vrai selon moi, c'est justice !
 Quand on a trop d'esprit on en use assez mal,
 Ainsi fait mon Seigneur, de savoir un fanal !

Que le bon Dieu l'amende !
Au ciel incessamment tous les jours le demande !”

Notre Hôte dit : “ Amen !—Ainsi soit Vavasseur !

Mais puisque tu connais si bien de ton Seigneur

Et le faire, et le savoir-faire,

Dis-nous le, sans plus de mystère

Ce qu'il fait qu'il est si malin

Ton Suzerain ?

Si ce n'est pas péché, voyons, dis-nous, sur l'heure

Où se trouve votre demeure ?”

“ D'une ville dans les faubourgs,

Nous blotissant,” dit-il, “ dans des coins, des ruelles,

Tannières bonnes pour des ours,

Où des bandits les vilaines sequelles

En attendant les nuits viennent cuver les jours,

En un mot comme gens n'osant à la lumière

Montrer leur nez,—la chose est claire !”

“ Maintenant,” dit notre Hôte, “ encore un mot :
dis-moi,

Cher Vavasseur, pourquoi ta face

Ressemble-t-elle à de la glace

Tant et si bien qu'elle inspire un émoi

Quelque peu voisin de l'effroi ?”

“ Je t'en prends à témoin,” reprit-il, “ ô St. Pierre !

Toi le concierge du bon Dieu,

Tu fais si ma tâche est sévère,

Et si j'use mon teint à tant souffler le feu !

C'est que dans un miroir ne vois point mon visage,

Tant à multiplier dà je me mets en nage !

C'est que ce n'est pas tout plaisir

Chercher faire de l'or, car ne vous en déplaît,

Il faut alimenter une vaste fournaise,

Et respirer senteurs à vous faire blémir.

Notez que dans le feu nous versons mainte chose

Qui certes ne produit le parfum de la rose ;

Nous pataugeons toujours, malgré notre désir

De réussir ;

Et toujours nous cherchons, mais la vérité nue,

C'est qu'il ne reste rien au fond de la cornue :

Si bien que nous manquons notre conclusion.

A de braves bourgeois faisons illusion,

Lors nous leur empruntons dix livres ou vingt livres,

Les traitant à peu près comme s'ils étaient ivres,

Leur disant à ces malheureux

Qu'une livre en nos mains en produit au moins deux.

C'est faux ! c'est archi-faux ! mais tous ces imbéciles,

A se laisser duper se montrent très faciles.

Nous cependant, nous conservons l'espoir

D'accomplir un jour le miracle,

Mais jusqu'ici du matin jusqu'au soir

Sommes tombés de débacle en débacle

Dans un vrai pot au noir.

C'est que cette science occulte

A laquelle vouons un culte,

Nous glisse dans les mains, c'est une vérité ;

Si que ma foi ! courons à la mendicité !"

Pendant que ce garçon devisait de la sorte,

Ce Chanoine, un homme en dessous,

Qui guignait le prochain d'un air à moitié doux,

Et se glissait partout comme un cloporte

Entendit tout ce que le brave Vavasseur
 Disait pour soulager son cœur.
Caton, vous le savez, dit, et ce n'est pas louche,
 ' Que qui se sent morveux se mouche !'
Or, ce Chanoine lors, dit à son Vavasseur :
" Tais-toi, si tu ne veux exciter ma colère,
 Tu n'es qu'un calomniateur,
Qui t'a permis d'ailleurs dévoiler le mystère,
Et de ce que je fais, et de ce que veux faire ?"

—" Oui dà !" reprit notre Hôte ;—" eh ! l'ami ! va
 toujours,
A sa mauvaise humeur laisse-lui donner cours !"

" Au fait," dit-il, " fort peu je m'en soucie ;
Sa colère pour moi, n'est qu'une facétie,
 Et j'en ris de bon cœur !"
Et lorsque ce Chanoine eut à la fin de compte
 Vu que monsieur son Vavasseur
Allait de ses secrets éventer la noirceur,
Il s'enfuit au galop de chagrin et de honte.

" Ah !" fit ce Vavasseur, " nous allons maintenant
 En avoir de l'amusement !
Puisqu'il a pris la poudre d'escampette,
 Pour s'en aller je ne fais où,
 (Le Diable lui torde le cou !)
 Au moins vous saurez sa recette ;
Car jamais avec lui ne me frôlerai plus,
 Ni pour un sou, ni pour beaucoup d'écus.
Pour m'avoir le premier attiré dans ce gouffre
Qu'il ait honte et douleur, l'enfer l'ait dans son souffre !

Car, voyez-vous, c'est par ma foi,
Chose sérieuse pour moi !
Je le sens bien quelque chose qu'on dise,
En poursuivant cet art j'ai fait une bêtise ;
Et cependant le poursuivais toujours,
Quoiqu'il me déçut tous les jours :
Mais puisque mon Seigneur est parti . . . bon voyage !
Vous saurez ce que fais de tout cet affinage."

Donc avec ce Chanoine ai demeuré sept ans,
Et n'en fais pas plus long pourtant de la science ;
Par elle j'ai perdu plus vite qu'aux brelans
Tout ce que possédais d'argent, de patience,
Et bien d'autres ainsi que moi
Au même ont été faits, ma foi !
Autrefois, voyez-vous, moi j'avais la coutume
D'être pimpant dans mon costume,
Je portais, et ce, tous les jours,
De coquets, de gentils atours,
Mon teint pouvait lutter, croyez-moi, point ne glose,
Avec l'incarnat de la rose,
Maintenant mes habits sont délabrés et vieux,
Et mon pauvre teint est vitreux :
Bien plus encor de mes yeux un est borgne ;
Si que toujours il paraît que je lorgne ;
Voilà ce que me vaut, je mets mon cœur à nu
La recherche de l'inconnu.
Cette science inopportune
Qu'on appelle par Atropos !
Transmutation des métaux,
A tellement ébréché ma fortune
Que ne pourrai certes payer jamais
Tout l'or que j'empruntai quand cent ans je vivrais !

Que chacun donc par moi s'éclaire,
Et n'aille embarquer son avoir
Dans cette maudite galère !
Il n'en retirerait qu'un morne désespoir,
Qu'un esprit détraqué, mesquin, pervers, avide,
Et certes qu'une bourse vide.
Et quand par sa folie il aurait de son bien
Perdu la dernière parcelle,
Qu'il ne lui resterait plus rien,
Alors il chercherait, c'est chose naturelle,
A faire dans ses lacs s'embourber le prochain,
Car, soyez sûrs, il est plus d'un vilain
Qui lorsqu'il est dans la débîne,
Trouve en effet une joie assassine
A voir tout comme lui tomber le genre humain.
Un Clerc m'apprit jadis cette chose bien laide,
Mais laissons ça ! . . . que Dieu me soit en aide !
Je vais en gros comme en détail
Vous parler de notre travail.

Lorsque nous exerçons notre métier du diable,
Nous paraissions crânement érudits,
Nous avons un grimoire à peine déchiffrable,
D'étranges mots de savoir tout confits ;
Je souffle alors le feu, je souffle, oui, je souffle,
Pour arriver à le rendre brillant,
Tant qu'à la fin j'en perds le souffle,
Et que mon cœur est défaillant.
Je ne saurais vraiment, exactement vous dire
Quelle proportion d'argent, d'autres métaux,
D'ingrédients et de matériaux
Nous mettons dans la poêle à frire.
Tantôt une once ou deux ou quelquefois un marc

D'orpiment, d'os brûlés, moulus en poudre fine,
Ou d'écaillés de fer, de substance alcaline,
Que tripotons afin d'en obtenir le marc.
Je ne saurais vraiment exactement vous dire
Comment tout ce fouillis que ne puis pas décrire,
De la poêle est mis dans un grand pot de fer
Que de poivre et de sel tout d'abord on saupoudre,
Des os brûlés avant d'y déverser la poudre,
Et de chauffer le tout avec un feu d'enfer.
Je ne saurais non plus exactement vous dire
Comment ce pot de fer est hermétiquement
Fermé, si bien que l'air n'y peut glisser son rire
Mis qu'il est à la porte impitoyablement ;

Ne peux vous dire d'aventure

Et notre foin

Notre tintouin

En sublimant, je vous assure,
Tous ces matériaux ; en les amalgamant,
En les calcinant fermement

Avec ce vif argent qu'on appelle Mercure.
Mais malgré nos efforts pour amener à bien

Ces opérations chimiques,
Nos soins sont superflus, nos soins sont chimériques.

Nous avons pour résultat—rien !

Notre orpiment, notre mercure,
Notre litharge aussi, tout est vanité pure,

En gros comme en détail

Nul est notre travail.

De nos esprits aussi l'ascension est nulle,
Et notre résidu passe le ridicule,

Si que ne récoltons de notre dur labeur
Que déception, que sueur !

Dans ce vrai métier de galère
Existe un attirail nombreux,
L'énumérer serait chose bien longue à faire,
Si n'étais ignorant le ferais, mais je veux,
Dussé-je n'y pas mettre d'ordre,
Vous parler de ce beau désordre.
Et d'abord nous avons borax et vert-de-gris,
Bols blancs, bols gris, bols d'Arménie,
Vases de terre et de verre, et tamis
Et d'urinaux toute une colonie ;
Nous avons fioles et goulots,
Cucurbites, sublimatoires,
Alambics et leurs accessoires,
Et de toute grandeur des pots ;
Nous avons aussi des cornues,
Des gourdes plus ou moins pointues,
Enfin des instruments si nombreux, si nombreux,
Que se les procurer ça devient fort coûteux.

Nous avons la céruse ainsi que le bitume,
De nombre d'ingrédients l'écume,
De l'arsenic, et puis du fiel de bœuf,
Du sel ammoniac, du soufre, de l'éteuf
Non pas pour jouer à la paume,
Mais pour emprisonner l'arôme
De philtres précieux ; avons encor des eaux
Qui tirent leurs couleurs de bien des végétaux ;
Et nous avons des herbes
Et des plantes superbes,
Et l'aigre-moine, et le sang-de-dragon,
Et la Valérienne, encore l'estragon,
La fleur de passion, ou plante du calvaire,

Et même parfois la lunaire ;
Nos lampes brûlent nuit et jour
Pour opérer notre œuvre, et pour
Que ne s'éteigne la fournaise,
Et que toujours ardente soit la braise,
Pour mieux parachever la calcination,
Aussi des eaux l'albification.
Nous avons de la sensitive,
Et de la glaire d'œuf, du sel, de la chaux vive,
Braise, urine, terre et fumier,
Salpêtre et vitriol ; de la poudre d'acier,
De l'alcali, des matières caillées,
Et de tartre et d'alun de pleines corbeillées ;
Des cheveux d'homme et des crins de chevaux,
Du verre et du levain, et des poils d'animaux,
Du mout de bierre, et des potiers l'argile,
Des intestins de crocodile,
De la bouze de vache, et des crottins d'agneaux,
Plus de l'arsenic rouge, et nombre de matières
Produisant couleurs éphémères,
Et nous servant si bien d'agent,
Que nous pouvons donner une teinte citrine
Même à l'argent.
Avons encor de couleur purpurine
Nos cémentations,
Nos fermentations ;
Nous avons nos lingots, et d'essai nos substances
Pour constater la marche et les gradations
De nos nombreuses manigances.

Aussi je vous dirai tels que les sus alors
Le nom des quatre Esprits, et le nom des sept Corps,
Ils sont ici placés par ordre de mérite :
Le premier des Esprits est nommé Vif-Argent,

Le second Orpiment ; son prochain accolyte
Le Sel Ammoniac est un puissant agent,
Le quatrième enfin, Messseigneurs, c'est le Soufre,
 Qui joue aussi son rôle dans ce gouffre.
Je passe maintenant de ces Esprits retors
 A ce que nommons les sept Corps,
 Et je vous dirai sans lacune,
Que le Soleil c'est l'Or, que l'Argent c'est la Lune ;
Le Vif-Argent Mercure, et que Mars est le Fer,
 Le Plomb Saturne, et l'Etain Jupiter,
Et le Cuivre Vénus par le nom de mon père !
Le pourquoi de ces noms n'en fais pas le mystère !

Celui-là qui s'attèle à ce métier maudit,
Y perdra tous ses biens, tenez-vous le pour dit !
Vouloir faire de l'or, c'est chercher la ruine,
C'est vouloir tout à fait tomber dans la débîne.
 Dieu fait que même un Erudit,
 Fut-il un Frère, ou bien un Moine,
 Fut-il Prêtre ou Chanoine,
Ayant désir savoir ce métier de lutin,
 Pâlirait du soir au matin
Sur de vieux parchemins, ou bien sur de vieux livres,
 Il y perdrait non seulement ses vivres,
Mais son or, son argent, qui plus est son latin.
Il faut être archi-fou, tous vous pouvez m'en croire,
 Pour s'enfoncer dans si vilain grimoire ;
Et que l'on soit savant, ou qu'on soit ignorant,
Le résultat en est le même au demeurant,
Ignorant ou savant, chacun la chose est sûre,
Dans l'opération fait chou blanc d'aventure.

Je ne crois pas avoir fait mention
 De certaine décoction

De vert-de-gris et de limaille
Et parfois de poudre d'écaille,
Des huiles et des lotions,
Des diverses ascensions
Et des eaux vives,
Et des eaux corrosives,
Et du métal en fusion,
Des substances émollientes,
Et de celles endurecissantes,
Dans ma tête tout ça, vrai ! fait confusion.
Pour vous faire au complet une nomenclature
Des noms sans nom de la science obscure
Dont je vous dis ici les faits,
Ou plutôt les méfaits,
Il me faudrait, je le présume,
Un par trop énorme volume !
Vous en ai dit assez, Messieurs, m'est avis,
Pour évoquer des noirs royaumes
Les plus affreux démons, les plus vilains fantômes,
Et les plus féroces Esprits !

Oui, la pierre philosophale
Que l'on nomme Elixir, pierre conjecturale
S'il en fut onc, oui, par Dieu ! la cherchons,
Mais pour la trouver dà sommes trop cornichons !
Car, voyez-vous, malgré notre science,
Et notre fière outrecuidance,
Moi j'en appelle au Roi du ciel,
Non la pierre philosophale
En fin finale
Ne vient jamais à notre appel.
Pour arriver à ce mécompte
Nous avons gaspillé nos biens au bout du compte,

Et cette perte nous rend fous

Tous !

Et nous en créverions, n'était que l'espérance

De réussir un jour, nous fait voir à distance

Dans un brouillard fort nébuleux

L'instant où le succès ne fera plus douteux.

Mais je le disais tout-à-l'heure

Cette espérance n'est qu'un leurre,

Qui comme un météore, un instant éblouit,

Pour faire après une plus sombre nuit.

Pourtant ici je dois le dire,

Les malheureux atteints de ce délire

Qui consiste à vouloir incruster dans leur for

Qu'ils pourront un jour faire l'or,

Trouvent dans leur déboire une douce amertume,

Si, que n'eussent-ils plus qu'un seul drap pour les
nuits,

Qu'un manteau pour les jours, par leur espoir séduits,

Ils vendraient l'un et l'autre au risque d'un gros rhume,

Pour chercher à multiplier,

Heureux pour tel motif de se mortifier ;

Tant tout leur saint Frusquin il l'attire ce gouffre !

Quand ces gens là, ces martyrs du grand Art

Sont quelque part,

Vous les reconnaissez à leur parfum de soufre,

Ils puent,—je suis fâché me servir d'un tel mot,

Comme un bouc, comme un Astaroth,

Et leur odeur est si chaude et si rance

Qu'elle infecte même à distance.

Que si leur demandez parfois secrètement

Pourquoi toujours ils sont vêtus si pauvrement,

Ils vous chuchotent à l'oreille :

Voyez-vous, ce n'est pas merveille

Nous avons de science un si grand rudiment
Que si nous montrions avec quelque élégance
On nous tuerait certainement ;
Et de cette façon happant la confiance
Ils agrippent souvent l'argent de l'ignorance !

Mais sur cela passons, et revenons par Dieu !
A mon histoire.

Avant donc que le pot ne soit mis sur le feu
Avec les ingrédients, car c'est tout un grimoire,
Mon Seigneur, mais lui seul, trempe tout ce fouillis
Dans une décoction noire :
(Car puisqu'il est parti, je puis bien, m'est avis,
Vous parlez de ses faits et gestes,
Ils me furent assez funestes :)
Mon Seigneur a la réputation
D'un habile homme, vous l'atteste,
Quoique je sache, sans conteste,
Qu'il n'est venu jamais à la perfection.
C'est que presque toujours alors que la matière
Arrive à l'ébullition,
Le pot, ou plutôt la chaudière
Patati, patatras,
Saute et vole en éclats,
Et le fameux bouillon se répand, s'évapore
Sur sa trace en laissant une odeur de phosphore.
C'est que cette soupe aux métaux
A la force souvent de nombre de chevaux ;
Quand elle envoie au loin promener son écume
De fer, de soufre et de bitume,
Elle renverse tout et les murs et le toit
Ne voulant plus être à l'étroit,

Si qu'elle va fixer en terre
 De son trop plein le mélange adultère.
 Et Seigneurs, entre nous soit dit,
 Je crois bien qu'en enfer où trône le Maudit
 Il ne peut y avoir plus d'ire et plus de rage,
 Vacarme plus affreux, plus énorme tapage
 Qu'il n'y en a chez nous quand saute le potage ?
 Chacun gronde et se tient pour très mal satisfait,
 Et l'un à l'autre qui plus est
 Sans ménagement dit son fait.
 Les uns disent que c'est la faute
 De la façon dont fut construit le feu ;
 D'autres disent : ' Mais non ! la pression trop haute
 A fait l'accident de par Dieu !'
 D'autres encor : ' La faute est au maroufle,
 Qui souffle ;
 Et dans ce cas, car j'étais le souffleur
 Moi j'avais peur.
 ' Stupidité !' formulait un troisième,
 ' Ils n'étaient pas assez trempés tous vos métaux !'
 ' Nenni,' disait un quatrième,
 ' Votre âtre n'était pas fait de matériaux
 Propres, devez le reconnaître,
 Il eut fallu du bois de hêtre !'
 Ne saurais dire, moi, c'est un fait positif
 De l'accident quel était le motif
 Pour lequel la marmite opérait sa culbute,
 Mais je constate ici quelle était la dispute.
 Sur tout ce bruit dominant, mon Seigneur
 Disait : ' Eh bien ! c'est un malheur !
 Puisqu'a crevé notre chaudière
 Que faire ?
 Tous ces dangers, bien je le crois,

Je les éviterai, c'est sûr, une autrefois.
La marmite était je le gage,
Fêlée . . . Adieu donc au potage !
Ne faut s'étonner de si peu,
Déblayons tout, et rallumons le feu,
Ainsi que c'est l'usage,
Et puis mes chers amis recommençons l'ouvrage !
Sur ce, l'on balayait, on passait au tamis
Tous les débris.
' Pardi ! ' disait un autre, ' il nous en reste encore
Quelque peu du métal,
Recueillons-le dans cette amphore,
Une autrefois pourrons réussir Au total !
Pour récolter il faut semer, que diable !
Un marchand sur la mer quelquefois formidable
Se voit forcé confier son avoir,
Et la mer, montre épouvantable
Très souvent l'engloutit dans son vaste avaloir,
Et moins souvent le porte à terre,
Car Borée est puissant, et grande est sa colère !
' Paix là ! paix là ! ' dit mon Seigneur,
' Une autrefois aurai plus de bonheur !
Réussirai par Notre Dame !
Et s'il n'en est ainsi que j'en porte le blâme !'
Un autre dit : ' Pardieu !
Trop chaud était le feu !'
Mais trop chaud ou trop froid ici j'ose le dire,
Nous n'obtenons jamais le point de notre mire.
Et quand nous sommes seuls pourtant,
D'être des Salomon nous nous donnons le gant.
Mais à vous tous ici le dis en confidence,
Défiez-vous de l'apparence,
Tout ce qui reluit n'est pas or,

Et même n'est pas du fimilor ;
Enfin foi d'homme !
Souvent belle au regard est mauvaise une pomme.
De même il en est parmi nous :
Qui paraît le plus sage, est souvent des filous
Le plus adroit ou le plus hypocrite ;
Le vol bien réussi, tel est son seul mérite !
C'est ce que je vous prouverai
Avant la fin de mon narré.
Il y a, voyez-vous, parmi nous un Chanoine,
Qui plus que le plus laid et le plus sale moine
Infesterait, c'est vérité,
De l'univers la plus large cité,
Fut-elle grande comme
Ninive, Alexandrie, ou bien Troie, ou bien Rome.
Nul homme, vécut-il mille ans
Ne pourrait vous narrer ses nombreux guet-apens,
Il est faux, il est faux, on n'en a pas d'idée ;
Il a l'esprit rusé certes plus qu'Asmodée,
Si qu'il faut être aux trois quarts un démon
Ou sage autant que Salomon,
Pour ne pas dans ses lacs tomber comme une bête,
Tant avec art il vous embête !
Il a déjà trompé nombre de gens,
Qui n'étaient pourtant des enfants ;
S'il vit quelque temps d'aventure,
Encore il trompera plus d'une créature.
Cependant alléchés par son obscur savoir
Des hommes font maints milles pour le voir,
Et rechercher sa connaissance,
Sans seulement avoir doutance
Qu'au fond du sac il n'y a rien
De bien !

Si donc vous plait m'accorder audience,
Je vais ici prouver ce que j'avance.
Mais ô vous tous, Nobles, Religieux,
Qui chevauchez avec nous par ces lieux,
Abbé, Frère-quêteur ou Moine,
N'allez pas croire que parce que d'un Chanoine
Je vous narre les vilains faits,
Mon projet soit de déverser le blâme
Par des propos, des quolibets
Sur votre ordre . . . oh ! non pas, l'affirme sur mon
âme !
Car pardi ! dans chaque ordre il est quelque maudit,
Parmi d'honnêtes gens il se glisse un bandit,
Faut-il pour cela fuir le monde,
Ou regarder l'humanité
Comme un réceptacle crotté
Où grouille seulement l'immonde ?
N'ai point l'intention de vous calomnier,
Mais ne saurais le dénier,
Mon but dans cette circonstance,
Est de tancer le mal, et d'importance.
Car comme moi savez pertinemment
Que du divin Jésus parmi les douze apôtres,
Un seul fut faux,—Judas assurément ;
Ce qui n'empêcha pas que fussent bons les autres.
Ainsi de vous, Messieurs du clergé,
Seulement croyez-moi vite donnez congé
Au Judas qui pourrait, sous masque d'imposture,
Se faufiler parmi vous d'aventure.
Contre moi donc ne soyez pas marri,
Mais écoutez ce que je dis,
Mon conte est vrai, je vous l'affure."



CONTE DU VAVASSEUR DU CHANOINE.



Le existait à Londre un heureux Ca-
pelan [de l'an,
Qui vivait en disant messes du bout
Lequel était si bon de caractère,
Si charmant au logis, et si prêt à
tout faire

Pour obliger, que — ne me croirez pas,
La femme chez laquelle il prenait ses repas,
Ne voulait qu'il payât habits ou nourriture,
Quelque bien qu'il se mit d'ailleurs par aventure ;
Si qu'il ne manquait pas, on peut bien le penser,
D'argent à dépenser :

Mais n'importe cela ; je veux par St. Antoine !

Continuer l'histoire du Chanoine,
Qui de ce Prêtre ayant bien du bonheur, ma foi,
Amena l'affreux désarroi.

Un jour donc il vint ce Chanoine
Vers la chambre du Prêtre, et sans bien grande exoine,
Lui demanda s'il voulait sans retard
D'or lui prêter un marc,

Pour trois jours seulement. " Le rendrai, je le jure,
Au jour marqué," dit-il ; " que si j'étais parjure,
Je consens," reprit-il, " je consens de tout cœur
Etre pendu comme un voleur !"

Le Prêtre donc remit le marc d'or. Le Chanoine
Avec tout le coulant et l'astuce d'un Moine,
Se confondit en bénins compliments,
Et prit congé faisant force remerciements.
Dès le troisième jour, il rapporta foi d'homme !

La fomme,
Au Prêtre tout joyeux de repalper encor
Son or.

" Certes," dit celui-ci, " cela point ne me gêne
Prêter un Noble, deux ou trois,
A qui veut se donner la peine
Les rendre au temps fixé. C'est du dernier courtois !
A pareil homme sur la terre
Je dis, je n'en fais pas mystère,
Jamais ne saurais de mon bien
Refuser rien !"

" Quoi !" reprit soudain ce Chanoine,
" Moi ! je pourrais manquer à mes engagements ?
Ce serait du nouveau ! parbleu ! mon patrimoine
Est là pour tenir mes serments.
La foi ! pour moi c'est une chose
Que garderai toujours oh ! qu'on n'en
glose !

Jusqu'à ce que je descende au tombeau.
Car, croyez-le, comme au *Credo*,
Il ne se trouve sur la terre
Nul hère
Qui pour m'avoir prêté de l'or ou de l'argent
En un besoin urgent,

Se soit jamais trouvé, sur l'honneur je le jure,
En danger de par moi d'une déconfiture.
Et maintenant," dit-il, " cher Messire, entre nous,
Puisque fûtes pour moi si courtois et si doux,
Afin de m'acquitter de tant de bienveillance,
Je vous enseignerai, n'en ayez pas doutance,

De multiplier le grand art,
Comme je fais, je vous le certifie,
Bien œuvrer en philosophie,
Car mes talents sont grands dans ce savoir à part ;
Soyez en sûr, et notez le d'avance,
Devant vous je ferai quelque œuvre d'importance."
—" Vrai !" repartit le Prêtre ; " Ah ! vous feriez
cela ?

La Vierge en soit bénie aux cieux et par delà !
J'accepte de tout cœur."—" A votre ordre, Messire,
Il fera fait, comme je viens de dire "
Repartit le Chanoine : " Amen ! "

Jugez de ce voleur par ce laid specimen !

Une telle offre de services
A mon avis sent tous les vices ;
Ça pue ; et c'est la vérité
Ça sent le bouc, la fausseté !

Or ce vilain Chanoine
En cette occasion puait comme un vieux Moine,
Tant d'ignobles penfers se glissaient dans son cœur,
S'il en possédait un, cet impudent blagueur !
De sa perversité que le bon Dieu nous garde !
Honni soit-il celui qui la vérité farde !

Que savait-il hélas ! ce pauvre Capelan,

Point il ne se doutait, et ce n'était merveille,
Que ce Chanoine était un fourbe, un chenapan,
Si qu'il n'eut vent du mal lui pendant à l'oreille.

O Prêtre sot ! double sot ! triple sot !
Je le vois tu vas être ébloui tout à l'heure,
Par l'amour vil de l'or, par l'amour du lingot,
Et tu vas tomber dans le leurre,
Et dans le vilain traquenard
Que te tend ce rusé renard.
Adonc pour arriver à montrer ta folie,
De ce Chanoine aussi, vraiment ça m'humilie
L'abominable fausseté,
Je m'en viens dévoiler toute la vérité.

Mais maintenant vous allez croire
Messire l'Hôte et vous, mon auditoire,
Que ce Chanoine est mon Seigneur,
Non sur ma foi, non sur l'honneur !
Ce n'est pas lui ; c'est un autre Chanoine
Plus futé, plus tricheur cent fois
Que le mien ne fut onc ; c'était un fin matois
Qui mangea plus d'un patrimoine.
Parler de sa subtilité,
Ça me fait mal, en vérité :
Lorsque je narre sa trahison,
Et de ses dupes la bêtise,
De mon visage sens se rougir l'incarnat,
Ou pour parler avec plus de franchise
Je le sens s'échauffer ; car il est d'un blanc mat
Depuis assez long-temps, grâce à l'infeste brise
Qui s'exhalait de ces maudits fourneaux
Pêle-mêle où cuisaient tant de vilains métaux.

Maintenant du Chanoine au Prêtre
Ecoutez le discours, et jugez en du traître !

“ Messire, sans vous commander,”

Dit à ce Prêtre ce Chanoine,

“ De suite veuillez bien mander

Votre valet ; — il nous faut d’antimoine
Une once ; et deux ou trois au plus de vif argent ;
Qu’il aille les chercher ; et qu’il soit diligent ;

Puis de vos yeux verrez une merveille
Que se refuserait à croire votre oreille.”

“ Messire,” dit le Prêtre, “ Amen !”

Et sans plus d’examen

Il appela son domestique,

Et lui donna l’ordre excentrique,

Et le valet s’en fut, puis apporta bientôt

Le vif argent et l’antimoine

Qu’il remit au Chanoine ;

Et de Satan ce vil suppôt,

Demanda du charbon au brave domestique,

Voulant au même instant commencer sa rubrique ;

Et soudain de son sein retirant un creuset,

Au Prêtre il le montra disant d’un air discret :

“ Approche !

Cet instrument que je fors de ma poche,

Tiens, le voici, prends-le ; mets y de vif argent

Une once, au nom du Christ ; sois toi-même l’agent

Du grand savoir, et deviens de l’étoffe

Dont on fabrique un Philosophe.

Il en est peu certe à qui j’offrirais

Les mettre ainsi dans mes secrets ;

Car tu vas voir ici par ton expérience,

Combien grande elle est ma science.

Ce vif argent, je vais, tiens, si bien l'amortir,
Là devant toi, que sans mentir
Je le rendrai, ce qui fera ta joie,
De l'argent qui vaudra bien mieux que la monnoie
Que toi, que moi, n'importe qui
Dans sa bourse porte aujourd'hui.
Il sera doux, il sera malléable,
Ou tiens-moi pour un incapable !
Par-devers moi j'ai là, mon cher,
Une poudre—il est vrai qui me coûte assez cher,
Mais qui de ma science
Est, entre nous, l'essence.
Dis à ton valet de fortir ;
Puis après ferme bien la porte,
Tu le conçois certe, il importe
Que nul œil indiscret ne puisse nous trahir.
A nul il ne faut qu'on se fie
Pour l'œuvre de philosophie."

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.
Le serviteur parti, la porte fut fermée,
En un instant ce fut affaire consommée ;
Seuls ils restèrent en effet.

Suivant l'ordre donné par ce maudit Chanoine
Ce Capelan aussi bête qu'un Moine,
Mit cette chose sur le feu,
Soufflant, soufflant, soufflant morbleu
Avec une ardeur incessante,
Et se mettant en quatre je m'en vante.
Notre Chanoine alors jeta dans le creuset
Pour éblouir ce Prestolet
De perlimpimpin une poudre

Faite de craie, ou de soufre ma foi,
 Un composé de ne fais quoi
 Et d'un jaune . . . d'éclair qui précède la foudre ;
 Puis il lui dit de mettre au-dessus du creuset
 Tous les charbons ; " car je veux, c'est un fait,
 De mon affection pour te donner un gage,"
 Dit-il, " que tes deux mains accomplissent l'ouvrage."
 — " Ah ! " dit le Prêtre, " grand merci !
 Et quand aux charbons les voici."
 Et ce disant, le pauvre Prêtre
 Content, joyeux, tout au bien être !
 Rangea chaque charbon très convenablement,
 Avec grand soin et sans désordre.
 Tandis qu'il remplissait cet ordre,
 Ce faux Chanoine impudemment
 De son sein retirait un charbon fait de hêtre
 Dans lequel se trouvait un trou
 Pratiqué par l'adroit filou,
 Pour mieux subtiliser le Prêtre.
 Ce trou, de la fourbe l'agent,
 Le recouvrait une assez large entaille,
 Dans laquelle dormait une once de limaille
 D'argent.
 Et comprenez le bien ce leurre
 N'était l'œuvre de tout à l'heure,
 Oh ! non, c'était un guet-apens
Improvisé depuis long-temps.
 Plus tard vous parlerai d'autres choses encore
 Qu'il avait avec lui ce démon que j'abhorre !
 Il voulait le tromper, c'était là son projet
 Bien avant d'arriver ; et le tour était fait
 Avant qu'il ne partit. Vraiment cela m'attriste
 Quand il me faut parler de ce faux alchimiste ;

Je voudrais me venger de sa perversité,
Mais ne le puis, en vérité,
Cet oiseau de malheur ne loge pas, il perche,
Et j'en suis toujours pour tous mes frais de recherche.

Messires, maintenant, et pour l'amour de Dieu
Faites attention, je vous prie, à son jeu.

Il prit donc ce charbon dont parlais tout à l'heure,
Et puis secrètement dans sa main mit ce leurre,
Et tandis que le Prêtre arrangeait le charbon,
" Tu fais tout de travers, mon bon,
Ce n'est point étalé comme ça devrait être,"
Dit soudain le Chanoine au Prêtre,
" Laisse-moi m'en mêler un peu.
Quelle chaleur as-tu pardieu !
Tiens de suite prends-moi ce linge
Etanche ta sueur, ton front et ta méninge !"

Et tandis que ce Prêtre avec grand' bonne foi
S'essuyait quoi !

L'autre . . . maudite soit sa face !
Mit soudain son charbon en place
Tout au beau milieu du creuset,
Et hardiment prit le soufflet
Souffla, souffla c'est chose sûre

Outre mesure,

Si que tous ces charbons naguère à peine ardents
Devinrent tout à coup rouges, incandescents.

"Et maintenant, cher Prêtre ! allons quelque breuvage !"

Dit-il ; " j'ai vraiment chaud ; oui dà, je suis en nage ;
Dans peu d'instants,



Et tandis que ce Prêtre avec grand' bonne foi
S'essuyait quoi !
L'autre . . . Maudite soit sa face !
Mit soudain son charbon en place
Tout au beau milieu du creuset,
Page 332.

Tout fera pour le mieux, je gage.
En attendant buvons, et réjouissons-nous
Tandis que ce creuset nous fabrique des sous !”

Et quand tout le charbon du hêtre
Fut consumé ; comme ça devait être
Dans le creuset
Sans que de rien ne se doutât ce Prêtre,
La limaille tomba ; le tour ainsi fut fait !

Ce Prêtre, ce novice
N’ayant soupçon de l’artifice !

Et lorsque ce Chanoine en eut vu le moment :
“ Prêtre,” dit-il, “ incontinent
Viens t’en ça, près de moi ; comme je le suppose
Tu n’as pas de moule à lingot,
Apporte-moi, voyons, un quelque chose
Comme une pierre à craie, et que je sois un sot,
Que toute ma science croule
Si je n’en forme pas un moule.
Egalement apporte-moi
Un vase, un bol, un baquet quoi !
Tout rempli d’eau ;—tu verras, chose claire,
Ce qu’advientra de notre affaire ;
Mais comme veux, en vérité,
Que tu sois sûr, chez moi c’est un point arrêté,
De la manière dont j’opère,
Que je ne veux tromper ta bonne foi,
Et que franc est mon jeu, n’ayant aucun mystère
Pour toi,
Je veux t’accompagner, nous reviendrons ensemble,
Dis mon bon, que t’en semble ?”
Pour être bref, pour en finir,
Et sur tous ces détails ne plus m’appesantir,

Sur eux à double tour ils fermèrent la porte,
A l'autre chacun d'eux de fait servant d'escorte ;
Et revinrent dans un instant.

Pourquoi différerai-je à vous dire à présent

Ce qu'alors il fit ce Chanoine ?

Cela ne servirait à rien, par St. Antoine !

Il prit donc la craie en ses mains

Puis d'un moule à lingot lui donna l'apparence,
Avec un instrument que pour la circonstance

Il avait su, pour servir ses desseins,
Diffimuler aux yeux du bonhomme de Prêtre.

Puis enlevant la substance du feu,

Il la fit découler comme un vrai boutefeux

Dans le moule à lingot le traître !

Et puis jetant le tout dans un grand baquet d'eau :

“ Vois si je suis un étourneau :

Prêtre,” dit-il, “ mets ta main et tâtonne

Tu trouveras d'argent récolte bonne,

Je l'espère du moins ; de par le noir démon !

C'est de l'argent bien sûr, et non pas du limon !”

Ce Prêtre fut bien content, dame !

Lorsque dans le baquet cherchant avec la main,

Il y pêcha soudain

D'argent fin une lame.

“ La bénédiction de Dieu,

Celle aussi de sa Sainte Mère,

Tombent sur vous,” dit-il, “ c'est là mon vœu,

C'est là le vœu d'un cœur sincère !

Tombe sur moi leur malédiction,

Si dans la supposition

Où voudriez m'enseigner d'aventure

Cet art miraculeux, et si noble et si beau,

Ne vous fuis, ici je le jure,
Dévoué jusques au tombeau !”

Dit ce Chanoine alors : “ Pour te donner la preuve
Du bon vouloir que j’ai pour toi,
Une seconde fois je vais tenter l’épreuve
Afin que si par hazard moi
J’étais absent, courant de par le monde,
Tu puisses seul faire l’emploi
De cette science profonde.
Voyons,” dit-il au Prêtre, “ à présent, mon ami,
De vif-argent prends une autre once,
Et si tu n’es pas endormi,
Tu vas faire, je te l’annonce,
Encore une lame d’argent,
Mais au labeur fois diligent.”
Très vivement ce Prêtre

Aux ordres du Chanoine (il l’appellait son Maître
Cet archi-Traître !)

Souffla, souffla, souffla le feu
De tout son pouvoir palsembleu !

Pendant ce temps, notre rusé Chanoine,
Ne mangeait comme on dit son froment en avoine,
Avec un bâton creux le drôle s’amusait
Et ruminait ;

Il avait introduit dedans, cette canaille,
Comme dans le charbon, une once de limaille
D’argent,

Qu’il brûlait du désir urgent
Dans le creuset répandre.

Alors il fut si bien s’y prendre,
(Que Lucifer

Le grille un beau jour en enfer !)

Qu'en ayant l'air d'arranger, j'imagine,
Ce qu'il appelait la cuifine,
Il plaça son bâton au dessus du creufet,
En un clin d'œil alors le tour fut fait ;
Et d'argent la limaille
Eut dans le dit creufet épandu fa grenaille.

Maintenant, Messieurs, je poursuis mon récit.
Lorsque ce Chanoine maudit
Eut fait ainsi ce Prêtre au même,
De celui-ci la joie extrême
Je ne saurais la décrire vraiment.
Pour ce Chanoine il fut assurément
Tout sentiment.

Notre aigrefin le voyant ivre
D'un tel bonheur, lui dit : " As-tu du cuivre ?"
—" Si je n'en ai, je m'en vais en chercher !"
" Bien ! mais il faut te dépêcher,"
Dit soudain le Chanoine au Prêtre.
Et celui-ci, vif autant que salpêtre,
Car il avait le diable au corps,
Tout en courant s'en fut dehors
Chercher le cuivre, et l'apporta bien vite
A notre Chanoine émérite,
Qui se hâta de suite d'en peser
Une once, afin de la faire infuser.
Ma langue ne saurait dans une parlerie
Raconter les méfaits, raconter la rouerie
De ce Chanoine astucieux.
Avec pauvres d'esprit il paraissait mielleux,
Mais il était au fond diabolique,
Et dans son penser despotique.
Cela me fait bien mal narrer sa fausseté,

Mais le dois à la vérité
Afin que chacun se défie
De sa fausse philosophie.

Donc cette once de cuivre il la mit au creuset,
Puis y jeta sa poudre aux yeux du prestolet,
Et puis lui fit souffler de la bonne manière,

Si que le pauvre hère
A tout cela pardieu !
Ne vit rien que du feu !

Dans le moule à lingot lors versant la matière
De la chaudière

Il jeta le produit nouveau

Dans l'eau.

Et de sa propre main autrefois qui fut blanche,
Cherchant de ci, de là dans ce trouble crystal,

Il laissa couler de sa manche

Une lame d'argent, ce vilain animal,

Ayant soigné, il n'était pas ivre,

Par contre coup de rempocher le cuivre ;
Et puis au Prêtre il dit, c'était bien dans son jeu :
" Avance donc très cher, et cherche de par Dieu !

Vrai, c'est être blâmable,

Que de ne m'aider quelque peu,

Crains-tu de te mouiller ? va ce n'est pas le diable !

Voyons ! dans ce baquet, mets comme moi la main,

Es-tu donc si douillet que tu craignes ce bain ? "

Le Prêtre alors, ardent à la poursuite,

Chercha, trouva de suite

La fameuse lame d'argent.

" C'est bien," dit le Chanoine, " allons, car c'est
urgent,

D'attente n'aime pas la fièvre,

Nous enquérir chez un orfèvre

Quelle est de cet argent, fruit de notre labeur,
La réelle valeur ?

Je ne veux pas par St. Antoine !

Ni par ma chape de Chanoine,

Que nous soyons tous deux dans ce terrible émoi
Savoir si cet argent est, ou n'est pas d'aloi ?

Vers l'orfèvre avec les trois lames

Ils s'en allèrent donc, Messieurs et Mesdames ;

L'orfèvre en fit l'essai. La lime et le marteau,

Et le feu qui plus est dirent : ' C'est bon ! c'est
beau ! ' ”

Qui fut joyeux ? ce fut le Prêtre ;

Jamais oiseau voyant le jour paraître,

Ne se réjouit plus ; jamais le Rossignol

A la veille de Mai n'aiguïsa son bémol

Avec plus de bonheur ; jamais gentille dame

Ne fut plus disposée à moduler sa gamme ;

Jamais non plus un Chevalier courtois

Pour parvenir à plaire à quelque fin minois,

Ou bien pour défendre une vierge,

Ne fut plus empressé de mettre sa flamberge

Au vent,

Que ce Prêtre dupé de courir au devant

De cette science inconnue,

Qui tout exprès pour lui descendait de la nue.

A ce Chanoine aussi dans un soudain transport

Il dit : “ Par Jésus Christ qui pour nous tous est mort,

Je voudrais bien savoir afin d'en faire emplette

Ce que coûte votre recette ? ”

“ Je t'en préviens, ce secret est très cher ! ”

Tout aussitôt, repartit le Chanoine,

“ Car, hormis Moi, de l'Art le plus grand Magister,

En Angleterre il n'existe qu'un Moine,
 Qui soit assez malin
Pour amener la chose à bonne fin."
 " Oh ! n'importe !" reprit le Prêtre,
 " Pour posséder ce beau secret
Combien dois-je payer, faites-le moi connaître ?"
 " Oh !" reprit l'autre, " c'est un fait !
C'est cher ! mais on ne peut le trouver dans les livres,
 Et si tu désires l'avoir
 Il faudra dès ce soir
 Me payer dà quarante livres !
Encore si n'était pour toi mon amitié,
 J'aurais augmenté de moitié
 Le prix mesquin qu'aujourd'hui te demande."
Vite ce Prêtre fut en or chercher l'offrande.
 Alors le Chanoine lui dit :
 (Que ce Chanoine, entre nous, soit maudit !)
" Si tu m'aimes, je crois en avoir l'assurance,
Tu ne divulgueras jamais cette science,
 Et m'en garderas le secret ;
 Figure-toi, que si l'on connaissait
Et ma philosophie, et tout mon savoir-faire,
 Je serais un homme perdu !"
" Ainsi ne paierai point un service rendu,"
 Reprit le Prêtre, " Oh ! non, bien au contraire
 Compte sur moi, du tout ferai mystère,
Et ce secret mourra dans mon sein invendu !"
 " C'est parler d'or ! adieu," dit le Chanoine,
" Maintenant que tu peux tripler ton patrimoine,
 Je te laisse sans nul souci,
 Adieu Prêtre, à toi grand merci !"
Le Chanoine partit, inutile de dire
 Qu'il ne revint plus le beau fire !

Et que quand ce Prêtre benêt
Voulut exploiter le secret,
Qu'on ne trouvait pas dans les livres,
Et qu'il avait, le sot ! payé quarante livres,
Il n'y vit que du feu
Parbleu !

Et s'aperçut bientôt que sa recette
Ne valait pas une allumette.
Et c'est toujours ainsi que ce Chanoine affreux
Dupe les gens . . . l'infidieux !

Vous tous qui m'écoutez, si donnez audience
A vos penfers, verrez qu'en chaque état
Certe il y a lutte et combat
Entre les hommes vains et bouffis d'arrogance,
Et ce métal qu'on nomme l'or.
Ce qui m'étonne moi c'est qu'il en reste encor.
Multiplier, des gens c'est la folie,
Les pauvres sont rêveurs de faire chère lie,
De leurs efforts mais que sort-il souvent ?
Du vent !

Si nébuleusement parlent les philosophes
De tous les rangs, de toutes les étoffes
De cette science en lingot,
Que l'on n'en peut jamais trouver le mot.
Ils peuvent jaboter ainsi que des corneilles,
De leurs travaux obscurs célébrer les merveilles,
De ce jargon mercurien
Il ne sortira jamais rien.
Celui là qui possède quelque chose,
Peut certe apprendre le Grand Art,
Et de l'effet croyant bien posséder la cause
Rêver son arrivée à l'état de richard ;

Mais las ! bientôt le brillant songe
N'aboutira qu'au plus grossier menfonge,
Et de son bien, hier encor géant,
Demain verra le fin fond . . . le néant !
Voyez tel est le gain de ce jeu détestable :
D'un homme aimable, gai, joyeux,
Il fait soudain un homme soucieux ;
Il fait la bourse, il renverse la table,
Remplace par de l'eau tous les vins généreux,
Et fait que tous les malheureux
Qui se sont dépouillés parfois d'un dernier gîte,
Pour faire bouillir leur marmite
Appellent sur eux tous la malédiction,
De leurs forfaits juste punition.
Stupides papillons qui vous brûlez les ailes
A ces décevantes chandelles,
Ne ferez-vous aucun effort
Pour arrêter vos pas qui vont trouver la mort ?
Vous avez beau rôder, je vous le certifie,
Autour de la Philosophie,
Vous n'entrerez jamais dans son jardin,
Qui restera pour vous labyrinthe sans fin.
Hardis comme Bayard l'aveugle
Qui va clopin clopant que l'on beugle ou qu'on
meugle,
Et ne songe pas au danger
Tant il se plaît à patauger,
Se buttant là contre une pierre,
Ou bien tombant dans une ornière,
Ainsi vous êtes tous vous qui cherchez encor
De l'or !
Oh ! si vos yeux ont la berlue
Que votre esprit au moins ait bonne vue !

Car à ce métier croyez bien,
 Vous ne gagnerez jamais rien ;
 Mais vous gaspillerez vos trésors, votre vie,
 Et vous mourrez de faim,—fort peu digne d'envie.
 Et maintenant je vais exposer à vos yeux
 Ce que sur ce sujet fertile en catastrophes,
 Pensent les Philosophes
 Entr'eux.

Ainsi parle d'abord Arnold de Villeneuve,
 Et j'en trouve la preuve
 Dans ce *Vade mecum*
 Qu'il nommait : “ *Rosari-us Philosophorum*.
 Il dit, certes la chose est sûre,
 Qu'aucun homme ne peut occire du Mercure
 Avec succès,
 Sans que ne le sache son frère.
 Remarquez que ce fut le père
 De la secte, le grand Hermès,
 Qui le premier dit cette chose.
 Il dit comme quoi, point ne glose,
 Le dragon ne meurt pas, à moins d'être éborgé
 Avec son frère ; et que c'est obligé.
 Or, je n'ai pas besoin de dire
 Qu'il entendait Mercure en parlant du dragon ;
 Les philosophes ont si singulier jargon
 Qu'on ne peut s'empêcher d'en rire !
 Et quant au frère du dragon,
 De beauté ce n'était certes un parangon,
 A vous dire cela je souffre,
 C'était tout uniment le soufre,
 Enfants tous deux
 Du soleil, de la lune, astres brillants des cieux.

Adonc comprenez bien mon dire,
C'est qu'un homme qui veut s'occuper de cet art
Doit avant tout bien chercher à s'instruire
Du pourquoi de ces mots, et surtout de leur mire,
La langue de ces gens est une langue à part,
Pour qui ne la connaît, c'est un Colin-Maillard
Où sans scrupule

A l'aveuglette on se bouscule ;
Qui sans en bien savoir jusques au dernier mot
Veut essayer de la philosophie

Se mystifie,
Et n'est en trois lettres qu'un sot !
Ce grand favori, ajoute Arnold de Villeneuve
On le cherche souvent, rarement on le treuve,
C'est, voilà mon ultimatum,
Le "*secreta secretorum* !"

Aussi certain Zadith, de Platon un disciple,
Un adepte en l'art du "Multiple,"
Ainsi qu'on peut lire cela
Dans l'ouvrage appelé *Chymica Tabula*,
Un jour pria son maître
De lui faire connaître

Le nom de cette pierre inconnue à chacun.
Et Platon de répondre alors à l'importun :

"Prenez la pierre titanite."

"Quelle est-elle," fit-il, "cette pierre insolite ?"

"C'est," répondit Platon, "de par Phœbus !
Tout uniment la magnésie !"

"En est-il donc ainsi ? . . Mais *per ignotius*
C'est *ignotum* autant que l'ambroisie."

"Mais, dites-moi, n'entends rien aux rebus,
Quelle est-elle la magnésie ?"

“ C'est une eau,” dit Platon,
“ Qui vous a je ne sais quel ton,
Car elle est composée
De la fraîche rosée
Des éléments, oui des quatre éléments.”
“ Dites-moi la racine et les linéaments
De cette eau,” reprit-il, “ bon fire !”
“ Nenni-dà !” dit Platon, “ ne veux point vous les
dire !

Et ne vous les dirai jamais ;
Les Philosophes, leurs disciples en Hermès
Jurèrent un beau jour ne les dire à personne,
Et de ne les écrire en aucune façon ;
Car le Grand Art le Christ l'affectionne,
Et pour lui veut en garder le poinçon :
Il ne veut que ce soit comme une bagatelle
Le secret de Polichinelle,
Il veut en un mot le donner
A l'homme s'il lui plait, selon sa fantaisie,
Et le défendre à qui pourrait le profaner
Ou pourrait en user avec discourtoisie.”

Donc, Messieurs, moi je conclus
Que puisque le Christ, que Jésus
Ne veut pas que les Philosophes
Fussent-ils dà des St. Christophes
Ou bien des St. Jean bouche-d'or,
A leur langue donnent l'effor,
Pour dire à l'homme où peut se trouver quand il
cherche
La pierre titanite objet de sa recherche,
Que c'est courir un vilain jeu
Que chercher à trouver ce que nous défend Dieu.

Qui de Dieu se fait l'adversaire,
A ce point là de vouloir faire
Ce que défend sa volonté,
N'est, entre nous, qu'un entêté ;
Dut-il multiplier pendant toute sa vie,
Il ne sera jamais objet d'envie !

Ici faisons un point. Au bout de mon rouleau
Je suis. Dieu vous envoie à tous plaisir nouveau !





PROLOGUE DU POURVOYEUR.



AVEZ-vous où demeure un tout
 petit village
 Qui d'Harbledown porte le nom ?
 De la forêt de Bleau qui n'a mau-
 vais renom
 Il se prélassé sous l'ombrage,
 Et de Cantorbéry se tient sur le passage.
 C'est là que notre Hôte ma foi
 Se mit à s'amuser et dit : " Messires, quoi
 Voyez donc comme elle se joue
 La grise dans la boue ?
 N'est-il quelqu'un d'assez humain
 Qui pour une prière, ou pour un peu de gain,
 Ne veuille incontinent préserver de l'ornière
 Le compagnon là bas qui chevauche en arrière ?
 Un voleur bien facilement
 Pourrait le détrouffer, lui voler sa jument.
 Par les os ! par les clous ! voyez comme cet homme
 Sur son pauvre dada fait largement un fomme ?
 Mais c'est le Cuifinier de Londres, ô malheur !
 Ici qu'il vienne à l'ordre, il aura du bonheur
 S'il échappe sans qu'il nous conte
 Un conte,

Cela dût-il lui donner du tintouin,
 Et ne valut d'ailleurs une botte de foin.
 Cuifinier de mon cœur ouvre l'œil et l'oreille,
 Mets-toi sur ton séant,—vit-on chose pareille
 Dormir ainsi le jour ?—As-tu donc eu la nuit
 De puces un essaim, ou trop joyeux déduit
 Avec quelque infime carogne
 Vis-à-vis de laquelle auras fait maint exploit ?
 Ou simplement n'es-tu qu'un lourd ivrogne,
 Que ne puisses te tenir droit ?”

Ce Cuifinier dont le visage
 Était d'un pâle à faire peur,
 Répondit à notre Hôte avec grande candeur :
 “ Vrai, je n'en fais pas davantage,
 Mais je sens à la tête une telle lourdeur,
 Que je préférerais, foi d'homme !
 Dans mon lit dormir un bon somme
 Que de Chepe parler le vin
 Le plus divin !”

“ Eh bien ! cher Cuifinier, sans déplaire à personne
 Si puis te soulager,” lui dit le Pourvoyeur,
 “ Le ferai certes de bon cœur,
 Si sa permission notre Hôte me la donne ;
 Car ton visage est pâle, et ternes sont tes yeux
 Mon vieux !
 Outre que ton haleine
 Est bien vilaine !
 Par moi ne feras pas flatté
 Et te dirai la vérité.
 Voyez, Messires, comme il baille !
 Sa bouche est un égoût de vin et de ripaille.

Que n'as-tu mangé du pain sec ?
 Homme puant ferme le bec,
 Ou le diable d'enfer en voyant tel cratère
 Se glissera par ta large portière
 Pour jouer en ton corps un solo de rébec.
 Ah ! ta maudite haleine elle nous asphixie,
 Pour tes voisins, c'est cas d'apoplexie !
 Fi goret ! qu'il t'advienne mal !
 Mesfures, garez-vous de ce sale animal.
 Gentil fire va donc joûter à la quintaine,
 Ce jeu secouera ta migraine ;
 De finge vilain sac à vin
 N'es-tu donc pas honteux d'être aussi libertin ?"

Ce Cuifinier devint tout rouge de colère,
 En entendant ces mots, et fit au Pourvoyeur
 Un geste qui lui prédifait malheur,
 Car pour parler, il ne pouvait le faire.
 Et puis sa tête après retomba lourdement,
 Si bien que sa jument
 Vous le jeta tout uniment par terre.
 Là fut resté le pauvre hère
 Probablement la nuit entière,
 Mais ceux qui l'entouraient, non sans peine, c'est sûr,
 Parvinrent à la fin à le remettre sur
 La Grife,
 Qui paraissait très peu goûter la marchandise.

Alors notre Hôte au Pourvoyeur
 Dit : " Puisque la boisson a sur lui pris maîtrise,
 Il ne pourrait narrer son conte, ce buveur.
 Je ne fais si son ambroisie
 Fut du bon vin, ou de l'ale moisie,

Mais ce que je fais bien assez
C'est qu'il infecte, et qu'il parle du nez,
Puis il a plus qu'assez à faire
A se tenir, le pauvre hère,
Sur son dada

Dà !

Donc de lui je ne tiens nul compte,
Ainsi raconte-nous ton conte.
Cependant, Pourvoyeur, il me semble, entre nous,
Qu'on doit hurler avec les loups,
Et qu'en le reprenant aussi fort sur son vice,
Tu ne te le rendras propice.
Il se fera peut-être un jour
Qu'il pourra bien avoir son tour,
Sur toi, mon cher ami ; puis t'amener au leurre
Pour tes propos de tout à l'heure ;
Tes comptes, mon cher Pourvoyeur,
Du soleil pourraient-ils supporter la splendeur,
Si cet homme à la soupe
Les examinait à la loupe ? ”

“ Ah ! ” reprit notre Pourvoyeur,
“ Je n'ai vraiment pas cru mal faire,
Ce serait pour moi grand malheur
Que de l'avoir pour adversaire ;
Ne voudrais certes le fâcher,
De lui ce n'est pour me ficher
Que lui fis cette gronderie,
C'était pure plaisanterie.
Et tenez j'ai là sous la main
Dans une gourde un certain vin
Qui n'est du tout de la piquette,
Vous allez voir qu'à ma buvette

Il va venir ce Cuifinier,
Comme à l'écurie un courfier."
Et pour rester fidèle à notre histoire
Le Cuifinier repu, but, c'est à n'y pas croire,
Dans cette gourde à tire-larigot
Qu'en avait-il besoin plein qu'était son goulot ?
Et quand il eut accompli cette bourde,
Au Pourvoyeur il repassa la gourde,
En lui disant au milieu d'un hoquet,
Que bien il le remerciait.

Notre Hôte alors bien haut de rire :
" On a," dit-il, " raison de dire
Que partout où l'on va, porter de la boisson
Est une chose salulaire,
Car la boisson fait battre à l'unifon
Des cœurs avant gris de colère.
Béni soit donc ton nom, Père de la Gaité,
Puissant Bacchus ! honneur à ta divinité !
Toi dont le jus divin enterre la discorde,
Et fait sur son tombeau renaître la concorde.
Je n'en dirai pas plus, Messires, serviteur !
Et maintenant, cher Pourvoyeur, ·
Nous t'écoutons, raconte."
Et le Pourvoyeur dit : " Oyez ! voici mon conte ?"





CONTE DU POURVOYEUR.



QUAND Apollon-Phœbus demeu-
 rait ici bas,
 Ainsi le disent les vieux livres,
 C'était un compagnon courtois
 aimant les vivres
 Et le bon vin à ses repas,
 Et qui tirait de l'arc comme on n'en tire pas !
 Il tua le serpent Python, qui, d'aventure,
 Digérait au soleil son énorme pâture,
 Il fit avec son arc grand nombre de hauts faits
 Qui ne pourront périr jamais.
 Quand il chantait c'était divine mélodie ;
 De tous les instruments il jouait à ravir,
 Bref des Beaux Arts c'était une encyclopédie,
 L'écouter était un plaisir.
 Cet Amphion qui dans un beau délire
 Construisit Thèbe aux doux sons de sa lyre,
 Ne fut jamais si bien chanter que lui.
 Ajoutez qu'il était ce qu'encore aujourd'hui
 On prise dans le monde, un grand et fort bel homme,
 Et de là concluez en somme,
 Qu'étant admirablement beau,
 Fort courtois qui plus est, et doux comme un agneau,

Il plaisait à chacun, plus encore à chacune,
A la blonde, comme à la brune.

Ce superbe Phœbus, des Jouvenceaux la fleur,
Portait en main un arc depuis qu'il fut vainqueur
De ce serpent Python ;—et nous apprend l'histoire,
De ce haut fait c'était pour garder la mémoire.

 Notez qu'il avait au logis
 Un Corbeau blanc qu'il avait mis
 Depuis assez long-temps en cage,
Auquel il enseignait à parler beau langage ;
D'un chacun cet oiseau contrefaisait la voix
 Quand il était d'humeur joyeuse,
 Alors sa mélodie heureuse
Mieux que le Rossignol faisait pâmer les bois.

Or ce Phœbus avait une charmante épouse
 En sa maison ;

 Qu'il aimait bien, mais d'humeur très jalouse,
Toujours il eut voulu la garder en prison,

 Tant il craignait d'être un jour fait au même,
Et sur son front porter un jaune diadème.
Je connais, entre nous, nombre de gens de bien

 Qui sont ainsi ; cela ne sert à rien.

 Une épouse et chaste et fidèle
 La garder comme une pucelle

C'est aussi bête, aussi stupide en vérité,

 Que de vouloir garder intacte et pure

 Une femme qui, d'aventure,
Charmée avec chacun d'essayer sa serrure

 Fait joujou de sa chasteté.

Quand des épouses sont par trop peu Pénélopes,
A quoi sert de garder de telles philanthropes ?

C'est gaspiller son temps, c'est une absurdité,

C'est de toute inutilité !

C'est montrer que vos yeux sont tout à fait miopes.

Mais revenons

A nos moutons.

Ce digne et beau Phœbus dans son ardeur sincère

A cette femme fait tout ce qu'il peut pour plaire,

Tant par son amabilité,

Qu'aussi par sa virilité ;

Pensant par telles complaisances,

Et par si crânes gouvernances,

Que nul homme dans sa faveur

Ne pourra s'infiltrer, en froissant son honneur.

Mais essayer changer le cours de la nature,

Chers auditeurs, c'est là vanité pure !

Un grand auteur l'a dit : " Dans tout le trop est trop,

Chassez le naturel il revient au galop ! "

Un oiseau quelqu'il soit, quelque soit son plumage,

Confiner-le dans une cage,

Nourissez-le de mets délicieux,

De froment, de millet, donnez-lui pour breuvage

Du lait, pour lui le vin le plus fameux,

Qu'il ait tout à souhait, il aimera bien mieux

S'enfuir vers la forêt sauvage,

Trouver la liberté ce doux présent des Dieux,

Dût-il n'ayant plus de grenaille,

Etre obligé de vers picorer la racaille,

Plutôt que de rester encor

Un jour de plus dans votre prison d'or.

Prenez par exemple une chatte,

Donnez-lui de bon lait chaque jour une jatte,

Et pour un fou

De mou,

De soie ayez grand soin lui faire une couchette,
Et chantez-lui : " Fais dodo ma minette ! "

Elle fermera l'œil . . . Mais vienne une souris,
Bien vite elle oubliera les mets les plus exquis

Pour courir après la donzelle,
Tant la fouris est un morceau friand pour elle.
Ici vous le voyez domine l'animal,

Tout doit céder à son instinct brutal.

Voyez encor ce que fait une louve
Quand d'un loup elle a soif pour cuver ses amours,

La vilaine prendra toujours
Le loup le plus lascif pour peu qu'elle le trouve.

Les exemples de ces instincts
Les mêmes quoiqu'assez distincts,

Je ne les cite ici que pour les hommes,

Qui roturiers ou gentilshommes,

Se grisant d'infidélité,

Font jabot d'immoralité ;

Ce n'est point du tout pour la femme

Que dis cela par Notre Dame !

Car c'est la vérité,

Les hommes ont, c'est dans leur caractère
Un appétit lascif, un besoin d'adultère

Qui les porte à guigner pour leurs déduits hélas !

Quelque chose de bien plus bas

Très souvent que leurs femmes,

Quelque belles que soient ces dames,

Fussent-elles des parangons

De courtoisie, ou bien de vertu des dragons ;

Mais par malheur la chair a des goûts si bizarres,

Que se blasant parfois d'avoir des fruits trop rares

Elle va chercher du nouveau,

Dans le ruisseau.

Ce Phœbus si plaisant, si beau de sa nature,
Fut trompé cependant ; car cette créature

Qu'il aimait avec passion
Avait en sus de lui, la vilaine traîtresse !
Un homme ayant fort peu de réputation,
Et pas du tout de gentillesse,
Nullement digne enfin, et c'est un tort de plus,
D'être en quoi que ce fut comparable à Phœbus.
C'est malheureux que sous ce monde sublunaire,
Presque toujours las ! il en soit ainsi,
De là nait maint et maint souci,
Mais dites-moi, qu'y faire ?

Et voilà qu'il advint, Phœbus étant absent,
Que sa femme envoya sus chercher son galant.
Son galant ? . . Vilain mot ! . . j'ai honte de l'écrire,
Le sage Platon dit, ainsi qu'on peut le lire :

Que le mot avec l'action
Doit toujours s'accorder en application,
Qu'il doit être en rapport avec la chose faite,
Et ne pas farder l'épithète.
Je suis de l'avis de Platon.

Je suis un homme rude, au diable ce bon ton
Qui voudrait à la plume imposer deux langages
Pour exprimer selon les personnages,
Leur rang dans la société,
Les mêmes scandaleux outrages
A la moralité.

Une femme pour moi fut-elle impératrice,
Quand elle est folle de son corps,
Est une gourgandine, une infâmie, un vice,
Une poupée, une immondice,

Une machine à créer des remords,
Mille fois plus que cette pauvre fille
Qui pour gagner son pain, dans un jour de malheur,
Au passant prête sa guenille
Pour servir de jouet à sa brutale ardeur.
De ces deux femmes la première
Certe est la plus coupable, et pourtant la dernière
On la traitera de catin,
Tandis que par un langage plus fin
On appellera la première
Sa dame par amour ! . . son ange sur la terre ! . .
Et cependant la vérité,
C'est que la grande dame
Mérite le mépris par sa lubricité
Bien plus que l'autre pauvre femme,
Qui souvent pour couvrir sa triste nudité,
Fait à tous les passants de son corps charité.
De même il faut bien le comprendre,
Entre un tyran, eut-il nom Alexandre,
Et le voleur de grand chemin,
Le bandit hors la loi,—nulle est la différence.
Tyran, voleur, bandit sont tous du genre humain
Le fléau, la désespérance.
Le tyran plus puissant, adonc plus criminel,
A sa suite traînant des soldats par centaine,
Brûlera, c'est bien naturel,
Les cités, les maisons, et fera rase plaine
Pour mériter le nom d'être un grand capitaine.
Mais le bandit, mais le voleur
De chenapans soldés n'ayant pour leur malheur
Une bien grande compagnie,
Mais n'ayant que mince mégnie,
Par suite ne pouvant créer autant de mal

Que le tyran, un plus noble animal !
Seront nommés tous deux des scélérats infâmes,
Méritant de l'enfer de griller dans les flammes,
Sur terre en attendant pendus comme voleurs,
Et c'est bien fait ma foi ! pourquoi ces imbéciles
Pour tuer, garotter et mettre à sac des villes
Le tout impunément, en dépit des clameurs
 Ne se font-ils pas Empereurs !
Mais comme je ne suis pas ferré sur les textes,
 Que je n'en suis énamouré,
Et que ne veux non plus m'en servir de pretextes
 Pour retarder le cours de mon narré,
 Je reviens sans plus de grimoire
 A mon histoire.

 Lorsque la femme de Phœbus
Eut envoyé chercher son galant, par Vénus !
 Cette digne couleuvre
Avec lui sur le champ ferme se mit à l'œuvre.
Le Corbeau blanc les vit, mais le malin pierrot
 Ne souffla mot ;
Mais alors qu'au logis rentra Phœbus son maître,
 Aussitôt qu'il le vit paraître,
Il se mit à chanter : " Coucou ! coucou ! coucou ! "

 " Que me chantes-tu là ? . . ce n'est pas le Pérou, "
Dit Phœbus : " Bel oiseau ! qu'est-elle devenue
 Ta gente voix qui fêtait ma venue
 Par un chant suave, enchanteur,
 Qui toujours droit m'allait au cœur ? "

 " Par Jupiter ! " dit l'oiseau de sa cage,
 " Je chante hélas ! ton cocuage !

Oui," reprit-il, " ô mon maître, ô Phœbus !
Malgré tes nombreuses vertus,
Ta beauté, tes chansons, ton tendre et doux langage,
Ton soin à garder ton ménage,
Par quelqu'un qui ne vaut ta réputation,
Avec toi qui ne peut souffrir comparaison,
Tu viens d'être trompé ; le jure sur mon âme,
Je l'ai vu sur ton lit qui tripotait ta femme !"

Mesdames, mes Seigneurs, que vous dire de plus ?
Le Corbeau blanc dit, redit à Phœbus
Que de ses yeux il avait vu la chose,
Il répéta des propos que je n'ose
Tant ils étaient hardis vous répéter ma foi,
Si que de son malheur Phœbus ne douta quoi !

Ce désolé Phœbus détourna son visage,
Pour dire sa douleur il n'est pas de langage ;
Lors à son arc il mit une flèche, et puis crac
L'envoya de sa femme en plein dans l'estomac ;
Voici l'effet, vous connaissez la cause,
J'en ai dit assez je suppose ;
De douleur ensuite il brisa
Et sa harpe et son luth, sa guitare et sa lyre,
Et puis s'augmentant son délire,
Tout à coup il pulvérisa
Et son arc et ses flèches,
Puis de paroles plus que sèches,
Son Corbeau blanc agonisa.

" Traître," fit-il, " avec ta langue infâme,
Tu m'as fait occire ma femme,
Tu m'as conduit à mon malheur,

Ah ! que ne puis-je ici mourir de ma douleur !
 O bijou de déduits ! ô femme si constante,
 O Toi qui m'aimait tant ! épouse autant qu'amante,
 Et le jurerais innocente,
 Pâle ici tu gis morte hélas !
 Quelle douleur me coûte ton trépas !
 O main trop prompte ! ô colère insensée !
 Aveugle passion qui si mal avisée
 M'a fait de si laide façon
 Occire sur un faux soupçon
 Cette femme qui fut mon bijou, mon aimée !
 O jalousie envénimée !
 Oh ! que chacun se garde avec discrétion
 De tes excès, Précipitation !
 Qu'on ne se hâte point dans un accès de rage
 De se venger. Ce n'est pas sage.
 La colère a perdu nombre de braves gens
 Qui pour être un instant sortis de leur bon sens,
 Ont de pleurs bien amers vu mouiller leur visage !”

 Puis se tournant vers le Corbeau :
 “ Traître ! voleur !” dit-il, “ vilain oiseau,
 Je me revancherai de ta menteuse histoire :
 Autrefois tu chantais ainsi qu'un Rossignol,
 Désormais en perdant ton *la*, ton *re*, ton *sol*
 Tu feras fuir ton auditoire.
 Tu ne parleras plus dans la suite des ans,
 Et ne pourras mentir, ni faire des cancons.
 Les tiens et toi, vilaine bête,
 Vous crierez après la tempête,
 Votre voix rauque annoncera malheur,
 Aux petits comme aux grands toujours vous ferez peur ;
 Et ces tourments moi je vous les inflige

Pour m'avoir donné le vertige,
Et m'avoir fait tuer ma pauvre femme hélas !
Que ne peuvent mes pleurs rappeler du trépas !”

Et sur cela Phœbus se démenant les hanches,
A tour de bras tomba sur le pauvre Corbeau,
Puis lui tira toutes ses plumes blanches,
Puis le rendit tout noir le malheureux oiseau ;
Puis il lui prit son chant, ainsi que la parole,
Et le laissa partir tout nu, sans camifole,
Au diable l'envoyant conter ses désespoirs.
C'est depuis ce jour là que les corbeaux sont noirs.

Prenez avis, Messieurs, je vous prie,
De cet exemple désormais :
Si femme à son mari fait quelque diablerie,
Ne soyez assez sot pour lui conter jamais,
Car vous feriez les frais de la bavarderie.
Dom Salomon, disent les Erudits,
A l'homme donne pour avis
De faire rarement une longue harangue,
Et d'apprendre à savoir toujours garder sa langue.
Moi, ne suis pas, comme l'ai dit déjà
Fort sur les textes, mais ma respectable mère
Dans mon esprit souvent emménagea
L'histoire du Corbeau ;—je ne saurais m'en taire.
“ Mon fils,” me disait-elle, “ il faut être discret,
Et ne jamais dire à personne
Un secret qu'on surprend, un secret qu'on vous donne,
Ou l'on s'en repent ; c'est un fait.
Il suffit, tu le fais, c'est chose salutaire
Pour se garer de Satan, du démon,
Pieusement de faire ‘ Au nom du Père’

Le signe de la croix comme on fait au sermon ;

Mais ici c'est une autre affaire,

Si tu n'y prends pas garde, et laisses au contraire

Aller ta langue fils ! tu perdras ton ami,

Et t'en feras peut-être un cruel ennemi.

Mon fils, songes-y bien," lors ajoutait ma mère :

" Vois ! le bon Dieu dans un palais

A logé notre langue, et cela tout exprès

Pour que l'homme frivole

Ne laisse qu'avec soin s'en aller la parole,

Que ses lèvres et que ses dents

Murent dans le palais de crainte d'accidents.

Mon fils ! en thèse générale,

Parler peu ça suffit ; c'est chose capitale !

Pour avoir trop parlé parfois

On se mord jusqu'au sang les doigts !

La première vertu, fils ! est savoir se taire,

Du vrai bonheur, c'est l'A. B. C. ;

Etre l'écho du mal, mon fils ! c'est insensé !

C'est se livrer au péché sur la terre.

Une langue sans frein, c'est pire qu'un poignard,

Cela tue, annihile ; en un mot un bavard

Est en horreur à Dieu. Dans ma bibliothèque

Fils ! prends-moi Salomon, David ou bien Sénèque,

Tous sur ce point seront d'accord entr'eux

Qu'un bavard est un être dangereux.

Donc lorsque devant toi quelqu'un viendra médire,

Fais le sourd, mon cher fils ; laisse ce quelqu'un dire,

Sans approuver même des yeux ;

Mais sois muet, silencieux !

Le Flamand dit, et c'est parler en sage

Qu'on vit fort bien avec un très petit bagage

De bavardage ;

Si tu ne parles mal, mon cher fils, du prochain,
Tu ne craindras sur toi jamais rien de vilain ;
Celui qui dit du mal d'autrui, tout au contraire,
Dort, pour lui c'est bien triste affaire,
Sur un oreiller de misère.

Une parole dite, elle va Dieu fait où,
Veut-on la rattraper ? la tentative est vaine,
Elle ne revient plus ; et le propos d'un fou
Est la cause parfois d'une éternelle peine.
Sur ta langue, mon fils, crois-moi, mets le verrou.

Celui qui raconte une histoire
Où la calomnie est notoire,
Se met à la merci de tous ses auditeurs,
Qui sur sa foi s'en vont la colporter ailleurs.
Mon fils ne te fais pas éditeur de nouvelles,
Quelles soient fausses ou réelles,
La vérité, ce n'est un fait nouveau,
Est libelle souvent ; adonc pense au Corbeau !"





PROLOGUE DU CURÉ.

DAR le temps que dura le conte
 De notre ami le Pourvoyeur,
 Le soleil descendit assez bas à mon
 compte,
 Si que mon ombre avait onze pieds
 de longueur ;
 M'est avis qu'il était cinq heures
 Et que déjà fatigué, le soleil
 Avec son éclat sans pareil,
 Se préparait rentrer du soir dans ses demeures.
 La lune au milieu de Libra
 Montait doucement vers son *nec plus ultra*,
 Comme nous entrions dans un gentil village.
 Notre Hôte alors qui nous guidait toujours,
 C'était pour nous grand avantage,
 Nous adressa soudain ce beau discours :
 " Messieurs," nous dit-il, " tous autant que vous
 êtes
 Comme des gens fort courtois, fort honnêtes,
 Vous avez accompli ma loi,
 Et j'en suis fier ma foi !
 Nous avons eu, je le crois sur mon âme,
 Un conte de chacun, homme aussi bien que femme,
 Et si ne fais mécompte aucun

Chacun de vous a raconté, sauf un ;
Si que presque complète elle est mon ordonnance ;
Adonc dans sa bonté Dieu donne bonne chance
A celui qui pour en finir
Nous dira son narré pour nous faire plaisir.
Voyons, dis-nous ça, sire Prêtre,"
Continua notre Hôte, en sa joyeuse humeur,
" Es-tu, dis-le sur ton honneur,
Curé, Vicaire, ou bien du troupeau le Recteur ?
Qui que tu sois, tu tireras peut-être
Pour ne pas gâter notre jeu
De ton sac une histoire oui par les os de Dieu !
Car si j'en crois ton air, tu dois, je le suppose,
Connaître mainte et mainte chose,
Avoir par-devers toi matériaux de choix.
Voyons, sois docile à ma voix
Et dis nous de suite une fable."

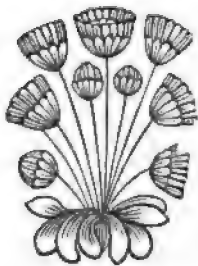
Ce Curé répondit immédiatement :
" De moi vous n'obtiendrez, sire Hôte, assurément,
Rien de semblable,
Car St. Paul, une autorité,
Dit qu'il ne faut jamais farder la vérité,
Que c'est risquer éteindre ses lanternes
Que raconter des balivernes.
Me faut-il donc semer l'ivraie à pleine main,
Quand je puis semer du bon grain ?
C'est pourquoi vous le dis, si vous voulez entendre
De la morale austère, un sujet vertueux,
Je suis prêt à tout prendre,
Et pour l'amour du Christ satisfaire à vos vœux
Si je le peux !

Mais croyez m'en, le midi m'a vu naître,
Et ne saurais raconter, foi de Prêtre !
Dans ce style qu'on nomme allitération ;
Dieu fait aussi que guère je n'estime
La rime,
Ceci soit dit sans mal intention.
Donc si cela vous va, je vous propose
Vous narrer une histoire en prose,
De cette fête pour ramasser tous les fils
Quoiqu'ils soient et fins et subtils,
Et clôturer à ma manière,
Des contes la série entière.
Le glorieux enfant de Bethléem
Me donnera peut-être l'avantage
Faire luire à vos yeux dans ce pèlerinage
La céleste Jérusalem.
Si vous voulez me donner audience,
A vos ordres je suis, de suite je commence.
Mais néanmoins des Clercs livre aux corrections
De mon sujet les méditations,
Des textes saints je ne prends que l'essence,
Et me mets à leurs pieds en toute obédience."

Tous accédâmes à ses vœux,
Pensant que c'était bien finir notre voyage
Par quelque récit vertueux,
Pouvant sanctifier notre pèlerinage.
Notre Hôte alors instruit par nous,
Prit la parole au nom de tous :

" Sire Prêtre," dit-il, " que le bien vous arrive !
Parlez, nous vous prêtons une oreille attentive.

De votre méditation,
Donnez-vous, s'il vous plait, la révélation ;
Mais activez de la bonne manière,
Car déjà le soleil amoindrit sa lumière,
Et le jour fuit ;
Soyez donc plein de sève, et ce, dans peu d'espace,
Et que Dieu vous donne la grâce
De vous acquitter avec fruit
De votre tâche, avant la nuit."





CONTE DU CURÉ.

State super vias, et videte et interrogate de semitis antiquis quæ fit via bona, et ambulate in ea, et invenietis refrigerium animabus vestris.—JEREM. VI.



Le puissant Dieu du ciel, notre Seigneur et Maître,
 Qui veut que l'homme un jour parvienne à le connaître,
 Et qu'il arrive après avoir vaincu la mort,

A la vie éternelle et bienheureuse, . . . au port ;
 Aime à nous enseigner par une voix amie,
 Ecoutez en passant ce que dit Jérémie :
 ' Regardez aux chemins, regardez aux sentiers,
 Choisissez les meilleurs,' nous dit le St. Prophète,
 ' Et de la vie ainsi vous atteindrez le faite
 Sans laisser votre laine aux ronces d'arbusiers !'
 Nombreux sont les chemins, nombreuses sont les voies
 Qui mènent au Seigneur, source de toutes joies ;
 A l'homme il est aisé toujours s'en enquérir,
 Le principal chemin a pour nom Repentir ;
 Il conduit qui le prend sur une route sûre
 Où le cœur se guérit, où l'âme aussi s'épure,
 Mais il faut franchement marcher dans le milieu
 Sans jamais dévier pour arriver à Dieu.

‘ Lorsque l’homme a péché,’ nous apprend St.
Ambroïse,

‘ Un noble repentir est sa plainte courtoise ;
De l’action fautive il doit lors s’abstenir,
Et vivre de façon à n’avoir à rougir.’
Un autre docteur dit que le regret de l’homme
Quand il est repentant de ses péchés en somme,
Doit toujours l’amener à chasser de son cœur
De ses mauvais penchants le levain, la noirceur,
Et l’amener encore à confesser de bouche
Tous ses péchés commis. C’est la pierre de touche
A laquelle on connaît un réel repentir.
‘ Car celui-là,’ nous dit ‘ le grand St. Isidore
Qui cuve ses péchés sans le moindre soupir,
Et qui le lendemain en fera plus encore,
Ce n’est qu’un fanfaron de vices, rien de plus,
Et sur lui sans succès dirons des *oremus*.’
Pleurer sans s’abstenir du péché, c’est folie !
Cela ne fert à rien, ainsi si l’on s’oublie !
Et néanmoins il faut toujours garder l’espoir
Que lorsque le pécheur s’écarte du devoir
Il pourra revenir à Dieu de par la grâce,
Quoique ce soit douteux qu’il la rende efficace,
Sans un repentir vrai ; car St. Grégoire dit :
‘ Sous le péché celui qui courbe son esprit
Malgré son bon vouloir se relève avec peine ;
Sans un vrai repentir la pénitence est vaine.
Domptez donc le péché, sachez le maîtriser,
Avant la dernière heure ayez soin d’aviser,
C’est mieux pour le salut ! bien que la Sainte Eglise
Espère encor pour ceux qui lorsque vient la mort
Vers le Seigneur Jésus, dans un dernier effort,
Font monter droit au ciel leurs vœux avec franchise.

Maintenant qu'à vos yeux, au jour pour les ouvrir,
 J'ai fait voir ce que doit être le repentir,
 Je dois vous expliquer, et vous faire comprendre
 De ses trois actions ce que devez attendre.
 La première action qui lave le péché,
 C'est lorsque le pécheur n'étant plus entiché
 De ses vieilles erreurs, accepte le baptême ;
 De ce saint sacrement lors l'onction suprême
 S'il est bien repentant, le rend homme nouveau,
 En pureté semblable à l'innocent agneau.
 ' Mais s'il n'est repentant il demeure le même,'
 Nous dit St. Augustin, ' sans force est le baptême
 Pour la rémission de ses péchés nombreux,
 Car sans le repentir, ils sont nuls ses aveux.'
 La seconde action, c'est qu'après le baptême
 Les pécheurs endurcis font des péchés quand même,
 Et des péchés mortels ;—la troisième action
 C'est que les hommes font si peu d'attention
 A leurs péchés passés, quand ils ont le baptême,
 Que péchés véniels, c'est à n'en pas douter,
 Ils en font tant et tant que quand viendra Barême,
 Cet homme fait calcul, ne pourrait les compter ;
 Car contre ces péchés on ne saurait lutter.
 Aussi St. Augustin dit ' que la repentance
 De ces pauvres pécheurs, est digne d'indulgence,
 Parce que tels péchés ne sauraient s'éviter.'

De tous ces repentirs pour faire pénitence,
 Il y a trois moyens, oui, trois moyens, je pense ;
 L'un de ces repentirs, est vraiment solennel ;
 L'autre est commun, et l'autre est secret, mais réel.
 Le premier repentir en deux parts se divise,

A savoir, en carême, être mis hors l'église,
 Pour un infanticide, ou quelque vilain cas,
 Que la pudeur m'engage à ne vous dire pas ;
 Ou bien quand un pécheur a fait si hideux crime
 Qu'on en glose partout, qu'il faut qu'on le réprime,
 Et que la Sainte Eglise usant de ses pouvoirs,
 Le force à confesser tous ses méchants vœux,
 Et faire malgré lui pénitence publique,
 Devant le maître autel, ou bien le saint portique.
 Le second repentir que j'appelle commun
 Est celui que le prêtre, et certes à plus d'un
 Prescrit . . . celui d'aller en saint pèlerinage
 Jusqu'à Jérusalem à pied et sans bagage.
 Pour l'autre repentir pour des péchés secrets
 Que très secrètement chacun de nous confesse,
 On reçoit, c'est un fait, châtimens fort discrets,
 L'aumône quelquefois, et quelquefois la messe.

Maintenant il vous faut savoir, non pas en vain
 Ce qui du repentir est l'indice certain.
 Cela consiste, oyez, seulement en trois choses,
 Contrition du cœur, la fin de toutes causes,
 Confession de bouche, et satisfaction
 Donnée à qui de droit, pour l'absolution.
 'Voilà certes pourquoi,' dit Saint Jean Chrysos-
 tôme,
 'Le pécheur repentant qui veut du Saint Royaume
 Approcher, doit toujours avec humilité
 S'abîmer devant Dieu, devant sa Majesté.'
 Par trois bien gros péchés, nés de notre misère,
 Nous mettons très souvent Jésus Christ en colère,
 Sachons les éviter. Ces trois bien gros péchés
 Dont les hommes, hélas ! paraissent entichés,

Ils les commettent par actions et pensées,
 Par paroles aussi trop souvent déplacées ;
 Or de ces trois péchés le réel repentir
 Pourrait se comparer à l'arbre sans mentir ;
 A sa racine aussi qui dans la terre plonge ;
 Et ce que je dis là ce n'est pas un mensonge,
 La racine de l'arbre est la contrition,
 Dans le cœur du pécheur qui prend direction
 Comme l'arbre se glisse et s'infiltré en la terre.
 Or, de cette racine une tige légère
 S'élève, et tout d'abord de la confession
 Porte subitement les feuilles et les branches ;
 Et puis pour divin fruit la satisfaction
 Du cœur, de tous les jours et de tous les dimanches,
 Qui vient raviver l'âme, et qui vient l'ennoblir ;
 Sur quoi Jésus Christ dit dans son Saint Evangile :
 ' Faites un digne fruit du parfait repentir,'
 Car à ce divin fruit, on connaît, c'est facile
 L'arbre qui le porta, qui le fit aboutir,
 Bien plus certainement qu'au fin fond de la terre
 Où sa racine gît, comme dans un suaire.
 Pourtant cette racine également produit
 Une semence chaude et comparable au fruit ;
 De la sécurité c'est la mère efficace,
 Cette semence a nom semence de la grâce,
 Elle provient de Dieu ; du jour du jugement
 Des douleurs de l'enfer c'est le pressentiment.
 Par sa vive clarté, sa chaleur, sa puissance
 Salomon nous le dit, cette noble semence
 Porte à l'amour de Dieu, du bonheur éternel,
 Fait haïr le péché, nous rapproche du ciel.
 Car ainsi que l'enfant du lait de sa nourrice
 Est fort affriandé, qu'il le préfère à tout,

Et que pour son palais il a bien plus haut goût
Que s'il était mêlé parfois de quelqu'épice,
Ainsi pour le pécheur qui trouve son péché,
(Si pour lui par malheur il en est entiché,)
Le mets le plus friand, la chose la plus douce,
Si qu'il s'en lèche hélas ! et les doigts et le pouce.
Mais certes du moment que le susdit pécheur
Aime d'un cœur contrit Jésus Notre Seigneur,
Le péché lui paraît vilain, abominable,
Et de suite il le fuit comme une œuvre damnable.
Celui qui veut un jour arriver au saint lieu,
Doit donc suivre toujours, en tout la loi de Dieu.
' C'est pourquoi,' dit David, ' ô Dieu celui qui t'aime
Fait de garder ta foi sa volupté suprême,
Il s'accoquine à toi, déserte les méchants
Et cherche à réprimer tous ses mauvais penchants.'
Daniel le prophète un jour, c'est chose sûre,
En songe, de cet arbre il vit la contexture,
Lorsque l'interrogea Nabuchodonosor,
Et que de ses penfers laissant vibrer l'effor,
Il lui donna conseil de faire pénitence
Si du ciel il voulait s'attirer la clémence.
Dieu fit du repentir la vertu des mortels,
C'est l'arbre de la vie et des seuls bien réels ;
Car d'après Salomon, il n'est si grande offense
Qui n'obtienne pardon de par la pénitence !

Mais dans le repentir ou la contrition
L'homme devrait toujours bien faire attention
Etudier à froid les effets et les causes,
De manière à favoir le fond de quatre choses,
Ce que c'est tout d'abord que la contrition,
Quelle cause y conduit,—quelle en est l'action,

Et quelle est celle enfin qui plus profite à l'âme.
 La contrition donc ce doit être le blâme
 Que pour tous ses péchés l'homme éprouve en son
 cœur,
 Avec l'intention s'en aller à confesse
 Chercher trêve à ses maux, solace à sa douleur,
 Et de ne plus pécher faire à Dieu la promesse.
 ' Cette douleur fera,' nous le dit St. Bernard,
 ' Aussi poignante au cœur, qu'est un coup de poignard,
 Parce que le pécheur a d'abord fait offense
 A Dieu son créateur qui lui donna naissance,
 A son Père céleste, et puis au Christ enfin
 Qui pour nous racheter versa son sang divin,
 Et nous a délivré par ses longues souffrances
 Du diable, de l'enfer, et des désespérances.'

Les causes qui devraient à la contrition
 Porter l'homme, sont six, sans dubitation.
 De ses péchés il doit avoir la souvenance
 D'abord, pour les pleurer, en faire pénitence,
 Et non certes pas pour sa satisfaction.
 Job dit que le pécheur doit confesser les vices
 Qui de son âme font un amas d'immondices ;
 Ezéchiél aussi dit que le repentir
 De ses péchés passés, les lui faisait sentir
 Dans le fond de son cœur vivaces, sans ellipse ;
 Et Dieu Notre Seigneur dit dans l'Apocalypse :
 ' D'où vous êtes tombés, souvenez-vous du lieu,
 Car avant de pécher, étiez enfants de Dieu ;
 Mais du péché depuis les atteintes profondes,
 Vous êtes devenus les esclaves immondes
 De Satan, de la mort, des viles passions,
 Et des Anges la haine et les afflictions.

Vous êtes devenus du serpent la pâture,
Des excréments hideux, du fumier, de l'ordure.'
' Ah ! ' dit Ezéchiël, ' pourrie est votre chair,
Le péché vous a fait le gibier de l'enfer.'

En second lieu ce qui devrait être la cause
Que l'homme déplorât de ses péchés la dose,
' C'est que par le péché,' St. Pierre ainsi le dit,
' L'homme devient esclave et de corps et d'esprit.
' Car,' dit Ezéchiël, ' en mépris à moi-même,
Je pleurais mes péchés avec douleur extrême,
C'est qu'un homme devrait jamais n'être alléché
Par cette ordure qu'on appelle le péché,
Ni permettre à Satan sur lui prendre hypothèque.'
A ce sujet oyez ce que pense Sénèque.
' Dédaignerais,' dit-il, ' commettre le péché,
A l'homme ainsi qu'à Dieu dût-il rester caché ;
Car je suis né, ma foi, pour de plus grandes choses
Que pour rendre mon corps pour de vilaines causes
L'esclave du péché.' Le fait est que les gens
Que conduit au péché le délire des sens
Sont bien vilaines gens ; c'est une race immonde,
Abominable au ciel, que méprise le monde.
Notez que plus un homme est d'un rang élevé,
Plus quand il tombe, il est par Jésus réprouvé.
Oh ! comment se fait-il que l'on soit si peu sage
Changer sa liberté contre un dur esclavage.
' Voilà pourquoi,' nous dit le grand St. Augustin,
' Envers ton serviteur si marques ton dédain
Parce qu'il est coupable, ou bien parce qu'il péche,
Sur toi fais un retour, et prends vite ta bêche
Pour nettoyer à fond, et racler sans pitié
Ces herbes du péché qui t'enchaînent le pié.'

Dans les rangs élevés ceux là que Dieu fit naître
 Devraient-ils pas au moins en leur cœur reconnaître
 Qu'il leur donna l'esprit, la force et la fanté,
 La beauté quelquefois, et la prospérité,
 Et ne pas les traîner tous ces dons dans la fange,
 Et porter au démon ce qu'ils avaient de l'ange.
 Et vous femmes aussi d'une grande beauté,
 Qui, folles de vos corps, croyez en vérité,
 Que l'univers entier est fait pour vos caprices,
 Qui tirez de si haut vanité de vos vices,
 Rappelez-vous ce mot du sage Salomon :
 ' Femme de telle sorte est le pain du Démon,'
 Dit-il, ' Satan en fait dans l'enfer chère-lie,
 Et lui souffle l'orgueil moteur de sa folie !'
 Puis dans un autre endroit Salomon dit encor :
 ' La folle de son corps ressemble à l'anneau d'or
 Dont on aurait orné le groin d'une truie
 Qui patauge toujours, et jamais ne s'essuie ;
 Car la femme en ce cas, tout comme l'animal
 Se vautre dans l'ordure et grouille dans le mal.'

Ce qui devrait, c'est sûr, pour la cause troisième,
 Pouffer encore un homme à la contrition,
 Du jour du jugement c'est la crainte suprême,
 Des tourments de l'enfer c'est la punition.
 Car si sur ce sujet écoutons St. Jérôme
 Ainsi de ses douleurs il nous dit le symptôme :
 ' Toutes les fois que pense au jour du jugement,
 Quand je mange ou je bois, je tremble assurément ;
 Il me semble toujours entendre la trompette,
 A notre âme qui dit : sus ! venez, soyez prête
 A paraître de suite au tribunal de Dieu !'
 Oh ! St. Paul a raison ! . . . De paraître en tel lieu

Où nos penfers secrets de tous feront la fable,
Hélas ! c'est bien terrible, et c'est bien redoutable !
Et St. Bernard ajoute : ' En ce cas périlleux
Faudra donner raison de chaque mot oïseux,
Car là nous aurons tous un équitable juge
Que ne pourra jamais tromper un subterfuge !'
Aussi dit Salomon : ' La colère de Dieu
N'épargnera personne ; et fut-on de haut lieu,
D'user de son pouvoir on n'aura pas la chance,
Et de corrompre Dieu, nul n'aura la puissance.'
C'est pourquoi St. Anselme en parlant de ce jour
Dit à tous les pécheurs de bien s'arranger pour
Eviter du bon Dieu la trop juste colère,
Car l'enfer sera là, l'enfer affreux cratère
Où des diables sans nombre attiseront le feu
Pour absorber rageurs tous les gens sans aveu.
Alors où s'enfuiera le pécheur misérable
Et dans quel coin cacher sa frayeur effroyable ?
Car St. Jérôme dit : ' La terre l'enverra
Promener sans façon ; et la mer lui rira
Au nez, sans se gêner ; et l'air plein de tonnerres
Le poursuivra sans fin de ses fauves lumières.'

Maintenant, m'est avis, celui qui retiendra
Tous ces sages dictons, bien plus prudent sera ;
Il ne se targuera plus ma foi de ses vices,
Par crainte de l'enfer et de ses durs sévices.
C'est ce qui fit que Job, dit à notre Seigneur :
' Mon Dieu, daignez souffrir qu'avant que je ne
meure,
Je reste un tantinet sur la terre, et que pleure
Sur mes péchés passés, dont j'ai grande douleur,
Afin que n'aille point dans ces lieux si funèbres

Où règnent jour et nuit les plus sombres ténèbres,
Où nos clameurs vers Dieu jusqu'au ciel ne vont
pas !'

Vous voyez donc ici que Job, un bien saint homme,
Implore le bon Dieu pour un répit, en somme,
Pour pleurer sur sa vie, et faire des hélas !
Sur ses péchés passés, avant que le trépas
Ne vienne l'emporter dans cette nuit profonde
Où s'en va s'engloutir ce qui vit dans ce monde.
C'est que le repentir est agréable à Dieu,
Et qu'il vaut mieux sur terre en supporter les peines,
Que laisser s'augmenter les péchés par centaines
Pour aller les cuver plus tard au vilain lieu
Qu'on appelle l'enfer,—le pays des ténèbres,
Où rien ne peut se voir hormis voiles funèbres ;
Où l'on sera privé pour jamais dans le feu
Du bonheur éternel ;—où l'on ne verra Dieu !
Parce que les péchés comme un affreux nuage
Nous cacheront de Dieu l'admirable visage.
Car, le redis encor, l'enfer est vilain lieu,
Où rien n'est confortable, où règne la malaise,
Et qui n'est éclairé du feu que par la braise ;
Dans ce bien laid pays on chercherait en vain
Honneurs et dignités, délices et richesses,
Au lieu d'honneurs ils ont en enfer, c'est certain,
Honte, confusion, et toutes les tristesses.
Les hommes, par honneur entendent le respect
Que sur terre parfois au mérite on accorde ;
Point d'honneur en enfer, car son monde est abject,
Empereur, Roi, Vilain tous dignes de la corde
Pendant leur existence, en enfer sont égaux,
Et traités qui plus est comme vils animaux.
C'est pourquoi le Seigneur nous dit par Jérémie :

‘Celui qui sur la terre aura méprisé Dieu,
Un beau jour de l’enfer rôtera dans le feu,
Et quand à du respect, certe il n’en aura mie.’
Ce qu’on nomme ici bas les hommes de haut rang,
Seront foulés aux pieds en enfer par les diables,
Sur leurs fronts ils feront des bruits épouvantables,
Pour les contrarier et leur troubler le sang.
Puis ils auront encore, et vrai, j’en suis bien aise,
Au lieu de tout leur or, du pauvre le malaise,
Et par le riche rien n’est aussi redouté
Que ce cruel fléau qu’on nomme pauvreté.
Or cette pauvreté dans ses effets et causes
Comprendra, voyez-vous, pour le moins quatre
choses :

Primo quand ils viendront de l’enfer sur les bords,
Ils verront qu’ils n’ont plus aucun de leurs trésors.
Ce qui fait que David dit : ‘ Les richards du monde
Après leur mort auront déception profonde.’

Secundo ces vilains habitants de l’enfer
Eprouveront encore un assez grand malaise
Par le manque de vin, de poisson et de chair
Qu’ils aimaient tant jadis, soit dit par parenthèse.
Car écoutons Moïse, il parle au nom de Dieu :
‘ Les réprouvés,’ dit-il, ‘ pouriront dans le feu,
Ils seront épuisés par la faim, et sans boire
Autre chose, vraiment, que le fiel du dragon ;
Ils seront dévorés par le large avaloire
Des oiseaux de l’enfer au si hideux jargon.’

Tertio ces damnés auront, ne vous déplaîse,
Encore un bien vilain et bien affreux malaise,
Ils seront nus, tout nus, et sans nul vêtement,
Hormis celui du feu, très chaud assurément,
Mais qui certe en été n’est pas fort agréable ;

Et leurs âmes aussi, c'est plus épouvantable,
 N'auront de vêtements, n'ayant plus de vertus.
 Où seront donc alors leurs riches par-dessus ?
 Aussi de ces damnés ainsi parle Isaïe :
 ' La lèpre de leurs pieds avec brusque énergie
 Lancera ses poisons, et son venin amer,
 Et leurs habits seront mites et vers d'enfer.'
Quarto de ces damnés enfin le grand malaise
 Sera de ne pouvoir avoir d'amis jamais,
 Sur la terre étant pauvre, on est presque à son aise
 Quand on a des amis serviables et gais ;
 En enfer un chacun d'une haine immortelle
 De ses nombreux voisins saluera la séquelle,
 La discorde en tous lieux soufflera ses courroux,
 Et tous ces vils damnés se rueront contr'eux tous.
 Et le père et la mère ayant force bisbilles
 Entr'eux s'agonieront, ainsi que fils et filles.
 Le frère jour et nuit, attaquera sa sœur,
 Et la sœur sur le frère épandra sa fureur.
 Car le Seigneur a dit par un de ses prophètes
 Du nom de Michias : ' Les longs jours de l'enfer
 Ne seront certes pas des jours voués aux fêtes ;
 Le séjour de l'enfer sera l'âge de fer.
 Et ceux là qui s'aimaient, s'adoraient sur la terre,
 Prêts à se dévorer seront toujours en guerre
 Sitôt que de l'enfer ils seront citoyens,
 Après avoir été sur terre des vauriens.'
 Car David nous a dit : ' Le méchant de son âme
 Qui fait fort peu de cas, de l'âme d'une femme
 Se souciera bien moins.' Concluez qu'en enfer
 N'existant plus d'amis, les liens de la chair
 Enfanteront des maux, des actions féroces,
 Des malédictions, et des haines atroces.

Ces charmants appétits qui les rendait contents,
 Quand sur terre ils étaient, l'appétit des cinq sens,
 Pour eux ne sera plus. Leurs yeux n'y verront goutte,
 Les sons à leur oreille auront fait banqueroute,
 Leurs narines seront pleines de puanteur,
 Et leur goût plein de fiel les remplira d'horreur.
 Quand au toucher leurs corps rouffis par la brûlure
 Sentiront néanmoins des vers la pourriture,
 Et ces vers immortels par leur démangeaison,
 Leur feront désirer de perdre la raison ;
 ' Mais ils invoqueront en vain,' dit St. Ambroise,
 ' Pour finir leurs tourments la mort dans leur angoisse,
 La mort ne viendra pas les sortir de prison.'
 Ce qui fait dire à Job : ' Dans l'enfer tout est sombre,
 De la mort on n'y voit autre chose que l'ombre ;
 Or une ombre n'est pas une réalité,
 Une ombre est le mensonge, et non la vérité.
 De la mort les damnés n'ont donc jamais que l'ombre,
 Ils ne pourront jamais mourir malgré leur nombre.'
 St. Grégoire aussi dit : ' Tous ces vilains damnés
 Habitants de l'enfer, à rôtir condamnés,
 Croiront tous chaque jour d'une mort misérable
 Mourir . . . mais sans mourir ; leur vie épouvan-
 table
 Sera toujours vivace et n'aura pas de fin.
 Quand ils se croiront morts ils sentiront soudain
 Aux morsures de feu que leur fera l'envie,
 Qu'ils ne sont du tout morts, qu'immortelle est leur
 vie.'
 ' C'est pourquoi,' dit St. Jean, ' ils chercheront la
 mort
 Mais ne l'atteindront pas, dussent-ils courir fort.'
 Job nous dit ' qu'en enfer tout est un laid désordre,

Et bien que le Seigneur ait créé tout en ordre,
 Il n'y a dans l'enfer aucun gouvernement,
 Et de la tête aux pieds tout n'est qu'avortement.'
 'Ce n'est pour les damnés, qu'enfantera la terre
 Du fruit,' nous dit David ; 'ni l'air non plus du frais ;
 L'eau ne leur donnera sa moiteur salutaire,
 Ni le feu sa lumière et ses brillants bienfaits.'
 'Aux damnés de l'enfer,' dit St. Basile encore,
 'Dieu donnera le feu qui brûle et qui dévore,
 Mais non pas sa clarté ; comme l'homme de bien
 Aux siens donne la viande, et les os à son chien.'
 'Et pour rendre,' dit Job, 'leur châtement durable,
 A leurs trouffes sera la crainte épouvantable,
 Ne les quittant jamais, et torturant leur cœur
 En les investissant d'indicible terreur.'
 Donc tous ces vils damnés seront sans espérance,
 Parce que de voir Dieu plus ils n'auront la chance.
 Aussi dit Salomon : 'Quand le méchant est mort,
 D'échapper aux tourments bien vain est son effort,
 Or, celui qui comprend tous les affreux sévices
 Que lui garde l'enfer pour ses péchés, ses vices,
 Rira jaune, c'est sûr, bien loin de folâtrer ;
 Qui pense à tels tourments a raison de pleurer !'
 'Car,' poursuit Salomon, 'si l'on pouvait d'avance
 Avoir vent des tourments préparés en enfer
 Pour la punition des péchés de la chair,
 On aurait grand chagrin, grande désespérance.'
 St. Augustin nous dit 'que cette connaissance
 Au cœur de l'homme donne un penser bien amer !'

Ce qui devrait encor pour cause quatrième
 Au pécheur inspirer grande contrition,
 C'est le bien qu'ici bas par pure omission

Il n'a pas daigné faire ; et celui qu'il a même
Perdu. Car c'est certain qu'une bonne action
Faite quand l'homme avait sa robe d'innocence,
De son compte est rayée, et n'est à son crédit
Portée, alors qu'il est tombé, comme on le dit
Dans le péché mortel, abominable offense.
Ce qui fait que Dieu dit de par Ezéchiel :
' Que si l'homme de bien par hazard un jour broie
De la méchanceté, ne suivant plus la voie
Droite, tant pis pour lui, c'est un péché mortel,
Et du bien qu'il a fait adieu la souvenance !'
Et St. Grégoire aussi dit : ' Est fermé le ciel
A celui qui commet dans son outrecuidance
Un laid péché mortel.' Néanmoins quelquefois
Si d'un vrai repentir on a le cœur pantois,
D'une bonne action la pure et vive flamme
Peut chasser le démon, et rafistoler l'âme.
Aussi Notre Seigneur Jésus Christ très courtois
Veut que le bien qu'il fait serve au pécheur parfois.
Mais comme c'est un fait par malheur sans conteste,
Que le bien qu'on a fait, par le péché mortel,
S'efface entièrement, et nous ferme le ciel,
Comme nous fait créver quand nous l'avons la peste,
Le pécheur peut chanter, m'est avis, à son tour
Cette fraîche chanson d'origine française :
' Hélas ! j'ai tout perdu mon temps et mon labour !
Et franchement ne suis pas du tout à mon aise !'
Car certes le péché ravit tout au pécheur
Et l'efficacité, la bonté de la grâce,
Que sans le repentir, il ne peut quoiqu'il fasse
En un mot rattraper, fut-il un fier coureur.
Il en est de la grâce, il faut bien qu'on le sache
Comme il en est du feu qui meurt s'il est oisif :

‘ La grâce manque aussi, ’ nous le dit St. Eustache,
 ‘ Si son effet s’abdicque, et s’il reste inactif.’
 Alors le pécheur perd tout le fruit de la gloire
 Promis aux gens de bien dont l’œuvre est méritoire.
 Le grand St. Bernard dit : ‘ L’homme qui doit à Dieu
 Sa vie, un jour aura, ce ne sera point jeu
 De tous les biens reçus à lui rendre dû compte,
 Si l’emploi n’en est bon, pour lui gare à la honte ! ’

La cinquième raison d’avoir contrition
 C’est de penser toujours avec componction.
 A toutes les douleurs par Jésus Christ souffertes,
 A son père par lui sublimement offertes
 Pour nos péchés à tous lors de sa Passion.
 Car nous dit St. Bernard : ‘ J’aurais mille existences,
 Que me rappellerais de Jésus les souffrances,
 Ses veilles en priant, et sa tentation
 Quand il jeûnait ; ses pleurs, sa douleur sans seconde,
 Quand sur les gens de bien errants de par le monde
 Il pleurait de pitié ; son immense chagrin
 Quand les hommes sur lui vomissant leur dédain
 L’accablaient de mépris, et pour comble d’outrage,
 Lui disaient de gros mots, le frappaient au visage ;
 Les clous avec lesquels on le mit sur la croix,
 La lourdeur du fardeau, la pesanteur du bois.’
 Vous tous qui m’écoutez, vous devez bien comprendre
 Que des péchés commis font aussitôt descendre
 L’homme au bas de l’échelle ;—et c’est la vérité !
 Que l’ordre est renversé par sa perversité !
 Dieu, la raison, les sens, et puis le corps de l’homme
 Sont ainsi formulés, que chacun d’eux en somme
 Aura sur l’autre un droit, non le droit du plus fort,
 Mais un droit cimenté par un secret accord,

Ainsi sur la raison Dieu par sa braverie
Obtient, c'est naturel, le droit de seigneurie ;
La raison sur les sens obtient un pareil droit,
Et les sens sur le corps ; tout cela se conçoit.
Mais lorsque l'homme pèche, il ne reste aucun ordre,
Ces quatre ordres ne sont plus qu'un vilain désordre.
De l'homme la raison se butant contre Dieu,
Les sens sur la raison, de leurs cinq pieds font feu,
Et lors le corps sans frein s'émeute contre l'homme,
Lui fait de grands bobos, parfois même l'assomme.
Notre Seigneur Jésus paya ce désarroi,
Cette rébellion, et fort cher par ma foi !
En ce que la raison n'étant plus raisonnable
S'était faite une fois l'ignoble enfant du diable,
L'homme dorenavant dut avoir du chagrin,
De cruelles douleurs, puis mourir à la fin.
Donc Notre Seigneur Christ souffrit la mort pour
l'homme,
Après avoir été, vous savez bien tous comme,
Trahi par son disciple, un mauvais sujet las !
Qui sur terre a laissé ce vilain nom Judas.
Et de plus en ce que, c'est chose épouvantable,
De l'homme la raison n'étant plus raisonnable,
Il ne fut plus dompter le délire des sens
Et de honte couvert, tenans aboutissans,
Ne fut que devenir ; Jésus pour cet outrage
Dut pour l'homme souffrir la honte à son visage.
Et de plus en ce que le misérable corps
De l'homme était rebelle, en ces divers discords
A la raison, aux sens, et par suite était digne
De mort, Notre Seigneur, avec douceur insigne
Dut souffrir cette mort, la souffrir sur la croix,
Au milieu des soldats, de leurs propos narquois.

Notre Seigneur Jésus souffrit toutes ces choses,
 Pour l'homme seulement, et non pas c'est certain
 Pour ses péchés à lui, (n'en existaient de causes
 Affirme St. Bernard,) mais pour le genre humain.
 Donc le pécheur avec amertume peut dire :
 ' Maudit soit mon péché qui causa le martyre
 De ce très cher Seigneur Jésus le fils de Dieu !'
 Car certes il faut bien en faire ici l'aveu :
 ' C'est par les désaccords, cela ne fait pas doute,
 De nos méchancetés, et de notre déroute,
 Que là haut fut réglée au sein même de Dieu
 Du Christ la passion,' nous le dit St. Mathieu.
 Et la chose se fit à peu près de la sorte :
 De nombre de pécheurs, c'est un fait qu'on rapporte,
 L'âme, est, dit-on, trahie, et c'est bien naturel
 Quand elle courre après le bonheur temporel,
 Et ce par le démon, qui, par ses artifices,
 Lui fait choisir parfois de charnelles délices,
 Et la méprise alors ; puis par l'adversité
 Elle est fort tourmentée, et perd sa liberté
 Dans l'asservissement du péché, c'est l'usage,
 Et se traîne avec peine en si dur esclavage,
 Jusqu'à ce qu'à la fin elle arrive à la mort.
 C'est par ces désaccords des hommes que d'abord
 Jésus Christ fut trahi, puisqu'il fut, chose sûre,
 Accablé de liens, lui qui, dit l'Ecriture,
 De ses péchés venait délier le pécheur.
 Puis il fut méprisé, lui si digne d'honneur.
 Alors vilainement à sa noble figure,
 Hélas ! on infligea la plus affreuse injure,
 Et puis finalement le mirent sur la croix
 En blasphémant son nom, ces pécheurs discourtois.
 Alors fut accompli ce que dit Isaïe :

‘ De nos nombreux péchés il eut l’âme envahie !’
Or puisque Jésus Christ prit nos péchés sur lui,
Quel ne devrait-il être à nous tous notre ennui
D’avoir au fils de Dieu causé tant de souffrances,
Par nos méchancetés et nos impertinences ?

La fixième raison d’avoir contrition,
Ce sont les trois espoirs que sa soumission
Aux volontés de Dieu doit procurer à l’homme,
Pardon de ses péchés, don de la grâce, en somme,
Qui le fait arriver pour son ultimatum
A la gloire du ciel. Comme le fils de l’homme
Nous fait de ces trois dons le présent, on le nomme :
Jesus Nazarenus, et *Rex Judæorum*.
Jésus autrement dit l’éteigneur de discorde,
Le donneur de pardon et de miséricorde,
Le sauveur en un mot ; si qu’à Dom Josephus
L’ange dit un beau jour : ‘ Son nom sera Jésus !
Parce qu’il sauvera de ses péchés son peuple
Qu’au profit de l’enfer le démon seul dépeuple.’
‘ Ce qui fait qu’aucun homme,’ a dit Sanctus Petrus,
‘ Ne peut être sauvé que par ce nom : *Jésus* !’
Nazarenus, un mot qui veut dire, je pense,
Que l’homme doit garder vivace l’espérance,
Car, qui de ses péchés lui fit rémission
Un jour peut lui donner cette absolution
Qui conduit droit au ciel. Dans la fleur, par exemple,
Du fruit gît l’espérance ; et dans un pardon ample,
Amplement accordé, repose aussi l’espoir
Pour le pécheur contrit passer au ciel son soir.
‘ De ton cœur,’ dit Jésus, ‘ moi, j’étais à la porte,
J’appelai pour entrer ;—d’une façon accorte
Qui m’ouvre quand j’appelle a la rémission

De ses péchés ; je fais chez lui collation ;
Bonnes œuvres, de Dieu voilà la nourriture
Je ne loge jamais que dans une âme pure.
Par le repentir donc l'homme peut tôt ou tard
Comme Dieu le promet dans la Sainte Ecriture
Du royaume céleste avoir un jour sa part.

Maintenant le pécheur doit aisément comprendre
Que la contrition doit largement s'étendre
Sur ses péchés commis tant en gros qu'en détail,
Même de sa pensée au fin fond du sérail.
Car certes la pensée est vraiment périlleuse,
Quand l'homme s'y prélassé, et la choie, et la creuse,
De son désir immonde en attisant le feu,
Tout en sachant fort bien qu'elle déplaît à Dieu ;
Car le péché mortel par les pensers des vices
Commence tout d'abord, et puis dans leurs délices
Se plonge jusqu'au cou ; dans ce bain immoral
De sa raison noyant le sublime fanal.
Or, de ces voluptés, de leur impure flamme,
Devra se confesser qui veut sauver son âme ;
Qui n'en fait pas l'aveu, qui n'en sent repentir
Ira certainement chez le démon rôtir.
Et de plus l'homme doit déplorer ses paroles,
Quand ses paroles sont coupables ou frivoles,
Car, comprenez bien ça que le seul repentir
D'un péché, ne saurait tous les péchés guérir ;
Car Dieu le Tout Puissant dont grande est l'indul-
gence,
Pardonne tout ou rien, de ce n'avez doutance.
Si que St. Augustin dit : ' Je fais bien que Dieu
Pardonne les péchés dont on lui fait l'aveu,
Mais la confession doit être générale,

Et la contrition n'en doit être banale ;
Ne demander pardon que pour un seul péché,
C'est offrir à Satan un par trop bon marché.
Donc alors que mon cœur était rempli d'angoisse,
Et que tous ses replis étaient couleur d'ardoise,
A Dieu je m'élevais par un saint souvenir,
Afin que ma prière à lui put parvenir.
Pour que le repentir soit en outre efficace,
Par la confession il faut chercher la grâce ;
L'homme contrit peut lors espérer le pardon,
Si de son repentir à Jésus il fait don.
' Aussi,' nous dit David, ' pour qu'il vous soit propice
Pour qu'il vous aime, Dieu, faites la guerre au vice ;
Aimer Dieu, voyez-vous, c'est aimer ses amis,
C'est détester aussi de Dieu les ennemis.'

Ce qu'il est nécessaire encore de comprendre,
Un sujet sur lequel ne saurais trop m'étendre,
C'est à quoi peut servir notre contrition ?
' A laver nos péchés sans nulle omission,'
Dit quelque part David : ' Tu m'as,' dit ce prophète
' De mon vilain péché fait la rémission,
O Seigneur ! ô mon Dieu ! parce que cette dette
Voulais te la payer par la confession.'
Mais comme il est certain que la contrition
Ne sert à rien de rien si le pécheur d'avance
De bien se confesser n'a pas l'intention,
De même sans effet est la confession
Sans du pécheur contrit la vive repentance.
Disons pour en finir que la contrition
Du démon affaiblit la force, et plus encore
Le don du Saint Esprit qu'elle nous le restaure,
Qu'elle ouvre notre cœur aux plus douces vertus,

Met Satan en déroute, et l'enfer en fourrière,
 Qu'elle nous vivifie, inspire la prière,
 Et nous fait adorer le saint nom de Jésus ;
 Qu'elle nous fait trouver une musique exquise
 Dans toute la nature, et nous rend à l'église.
 Et de plus elle rend par un bienfait nouveau,
 Celui qui fut un temps un enfant de colère
 Un enfant de la grâce, et cela c'est bien beau !
 Et le Livre le prouve avec grande lumière.
 Donc il sera très sage, et vrai très méritant
 Celui qui bien à cœur prendra toutes ces choses,
 Car en étudiant les effets et les causes,
 Il sera pour Jésus sans cesse combattant.
 Notre doux Seigneur est d'un si grand débonnaire,
 Que c'est absurde et mal ne chercher à lui plaire !
 Car s'il n'avait pitié de nous, de nos façons,
 Certes nous chanterions de bien tristes chansons.

*Ici se termine la première partie du traité de
 la pénitence, et commence la seconde partie.*

Du repentir, oyez ! la deuxième partie
 Est la confession, demandant amnistie
 Au Christ, avec un cœur plein de contrition
 De tous les péchés faits, et sans exception.
 La confession doit d'abord être sincère,
 Autrement mieux vaudrait ne pas du tout la faire.
 Au Prêtre vous devez montrer nu votre cœur,
 Et ne point essayer d'en voiler la hideur ;
 Mieux que cela devez, c'est chose essentielle,
 De vos péchés laisser voir à l'œil la ficelle.

Du péché sur la terre ainsi parle St. Paul :
 ' D'un saint commandement ce fut par le viol

Que le péché d'abord entra dedans le monde
A sa suite entraînant la mort, la mort immonde.⁹
Du péché le trouveur, je ne fais un cancan,
Ce fut le premier homme, il s'appelait Adam.
Cet homme plantureux, d'une forte charpente,
Ayant bon pied, bon œil, la santé florissante,
Etant créé d'ailleurs par la Divinité,
Paraissait devoir vivre à perpétuité ;
Mais regardez ! d'ici voyez ce bête d'homme
Au lieu cuver sa joie en un tranquille somme,
Il se prend à pécher ; et pour un vain plaisir
D'une minute au plus, il doit, devra mourir
Sans qu'il en ait envie, et cela d'aventure,
Non pas lui seulement, mais sa progéniture !
Remarquez en passant que lorsqu'au Paradis
Vivaient nus gentiment Adam et sa femme Eve,
Ayant trop de bonheur, aussi par trop de sève,
Séjour trop enchanteur, des jardins trop exquis,
Drapés de leur pudeur, de leur douce innocence,
Dans leurs deux nudités ne trouvant nulle offense,
Comme l'affreux serpent, le plus adroit coquin
Qui dût à Dieu la vie, oh ! ça j'en suis certain !
Fit à la femme un jour d'une façon courtoise
De ce hardi pourquoi la demande sournoise :
' Pourquoi Dieu,' lui dit-il, ' dans ce grand Paradis
A-t-il mis à l'index d'un seul arbre les fruits ?'
La femme répondit : ' Nous trouvons nourriture
Dans ces arbres à fruit de diverse nature,
Un seul est excepté, c'est l'arbre du milieu,
De manger de ses fruits, d'y toucher même, Dieu
Nous en a fait défense, et cela c'est possible
Parce que son beau fruit n'étant pas digestible
Nous pourrions en avoir une indigestion

Ce qui nous donnerait vilaine émotion,
Et nous ferait mourir.' Le serpent à la femme,
En riant comme un fou : ' Pas de ça, sur mon
âme !'

Dit-il, ' vous ne devez dà pas craindre la mort
Morbleu ! Dieu le fait bien ! lui qui connaît le fort !
Le jour où mangerez de ce fruit, ma parole !
De la divinité vous aurez l'auréole, [des Dieux !
Vos deux yeux s'ouvriront, vous serez . . . quoi ! . .
Sachant le bien, le mal, et le secret des cieux !'
Par cet adroit discours Madame Eve alléchée,
De l'œil guigna le fruit, il lui parut charmant,
Puis au juste milieu mordant une bouchée
A son homme en offrit partie assurément,
Si qu'Adam en mangea. Tout à coup de cet homme
Les yeux furent ouverts, c'est alors qu'il vit comme
Et Madame Eve et lui se trouvaient tous les deux
Beaucoup trop peu vêtus pour des gens amoureux ;
Comme on ne connaissait pas des femmes les cottes
Ni des hommes non plus les chausses ou culottes,
Adam et sa femme Eve eurent, c'est singulier,
L'instinct de s'entourer de feuilles de figuier
Pour cacher ce coffret dont Dame la nature
Leur avait fait octroi, sa clef, et sa serrure.
Ici vous pouvez voir que le péché mortel
Fut d'abord suggéré du serpent par le fiel,
Or qui dit le serpent, dit Satan, dit le Diable ;
Puis le plaisir des sens,—non le plaisir décent,
Ce plaisir est discret, et non pas indécant ;
Mais l'autre est fort peu chaste, et rien de plus dam-
nable,
De plus digne en un mot de tous les feux d'enfer,
Que ce grossier plaisir nommé l'œuvre de chair ;

Ce plaisir l'adopta, le choya Madame Eve,
C'est fâcheux pour le sexe, et du tout ne l'élève ;
Puis enfin vint Adam, un être de raison,
Qui l'imbécile entra de suite en pâmoison
Au lieu de résister à ce plaisir factice,
Dont lui faisait goûter Eve la subreptice !
Car concevez le bien, tout d'abord le démon
D'Eve fut tentateur, sachant que son limon
A tout prendre n'était qu'un composé de l'homme,
Que plus frêle elle était, aussi plus faible en somme.
Eve, elle, en plein mordit au plaisir de la chair,
Cela lui sembla bon, entre nous, c'est bien clair ;
Mais si certes Adam, eut eu de la prudence,
Et n'eût goûté du fruit, en état d'innocence
Sûr ! il serait encor ! . . . De la faute d'Adam
Nous avons hérité, hélas ! nous dit St. Jean !
Nous descendons de lui de vilaine manière,
Car sale et corrompue elle est notre matière.
Et quand l'âme est soufflée en notre pauvre corps,
Le vil péché l'enduit en dedans, en dehors ;
Pour nous rendre un peu propre, il nous faut le
baptême,
Sans quoi dans le péché nous patageons quand même !
Mais d'Adam nous portons le péché, c'est certain,
Ou du péché la peine, un bien vilain levain,
Qui peut se formuler par la concupiscence
Qui nous fait convoiter d'autrui la jouissance,
Et ce de par les yeux ; et par l'orgueil du cœur
Le pouvoir, la richesse, en un mot la grandeur !

Et d'abord pour parler de cette convoitise
Que l'on peut appeler des sens la gourmandise,
Qu'éveille en nous souvent ce légal instrument

Que nous fit du Seigneur le sage jugement,
 Je dis qu'en ce qu'un homme à Dieu n'obéit pas,
 Il s'en suit que la chair se rue en plus d'un cas
 Contre lui le cher homme, à cause de l'offense
 Par les grossiers désirs de la concupiscence,
 De l'appétit des sens aiguillon débauché,
 Qui par le bout du nez conduit l'homme au péché.
 Tant qu'en lui le pécheur a la concupiscence,
 D'être tenté souvent adonc il a la chance.
 Le baptême peut bien étancher quelquefois
 Cette faim, cette soif de la concupiscence,
 Et du bon Dieu la grâce, aussi la pénitence,
 Sur l'appétit charnel ont pouvoir, je le crois,
 Mais jamais ce pouvoir, à quoi bon vouloir feindre ?
 Ne saurait, entre nous, complètement éteindre
 Le feu lubrique, à moins certes que le hasard
 Ou la forcellerie avec ses maléfices,
 Ou d'un faux Cupidon le très venimeux dard,
 Du corps la maladie, ou la suite de vices,
 Ou de froides boissons, aient éteint le tison
 Des folles passions qui troublent la raison.
 Car que dit-il St. Paul ? Il dit : ' La chair s'acharne
 Contre l'esprit toujours par d'incessants efforts,
 L'esprit contre la chair, . . . et quand il se décharne
 C'est en traînant parfois après lui le remords.'
 Or, ce même St. Paul après sa pénitence
 Dans l'eau la nuit, le jour, en très grande endurance,
 Et sur la terre aussi souffrant le froid, la faim,
 Une fois lapidé pour ainsi dire, enfin
 Crevant de soif ajoute : ' Hélas ! moi misérable !
 Qui me délivrera de mon vil corps, prison
 Qu'il me faut habiter, et qui n'est pas tenable,
 Où je risque, c'est sûr, de laisser ma raison.'

Puis oyez St. Jérôme en un désert sauvage
 Etant long-temps resté, n'ayant pour tout breuvage
 Que de l'eau bien saumâtre, et n'ayant pour manger
 Que des herbes, dîner par ma foi bien léger,
 N'ayant rien pour son lit, hormis la terre nue,
 N'ayant pour baldaquin que l'étoile et la nue,
 D'un Ethiopien de plus ayant la peau
 Aussi noire pardieu que plumes de corbeau,
 A moitié démolie par le chaud, la froidure,
 Les changements subits de la température,
 Nous dire cependant que la lubricité
 Bouillonnait dans son corps malgré sa volonté !
 D'où je conclus que ceux qui disent d'aventure
 Que leur corps ne ressent l'aiguillon de l'ordure,
 Se trompent, c'est bien sûr. St. Jacques à ce sujet
 Nous dit : ' Que chaque hère est tenté par le fait
 Des appétits brutaux de sa concupiscence ;'
 St. Jean l'Evangéliste aussi lui, dit : ' Qu'il pense
 Que lorsque nous disons que sommes sans péchés,
 Nous nous bloufons pardieu ! d'amour-propre en-
 tichés !'

Maintenant vous allez en m'écoutant apprendre
 Comment le péché croît, et parvient à s'épandre
 Dans l'homme incirconspect. La première façon
 De nourrir le péché, c'est l'esprit polisson
 Dont le feu couve en nous par la concupiscence,
 De ne nous point priver, et de faire bombance
 De ce morceau friand que par élision
 On appelle la chair ; ce qui fait dà que l'homme
 Se demande s'il doit ou ne doit pas en somme
 Céder à son désir, et manger l'animal
 La chair, ce bon ragoût ! ou bien rester frugal.

Si l'homme à ce festin ferme les yeux, la bouche,
 Il reste sans péché, c'est la pierre de touche ;
 Mais si tout au contraire il cède aux doux appas
 De la chair, désirant en faire son repas,
 Alors un feu caché de factices délices
 Dans ses veines se glisse, en y glissant les vices,
 Il doit bien prendre garde alors, car le péché
 Sur lui met le grapin s'il n'en est empêché.
 A ce sujet oyez tous ce que dit Moïse :
 ' Le Diable,' dit Moïse, ' est un être méchant
 Qui pour empoigner l'homme assez souvent le grise
 De cette volupté qui mène son penchant
 Vers l'appétit des sens, vers la concupiscence,
 Et le met aussitôt dedans sa dépendance,
 Sachant parfaitement le séparer de Dieu
 Par l'appétit charnel, par le lubrique feu ;
 Et fitôt le péché commis vite le Diable
 Vous emporte en enfer cet homme misérable.
 Par trois choses adonc le péché s'accomplit,
 Par la tentation, la volupté croissante
 Et par ce vilain " Oui," qu'en sa fièvre brûlante
 Murmure le pécheur ; oui, qui soudain l'occit ;
 Car de fait l'homme est mort lorsque morte est son âme,
 Et qu'est éteinte en lui de Dieu la pure flamme !'

Le péché, nul de vous ne saurait l'ignorer,
 A deux façons d'agir, aussi deux raisons d'être,
 Il se divise en deux, je vais vous le montrer,
 Vénial ou mortel, sur vous régner en maître.
 Un homme, voyez-vous, aimera par malheur
 Mieux que le doux Jésus, mieux que son créateur,
 Une femme, un enfant, ou quelque créature ;
 C'est un péché mortel ; mais si par aventure

Il aime moins Jésus qu'il ne devrait l'aimer,
C'est péché véniel, qu'il pourra rédimer
Bien que ce péché là soit fort vilaine chose,
Car de l'amour divin il amoindrit la dose.
Mais vous concevez bien que péchés véniels
Si vous en faites trop, et n'ayez la prudence
Par la confession d'en obtenir quittance,
Croîtront et deviendront de gros péchés mortels.
Car le proverbe dit que de petites causes
Produisent quelquefois les effets les plus grands,
Que nombre de ruisseaux, toutes petites choses,
Sont la source pourtant des plus fougueux torrents.
Un autre exemple encor : de la mer une vague
Sur un vaisseau se rue, et le fait sombrer nêt ;
Petites gouttes d'eau, ce n'est point une blague,
S'infiltrant dans sa quille amènent même effet,
Alors qu'il en est temps, si ceux que ça regarde
De s'en débarasser n'ont pas su prendre garde.
Les deux causes, voyez ! viennent au même but,
Quoiqu'ayant eu chacune un différent début.
Ainsi nombreux péchés véniels par nature
Si vous les hébergez trop long-temps, je vous jure,
Font en s'agglomérant un gros péché mortel,
Qui soudain brusquement vient vous fermer le ciel.
St. Augustin nous dit que chaque fois qu'un homme
Aime quoique ce soit autant et plus que Dieu,
C'est une trahison indigne qu'il consomme,
C'est un péché mortel, c'est jouer vilain jeu.
Dieu veut être, et c'est juste, adoré pour lui-même,
Qui porte son amour ailleurs fait un blasphème.

Maintenant qu'on comprend ce qu'est en général
Le péché véniel, premier pas vers le mal,

Il est bon, je le crois, qu'on sache d'aventure
 De ces mêmes péchés le rang et la nature.
 Car grand nombre de gens très superficiels
 Ne regardant cela comme péchés réels
 Ne s'en confessent pas, ce qui fait que sans cesse
 Le péché véniel non confessé s'engraisse ;
 Et Dieu fait quel amas d'impures saletés
 A l'homme jette ainsi ses levains fermentés.
 Ecoutez-moi donc tous, de parler me dépêchez,
 Voici comment un homme à chaque moment pèche.
 Il pèche quand il mange un peu plus qu'il ne doit,
 Il pèche quand aussi plus que de droit il boit ;
 Il pèche quand il parle avec trop d'abondance,
 Il pèche quand au pauvre il ne donne assistance,
 Il pèche, sain de corps, quand il ne veut jeûner ;
 Il pèche quand dormant sans en rien se gêner,
 Il s'en vient pour cela bien plus tard à l'église ;
 Il pèche quand son sol il ne le fertilise,
 Qu'il se sert de sa femme, y dépense son feu
 Sans désir d'engendrer selon la loi de Dieu ;
 Il pèche s'il ne veut visiter les malades,
 Il pèche s'il se mêle à laides mascarades,
 S'il aime par hasard sa femme ou bien son fils
 Plus que raison ne veut ; s'il flatte ou s'il caresse
 Ceux dont il a besoin avec trop de bassesse ;
 Il pèche si du pauvre il rogne les profits ;
 Il pèche s'il arrange un jour sa nourriture
 Plus délicatement que ne veut l'Ecriture ;
 Il pèche quand il mange avec trop de bonheur
 De la saison nouvelle une fraîche primeur ;
 Il pèche quand il parle, et ce, pour ne rien dire,
 Ou quand il dit des mots que refuse d'écrire ;
 Aussi quand il promet faire dans l'avenir

Choses qu'il ne pourra certes pas accomplir ;
Il péche quand il dit en dernière analyse
Du mal de son prochain par folie ou méprise.
' Tout ça, c'est bel et bon,' nous dit St. Augustin,
' De bien vilains péchés ou j'y perds mon latin.'
On conçoit après ça qu'un homme sur la terre
Eut-il assurément une vie exemplaire
Ne saurait éviter des péchés le fretin,
Mais il peut empêcher qu'ils ne mettent grappin
Sur lui, par son amour pour Christ, par la prière,
Ou par l'aumône au pauvre, une œuvre salutaire.
' Voyez,' dit Augustin, ' comme une goutte d'eau
Une seule qui tombe au milieu d'un fourneau
Fait mal brûler le feu, le met mal à son aise,
Et porte tout à coup préjudice à la braise ?
Et concluez delà qu'un péché véniel
Est une tache pour qui veut gagner le ciel.
Le péché véniel on peut d'ailleurs l'atteindre,
Par un *confiteor*, par la confession,
Ou bien en recevant la bénédiction '
D'un Prêtre ou d'un Evêque ; il peut enfin s'éteindre
Et soudain s'effacer par la communion.

DES SEPT PECHES MORTELS.

MAINTENANT il est temps, m'est avis, de vous dire
Quels ils sont les péchés que l'on nomme mortels,
Ce sont maîtres péchés que je vais vous décrire,
Ils ne sont véniels ceux là, mais bien réels.
On les a baptisé de la belle manière,
On les nomme en effet, les péchés capitaux,
Car des péchés ils sont les chefs, les maréchaux,

Et très hideux, parole ! est leur vil caractère.
 Des sept péchés mortels le premier c'est l'Orgueil,
 C'est le père de tous, il a bon pied, bon œil,
 Du péché général c'est l'affreuse racine ;
 Ses trop dignes enfants sont au nombre de fix,
 A vrai dire ce sont de méchantes donzelles,
 Qui, pour notre malheur, sont toutes immortelles,
 Et qui nous sont partout sans cesse vis-à-vis.
 La Colère d'abord, puis ensuite l'Envie
 Qui souille à tout jamais les plaisirs de la vie ;
 La Paresse aux pas lents, à l'esprit nonchalant ;
 Aux doigts longs et crochus la lugubre Avarice ;
 Puis la Gloutonnerie avalant, avalant
 La gourmande qu'elle est ! toujours avec délice ;
 Puis enfin la Luxure à l'appétit d'enfer,
 Qui sans cesse ayant faim se nourrit de la chair.
 Chacun de ces péchés a nombreux satellites
 Qui vivent sur nous tous comme des Sybarites.

DE L'ORGUEIL.

Je vais énumérer maintenant de l'Orgueil
 (Un arbre bien touffu dont le terrible ombrage
 Projette, c'est certain, la mort de son branchage
 Et donne à l'existence une teinte de deuil),
 Les rameaux toujours verts et les vertes ramilles,
 Qui nous mettent sans fin en état de bisbilles
 Avec le doux Jésus, avec notre Seigneur.
 Il y a, voyez-vous, la désobéissance,
 Aussi l'hypocrisie, et le dépit rageur,
 L'arrogance et l'enflure, aussi l'impatience
 Et puis la vantardise, ainsi que l'impudence,

Le dédain, l'insolence et l'esprit querelleur,
Aussi l'entêtement, aussi l'irrévérence,
L'opiniâtreté, plus l'ostentation,
Et ce mauvais penchant qu'on nomme ambition,
Et certes nombre encor de petites brindilles
Que je ne puis compter quoique n'étant vétilles.
Le désobéissant est celui qui, ma foi,
A Dieu n'obéit pas, et foule aux pieds sa loi,
Qui n'obéit non plus aux trônants de la terre,
Et qui pis est, non plus, au confesseur, son père.
Le vantard est celui qui se vante toujours
Du bien, du mal qu'il fait, et cela tous les jours.
L'hypocrite est celui qui feint de ne pas être
Ce qu'il est, se montrant ce qu'il cherche à paraître.
Le hautain c'est celui qui fait à contre cœur
Le bien que sur ce sol chacun doit au malheur.
L'arrogant est celui qui de son importance
Et se grise et se soûle en son outrecuidance.
L'impudent est celui qui par force d'orgueil
Fait jabot du péché, comme on dit s'en bat l'œil.
L'insolent est celui qui dans son for méprise
Tout ce qui n'est pas lui, qu'à tort il outreprise.
Le fieraud est celui qui ne peut, l'animal !
Souffrir un compagnon, moins encore un rival.
L'impatient celui qui défend sa folie
Contre la vérité dont l'aspect l'humilie.
L'obstiné c'est celui dont l'indignation
Supporte malgré lui la domination
D'un pouvoir souverain qui n'a l'heur de lui plaire.
Le présomptueux est celui qui ne peut faire
Ce que par amour-propre il prétend accomplir.
C'est l'irrespectueux qui fait l'irrévérence,
Quand il ne rend respect à qui doit l'obtenir.

L'entêté c'est celui qui prétend sans doutance
 Son esprit le meilleur ; enfin le glorieux
 C'est celui qui dans tout de sa magnificence
 Affiche insolemment la burlesque importance,
 Et se plaît ici bas à captiver les yeux.
 J'oubliais le bavard, c'est celui qui jabotte
 Sans vergogne et sans fin, ainsi qu'une linotte.

Dans maint petit détail l'Orgueil se voit encor
 Subitement il perce, et se donne un essor.
 Regardez Mons Fierval qui passe dans la rue,
 Il se rengorge et puis attend qu'on le salue ;
 N'ayez garde, il tiendra le dessus du pavé ;
 Si quelquefois il rend visite à son curé,
 C'est pour avoir toujours le droit qui l'affriande
 D'aller porter au chœur sa fastueuse offrande,
 De baiser la patène, et cela le premier,
 Ou bien d'être encensé tout comme un marguillier.
 Ce Fierval, voyez-vous, c'est l'Orgueil en personne,
 Et poser en public est ce qui l'aiguillonne.

Il y a, voyez-vous, deux espèces d'Orgueil,
 L'un dans le cœur de l'homme ainsi qu'en un fauteuil,
 Est assis carrément, et vraiment s'y goberge ;
 L'autre à l'extérieur comme au seuil d'une auberge.
 Tous ces péchés que viens de vous énumérer,
 Et bien d'autres encor, ne puis tous les nombrer,
 Se casent en secret dedans le cœur de l'homme ;
 L'autre espèce d'Orgueil qui pourtant point ne chôme
 Vit à l'extérieur ; néanmoins chaque Orgueil
 Encore que chacun ne dépasse son seuil,
 Est le signe de l'autre et de son existence,
 De même un gai berceau nous indique d'avance

Que la taverne en cave a de vieux fûts de vin.
Et tout cela se voit tant dans la contenance
Que dans les beaux discours, et la toilette enfin.
Car d'habits si le luxe était une vétille,
Et non pas un péché plus gros que peccadille,
Jésus Christ n'aurait pas sévi contre cela
Dans son saint Evangile, et crié le holà !
Et St. Grégoire aussi prêche contre la mode,
Quoique probablement il en fut peu le code.
Il dit que c'est péché porter habits trop beaux,
Ample, étriqués, fins ou chargés d'oripeaux,
Et de nos jours on fait ce que la gloriette
Fait dépenser d'argent pour la moindre toilette.

Quant au premier péché l'ampleur du vêtement,
Cela le rend trop cher bien inutilement.
De drap c'est tout d'abord un vaste gaspillage,
Puis c'est brodé, rayé, plein de bariolage,
Puis les robes vous ont outre une grande ampleur,
Du cou jusques aux pieds une énorme longueur,
Puis c'est garni d'œillelets poinçonnés, de fourrures,
D'oripeaux précieux de diverses natures,
Et ces robes qu'on soit à pied, même à cheval
Se traînent dans la boue, et c'est vraiment fatal
De voir se gaspiller des étoffes si belles,
Des crévés aussi beaux, conteuses bagatelles,
Au détriment du pauvre ; et ces habits d'ailleurs,
Tout tailladés qu'ils sont de crévés imposteurs,
Du pauvre ne pourraient jamais faire l'affaire
Quand ils deviennent vieux, car par leur caractère
Et leur façon bizarre, ils ne sauraient vraiment
Le préserver du froid comme un chaud vêtement.
Et maintenant je viens à ces courtes jaquettes

Hideuses, je le dis, n'étant assez complètes
Pour cacher au passant du matin jusqu'au soir
Ce que pudeur nous dit de ne pas laisser voir ;
C'est péché, gros péché que pareille indécence,
De Jésus Christ si loin de la chaste innocence.*

Maintenant pour passer à ces ajustements
Dont la femme se sert avec tant de rouerie
Pour jeter le grapin sur l'homme et sur ses sens,
Et qui sont les harpons de sa coquetterie,
Des femmes je dirai que bien que quelquefois
La tournure soit chaste, et le minois courtois,
Néanmoins la plupart ont de telles toilettes
Que de l'amour brutal ce sont des allumettes,
Eveillant le désir et la lubricité,
Ne respirant enfin qu'orgueil et vanité.
Je ne dis pas pourtant qu'une mise honorable,
Soit pour homme ou pour femme une chose blâmable,
Mais de leurs vêtements certes le trop d'ampleur,
Ou bien le trop collant, cela fait mal au cœur.
J'en dis encore autant du luxe d'écurie,
Des chevaux grassouillets, si beaux et si coûteux
Qu'on a pour ses plaisirs, ou pour sa vénérie ;
Aussi de ces varlets souvent si vicieux
Que pour en avoir soin, on entretient, on garde ;

* Nous avons rendu dans les six vers qui précèdent vingt-sept lignes du texte de Chaucer, qui contiennent des détails passablement indécents sur les inconvénients de porter dans son temps des jaquettes trop courtes. A l'exception de la désignation des couleurs dont étaient composées ces jaquettes, nous ne voyons rien à regretter dans la suppression de ce passage, que notre plume, peu bégueule pourtant, se refuse à reproduire.—*Note du Traducteur.*

Aussi de ces harnais où la plume d'outarde
Sert de riche ornement ; où l'on voit briller l'or
Ou des plaques d'argent, ou quelque autre trésor ;
Aussi de l'attirail, selle, bride et bricole
Beaucoup trop précieux et trop chers ma parole !
Aussi par Zacharie oyez ce que dit Dieu :
' Je veux confondre ceux,' dit-il, ' j'en fais l'aveu
Qui sur de tels chevaux si fringants, si superbes
Avec si grand orgueil foulent mes pauvres herbes.'
Ces hardis chevaucheurs ne songent-ils jamais
A ce qu'était du Christ la modeste monture ?
Il ne montait qu'un âne, et n'avait d'aventure
Que pauvres vêtements en guise de harnais ;
Et ne pensez pas qu'onc il monta d'autre bête,
Que celle qu'il montait dans ce grand jour de fête.
Je dis que tout cela, vous le comprenez bien,
Est superfluité ;—mais je ne blâme en rien
L'usage des chevaux lorsque c'est nécessaire,
L'on me comprendrait mal en croyant le contraire.
D'un assez large orgueil on fait preuve de plus
Quand de varlets nombreux on tient une mégnie ;
Surtout quand la mégnie est une compagnie
Félonne et dangereuse, et qui fait par Jésus !
Toujours tort au prochain, soit par leur hardiesse,
Soit parce que leur maître a par trop de paresse
Pour réprimer le mal que font ces gens obtus,
De tels seigneurs, le dis, vendent leur seigneurie
A Satan, c'est bien sûr, par leur lâche incurie ;
Ou bien quand ces seigneurs se font maîtres traiteurs,
Que d'hôteliers fripons ils font les souteneurs,
Ces individus là font méchante besogne,
Ce sont des chiens de chasse à l'affût de charogne.
En agissant ainsi dame ! de tels seigneurs

Détruisent à jamais eux-mêmes et les leurs.
 C'est pourquoi David dit : ' Une mort bien mauvaise
 Sur de pareils seigneurs tombe ! . . . par parenthèse,
 Ils sont certains d'aller crânement en enfer,
 Car leur maison ne fut qu'un mauvais lieu—c'est clair !'
 Aussi, s'ils ne font pas dans un temps raisonnable
 Au doux Seigneur Jésus leur amende honorable,
 Comme à Laban Jacob dans une occasion
 Au nom de Dieu donna sa bénédiction,
 A Pharaon Joseph, tout ainsi d'aventure
 A si vilains seigneurs dans telle conjoncture,
 Le bon Dieu donnera sa malédiction
 Si de leurs serviteurs ils prennent la souillure.

L'Orgueil parait encor dans ces pompeux banquets
 Où le riche convie et Beaux et Damerets.
 Dans ces banquets le pauvre on le laisse à la porte,
 Et pour l'en éloigner on n'irait de main morte.
 L'Orgueil se montre à nu dans l'excès des poissons,
 De hors-d'œuvre pimpants, dans l'excès des boissons ;
 Dans ces mets cuits au four, et dans ces plats de viandes
 Brûlant d'un feu follet, comme un beau feu de brandes ;
 Et présentant à l'œil tantôt un fier castel
 En papier crénelé, tantôt un carroufel.
 De vrais abus, je dis, oui d'affreux gaspillages,
 On rougit en pensant à tels enfantillages !
 Dans la vaisselle puis l'Orgueil se montre encor,
 C'est l'argent ciselé, le plus souvent c'est l'or ;
 Et puis un luxe aussi de chant et de musique,
 Afin d'ouvrir la voie à tout plaisir lubrique ;
 Dans ce cas, si bien loin de penser à Jésus
 Le cœur pense aux trésors de l'intrigant Crépus,
 L'homme en se laissant prendre à ces fausses délices

Se met en mauvais pas, ouvre son corps aux vices ;
Et commet un péché si lourd, si criminel,
Qu'il devient sur le champ un gros péché mortel.
De l'arbre de l'Orgueil les petites brouilles
Quand la méchanceté de ses laides mantilles
Les couvre, sont hélas ! de vrais péchés mortels ;
Elles sont seulement des péchés véniels
Lorsque soudainement au jour elles paraissent,
Mais sans rester long-temps tout à coup disparaissent.
Et que si maintenant l'on désire savoir
D'où découle l'Orgueil, c'est bien facile à voir,
Dirai-je, qu'il surgit des dons de la nature,
Des dons de la fortune, et même quelquefois
Des seuls dons de la grâce, et de ses doux émois.
Les dons de la nature, ont, c'est chose assez sûre.
Une division entre l'âme et le corps.
Les dons de l'âme sont n'avoir aucun remords,
De plus esprit subtil, une bonne mémoire,
Un génie avancé bien avide de gloire ;
Et quand aux dons du corps ce sont en vérité,
L'agilité, la force et surtout la santé ;
Les dons de la fortune ont pour leur apanage
La richesse, un haut rang et le public hommage ;
Quand aux dons de la grâce ils sont assurément
Patience et savoir, vers Dieu rapprochement,
La contemplation et la divine extase,
Force de résister à la tentation,
De contrôler toujours la plus simple action,
Enfin de la vertu de ne quitter la base.
De ces différents dons qui veut s'enorgueillir
Est un fou sur le point de se laisser faillir.
Si nous examinons les dons de la nature
Nous voyons qu'ils ne sont parfois qu'une imposture

Ainsi de notre corps la trop chaude santé
 Nous porte avec fureur vers la lubricité ;
 Car Dieu sait que la chair de l'âme est l'ennemie,
 Un corps sain c'est l'appau de la polygamie.
 Oui, plus la chair est forte, et moins fort est l'esprit,
 Quand l'esprit cède au corps, c'est fini, tout est dit.
 Après ça, si l'on veut se targuer de noblesse,
 C'est encore folie, et stupide faiblesse,
 Pauvres, riches, nous tous venons de mauvais lieu,
 Nous sortons tous d'Adam, un réprouvé de Dieu ;
 Par suite d'une souche et vile et corrompue,
 Qui végète sur terre, et qui plus est qui pue.
 D'une seule noblesse on doit s'énorgueillir
 Celle là qui pour culte a le ciel, l'avenir,
 Car l'homme sachez le, sur lequel a maîtrise
 Le péché,—c'est un serf s'il faut que vous le dise !

Maintenant il y a des signes généraux
 De noblesse, oui dà ! . . . c'est de fuir les ribauds
 Et la ribauderie, ainsi que le servage
 De l'infâme péché ; de plus de faire usage
 De la noble vertu ; d'être aussi généreux,
 Mais pas trop, pour ne pas paraître vaniteux,
 Car, soit dit entre nous, un excès de largesse
 Est folie et péché, n'est pas de la noblesse.
 Mais c'est et noble et beau se rappeler toujours
 Ce que l'on fit pour nous dans de malheureux jours
 C'est aussi noble et beau d'être tout bienveillance,
 Quand on est de haut rang envers vassaux, sujets,
 Car dit Sénèque un homme est grand par ses bienfaits,
 Sa bonté, sa pitié, son immense indulgence ;
 Et fait-il observer quand pour faire le choix
 D'une Reine l'on voit s'assembler les Abeilles,

Elles ont toutes soin de ne donner leur voix
Qu'à celle qui n'a pas,—merveille des merveilles !
D'aiguillon pour piquer. Un autre signe encor
C'est d'être diligent, et d'avoir un cœur d'or.
Certe aussi celui qui se targue de la grâce
Est un sot, un grand sot qui cherche une disgrâce ;
Il eut dû par la grâce avancer vers le ciel,
Il avance à rebours au superficiel.
Celui-là qui se targue aussi de la fortune
Est un sot, un grand sot, car souvent l'on peut voir
Le richard du matin en perdant sa pécune
Vers le milieu du jour, n'être qu'un gueux le soir ;
Et d'autres fois encor les richesses d'un homme
Sont causées de sa mort si c'est un gastronome !
Et quant à du public rechercher la faveur,
C'est bien souventefois un appât imposteur,
Car le public n'a pas toujours l'humeur égale,
Il applaudit, il siffle à très court intervalle.

REMEDE CONTRE L'ORGUEIL.

MAINTENANT que savez ce que c'est que l'Orgueil,
Sur notre humanité ce qu'il cause de deuil,
Si par votre bon sens vous me venez en aide,
Vous comprendrez bientôt quel en est le remède.
Le remède, Messieurs, c'est dans l'humilité
Qui fait que l'homme songe à sa fragilité.
L'humilité de cœur, l'humilité de bouche,
Et l'humilité d'œuvre,—une pierre de touche.
L'humilité de cœur consiste en quatre points,
L'un lorsque devant Dieu l'homme ne se regarde
Que comme un rien du tout, inapte à faire appoints,

Comme devant un un, zéro mis par mégarde ;
 L'autre quand dans son for il ne méprise autrui.
 Le troisième alors que, ça ne lui cause ennui
 Qu'on le jauge fort peu, cela par modestie ;
 Le quatrième enfin quand lui-même il bénit
 En pleine humilité la main qui le châtie,
 Et devant Jésus Christ abaisse son esprit.
 Enfin l'humilité n'est qu'un long sacrifice ;
 De l'amertume c'est boire à fond le calice,
 C'est regarder autrui bien au dessus de soi,
 C'est de subir le joug ou d'un Maître ou d'un Roi,
 C'est en un mot toujours prendre la place infime,
 Dût, de par Dieu, sur vous, un jour trôner le crime.

DE L'ENVIE

APRÈS l'Orgueil, je veux vous parler maintenant
 De ce vilain péché qu'on appelle l'Envie,
 De ce péché qui va toujours récriminant
 Contre le bien qu'autrui peut avoir dans la vie.
 ' Un bien vil sentiment,' nous dit St. Augustin,
 ' Qui fait qu'on s'égoutte du malheur du voisin.'
 Ce péché de l'Envie, une lèpre, une ordure,
 Est bien évidemment contre le Saint Esprit,
 Puisque le Saint Esprit est bon de sa nature,
 Et que du bien d'autrui l'Envie est le dépit.
 Or la méchanceté de ce péché, l'Envie,
 En son essence double empoisonne la vie.
 Des péchés c'est le pire, et je vais le prouver :
 Un péché quelque'il soit, je le fais observer
 En péché bien appris ne combat dans sa lutte
 Qu'une seule vertu,—loyale est la dispute ;

Mais l'Envie au contraire est contre les vertus,
Toutes, comprenez bien ; car elle est mordicus
Des bonnes qualités l'éternelle ennemie,
Et pour faire le mal n'est jamais endormie.
En lui chaque péché contient quelque plaisir,
Mais l'Envie est morose, et ne fait que haïr.
L'Envie a du chagrin quand le monde est en joie ;
Du plaisir seulement quand au chagrin en proie
On se sent malheureux, car c'est son seul bonheur
S'égour du chagrin, des maux, de la douleur.
L'Envie a mis au monde un jour la Médifance,
Fille bien digne d'elle, et qui donna naissance
A Dame Calomnie, à Diffamation
Qui sèment le scandale à bonne intention ;
Mettant le seul instinct de leur âme perverse
A faire du prochain le bonheur à l'inverse.
Par quatre ou cinq moyens le calomniateur
Parvient à son effet d'amoindrir la valeur
D'un homme, en en faisant même parfois l'éloge,
Ayant soin d'ajouter à cet éloge un—*mais . . .*
Qui beaucoup l'atténue, et bien souvent l'abroge ;
Ou bien encor parlant de ses nombreux bienfaits
Il vous dira qu'un autre a plus de bienveillance ;
C'est ainsi que sans bruit filtre la Médifance,
Ecornant la vertu dans son instinct mauvais.
Après la Médifance arrivant à sa suite
Viennent les vains regrets, les murmures, parfois
Surgissant contre Dieu d'une façon subite,
Ou ma foi contre l'homme en propos peu courtois.
C'est contre Dieu, bien sûr, lorsque l'homme murmure
Contre la pauvreté, la pluie, ou bien l'enfer,
Quand il se plaint avec un semblant de droiture
Du succès des méchants aux bons qui fait injure,

Alors que tout cela le devrait, c'est bien clair,
 Supporter sans mot dire, en grande patience,
 Comme étant du bon Dieu le vouloir, l'ordonnance.
 Ces murmures encor viennent dans plus d'un cas
 D'un péché différent, qui n'en est pas moins vice ;
 Ainsi certainement, c'était de l'Avarice
 Que venaient ces propos de l'infâme Judas
 D'un ton cafard plaignant avec aigreur et peine,
 Cet onguent précieux versé par Madeleine
 Sur la tête du Christ, de notre Rédempteur,
 Afin de l'adorer et de lui faire honneur.
 Quelquefois de l'Orgueil vient aussi le murmure,
 Comme lorsque Simon, méchant de sa nature,
 Contre la Madeleine acerbement criait
 Parce qu'aux pieds du Christ elle s'humiliait.
 Quelquefois le murmure aussi vient de l'Envie,
 Quand d'un homme on s'attache à détruire la vie,
 Soit en ébruitant un mal tenu secret,
 Ou soit en inventant quelque méchante chose,
 Quelque hideux cancan dont le premier effet
 Est de lui faire tort sans raison et sans cause.
 Souventefois aussi parmi les serviteurs
 Des murmures se font alors que leurs seigneurs
 Leur commandent pourtant des choses raisonnables :
 Forcés d'exécuter ces ordres équitables,
 Ils grognent en secret ; ça fait rire l'enfer !
 Et du Diable, dit-on, c'est le Pater-noster
 Que tous ces grognements ; bien qu'entre nous le Diable
 N'ait de Pater-noster ; la chose est improbable.
 Ces murmures encor, l'expliquerai plus tard
 Viennent d'une colère à l'état de brouillard,
 Colère qui n'a pu laisser de sa rancune
 Déborder à grands flots la bile ou jaune ou brune.

Une haine rentrée est certe un grand fléau
 Qui vit sur le haineux et lui ronge la peau,
 Elle engendre du cœur par le fait l'amertume,
 Ce qui lui fait trouver provenant du prochain
 Une bonne action, d'un goût toujours vilain :
 Puis après la Discorde enduite de bitume
 Arrive, qui consume et brûle l'amitié ;
 Et puis vient le mépris qui regarde en pitié
 Le prochain quelque bien d'ailleurs qu'il se conduise ;
 Puis l'accusation qui chaque jour aiguise
 Son poignard contre nous, épiant le moment
 De nous accuser tous, comme cherche le Diable
 Pour nous happer le drôle ! un instant favorable ;
 Puis la Malignité vient sans bruit doucement
 Qui sur l'homme s'amuse à déverser sa bile,
 Qui le mine tout bas, s'infiltré dans son chyle,
 A petit feu le brûle, égorge son bétail,
 Et toujours en secret le ruine en détail.

REMEDE CONTRE L'ENVIE.

CONTRE ce laid péché qu'on appelle l'Envie,
 Et les vilains recors dont l'Envie est suivie,
 Je m'en vais maintenant vous parler franchement
 Des remèdes qu'on peut avoir assurément.
 D'abord l'Amour de Dieu quand il nous vient en aide,
 Et l'Amour du Prochain, sont le meilleur remède.
 Lorsque je parle ici de l'Amour du Prochain,
 Par ce mot *du Prochain* il faut entendre Frère,
 Car de Chair nous avons chacun le même père,
 Et notre Père au ciel est Dieu, c'est bien certain.
 Aime donc ton prochain, Homme ! autant que toi-
 même,

Du Dieu qui nous créa, car c'est l'ordre suprême.
 Tu dois l'aimer partout, toujours, de tout ton cœur,
 Et le reconforter s'il est dans le malheur.
 Tu lui feras de fait, et la recette est bonne,
 Ce qu'en semblable cas à ta propre personne
 Tu voudrais qu'il fut fait. En suivant cette loi,
 Contre lui méchamment tu ne feras emploi
 De propos maléfants, de mauvaise parole,
 D'actes défobligeants, d'action malévole,
 Tu ne désireras parcelle de son bien,
 Ni son bétail non plus, sa femme, ni son chien.
 Et de ce mot *prochain* comprends bien la portée,
 Dans ce mot est inclus même ton ennemi,
 Que pour l'amour de Dieu dois traiter en ami,
 Sans que ton âme en soit nullement révoltée.
 Car si l'homme devait haïr son ennemi,
 Dieu nous recevrait-il en vérité parmi
 Ses élus dans le ciel, nous qui péchant sans cesse,
 Sommes ses ennemis de par notre faiblesse ?
 Contre trois mauvais tours faits par son ennemi,
 L'homme, si dans le bien, il demeure affermi,
 Se conduira toujours comme je vais le dire,
 Et sur la vertu lors affermera son empire.
 Pour seul prix de sa haine, il l'aimera de cœur ;
 Pour ses mauvais propos, il fera sa prière
 Au ciel pour qu'il pardonne au calomniateur ;
 A ses actes pervers d'envie et de colère,
 Calme, il opposera le pardon, les bienfaits.
 Car Jésus Christ nous dit : ' Ne haïssez jamais
 Vos ennemis, priez pour eux tout au contraire,
 Et leur faites du bien, si vous voulez me plaire.'
 Ainsi parle Jésus. Or mieux que nos amis
 Nous devrions par suite aimer nos ennemis,
 Ils en ont plus besoin ; c'est aux plus misérables

Que l'on doit se montrer toujours plus charitables.
Certes si nous faisons une telle action,
Nous honorons ainsi du Christ la passion.
Le Christ mourut pour nous ! En cette souvenance
Donc pour nos ennemis ayons de la clémence ;
L'amour d'un ennemi déplaît tant à Satan,
Qu'il quitte notre cœur dans un subit élan,
C'est remède efficace au poison de l'Envie,
Il en préserve l'homme, et rend saine sa vie.

DE LA COLERE.

APRES l'Envie, il faut que parle maintenant
D'un péché bien affreux, du péché de Colère,
Que l'Envieux bientôt las ! trouve à satisfaire,
Et l'Orgueilleux aussi toujours impertinent.
St. Augustin nous dit que Colère s'engendre
Par le vilain désir soudainement épandre
Sur autrui sa vengeance, et qu'elle porte en foi
Une ébullition et de rage et d'émoi
Qui brouille le bon sens, et la raison de l'homme
Si souverainement, qu'il n'en a plus en somme.
La Colère a pourtant, il ne faut l'oublier,
Deux motifs que je dois devant vous déplier,
L'un bon, l'autre mauvais. La Colère est très bonne
Lorsque contre le vice elle s'élève et tonne ;
Aussi le sage dit que Colère en ce cas
Vaut mieux que les plaisirs que l'on prise ici bas.
La Colère ainsi faite, est très bonne personne,
Elle est fort débonnaire, est pleine de douceur,
Et n'a, c'est bien certain, aucun fiel dans le cœur ;
Contre l'homme lui-même elle n'a d'amertume,

C'est contre ses méfaits que seule elle s'allume,
 Ce qui fait que David dit : ' Dans un pareil cas
 On peut se fâcher mais certe on ne pêche pas.'
 La mauvaise Colère est de toute autre sorte,
 Elle est peu charitable, et n'a l'humeur accorte,
 Se divisant d'ailleurs en deux modes distincts
 Elle a, dans tous les deux, d'assez méchants instincts ;
 Quand sans réflexion emportée et soudaine,
 Elle porte à la tête, et court la pretontaine
 Contre cœur et raison, c'est péché véniel ;
 Mais quand délibérée elle fait par avance
 Calculer avec art l'instant de sa vengeance,
 Que la raison consent, c'est un péché mortel.
 Elle est si déplaisante à Dieu cette colère,
 Que de l'homme il retire aussitôt sa lumière,
 Ce qui fait que soudain le seigneur Lucifer
 Met son grapin sur l'homme et l'emporte en enfer.
 De même que le feu détruit tout sur la terre
 Mieux qu'un autre élément, tout ainsi la Colère
 Est puissante à détruire, anéantir tout bien.
 Des charbons presque éteints qui dorment sous la braise
 Ayant un souffle à peine, et n'ayant l'air de rien
 Par le soufre touchés se réveillent fournaise :
 Ainsi de la Colère ; elle franchit le seuil
 Du cœur de l'homme, et sort chaude de ce cercueil
 Sitôt que l'homme même est touché par l'Orgueil.
 Car nous le savons tous, c'est chose naturelle,
 Le feu ne peut sortir, même comme étincelle
 Que d'un corps qui déjà le contient, le recèle.
 Au moyen d'un silex frappé par un briquet,
 On peut voir tout à coup jaillir rouge reflet,
 Adonc si de l'Orgueil souvent naît la Colère,
 La Rancune est aussi souvent sa tributaire,

C'est la cendre qui couve, et conserve le feu
De ce vilain péché qui tant déplaît à Dieu.
' Il est un arbre qui,' nous dit St. Isidore
' Lorsque l'on s'en sert pour bien établir un feu,
Peut le faire durer un an et plus encore,
Si vraiment l'on prend soin de le couvrir un peu ;
Ainsi de la Rancune alors qu'elle est conçue
Dans l'âme du pécheur, impasse sans issue,
Certe elle peut durer une année, encor plus,
Mais pendant ce temps là l'homme est loin de Jésus !'

Du démon au milieu de l'ardente fournaise,
Se forgent, voyez-vous, chacune assez mauvaise,
Trois choses amenant par un chemin certain
A sa damnation le pauvre genre humain.
L'Orgueil soufflant toujours, toujours le feu, la flamme,
Par de méchants propos ; et puis l'Envie infâme
Attisant la Rancune, et mettant le fer chaud
Sur l'homme qui n'en peut, et reste tout penaud ;
Puis vient ce long péché de querelles, d'injures,
De reproches ardents vous jetant les brûlures.
Ce péché, la Colère, est très mauvais coucheur,
De l'homme et son prochain certe il fait le malheur ;
Car vrai, l'homme en colère est le toton du Diable,
Il fait ce que Satan lui souffle, et c'est blâmable,
Ne s'inquiétant mie et du bon Jésus Christ,
De sa mère Marie, ou bien du Saint Esprit,
Ni de Messieurs les Saints. C'est donc un vilain vice,
De la raison à l'homme il ôte l'exercice,
Il le rend misérable, il le brouille avec Dieu,
En fait un être enfin n'ayant ni feu ni lieu.

De la Colère adonc ces puantes engeances
Naissent ; d'abord la Haine attisant les vengeances,

Le Courroux, la Discorde irritant les amis,
 Et les rendant soudain de cruels ennemis ;
 Entraînant tous les maux, puis enfin vient la Guerre
 Faissant des lieux maudits des plus beaux lieux naguère ;
 De cet affreux péché vient encor, c'est certain,
 L'Homicide,—un grand crime,—un crime furhumain.
 Et comprenez le bien, vous tous, que l'Homicide
 A plus d'un caractère, et chacun est perfide.
 L'Homicide d'abord, souvent matériel,
 Est, quoique sans esprit, parfois spirituel.
 Ce dernier fait fleurir un grand nombre de choses,
 Ses multiples effets ont pour le moins six causes.
 La Haine en premier lieu. Voici ce que dit Jean :
 'Celui qui hait son frère,' un mauvais chenapan,
 Soit dit par parenthèse, 'est certe un Homicide.'
 Qui médit du prochain est aussi, c'est lucide,
 Un Homicide. C'est un Calomniateur !
 Le Calomniateur est bien pis qu'un Voleur.
 'Il a,' dit Salomon, 'deux très larges épées,
 Dans un impur acier, malignement trempées,
 Avec ces deux damas il occit le prochain
 De vilaine façon, comme un vil assassin :
 Car lui ravir l'honneur par ire ou par envie,
 C'est bien plus criminel que lui ravir la vie.'
 On commet l'homicide encore par ma foi !
 Quand on donne un méchant conseil sans nul émoi,
 Tel que de conseiller aux Royales Canailles
 D'accabler leurs sujets de taxes et de tailles,
 Ce qui fait quelque part dire au Roi Salomon :
 'Un Lion rugissant, un Ours, un Ichneumon,
 Ressemblent aux seigneurs qui bien loin d'être sages,
 Retiennent à leurs gens leur salaire, leur gages,
 Qui vivent sur le pauvre, et sur la pauvreté,

Exploitant pour eux seuls la vie et la fanté.
'C'est pourquoi,' dit le sage, 'il te faut à ton frère,
S'il a faim, s'il a soif donner le nécessaire,
Sans cela tu l'occis,' et c'est péché mortel
Qui te ferme à jamais les deux battants du ciel.
Un homicide encore est lorsque notre langue,
Abîme le prochain sous forme de harangue,
C'est tout aussi vilain que donner le conseil
De plonger le prochain dans le dernier sommeil.
L'homicide de fait, je n'en puis rien rabattre,
Si juste est mon calcul, se subdivise en quatre.
L'homicide légal,—alors qu'un criminel
Est, par un magistrat étant trouvé coupable,
A mourir condamné, que c'est officiel :
Mais le juge en ce cas doit être inabordable
A ce vilain désir de répandre le sang,
Mais avoir pour juger un esprit sain et franc.
Un homicide encor tout à fait excusable
C'est quand dans une lutte, et par nécessité
L'homme en se défendant vous occit son semblable ;
Mais c'est bien entendu, mais c'est bien arrêté,
Que si de but en blanc, sans qu'il soit nécessaire,
Sans se gêner, un homme occit son adversaire,
Dans ce cas il commet un gros péché mortel.
On fait un homicide encor, c'est bien réel,
Alors que par hasard ou par mauvaise chance
Une pierre, une flèche à la main, on les lance
Sans faire attention, et qu'on occit quelqu'un
Alors que de vengeance on n'a motif aucun.
Aussi quand elle dort, si par sa négligence
Une femme, une mère étouffe son enfant,
C'est certe un homicide, un crime ébouriffant,
C'est un péché mortel sans aucune doutance.

C'est encore un péché mortel et très mortel
 Quand d'un enfant conçu, par acte criminel,
 Médecine ou boisson, ou vilaine substance
 On déränge, annihile ou détruit l'existence ;
 C'est homicide aussi si l'on n'use, c'est clair,
 Que pour faire joujou des plaisirs de la chair ;
 Et c'est un crime affreux quand par honte mondaine
 La femme, hélas ! occit le fruit d'une fredaine.
 La Colère est encor de péchés bien nombreux
 La source, c'est certain, et surtout bien fâcheux.
 Les joueurs par exemple alors que la fortune
 Les trahit, contre Dieu déversent leur rancune,
 Ils blasphèment son nom, ils blasphèment l'autel
 Et le saint sacrement, car ils ne sont que fiel.
 Et puis quand le pécheur se présente à confesse,
 Il cherche à s'excuser sur l'humaine faiblesse,
 Et se drape si bien dans ses péchés hideux,
 Qu'ils s'agrippent bien plus à lui le malheureux !
 Car de tous nos péchés l'arrogance est le lierre,
 De ses bras tout puissants elle enlace la terre,
 Et souffle dans les cœurs orgueil et vanité ! . . .
 Le péché ne s'éteint que par l'humilité !

Encore un gros péché qui vient de la Colère
 C'est celui de jurer ; ça n'est pas nécessaire,
 Et puis c'est positif, Dieu dit expressément :
 ' Tu ne prendras en vain, c'est mon commandement
 Le nom de ton seigneur. '—Mathieu l'Evangéliste
 Dit : ' Tu ne jureras jamais à l'improvisite,
 Ni par le firmament, c'est le trône de Dieu,
 Par la terre non plus car ses pieds il y pose,
 Ni par Jérusalem, ni par toute autre chose,
 Ni par ta tête, car ne peux d'un seul cheveu

La changer la couleur ; mais dis, sur ta parole,
 Un non, un oui, pas plus, le reste est faribole.’
 Ainsi dit Jésus Christ. ‘ Oh ! jamais ne jurez
 En démembrant le Christ par son corps ! par son âme !
 Par ses os ! par son sang ! cela mérite blâme ;
 Les maudits Juifs d’ailleurs, assez vous le savez,
 Ont démembré le Christ, sans qu’il soit nécessaire
 Le disloquer encor d’une telle manière.’
 Et quand, de par la loi devez faire un serment,
 Que ce soit un serment, non pas un jurement.
 ‘ Lorsque devras jurer,’ ainsi dit Jérémie,
 ‘ Tu jureras le vrai ;—ce serait infamie
 Que de faire un serment contre la vérité,
 La vérité . . . de Dieu c’est la Divinité.’
 Jurer oïseusement sans raison ni sans rime,
 C’est commettre un péché, presque commettre un
 crime.

Adonc tu jureras avec recueillement
 Quand le juge t’aura déféré le serment,
 Tu ne jureras pas par crainte ou par envie,
 Ni pour une faveur devant charmer ta vie,
 Mais par respect pour Dieu, pour aider ton prochain,
 Et de la vérité pour le triomphe enfin.
 Qui fait un faux serment, fait un péché damnable,
 Et blasphème le Christ. St. Pierre aussi nous dit :
 ‘ Sous la voûte du ciel rien qu’un nom, *Jésus Christ!*
 Est seul assez puissant pour sauver un coupable.’
 Et dit encor St. Paul : ‘ Au doux nom de Jésus
 Tout doit se recueillir, dans un saint *oremus*.
 Tout doit s’agenouiller et le ciel et la terre,
 Et Lucifer lui-même, et sa cohorte altière !
 Ceux qui jurent le nom du Christ sans nuls motifs,
 Lui font autant de mal que lui firent les Juifs !’

Maintenant que l'on fait qu'il est contre nature
Jurer oïseusement, qu'en fait défense Dieu,
On conçoit que c'est pis quand on fait un parjure,
Qu'on profère un mensonge au lieu d'un franc aveu.

Que dirons-nous de ceux qui comme gentilleffe
Vous font de gros jurons par le Christ ! par la Messe !
De ceux qui jurent gros alors que le sujet
Ne vaut pas un fêtu ? . . . Que c'est abominable ! . . .
Jurer spontanément aussi c'est fort mal fait,
Quoique ce ne soit pas tout à fait si blâmable !
Mais par état jurer par incantation,
Par évocation, par adjuration,
Comme font les Jongleurs pour leur nécromancie
Appuyant sur cela leur fausse prophétie,
Jurant sur une épée, ou sur un bassin d'eau,
Sur du feu quelquefois ou sur l'os d'un agneau,
C'est agir, je le dis, d'un façon maudite,
Et c'est envers l'église action illicite.

Que dire aussi de ceux qui sont assez naïfs
Pour croire de nos jours encor dans les Augures,
Dans le cri des oïseaux, ou dans leurs chants plaintifs,
Dans des songes, des sorts ou bien dans les murmures
Et les gémissements que le vent fait la nuit,
Et principalement à l'heure de minuit ?
Par Dieu, certainement, et par la Sainte Eglise
Tout ça, c'est défendu ; je le dis, c'est bêtise
Croire à semblables riens ; certes maudits sont ceux
Qui s'en font les croyants les pauvres malheureux !
Et quand par grand hasard charmes pour des blessures
Ou d'homme ou d'animal ont succès, c'est que Dieu

Permet que cela soit, malgré leurs impostures,
Pour le bien de son nom, parce que c'est son vœu !

Maintenant je m'en vais vous parler, car j'y songe,
De cet autre péché qu'on nomme le Mensonge,
Généralement fait pour tromper le prochain,
Ce qui vrai n'est pas beau, ce qui même est vilain.
Il y a, voyez-vous, grand nombre de mensonges
Tout aussi variés que sont ma foi les songes.
Un mensonge souvent ne sert à rien du tout,
Un autre est au contraire arrangé de la sorte
Que dans son flanc gonflé souventefois il porte
D'un homme le profit, de l'autre le vatout.
Maintefois un mensonge est pour sauver sa vie,
Ou sauver son bétail, d'un autre objet d'envie.
D'autrefois un mensonge est pour se divertir,
Mentir ! pour bien des gens, est un si grand plaisir !
Qu'ils inventent, oui dà, c'est à ne pas y croire,
Avec mille incidents une fort longue histoire.
Pour garder sa parole encore on ment parfois,
Aussi sans y songer, quand on est aux abois.

Maintenant arrivons à cette tricherie
Qui naît de l'intérêt, qu'on nomme flatterie.
Flatteuse, on le sait, c'est louer goulûment,
Ce qu'on ne devrait que louer modérément.
Les flatteurs, voyez-vous, c'est chose abominable,
Soufflant la vanité, sont les suppôts du Diable.
' L'absurde flatterie est,' nous dit Salomon,
' Un appât dangereux, tendu par le Démon,
C'est pire, oui vraiment, que n'est la médisance,'
Car par la médisance un homme peut par chance,
A ces vilains propos pour ne donner essor,

Devenir moins hautain et se rabattre encor
De vers l'humilité ; mais par la flatterie
Il s'enfle et se boursouffle avec effronterie.
Du Diable les flatteurs sont les vils enchanteurs,
A l'homme ils en font voir de toutes les couleurs.
Ils sont comme Judas, ils sont tous archi-traitres,
Sous couvert de valets ils s'imposent en maîtres,
Du Démon, en un mot, ce sont les chapelains
Qui chantent *Placebo* pour uniques refrains.
Flatterie, à mon sens, s'engendre de Colère,
Comment me direz-vous ? je n'en fais pas mystère,
C'est que Colère fait par adresse et par art
A son char entraîner et le tiers et le quart.

De la Colère encore il me faut vous le dire,
Vient ce vilain péché, l'action de maudire.
' La malédiction, c'est le levier du mal,'
Dit l'Apôtre St. Paul, ' c'est un acte fatal.'
La malédiction alors qu'elle est injuste
Retourne à son auteur, comme à son nid l'oiseau.
On devrait éviter même pour un cas juste
Maudire ses enfants, car cela n'est pas beau ?

Que si voulons ici vous parler des reproches
Que l'homme fait à l'homme et souvent à ses proches,
Nous dirons : ' Ces propos, hélas ! toujours fâcheux,
Décousent l'amitié, refroidissent ses feux.'
' Ce sont d'affreux péchés,' dit dans son Evangile
Notre Seigneur Jésus, ' enfantés par la bile.'
Notez que celui là qui reprend son prochain
Lui reproche toujours quelque bobo vilain,
Sa lèpre, par exemple, ou bien encor sa bosse,
Ou quelqu'autre péché caché, souvent atroce,

Or si le reprenez sur ses bobos vraiment,
Votre reproche va sur Christ assurément,
Puisque, ça se fait bien, la divine sagesse,
Nous fait cadeau parfois de lèpre ou de tristesse,
Pour nous éprouver mieux ; que si le reprenez
Pour ses péchés secrets, au Diable vous plaidez,
Car le Diable est toujours content quand il voit
l'homme

De ses péchés nombreux ajouter à la somme.
Les reproches, c'est sûr, partent d'un mauvais cœur,
La bouche est dans ce cas un méchant orateur :
Donc comprenez le bien, en cherchant à bien faire,
A reprendre du mal quelquefois le prochain,
N'éveillez pas en lui le feu de la Colère,
Mais qu'en le châtier soit douce votre main.
'Car,' nous dit Salomon, 'c'est l'arbre de la vie
Qu'une langue jamais ne distillant l'envie,
Mais une langue, hélas ! dissolue et sans frein,'
C'est un fléau qui tue, et qui n'a rien d'humain.
St. Augustin, aussi, dit que la gronderie
Est l'enfant du démon et de la diablerie.
St. Paul prétend aussi qu'un serviteur de Dieu
Ne doit jamais gronder, à froid se mettre en feu ;
Et bien que de gronder soit assez laide chose,
C'est bien pis, poursuit-il, quand sans raison, sans cause
A lieu la gronderie entre femme et mari,
Car chacun d'eux alors, doit certe être marri
D'être à l'un, d'être à l'autre attelé pour la vie,
Sans espoir de repos ;—ce n'est objet d'envie !
C'est pourquoi Salomon dit que maison sans toit,
Où dégoûte la pluie, où l'eau tombe et s'accroît,
Ressemble bel et bien à la femme grondeuse
Qui grognonne d'abord, puis devient orageuse,

Et fomenté bientôt un soudain ouragan,
Si que son homme pour éviter ce déluge
Ailleurs qu'en son logis va chercher un refuge ;
' Donc vaut mieux, c'est certain, à l'abri de l'autan
Pauvre morceau de pain, mais avec de la joie
Qu'un très riche repas,' dit encor Salomon,
' Où dans les grognements notre appétit se noie.'
Et l'apôtre St. Paul dit dans certain sermon :
' Dieu veut qu'à vos maris soyez soumises femmes ;
Vous, Messieurs les maris devez aimer ces dames !'

Et maintenant parlons s'il vous plaît du mépris,
C'est un vilain péché, c'est moi qui vous le dis ;
Surtout, sans se gêner, quand on méprise un homme
Pour ce qu'il fait de bon. Ces *mépriseurs* en somme
Sont comme le crapaud qui lui ne peut souffrir
L'arôme de la vigne allant bientôt fleurir.
Ces mépriseurs, ils sont les compères du Diable
Et sont les ennemis du Christ, c'est bien palpable.

Quand aux mauvais conseils je les dénonce ici,
Comme vilaine chose, et sentant le rouffi,
De tous et d'un chacun faisant de nous la fable ;
Un homme est fou vraiment, alors qu'il prend avis
De ces gens qui n'ont pas en eux un tact exquis.

J'arrive maintenant à ceux qui de discorde
Se font entièrement les éhontés semeurs,
Ces gens là sont vilains, et sont d'affreux pécheurs,
Tous ennemis du Christ qui prêche la concorde.
Car Dieu, c'est bien certain, désire l'union,
Faire de la discorde est mauvaise action.

Vous parlerai-je ici d'une langue traîtresse ?
Ça dénote, entre nous, une méchante espèce ;
Langue qui nous cajole avec propos bien doux
Quand nous sommes présents, et tourne contre nous
Quand nous sommes absents,—c'est de la vilénie,
Et rien n'est plus hideux que telle félonie !

Après ce, vient encor le crime de Judas,
L'affreuse trahison qui rend l'homme si bas ;
Et puis vient la menace, une infigne folie,
Qui regarde son vœu comme chose accomplie,
Quand la plupart du temps on n'arrive jamais
De la menace altière aux plus petits effets.
Puis viennent à leur tour les paroles oiseuses,
Stupides maintefois, aussi fallacieuses ;
Et quoique ce travers soit péché véniel,
Il n'en est pas moins vrai qu'il nous ferme le ciel ;
Escorté de cancons, puis vient le bavardage,
' C'est,' le dit Salomon, ' au bon sens un outrage !'
Après vient le péché des hardis bateleurs
Qui font rire le monde, et sont quoi ? Des
menteurs !

Or St. Paul nous le dit : ' Paroles valeureuses
Sont consolantes pour les âmes vertueuses ;
De même vilains mots et plus vilain sermon
Font, c'est sûr, les choux gras de l'infâme démon :
Tous ces hardis péchés viennent de la Colère,
La Colère ! Ah ! si donc ! a langue de
vipère ! '

REMEDE CONTRE LA COLERE.

LA Colère étant donc un très vilain péché
 Dont l'homme bien souvent, hélas ! est entiché,
 Il nous faut demander que Dieu nous vienne en aide
 Afin à ce fléau de trouver un remède.
 Pour le combattre bien, il est en vérité
 Une douce vertu la débonnairété,
 Puis une autre vertu qu'on nomme patience,
 Ou si mieux vous aimez, simplement endurance.
 Cette douce vertu la débonnairété
 Est d'humeur si charmante, a si bon caractère,
 Que dans l'homme elle éteint tout levain de colère,
 Et d'un jour nuageux fait un beau jour d'été.
 La seconde vertu qu'on nomme l'endurance
 Apprend à supporter les ennuis, la souffrance
 Que l'homme cause à l'homme extérieurement.
 St. Jérôme nous dit que naturellement
 La débonnairété souvent arrive à l'homme
 Qui n'est pas né méchant, quoique l'on dise en somme ;
 Et que cette vertu ne fait jamais de mal,
 N'en dit jamais non plus, est un bel idéal
 Admirable surtout s'il nous vient de la grâce,
 Comme remède alors étant plus efficace.

La patience encore un remède excellent
 Contre l'Ire ou Colère, au langage insolent,
 Est une vertu qui comprend tant d'endurance,
 Qu'elle accepte les maux, même sans espérance,
 Qui lui sont dévolus, ne se fâchant jamais
 Contre les vilains tours qui souvent lui sont faits.
 Aucun méchant propos, aucun sanglant outrage
 N'ont pouvoir de changer son calme et doux visage,

Cette aimable vertu nous descend du ciel bleu,
Celui qui la pratique est le chéri de Dieu.
Cette vertu, nous dit avec raison le sage,
Détruit ton ennemi ; donc apprends à souffrir,
Si de vaincre tu veux posséder l'avantage.
Or, de quatre façons, sans plus long discourir,
Tu le sauras, on souffre,—et pour chaque souffrance,
Il y a, c'est certain, spéciale endurance.
On souffre tout d'abord par les méchants propos,
Or Jésus a souffert des Juifs tous les haros,
Avec grand' patience, avec grande endurance ;
Tous les méchants propos, tiens-les donc à distance,
Car le sage nous dit : ' Tu n'auras de repos
Si tu luttas avec un sot, un imbécile,
Soit qu'il tempête, ou rie, ou son venin distille.'
L'autre injure est de fait quand on te prend tes biens,
Jésus Christ l'a souffert cette cruelle injure,
Et bien patiemment, quand chargé de liens
On lui prit ses habits, lui qui dans la nature
N'avait que ça pour biens. Pour la troisième injure
C'est d'être molesté dans son corps. Jésus Christ
Pendant sa Passion chaque jour le souffrit.
La quatrième injure est incessant ouvrage,
Qui contre la nature est incessant outrage.
Aussi les maîtres qui font travailler leurs gens
Trop outrageusement, en dehors de leur temps,
Plus qu'il ne faut enfin, même les jours de fête,
Commettent un péché, font acte deshonnête ;
Notre Seigneur Jésus en ce cas, toutefois
Souffrit patiemment quand il porta sa croix
Pour nous, pour nos péchés, pour notre pénitence,
Et cela sans se plaindre, et par noble endurance.
Il faut donc de ceci tirer une leçon,

C'est d'être patient, et de toute façon ;
 Pour être digne un jour de la vie éternelle
 Pour l'amour de Jésus le doit chaque chrétien,
 Puisque dans les vieux temps le profane payen
 Choyait cette vertu qu'il trouvait la plus belle.

Un philosophe un jour mis hors des gonds
 Par un impertinent disciple,
 Conçut contre l'enfant une ire double et triple,
 Et laissant déborder ses penchants furibonds,
 Tout irrité fortit acheter une verge
 Pour mieux battre le pauvre enfant.
 Il est rentré bientôt d'un air tout triomphant,
 En avant portant sa flamberge.
 ' Que prétendez-vous faire avec ce martinet ?'
 Dit soudain l'enfant à son maître.
 ' Ah ! tu me le demandes, traître ?'
 Reprit ce Philosophe, ' eh ! parbleu, beau muguet !
 Je prétends te donner le fouet,
 Pour corriger, et d'importance
 Immédiatement ta folle impertinence !'
 ' En vérité !' reprit l'enfant,
 ' Vous devriez d'abord vous corriger vous-même,
 Car pour moi c'est ébouriffant
 Vous voir entrer dans cette ire suprême
 Avoir une ire d'Eléphant
 Pour le méfait d'un pauvre enfant !'
 Notre irascible Philosophe,
 Etait d'une excellente étoffe,
 Reconnaissant ses torts : ' Tu dis vrai, mon cher fils !
 Corrige-moi pour mon impatience,
 Près d'elle ce n'est rien que ton irrévérence,
 A toi la verge m'est avis !'

Concluons de ceci que de la patience
Vient la divine obéissance
Qui fait que l'homme en tout temps, en tout lieu,
Obéit à son maître, obéit à son Dieu.

DE LA PARESSE.

APRÈS ces deux péchés, la Colère et l'Envie,
Qui de l'homme, c'est sûr, tous deux troublent la vie,
Je m'en vais vous parler d'un laid péché boudeur
Qui vous rend l'homme lourd et de mauvaise humeur.
Ce très vilain péché se nomme la Paresse,
Malheur à l'homme qui le prend pour sa maîtresse !
C'est un péché damnable, il fait tort à Jésus ;
Le paresseux paresse et ne fait rien de plus.
'Aussi,' dit Salomon, 'si grande est sa mollesse
Qu'il ne fait diligence à servir le Seigneur,
Et ne sera jamais qu'un mauvais serviteur.'
De l'homme la Paresse en outre est l'ennemie
Dans tous ses trois états, et jamais son amie.
En l'état d'innocence ainsi qu'était Adam
Quand d'Eden il n'avait encor rompu le ban,
Car alors que l'homme est en état d'innocence
Il lui faut du Seigneur conserver l'observance.
En état de péché, car dans ce triste état
L'homme doit prier Dieu pour gagner le rachat
De ses fufdits péchés. Quand à l'état de grâce
La Paresse bientôt le rendrait peu vivace,
Et l'anéantirait par ce goût nonchalant
Qui le fait chaque jour marcher d'un pas plus lent.
Cet immonde péché, cette ignoble Paresse
Ote la vie au corps, et l'occit la traîtresse !

La Paresse est le pont qui conduit au Démon.
 Sur la Fainéantise écoutons Salomon :
 ‘ Cet enfant de Paresse, est, ’ dit-il, ‘ si douillette,
 Que pourtant, quoique femme, elle n’est pas coquette.’
 L’homme doit éviter ce péché dangereux,
 Qui lui prend son courage et le fait malheureux ;
 ‘ Du travail il doit donc contracter l’habitude,’
 Comme dit St. Bernard. Avec de l’aptitude,
 Un homme devient fort, et bonne est sa santé
 Alors qu’il se trémousse avec activité ;
 Tandis que s’il se livre à la Fainéantise
 Il devient faible et mou, puis s’ennuie et se grise.
 Du moment qu’il s’adonne à ce vilain péché,
 L’homme de son travail est soudain détaché,
 Toute chose pour lui devient lourde, onéreuse,
 Et l’heure lui paraît se traîner ennuyeuse.

Puis vient l’affaiblissement de ce qu’on nomme Espoir
 En la bonté de Dieu, qui mène au désespoir ;
 Et cela vient d’un cœur ou trop rempli de crainte,
 Ou qui de la tristesse en lui sent trop l’étreinte ;
 Par lequel désespoir on cesse d’avoir foi
 En Dieu, laissant son cœur dans le plus triste émoi,
 Nous dit St. Augustin, ouvert à toute faute,
 Si que vient s’y camper le péché comme un hôte.
 Ce damnable péché qui déplaît tant au Christ
 S’il dure par malheur tout le temps de la vie,
 Est pire, je le crois, que le péché d’Envie,
 On l’appelle entre nous, le péché de l’esprit.
 Il est fort dangereux, celui qui désespère
 N’ayant le moindre frein pour l’empêcher mal faire,
 Témoin ce vil félon, cet infâme Judas,

Qui trahit Jésus Christ, en lui n'espérant pas.
Dieu, souvenons-nous en, est un Dieu de concorde,
Au pénitent qui fait dans son cœur un hélas,
Il est prêt à donner toujours miséricorde.
Celui qui, l'imprudent, se livre au désespoir,
Dans Jésus Christ n'osant pas placer son espoir,
Devrait se rappeler de St. Luc l'Evangile,
Qui dit que dans le ciel, de la vertu l'asyle,
Il y aura bien plus de joie, en vérité,
Pour un pauvre pécheur, en toute humilité
De son plein gré venant ferme à recipiscence,
Que pour nombre de gens n'ayant dans cette instance
Par leurs douces vertus, et par leur charité,
Certes aucun besoin de faire pénitence.
Voyez encor vraiment, ça se lit dans St. Luc,
La joie et le bonheur de ce vieillard caduc
Egorgeant le veau gras pour mieux fêter la fête
De cet enfant prodigue, un beau jour deshonnête,
Il nous faut l'avouer, ayant je ne fais où
Avec je ne fais qui couru le guilledou,
Mais revenant au gîte après bien des fredaines,
Disant qu'il a mal fait, n'y mettant de mitaines,
Mais proclamant bien haut son tardif repentir
D'avoir été si long à se bien divertir.
Ces gens là qui n'ont foi dans la miséricorde
De Dieu, doivent-ils pas encor se souvenir
Du bon larron, voleur qui méritait la corde
Certe à n'en pas douter, mais par le repentir
Au royaume de Dieu qui fut mériter place,
En suppliant Jésus pour lui demander grâce.
Il n'est si gros péché, si méchante action
Qui d'être racheté ne soit pas susceptible,
De par la mort du Christ, de par sa Passion.

A la miséricorde il est donc accessible !
 Pourquoi lors se livrer jamais au désespoir ?
 Le culte de Jésus est basé sur l'espoir.

Puis vient, ça se conçoit, l'inerte somnolence,
 Le croupissant sommeil qui rend un homme lourd
 Et de corps et d'esprit, aveugle autant que sourd,
 Tant qu'il se laisse aller à cette nonchalance.
 C'est un vilain péché que ce péché dormeur
 Qui vient certes tout droit de la Fainéantise,
 Qui fait que le matin, et c'est grande sottise,
 L'homme endort dans son lit sa santé, sa vigueur.
 Car le matin, c'est sûr, c'est l'instant favorable
 Pour prier le bon Dieu, pour être charitable
 Envers les pauvres qui viennent au nom du Christ
 Implorer nos secours. Et Salomon nous dit :
 'Celui qui le matin se lève de bonne heure
 S'il me cherche, bientôt trouvera ma demeure.'
 Puis vient la Négligence, ayant peu soin de tout,
 Et sa sœur l'Incurie ayant aussi laid goût.
 L'Ignorance est, dit-on, la mère de tout vice
 La Négligence alors certe en est la nourrice.

Pour trouver un remède à ces péchés affreux,
 Il faut, nous dit le sage, au ciel porter nos vœux,
 S'efforcer en tout temps par nos œuvres de plaire
 A notre doux Jésus, à notre divin père !

Enfin en dernier lieu puis vient l'Oisiveté,
 Le canal, c'est certain, de toute adversité.

L'homme oisif est semblable à cette citadelle
 Qui n'a pas de muraille, et pas de sentinelle,

Si que de tous côtés peut entrer Lucifer
Pour y tendre ses lacs qui mènent en enfer.
De tous vilains penfers et de tous bavardages,
De tous méchants propos, et de tous commérages
L'Oïfiveté, le dis, avec profond dégoût,
Las ! est le fond de cale, ou plutôt est l'égoût.
Les célestes lambris, cette terre promise
A l'homme par Jésus, et par la Sainte Eglise,
N'appartiendront jamais, c'est un fait positif,
Au méchant, au pécheur, non plus qu'à l'homme oïfif;
Ce qui fait que David dit, si j'en ai mémoire,
Que n'ayant accompli de l'homme le labeur,
L'oïfif n'ira jamais pour en sortir vainqueur
Dans ces lieux souterrains nommés le Purgatoire ;
Je crains bien que l'oïfif avec Mons Lucifer
N'aille en définitif se brûler en enfer.

Et puis vient le péché qu'en vieux latin on nomme
Tarditas, un péché que caresse maint homme
Qui remet à demain le soin de son salut,
Quand ce demain souvent le happe Belzébuth !
Remettre au lendemain pécheur, point ne l'oublie,
C'est plus qu'absurdité, c'est crime, c'est folie,
Un homme sur la terre est-il jamais certain
Que pour aller à Dieu lui restera demain ?

Puis le relâchement vient traînant à sa suite
Le découragement de la moindre poursuite,
Si que l'homme s'arrête au milieu d'un labeur,
Le laisse inachevé, tant sans force est son cœur.
Ceux là sont ces bergers qui par leur négligence
Laissent aller au loup brebis sous leur guidance,
Sans s'inquiéter mie, et c'est un très grand mal,

Si fera dévoré l'innocent animal.
 Delà la Pauvreté fille de l'Indolence,
 Et le Désœuvrement qui mène à l'Indigence.
 Puis vient au cœur de l'homme un attiédissement
 Qui dégénère vite en engourdissement,
 Puis petit à petit, sans la moindre secousse,
 De la dévotion le doux besoin s'émouffe ;
 ' Si grande est la langueur de l'homme,' dit Bernard,
 ' Qu'il ne prend goût à rien, en tout est en retard,
 Ne prend plus aucun soin de chanter dans l'église,
 Et n'a d'autre souci que flâner à sa guise.'
 Puis il devient bientôt plus lent, plus endormi,
 Et puis du genre humain l'implacable ennemi ;
 Si qu'à la fin en proie à la misanthropie,
 Il se vautre à plaisir dans ce dédain impie ;
 Car un tel sentiment engendrant le remords
 Travaille, c'est certain, au détriment du corps
 Aussi bien que de l'âme, et ce fruit de l'Envie
 En la raccourcissant détruit enfin la vie.

REMEDE CONTRE LA PARESSE.

Pour apporter remède à cet affreux péché
 Dont l'homme par malheur est souvent entiché,
 Existe une vertu qu'on nomme Fortitude,
 Et qui se développe avec grande amplitude.
 Cette vertu si forte exerce un tel pouvoir,
 Quelle résiste au Diable, à son méchant vouloir,
 Et vous relève l'âme avec plus de prestesse
 Que dans les mauvais jours ne l'abat la Paresse.
 Cette noble vertu que hait tant le démon
 Est de plus d'une espèce, et porte plus d'un nom ;

Comme indice certain de vigueur, de courage,
Elle retient le nom de Magnanimité,
Car contre la Paresse et son mol esclavage,
Il faut souventefois force ténacité.
Puis vient cette vertu la Foi, puis l'Espérance,
Qui font tout supporter avec ferme endurance.
Puis vient la sureté quand l'homme mordicus !
Persévère à garder le chemin des vertus.
Puis après tout cela vient la Magnificence,
Lorsque l'homme accomplit grâce à sa persistance,
De grandes actions, un admirable but
Que devra s'imposer qui cherche son salut.
Un bon remède encore est la persévérance,
Aussi la fermeté, comme aussi la constance.
Des peines de l'enfer la contemplation,
Du ciel qui nous sourit la jubilation,
Peuvent souvent aussi du péché de Paresse
Avec fruit nous guérir, si nous cherchons sans cesse
Nous élancer vers Dieu par la contrition ;
Alors du Saint Esprit guidés par la sagesse
Nous pourrons arriver à la perfection.

DE L'AVARICE.

Et maintenant je viens au péché d'Avarice.
' L'Avarice,' dit Paul, ' est la mère du vice ;
Car de la Convoitise arrive tout le mal
Qui se sème et croît vite en ce monde immoral.'
En vérité quand l'homme a perdu confiance
En Dieu son créateur, il cherche autre accointance,
Et c'est alors qu'il court après les plaisirs vains,
Et les inanités et tous les biens mondains.

' De l'appétit mondain, c'est une gourmandise,'
 Nous dit St. Augustin, ' dà que la convoitise !'
 D'autres disent encor que ce péché vilain
 Consiste dans l'achat de bijoux, de dentelles,
 De choses qu'en ce monde on appelle fort belles,
 Mais pour son propre usage et non pour le prochain.
 Et comprenez cela, que souvent l'Avarice
 N'est pas pour écus d'or, mais prenez en notice,
 Pour science et savoir, pour gloire et pour honneur,
 Pour tout objet enfin ayant une valeur.
 Que si l'on veut savoir quelle est la différence
 Entre la Convoitise et l'Avarice intense,
 La voici : l'Avarice est chercher à garder
 Ce que par de vers soi chacun peut posséder,
 Sans vouloir au prochain en donner quelque chose ;
 La convoitise c'est le désir surhumain
 De posséder ce que possède le prochain,
 Sa fortune, ses biens ou sa femme ou sa rose.
 Tels desirs sont mauvais, et sont tous contre Dieu,
 A vrai dire l'avare est un fesse-Mathieu
 Qui de l'Idolâtrie est sous le dur servage,
 ' Et' comme dit St. Paul ' reste en cet esclavage.'

Car l'avare en effet a presque autant de Dieux
 Que dans son coffre il a de trésors précieux,
 Pour lui chaque florin est une double idole,
 Surtout si ce florin vaut quadruple pistole ;
 L'idolâtre, au moins lui, n'a qu'un Dieu, le soleil,
 Parce que dans le ciel il n'est rien de pareil.
 Et certes le péché qu'on nomme idolâtrie
 Est un péché de Dieu qui fait la fâcherie.
 L'avare est idolâtre alors qu'il aime mieux
 Son argent, ses trésors, ses bijoux fastueux,

Que Dieu son créateur ; ce n'est qu'un idolâtre
Qui de l'enfer un jour ira tâter de l'âtre.
C'est et par l'avarice, et par ses appétits
Que tant de grands seigneurs aussi tant de petits,
Pressurent leurs vassaux, pour eux viles canailles,
De taxes et d'impôts, et de nombreuses tailles,
Extorquant tous leurs biens sans rime ni raison,
Par amende ou corvée et jusqu'à pamoison.
Telle est en vérité la base du servage,
Un péché bien hideux, contre l'homme un outrage,
Et contre la nature, affreuse trahison.

Adonc tous ses seigneurs si fiers de ce servage
Qu'ils imposent aux gens de moins haut appanage,
N'ont déjà tant de droits de se glorifier,
Car le servage vient, on ne peut le nier,
Du péché tout d'abord. De plus quand par jactance
Ils disent ces seigneurs qu'ils ont l'appartenance
Et ce, d'après leurs droits, des biens de leurs vassaux,
Ils se trompent morgué ! Ces biens impériaux
Ils sont à l'Empereur ; le Seigneur doit d'urgence
Les défendre, mais non les confisquer, je pense ;
Aussi Sénèque dit s'adressant aux seigneurs :
Que ' c'est pour eux devoir aussi bien que prudence
De vivre sagement avec leurs serviteurs.
Les vrais amis de Dieu sont souvent les moins riches,
Car le pauvre n'a pas le culte des fétiches.

Et puis pensez aussi que seigneur et vassal
De la même façon arrivent en ce monde,
Par ma foi tous deux sont engendrés dans le mal,
Et du péché tous deux portent la tache immonde.
La même mort aussi qui happe le vilain

Happe sans se gêner le seigneur châtelain ;
 Donc c'est là mon avis, je le crois bon, utile,
 Et d'autant plus que c'est parole d'Évangile :
 ' Fais avec ton vassal comme voudrais par Dieu !
 Qu'à toi-même il te fit, s'il était en ton lieu.'
 Chaque pécheur d'ailleurs, chacun le fait en somme,
 Est vassal du péché, fut-il bon gentilhomme !
 Certes il faut dans ce monde au rang avoir égard,
 La raison le demande, et le devoir l'exige,
 Mais des extorsions, l'injure et le brocard [dis-je !
 Contre vassaux Seigneur ! c'est damnable, te

Et de plus comprenez que les tyrans vainqueurs
 Font des tyrans vaincus bien souvent leurs esclaves,
 Or les tyrans vaincus pouvaient être aussi braves
 Que ces nouveaux tyrans trônant dominateurs.
 Il ne fut onc connu ce vilain mot servage,
 Avant que feu Noé n'eut dit que Cham son fils,
 De ses frères serait le serf pour un outrage,
 Un grand péché, ma foi, que Cham avait commis.
 Que dire de ceux là qui dans leur convoitise
 Font des extorsions contre la sainte Eglise ?
 Certes quand on remet l'épée au Chevalier
 En symbole de foi devant le monde entier,
 Ce n'est pas pour donner au glaive qui protège,
 Ou qui doit protéger, l'énorme privilège
 De piller, de voler, d'être traître envers Christ,
 De combattre en un mot contre le Saint Esprit.
 ' Ce sont,' dit Augustin, ' ce sont les loups du diable
 Qui sont souventefois une œuvre si coupable
 Sur les brebis du Christ, et soit dit, entre nous,
 Ces monstres là sont pis, oui bien pis que des loups ;
 Le loup qui n'a plus faim, dont remplie est la panse,

A manger des brebis à nouveau point ne pense ;
Mais de l'Eglise ceux qui font la chasse aux biens,
Pillent, pillent toujours comme d'affreux payens.
Or, comme je l'ai dit, le péché du servage
Fut la cause première, et dans tout l'univers
Lorsque tous et chacun n'étions que des pervers,
Que des gueux de pécheurs, tout était esclavage,
Assujettissement, tout allait de travers
Sans pitié ni merci ; mais depuis que la grâce
Du seigneur Jésus Christ a tout remis en place,
Dieu sans doute a voulu, soit-il fait son vouloir !
Que quelques-uns seraient à la tête, au pouvoir,
Et les autres en bas, tout en bas de l'échelle,
Et que chacun ainsi manierait sa truelle,
Manant pour étayer le fruit de son labeur,
Seigneur pour du manant vivre de la sueur,
Et de plus au besoin exploiter sa cervelle.
Cependant, disons-le, dans des pays parfois,
Quand à la sainte foi des Ducs ou bien des Rois
Devinrent convertis, à leurs nombreux esclaves
De leurs liens passés détruisant les entraves,
Ils donnèrent souvent leur pleine liberté,
Au nom de Jésus Christ et de l'humanité.
Et le serf du seigneur lors devint l'homme-lige,
Et le seigneur lui dut haute protection,
Et l'homme-lige aussi dut, en cas de litige,
Suivre de son Seigneur la contestation.
Le Pape des Chrétiens le chef et le modèle,
Des Serviteurs de Dieu le Serviteur s'appelle.
Mais notez que ce chef s'il n'eut point existé,
Il eut fallu qu'il fut un beau jour inventé ;
Des différents degrés sans la hiérarchie
Tout n'eut été, c'est sûr, qu'une vaste anarchie ;

Mais au pouvoir légal si l'on doit obéir
 Autant que de raison, il faut en convenir
 Ce pouvoir il devra protéger, non détruire
 Tous ses subordonnés, et ne jamais leur nuire ;
 C'est pourquoi, je le dis, tous ces méchants seigneurs
 Qui comme les loups sont d'infâmes égorgeurs,
 Et qui pillent les biens de tout leur pauvre monde,
 Seront punis par Christ de leur conduite immonde,
 A moins qu'étant enfin un peu mieux avisés,
 Ils n'aient des sentiments tout à fait opposés.
 Maintenant il s'agit parler de tromperie
 De marchand à marchand, ou de supercherie.
 Le trafic, comprenez, de deux façons il est,
 L'un tout matériel est légal, est honnête,
 L'autre spirituel, illégal, deshonnête,
 Et vous allez bientôt en juger par le fait.
 Le trafic très honnête est lorsque l'abondance
 Etant dans un pays, des marchands vont par chance
 Dans un autre pays bien plus nécessaireux,
 A leurs périls porter ce surcroît somptueux.
 Le trafic deshonnête et maudit, et damnable,
 Est le spirituel qui droit vous mène au diable :
 C'est l'infâme action de trafiquer de Dieu,
 Que dans tous les pays on nomme Simonie,
 Qui fait qu'à la vertu celui-là dit adieu
 Qui concevrait désir de telle félonie.
 Il faut le proclamer, qui fait métier du ciel
 Commet évidemment un gros péché mortel.
 Et savez-vous pourquoi s'appelle Simonie
 Ce péché monstrueux qu'avec acrimonie
 Je vous dénonce à tous ? C'est de Simon Magus
 Que nous advient ce nom. Ce Simon, un intrus
 Acheta par de l'or le trône de St. Pierre,

Et c'est sachez le bien une vilaine affaire
Que faire un tel achat. Et celui là qui vend
Certes que l'acheteur est tout aussi coupable,
Pour ces deux mécréants c'est un péché damnable,
Surtout si d'un tel acte aucun ne se repent :
Donc tous ces acheteurs sont des simoniaques,
Ou si mieux vous aimez de vrais démoniaques.
La simonie encore et se glisse et s'étend
Pour assouvir souvent un bien affreux penchant.
Ainsi quand vous voyez, mon Dieu, de par le monde
L'amant ou la maîtresse avoir un grand désir
De faire avancer son compagnon de plaisir,
C'est de la simonie abominable, immonde.
Quand on donne à quelqu'un un office sacré,
Il faut que ce quelqu'un il soit considéré ;
' Car,' dit St. Damascus, ' tous les péchés du monde,
Ne sont rien, c'est certain, ici qu'on ne me fronde,
Vis-à-vis d'un péché dont l'effet désastreux
Est du Christ et des saints maculer le chez eux.'
Ministres insensés qui donnez des Eglises
A de vils paltoquets, à des ambitieux
Dont l'unique mérite est voter à vos guises,
Vous êtes des escrocs, vous escroquez les cieux !
Vous détruisez du Christ le noble patrimoine,
Devant l'humanité vous êtes sans exoine !
Donnant à vos troupeaux de si vilains pasteurs
Pour les garder du loup, vous mettez, Imposteurs
Tous les enfants du Christ en dehors de l'Eglise,
Et trafiquez du ciel, oui, telle est votre emprise !
Du ciel au pâturage aussi vous n'aurez part,
Il est pour les agneaux, je vous le dis sans fard.

Puis vient le jeu, les dés, et puis la tricherie,

Et puis les faux serments, et puis l'escroquerie,
 Les brouilles, la rapine, et le désir du gain,
 Le reniement de Dieu, la haine du prochain,
 Le faux emploi du temps, la passion cupide,
 L'avidité des biens et parfois l'homicide.
 En très grand péché certe ils sont tous les joueurs,
 De ce vilain métier quand ils sont les acteurs.
 De l'Avarice encor vient le faux témoignage,
 Les faux serments, le vol, et maint et maint outrage
 A ce que nous prescrit et nous commande Dieu,
 Et que nous devrions observer en tout lieu.
 De deux sortes souvent est le faux témoignage,
 En paroles parfois pour ôter l'héritage
 Indûment à quelqu'un,—parfois en action,
 Par envie ou par ire, ou par agression.
 Prenez bien garde à vous, qui par des subterfuges
 Vous laissez empaumer notaires ou bien juges !
 Certes, nous le savons, Suzanne eut du déchet,
 Et bien d'autres aussi par semblable méfait.
 Si maintenant au vol nous arrivons d'emblée,
 Je le dirai devant cette noble assemblée,
 C'est un hideux péché que défend le bon Dieu
 Dans ses commandements, et dans maint autre lieu.
 Le vol de deux façons par ma foi se divise,
 Le vol matériel, le vol fait à l'Eglise,
 Que l'on pourrait nommer—le vol spirituel.
 Le vol commun, le vol qu'on dit matériel,
 C'est de prendre les biens du prochain, de son frère,
 Par de vilains moyens, la ruse ou le mal faire,
 Ou la force parfois, ou l'emprunt frauduleux
 Avec intention de flouer,—c'est affreux !
 Le vol spirituel n'est pas blanc comme neige,
 Bien au contraire, car c'est un vrai sacrilège :

Il est de deux façons ce détestable vol,
Qui combine en lui-même et l'astuce et le dol.
L'une de ces façons est lorsque dans l'Eglise
Ce vol est perpétré par finesse ou surprise;
L'autre lorsque ce vol dans un lieu consacré,
Est commis en dépit du Prêtre ou du Curé,
Dans ces deux cas le vol est maudit sacrilège,
Sous les pas du pécheur Satan place ce piège.

REMEDE CONTRE L'AVARICE.

MAINTENANT le remède à ce péché bien laid,
C'est la miséricorde, et la pitié de fait,
Mais prises toutes deux à de fort larges doses,
Car il ne faut jamais faire à moitié les choses.
Si l'on me demandait pourquoi ces deux vertus
Détruisent l'Avarice, et l'amour des écus,
Je répondrais ceci : ' C'est que jamais l'Avare
Ne montre de pitié pour le nécessiteux,
Il garde son trésor dont il ne se sépare,
Sans s'inquiéter d'à s'il est des malheureux !'
Cette douce vertu de la miséricorde
Est symbole toujours de paix et de concorde,
Pour divine compagne elle a la Charité
Qui soutient l'homme en tout dans son adversité.
C'est la vertu du Christ qui par douceur immense
Consentit à mourir pour notre délivrance ;
Aimer à pardonner, soulager le prochain,
Est la miséricorde,—un sentiment divin.
Pour guérir l'Avarice encore un bon remède,
Au prochain malheureux c'est de venir en aide,
C'est d'user en un mot de ses biens temporels
Largement, pour gagner les vrais biens éternels.

Cependant il ne faut pas faire gaspillage,
 Car perdre ainsi ses biens ne serait du tout sage ;
 Certes celui qui donne, et ce, par vanité
 Ses biens à des chanteurs, ne fait pas charité,
 Il commet un péché, je le dis sans vergogne,
 Et ne fait, c'est certain, que mauvaise besogne ;
 Car il ressemble alors au stupide courfier
 Qui pour se rafraîchir va choisir un bourbier,
 Quand il pouvait trouver un beau filet d'eau claire,
 Un fleuve appétissant, une fraîche rivière ;
 Ceux-là qui de leurs biens font un méchant emploi,
 Au jour du jugement, je n'en répons pas, moi !

DE LA GOURMANDISE.

VENONS de l'Avarice, et de la Convoitise
 A ce péché brutal qu'on nomme Gourmandise ;
 Abus défordonné du boire et du manger,
 Que l'on appelle aussi l'art de se goberger.
 La gourmandise dà ! cela n'est point un rêve,
 Est un péché mortel ; souvenez-vous tous d'Eve !
 Qui par sa Gourmandise et par ses goûts pervers,
 En corrompant Adam a damné l'Univers.
 St. Paul dit des Gourmands : ' Qui fait Dieu de son
 ventre
 Est l'ennemi du Christ, et fera damné diantre !'
 De ce péché celui qui fait son favori
 Est perdu pour le ciel, est gangréné, pourri,
 La Gourmandise étant la clé de tous les vices,
 Et nous ouvrant l'enfer par tous ses orifices.
 Multiple est ce péché. Ses subdivisions

On pourrait bien le dire ont pour nom, *légions*.
De toutes la première, hideuse en sa nature,
C'est d'à ! l'Ivrognerie, horrible sépulture
De la raison de l'homme ! . . . et c'est péché mortel !
Pourtant si l'homme un jour en buvant davantage
Par suite d'un labeur, ne savait pas l'usage
De la boisson, alors, c'est péché véniel.
Mais c'est péché mortel lorsque l'Ivrognerie
De son esprit troublé fait une moquerie.
La Gourmandise encore est quand l'homme est glou-
ton,
Qu'il mange goulûment ainsi qu'un marmiton,
Et que le lendemain grâce au jus de la treille,
Il ne fait plus du tout ce qu'il a fait la veille.

‘ La Gourmandise,’ dit St. Grégoire de Tours
‘ Est un péché qui fait prospérer à rebours.’
‘ J'en connais,’ poursuit-il, ‘ pour ma part cinq espèces,
Qui du Gourmand bien haut proclament les faiblesses.
La première est de boire, et même de manger
Avant le temps prescrit, ne manquez d'y songer ;
La seconde est hélas ! alors que l'on s'adonne
A des mets trop friands, à boisson par trop bonne ;
La troisième est alors qu'on mange beaucoup trop ;
La quatrième c'est quand au lieu d'au galop
De préparer ses mets, on en fait une étude
A laquelle on apporte un trop plein d'aptitude.
La cinquième enfin est de manger si bien,
Que dans les plats à sec on ne laisse plus rien.
Ces cinq divisions font les cinq doigts du diable ;
Les trois quarts des humains il les agrippe à table !’

REMEDE CONTRE LA GOURMANDISE.

CONTRE la Gourmandise, ainsi dit Galien ;
 Un remède certain, certes c'est l'Abstinence ;
 ' Mais,' dit St. Augustin, ' souvenez-vous en bien,
 Il faut que pour mobile, elle ait la Patience.
 Si vous vous abstenez pour la santé du corps
 Le remède n'est plus vertu du tout alors.'
 L'Abstinence a pour sœurs d'abord la Tempérance,
 Dans toutes choses qui tient le juste milieu,
 Puis la Honte pudique évinçant par avance
 Ce qui n'est pas honnête, et peut déplaire à Dieu ;
 La Modération, aussi la Réticence,
 Toutes deux restreignant cet immense appétit
 Qui dans l'art de goinfrer rend un homme érudit ;
 Puis la sobriété qui, si j'en ai mémoire,
 Préviend l'ivrognerie, et défend de trop boire ;
 Enfin son frère unique est le Contentement
 Qui n'étant pas du tout friand de sa nature,
 Vit ainsi qu'un ermite, et mange seulement
 Pour manger, sans chercher quelle elle est sa pâture !

DE LA LUXURE.

APRES la Gourmandise arrive la Luxure,
 Deux péchés bons amis, deux péchés bien vilains,
 Mais liés entr'eux deux comme cousins germains.
 Ce qui fait que St. Paul dit qu'au fin fond d'un verre,
 Se cache la Luxure, et souvent l'Adultère.
 La Luxure est de Dieu l'abomination,

Aussi, rude et sévère est la punition.
 Car dans l'ancienne loi si de fait une femme
 Esclave, était coupable, elle était sous le fouet
 Condamnée à mourir ; si c'était une dame,
 On vous la lapidait, jamais ça ne manquait ;
 Et si la femme était d'un Evêque la fille,
 Vive on vous la brûlait, fut-elle bien gentille !
 Pour la Luxure Dieu noya tout l'univers,
 Et brûla cinq cités au milieu des éclairs.

Maintenant que parlons ici de la Luxure,
 Un péché bien puant, d'une ignoble nature,
 Venons à ce péché de lui bien dérivé
 Que l'on nomme Adultère, un péché dépravé.
 Rien de laid en effet autant que l'Adultère,
 Qui rime avec raison avec ce mot—*ulcère* ;
 L'Adultère, on le fait, est aussi bien commis
 Par les femmes, ma foi ! que par leurs chers maris :
 C'est bestialité ! . . ' Dans du feu, dans du soufre,'
 Dit St. Jean, ' on devrait tous les mettre en un gouffre,
 Ces pécheurs mal appris, ces vils fornicateurs ;
 Le feu serait alors pour laver leur luxure,
 Le soufre pour laver leur sale et laide ordure,
 Et les désinfecter de toutes puanteurs.'
 Briser ce sacrement au paradis lui-même
 Consacré de par Dieu ! c'est vilain au suprême.
 ' Tu ne convoiteras la femme du prochain !'
 Dit le commandement : ' c'est,' dit St. Augustin,
 ' Une loi qu'on ne peut esquiver, chose sûre,
 Et qui nous interdit tout péché de luxure.'
 Et sur un tel sujet, écoutez St. Mathieu,
 Il va beaucoup plus loin parlant au nom de Dieu :
 ' Qui regarde,' dit-il, ' avec œil de luxure

Une femme, a commis ce péché de l'ordure,
 Tout comme absolument si l'objet enchanteur
 Eut été dans son lit, eut cuvé son ardeur.
 Ici vous pouvez voir que la pensée intime,
 Même sans l'action est réputée un crime.
 Cet infâme péché tourmente cœur et chair,
 Et fait de tous les deux nourriture d'enfer.
 Et certes, si c'est chose affreuse, abominable,
 Qu'un homme sacrifie à ce plaisir damnable,
 De gaspiller son bien, son âme et ses trésors
 Pour des femmes ! . . . c'est pis, oh ! c'est bien pis
 alors

Qu'on voit la femme horreur ! agir en
 gastronome,
 Et gourmande vouloir, elle, acheter . . . de l'homme !
 Je le dis indigné, sur un pareil tableau
 J'ai hâte en vérité de tirer le rideau !
 Ce péché monstrueux, comme dit le Prophète,
 Détruit l'homme et la femme, et plait seul au démon,
 Qui fait par là tirer de quoi faire recette,
 Et qui de ce côté gouverne son timon.
 De même qu'un marchand fûté de sa nature,
 Connait bien ce qui peut lui rapporter plus d'or,
 De même le démon fait que par cette ordure
 Chaque jour il profite et garnit son trésor !

Ceci, comprenez-le, c'est l'autre main du diable,
 La main et ses cinq doigts, dont, c'est épouvantable,
 Avec fruit il se sert le perfide aigrefin
 Pour happer crânement le pauvre genre humain !
 Tenez ! Le premier doigt c'est le regard immonde
 De l'homme et de la femme allant de par le monde
 En quête de luxure ; il occit par son chic

Mieux que ne le ferait regard de basilic ;
 Car par les yeux d'abord se fait la convoitise,
 Qui descend dans le cœur, l'étourdit et le grise.*
 Venons au second doigt, c'est l'infâme toucher
 Qui se glisse impudent dans la chambre à coucher.
 Aussi dit Salomon : ' A qui touche et manie
 Une femme, il advient souvent peine infinie ;
 Scorpion elle pique, et ressemble à la poix
 Trop chaude, en y touchant on y laisse ses doigts.'
 Quand au troisième doigt, c'est la légère troupe
 Des propos libertins, une sorte d'étoupe
 Qui vous monte la tête et le cœur et les sens,
 Et vous met tout en feu, tenans, aboutissans.
 Le quatrième doigt sont les baisers de braise
 Que sur la bouche on donne, et qui, parenthèse,
 Sont autant de péchés et d'actes criminels
 Qui deviennent bientôt d'affreux péchés mortels.
 On traiterait de fou, celui, ne vous déplaît,
 Qui de gaité de cœur s'en irait l'imprudent
 Embrasser le creuset d'une ardente fournaise ;
 Bien plus fous cependant, c'est un fait évident,
 Sont ceux qui sur la bouche, un endroit plein d'ordure,
 Vont donner des baisers par besoin de luxure ;
 Car cette bouche elle est l'appât que Lucifer
 Tend à tous les benêts qu'il emporte en enfer.
 Haro surtout sur ces radoteurs pleins d'années
 Qui traînent impuissans leurs ardeurs surannées,
 Et papillons flétris veulent salir la fleur

* Le texte porte : ' for the coveytise of eyen folwith the coveytise of the herte.'—Notre manière d'interpréter est ici contraire au texte, mais c'est avec préméditation que nous avons cru devoir adopter le sens que nous présentons.—*Note du Traducteur.*

Dont à peine leurs yeux découvrent la couleur !
 Ils ressemblent assez, dans leurs désirs factices,
 A ces tout petits chiens, ne parle pas des lices,
 Qui vont près d'un rosier, ou bien près d'un buisson,
 Lever la patte pour d'un trop plein de boisson
 Arroser la racine, et qui, c'est chose sûre,
 N'arrosent jamais rien, pas même leur chaussure,
 N'ayant aucun désir satisfaire un besoin,
 Mais malgré s'arrêtant toujours à chaque coin.
 Et celui là qui croit qu'un homme avec sa femme
 Par luxure ne peut pécher, se trompe fort ;
 Avec son coutelas on se donne la mort,
 Si l'on veut en enfer aller loger son âme ;
 Si l'on veut l'on s'enivre avec son propre vin.
 Certes alors qu'on aime, ardent en toute chose,
 Sa femme, son enfant, ou son chien je suppose,
 Plus que Dieu, m'est avis, plus que son fils divin,
 Par ce fait, on devient, croyez m'en sur parole,
 Un impie, un payen, on adore une idole.
 Un homme ne doit pas avec par trop d'ardeur
 Aimer sa femme dà ; mais avec patience
 Et modération, et presque continence ;
 Sa femme alors pour lui sera comme une sœur.
 A l'égard du dernier doigt de la main du diable
 C'est l'action puante et bien abominable
 Qu'on nomme la Luxure ; et comme les cinq doigts
 De ce vice hideux appelé Gourmandise,
 Le diable les a mis au ventre, la valise
 De l'homme, et bien cachés sous des massifs étroits,
 De même des cinq doigts galeux de la Luxure
 Il chatouille les reins de l'homme outre mesure,
 Pour le faire tomber pâmé, le mécréant !
 Dans le gouffre brûlant de son enfer béant.

Il y a, je l'ai dit, certes plus d'une ordure
Qui vivace surgit du péché de luxure,
Et vous mène aussitôt à la damnation ;
Entre non mariés la fornication,
C'est un péché mortel que la Sainte Ecriture
Défend expressément,—il est contre nature.
Et St. Paul bel et bon vous envoie en enfer
Tous les contrebandiers du plaisir de la chair.
Une autre branche encor du péché de luxure,
Dont le simple penser fait frémir la nature,
C'est par incontinence et par lubricité
D'une vierge ravir dà la virginité !
Car c'est faire tomber hélas ! la pauvre fille
Du rang qu'elle occupait à l'état de guenille ;
C'est la priver enfin par un infâme abus
De ce fruit précieux qu'en latin on appelle
Dit Hieronymus, *centesimus fructus*.
Oui celui là qui prend la fleur d'une pucelle,
Par là fait un dégât impossible à chiffrer,
Et que rien ne saurait quelque jour réparer.
De même que celui qui rompant la barrière
D'un enclos, laisse aller et brebis et taureaux
Faire chez le voisin école buissonnière,
Demeure responsable et du mal et des maux
Que fera ce troupeau ; de même celui certe
Avec effraction qui brise et tient ouverte
Une porte fermée en tout bien tout honneur
Par la virginité, souffrira de la perte
Qu'il aura pu causer cet horrible voleur !
De la virginité quand coupée est la fleur,
C'est pour toujours hélas qu'elle reste flétrie,
Semblable à l'exilé qui loin de sa patrie
Ne saurait plus goûter un instant de bonheur.

Et maintenant quoique je ne saurais le taire,
 Déjà vous ai parlé souvent de l'Adultère,
 J'y reviens cependant encore cette fois,
 A ce péché vilain pour donner sur les doigts.
 L'Adultère en latin cela veut dire, en somme,
 Qu'on avance la nuit près du lit d'un autre homme,
 Pour diviser en trois ce qui n'était à deux
 Qu'un seul et même corps selon la loi des cieux.
 De cet affreux péché surgissent, dit le sage,
 Les liens scandaleux du vil libertinage,
 Et des maux bien honteux, et surtout bien nombreux.
 D'abord manque de foi, . . . c'est la clé de la voûte . . .
 Que la foi soit perdue, et tout est en déroute.
 Ce péché désastreux est de plus un voleur,
 Car le vol quel est-il ?—Prendre au prochain sa chose !
 Or, est-il plus grand vol, que lui ravir l'honneur ?
 Quand une femme prête à son amant sa rose,
 Esroquant son mari sans crainte et sans remords,
 En donnant au prochain l'usufruit de son corps,
 Elle fait, voyez-vous, un acte abominable,
 Et déserte le Christ pour se donner au diable.
 Un tel vol est un vol plus immonde ma foi
 Qu'entrer en une église, en voler les calices,
 Si vous le demandez je vous dirai pourquoi :
 C'est que l'Adultère est le plus hideux des vices.
 L'Adultère détruit le vrai temple de Dieu,
 Et Dieu le détruira, nous apprend St. Mathieu.
 En vérité Joseph, c'était un honnête homme
 Craignit beaucoup agir un jour comme un voleur,
 Lorsque quittant son lit, l'Eve de son Seigneur,
 Madame Putiphar, lui présenta sa pomme
 Avec lui, malgré lui, voulant la partager.

Mais Joseph fut pourtant résister au danger.
‘ Voyez, Dame ! ’ dit-il, ‘ mon seigneur et mon maître
Me confie ici tout, et deviendrais un traître,
Et lui prendrais son bien, et son plus beau bijou !
Si je faisais cela, je serais un filou !
D’ailleurs Dieu le défend ; recouchez-vous, Madame,
Et gardez pour mon maître intacte votre flamme.’
C’est rare de nos jours telle fidélité,
Et ce fait m’a paru digne d’être cité.
L’Adultère en brisant les nœuds du mariage,
Entraîne par le fait maudit du cocuage
Dans la famille humaine un grand nombre de maux,
Et la fait retomber au rang des animaux.
Que de faux héritiers arrivent au partage
De ce qui n’eut jamais été leur héritage ?
C’est affreux d’y penser. Que de frères, de sœurs
Se font, sans s’en douter, l’un de l’autre épouseurs,
Par la faute, c’est sûr, ou de Monsieur leur père,
Ou quelquefois aussi de Madame leur mère ?
Que dire de ces gens hanteurs de mauvais lieux,
Qui vont purger leurs corps de leur trop plein de feux ?
Et que dire de ceux qui du corps de leurs femmes,
De leurs filles parfois, font des trafics infâmes ?
Tous ces gens, entre nous, sont d’affreux malfaiteurs,
Qui dans l’enfer iront expier ces horreurs.
Dans les commandements sachez que l’Adultère,
Est placé le neuvième, et précède le vol,
Et qu’il suit, voyez-vous, l’homicide et le dol,
En lui-même ce fait porte son commentaire ;
C’est que l’œuvre de chair faite illégalement,
Ressemble à l’homicide en ce qu’en deux ça coupe
Ceux qui devaient toujours boire à la même coupe
Tuant en même temps de Dieu le sacrement.

C'est pourquoy, sous les Juifs, bien anciennement
 On punissait de mort le péché d'adultère,
 Mais la loi de Jésus, loi bien plus débonnaire,
 A greffé de pardon un si grand châtement.
 ' Allez ! ne péchez plus ! ' dit Jésus sans colère
 A la femme adultère, ' et que dans ce moment
 Nul, s'il n'est sans péché, ne lui jette la pierre ! '
 Toutefois l'Adultère est puni de l'enfer,
 A moins que ce péché turbulent de la chair
 Il ne soit racheté de par la repentance,
 Car de bien des péchés lave la pénitence.
 Cependant l'Adultère est encor plus affreux
 Quand ses hardis acteurs, soit l'un, soit tous les deux
 Qui se font promoteurs de ces maudits défordres,
 De ces sales péchés, sont hélas ! dans les ordres !
 Diacre ou sous-diacre, Aebse ou bien Curé,
 Plus haut est le degré, plus le Prêtre est titré,
 Plus l'action vraiment est vilaine et hideuse,
 Plus grand est le péché, la chose monstrueuse ;
 Car ces fornicateurs étant soldats de Dieu,
 Ont dû pour forniquer d'abord briser leur vœu
 De pure chasteté . . . si, que c'est bien réel,
 Un Prêtre qui commet un tel péché mortel
 Comme il vit par le peuple, envers le peuple est traître,
 En trahissant le Christ son Seigneur et son Maître ;
 Car comment pourra-t-il pour le peuple prier
 Si ses actes secrets sont ceux d'un ordurier.
 Les Prêtres par le grand de leur haut ministère,
 Sont toujours réputés des anges de lumière,
 Mais nous apprend St. Paul, Satan souventefois
 D'un bel ange du ciel prend le gentil minois ;
 Et le Prêtre maudit au péché qui s'adonne,
 Et qui malgré ses vœux fornique et poliffonne,

Est fils de Bélial, comme au livre des Rois,
Le furent, on peut voir, du vertueux Elie
Les fils, les vilains fils dans les temps d'autrefois.
Ces fils de Bélial ils faisaient chère-lie
Sur la communauté ; comme on voit un taureau
Dans un champ, sans façon, et cela n'est pas beau,
Prendre pour ses plaisirs la vache qu'il préfère ;
(Mais un taureau ne peut commettre l'Adultère,
Puisque civilisés ne sont les animaux,
Et puisqu'en fait d'hymen ils ont des droits égaux.)
Or ainsi qu'un taureau dans un champ peut suffire
Pour engrosser ce champ, tant grand est son délire,
De même un méchant Prêtre, un seul, entendez-vous,
Suffit pour tout salir et tout perdre entre nous.
En horreur au bon Dieu, ces Prêtres, dit le Livre,
N'ont de valeur aucune, et sont moins que du cuivre ;
Gourmands peu scrupuleux, ils vivent tous les jours,
Non de l'amour de Dieu, mais du Dieu des amours,
Ne se contentant pas comme des Philosophes
De viande cuite, mais par dessous les étoffes
Allant chercher la chair des femmes du prochain,
Et des filles parfois tant lubrique est leur main.
Et les femmes, hélas ! qui s'en font les complices,
Sont de vilains étuis, et sont des puits de vices,
Qui font grand tort au Christ, à l'Eglise, au bon Dieu,
Et qui, c'est sûr, iront de l'enfer dans le feu.
Sur ces Prêtres maudits et sur leurs gourgandines
Tombe le feu du ciel, car ce sont des latrines !

De l'Adultère encore il y en a parfois
Entre femme et mari, lorsque dans leurs émois
Sans songer ces gens là quand ils couchent ensemble
Au pourquoi de l'hymen, au but qui les rassemble,

Comme dit St. Jérôme, à l'œuvre de la chair
 Ils s'amuseut gaillards sans chercher, c'est très clair,
 A faire des enfants de la belle manière,
 Au lieu de folâtrer dans le port de Cythère.
 Sur ces gens mariés le diable a chaque soir
 Une puissance immense, un absolu pouvoir ;
 Aux plaisirs de la porte avoir l'âme ébaubie,
 C'est péché, dit un jour Raphaël à Tobie ;
 Très sérieusement on doit prendre l'hymen,
 Sans quoi, c'est bien certain, on tombe en une ornière
 Et de boue et d'ordure, et tête la première ;
 Et l'on se sèvre ainsi des plaisirs de l'Eden.
 Une autre espèce encor de vilain Adultère,
 Est lorsque l'on s'assemble à l'œuvre de la chair
 Avec quelque parent ; c'est un cas pour l'enfer,
 Qui nous fait ressembler tous autant que nous
 sommes

A des chats, à des chiens, mais non pas à des hommes.
 Je dois vous dire ici qu'en fait de parenté
 Il en est, jusqu'à deux, oui deux en vérité ;
 La parenté d'abord qu'on nomme corporelle,
 Et puis la parenté dite spirituelle.
 Spirituelle, c'est quand dans la vie on a
 Affaire en un baptême avec une commère ;
 Car comme l'alphabet commence par un A,
 Aussi bien d'un enfant un époux est le père,
 Le père corporel ; tout ainsi c'est réel,
 Le parrain certe en est père spirituel ;
 C'est pourquoi si la femme avec son dit compère
 S'assemble, c'est péché, comme si de son frère
 Elle devenait femme au lieu de rester sœur,
 Et c'est, disons-le haut, plus qu'un crime . . . une
 horreur !

Une autre espèce encor d'abominable ordure
C'est cet affreux péché dont parle l'Ecriture,
On n'en devrait parler tant ça sent le borbier,
Et rappelle l'impur grouillant sur un fumier.
Une autre espèce encor de péché de luxure,
Est, quand la jeune fille, à l'heure de minuit,
Par la pollution en forçant sa serrure,
Bon gré, malgré pénètre enfin dans son réduit ;
C'est vilain, tout cela, du démon c'est morsure,
Ça conduit à l'enfer, ça conduit à la mort ;
L'homme doit l'éviter alors même qu'il dort,
Car ce qui la nuit vient ainsi par imposture,
C'est le lubrique effor d'une pensée impure.

REMEDE CONTRE LA LUXURE.

Au péché de Luxure, à ce goût éhonté,
Un remède efficace, et rempli d'excellence
Qui réduit les désirs de la chair au silence,
C'est la douce vertu qu'on nomme Chasteté,
Et son aimable sœur qu'on nomme Continence.
C'est mérite vraiment de river ses désirs,
Et d'un feu trop actif poitriner les soupirs.
Il est bon d'être chaste, et dans le mariage,
Et dans l'état qui suit, dans l'état de veuvage.
Le mariage donc, cela se comprend bien,
Est un grand sacrement qui rive le lien
Légal, et l'union de l'homme et de la femme,
Et de ces deux ne fait et qu'un corps et qu'une âme.
Dieu fit ce sacrement, l'ai dit, en Paradis,
Et lui-même plus tard a voulu, m'est avis,

Arriver sur la terre, enfant d'un mariage,*
 Et non pas par le fait vilain du cocuage.
 Puis un jour pour donner à tous un spécimen
 Du respect qu'il portait au sacrement d'hymen,
 Il s'en fut à la noce, et devant ses apôtres
 Fit un vin succulent, valant plus que bien d'autres,
 Et cela par miracle, avec rien que de l'eau,
 En grande quantité, je crois plus d'un tonneau.
 Le véritable effet, le but du mariage
 Est d'épurer en tout la fornication,
 Et de faire lignée avec dévotion,
 Pour de la Sainte Eglise augmenter l'héritage.
 De par le mariage un gros péché mortel
 Soudain se rapetisse et devient véniel.
 St. Augustin nous dit ' qu'un homme en mariage
 Ne prendra qu'une femme, et que pas davantage
 La femme ne prendra jamais plus d'un époux,'
 Et l'Evêque d'Hippone a raison entre nous.

D'abord le mariage il faut que je le dise,
 Pour symbole a Jésus avec la Sainte Eglise;
 Et puis je dois le dire aussi, pour être bref,
 L'homme doit de la femme être à coup sûr le chef,
 (Du moins avec raison ainsi la loi l'ordonne,
 Et je crois que la loi dans un tel cas est bonne);
 Car si la femme avait de maris une couple,
 Outre que ce serait horrible devant Dieu,
 Elle aurait donc deux chefs; pour contenter leur vœu

* Nous sommes de l'avis de Chaucer; dans notre pensée Jésus est le fils de Marie, des faits de Joseph. Une autre Conception ne serait qu'un cocuage prétendu divin, impossible à admettre.
 —Note du Traducteur.

Certe, elle ne pourrait jamais être assez souple ;
Puis ce serait sujet de querelles entr'eux,
Lorsque ces deux maris désireraient tous deux
Accomplir à la fois l'œuvre du mariage ;
Et puis ce ne serait que du libertinage,
Nul père ne pouvant reconnaître son fruit
Dans un enfant brassé, parbleu, dans un seul muid !

Maintenant il nous faut regarder comme un homme
Avec sa femme doit se comporter en somme,
En endurance autant par ma foi qu'en respect,
Comment il doit en tout se montrer circonspect ;
Et c'est ce que d'abord dans sa toute puissance
Nous a démontré Dieu quand il donna naissance
A la femme. Notez qu'il ne s'avisa pas
La tirer du cerveau d'Adam ou de sa tête,
Ni de son pied non plus, car c'eut été trop bas,
Il y eut eu dans Eve alors trop de la bête ;
Mais la côte d'Adam à Dieu servit de joint,
Il en créa la femme, et la fit naître à point
Pour qu'elle fut de l'homme et la femme et l'égale,
Et digne en tout de lui dans la foi conjugale.
Aussi l'homme toujours doit-il, en vérité,
Envers sa femme agir avec sincérité,
L'aimer comme le Christ aime la Sainte Eglise,
Ainsi que dit St. Paul, et dans toute entreprise
Etre prêt à braver pour elle le trépas,
Comme le fit Jésus pour son Eglise, hélas !

‘ La femme à son mari doit toute obéissance,’
Dit maintenant St. Pierre ; et la loi dit aussi
Autant que d'un époux la femme est en puissance,
Elle ne peut jurer, il en doit être ainsi,

Sans que de son époux elle n'ait l'adhérence.
 Car l'époux d'une femme est son maître et seigneur,
 Ou doit l'être du moins, et non son serviteur.
 Bonne avec son époux, et jamais mijaurée,
 La femme, en ses atours, doit être modérée,
 Elle doit bien chercher à plaire à son mari,
 Mais non pas par la mise, il en serait marri.
 St. Jérôme nous dit : ' Les femmes attiffées
 Et de soie et de pourpre, aussi trop bien coiffées
 Ne sauraient se vêtir jamais de Jésus Christ,
 Car chez elles la forme est lors plus que l'esprit.'
 St. Jean parle de même, et le grand St. Grégoire
 Dit que riches atours sont pour la vaine gloire
 D'attirer l'œil du monde à peu près en tout lieu,
 Et non pas pour chercher à capter l'œil de Dieu.
 La femme commet donc une insigne folie
 En voulant à tout prix se pavaner jolie ;
 A quoi bon, dites-moi, si bel extérieur,
 Si le corps est vilain dans son intérieur ?
 Une épouse doit être en son parler discrète,
 Modeste en son regard, et pas du tout coquette ;
 Puis elle doit encore aimant de tout son cœur,
 Son mari, lui garder sans tache son honneur,
 Car puisque tout son corps appartient à son homme,
 Elle ne doit le vendre ou le prêter en somme.
 A sa femme l'époux doit, c'est bien arrêté,
 Aussi protection, de plus fidélité ;
 Et puis il doit encore être bon, être sage,
 C'est l'unique moyen de faire heureux ménage.
 On doit comprendre alors que très chrétiennement
 Deux époux ont pouvoir, et ce, de trois manières,
 Sans commettre péchés, sans commettre adultères
 Pardi ! de s'assembler entr'eux charnellement.

La première façon, le but du mariage,
Est dans l'intention, sans nul libertinage,
Procréer des enfants selon la loi de Dieu,
Et de Dame Nature aussi selon le vœu.
La seconde façon est payer redevance
De son corps l'un à l'autre, et cela sans dispense,
Car aucun des époux n'ayant droit de son corps,
A lui-même, il faut bien réunir ses efforts
Pour s'en servir tous deux selon la circonstance.
La troisième façon est mettre en mouvement
Pour le garder d'accord chacun son instrument,
Afin par ce moyen d'éviter la luxure,
Ou maint vilain péché qui nous mène à l'ordure.
Quand à l'autre façon dans un but tout charnel
De s'assembler, si donc ! c'est un péché mortel !
La première façon est œuvre méritoire ;
La seconde façon on peut s'en faire gloire,
Car elle a quelquefois parfum de chasteté,
Quand la femme à l'époux paye sa redevance
Sans nul plaisir de cœur, de sens en vérité,
Même contre son gré, mais par obéissance.
La troisième façon est péché véniel,
Parce que l'on y trouve assez souvent du miel,
Alors que se plongeant tout au fond du calice
On y boit le plaisir avec charme et délice.
La dernière façon de s'assembler la nuit
Pour faire bien joujou par amoureux déduit,
Est un péché mortel, vrai, c'est de la luxure ;
Les acteurs dans leurs jeux fatiguent la nature,
Et brisent les ressorts de leur malheureux lit,
En s'efforçant manger plus que leur appétit.

De pure chasteté la deuxième manière
 Est de rester toujours une veuve exemplaire,
 Des hommes d'éviter les vils embrassements,
 Et réserver pour Christ tous ses épanchements.
 Les veuves, on le fait, sont celles d'aventure
 Qui n'ont plus de maris ; les autres femmes sont
 Celles qui se vauçant jadis dans la luxure
 Avec beaucoup d'amants, ont un chagrin profond
 De leur libertinage, et dans la pénitence
 Se plongent à grands flots pour laver leur licence.
 Et certes, disons-le, ce serait triomphant
 Si par permission d'un époux bon enfant,
 Une femme pouvait par ma foi rester chaste,
 Sans que l'époux risquât ailleurs un péché basle !
 La femme qui veut donc user de chasteté
 Doit du cœur et du corps avoir la pureté,
 Sobre dans son manger, autant que dans sa mise,
 Elle doit en un mot défier l'analyse,
 De vertus être enfin modèle pour chacun,
 Et comme Madeleine épandre son parfum.
 De blanche chasteté la troisième manière
 Cela ne fait pas doute est la virginité,
 Et quand elle a du cœur, du corps la pureté,
 Du Christ elle est l'épouse, et du ciel la lumière.
 Elle est ce que la langue en vain veut exprimer.
 Jésus Christ était vierge aussi fut-il charmer !

Un remède efficace encor pour la Luxure
 C'est d'écarter ce qui lui sert de nourriture ;
 Quand la marmite bout trop follement pardieu !
 Le plus simple remède est l'éloigner du feu !
 Dormir long-temps encor sans penser à grand' chose,
 Engraisse la Luxure, en augmente la dose.

Un bon remède encore en toute occasion
Est de fuir avec soin chaque tentation.
Près du mur le plus blanc mettez une chandelle,
Si le mur n'est brûlé par sa vive étincelle,
Il est au moins noirci. J'ai dans plus d'un sermon
Entendu répéter qu'à moins d'être aussi sage
Que dans les temps jadis ne le fut Salomon,
Qu'à moins d'être aussi fort, d'un aussi fier courage
Que ne le fut Samson, et que David plus saint,
Un homme ne doit pas se fier d'aventure
A la perfection de l'humaine nature,
Car de l'illusion certe il serait déceint.

Maintenant que vous ai fait selon ma puissance
Des Péchés Capitaux, et de leur laide engeance
Le fidèle tableau ; que je vous ai fait voir
Les remèdes qu'il faut de par votre vouloir
Apporter à ces maux et du cœur et de l'âme,
Que je vous ai montré quel en est le diclamae,
J'aimerais vous parler des dix Commandements,
Et vous en expliquer les accomplissements,
Mais je laisse ce soin à de plus doctes maîtres
Que ne le sommes las ! nous autres pauvres Prêtres,
Heureux dans mon discours si j'ai pu parvenir
A vous faire goûter le fruit du repentir.

J'ai dit que l'on péchait par pensée ou parole,
Et par toute action ou vilaine ou frivole
Dont on était coupable envers la loi de Dieu ;
Que la confession, de la bouche l'aveu,
Bien souvent obtenait le pardon de l'offense,
Si le cœur la faisait avec grand' repentance.
St. Augustin nous dit, en parlant du pécheur,

Qu'il doit être envers lui son propre accusateur,
 Qu'il faut qu'il considère en tout la circonstance
 Des péchés qu'il commit, s'il en cherche quittance.
 'Tu devras réfléchir,' dit-il, 'ô toi pécheur
 Que tu sois jeune ou vieux, ou vassal ou seigneur,
 Et quelque soit ton sexe, à ce qu'est sur la terre
 Parmi tes compagnons, ton rang, ton caractère.
 A ton cœur tu devras demander maint pourquoi,
 Et surtout y répondre avec grand' bonne foi.
 Marié, libre, esclave, ou bien célibataire,
 Clerc ou bien séculier, riche ou dans la misère,
 Il faut savoir cela pour ta confession ;
 Il faut savoir de plus dans la perdition
 Si la femme qui fut ou victime ou complice,
 Charnellement était ta parente par vice.'

Il faut considérer si ta laide action
 Fut ou bien adultère, ou fornication,
 Si même par malheur ce n'est pas un inceste,
 Si tu ne perdis pas de manière immodeste
 Ce qu'il faut conserver ;—un 'gros, bien gros péché
 Dont l'homme quelquefois, hélas ! est entiché !
 Il faut considérer où se commit l'offense,
 Si c'est dans ta maison, ou dans l'appartenance
 De la maison d'autrui, dans la maison de Dieu,
 Dans le champ du repos, ou dans quelque saint lieu.
 Car si de tels péchés ont pour scène une église,
 Il faut absolument en dernière analyse,
 Que l'Evêque du lieu vienne purifier
 Ce qui fut pollué par un vil ordurier.
 Que si l'ignoble auteur de telle vilenie
 Était un Prêtre, hélas ! pour cette ignominie
 Pendant toute sa vie, il devrait, c'est réel,

Etre interdit ; aussi ne plus chanter la messe ;
Et que s'il s'avisait dans sa scélératesse
La chanter, ce serait nouveau péché mortel.
Il faut considérer si la maudite offense
Fut faite par un leurre, ou bien par complaisance,
Pour être compagnon d'un plus hardi pécheur,
Et d'un plus vicieux, se mettre à la hauteur :
Car maint pauvre benêt pour avoir l'air capable
Avec gais compagnons irait je crois au diable.
Il faut considérer si l'on péche souvent,
Si c'est d'esprit, de fait, si c'est pendant l'avent,
Car celui qui souvent péche, c'est bien notoire,
De la bonté du Christ éloignant sa mémoire,
Marche dans le péché bien plus léger de cœur,
Et se montre rétif à voir son confesseur ;
C'est pourquoi ces gens là qui retombent sans cesse
Dans leurs péchés maudits, dans leur scélératesse,
S'ils vont se confesser vont chercher par pudeur
Un autre tribunal, un autre confesseur.
Mais dans semblable cas, Dieu qui connaît leur horde,
A ces gens là jamais ne fait miséricorde.
Il faut considérer si par tentation
On a péché ; quel fut de la laide action
Le principal moteur, et le premier mobile,
Si la femme qu'on prit était ou non nubile,
Si c'était son vouloir commettre le péché,
Si c'était par besoin qu'elle laissa, pauvrette,
Chiffonner sa vertu, pour grossir sa cassette,
En s'abandonnant, las ! à l'esprit débauché.
Si c'est la femme, il faut aussi qu'elle examine
Si c'est pour de l'argent, pour de la bonne mine,
Qu'elle a laissé frôler ou son corps ou son cœur
Avec l'homme qui fut son collaborateur

Dans ce vilain péché d'union gourgandine.
 Si c'est l'homme il dira, c'est la condition
Sine quâ non, s'il veut que sa confession
 Soit réelle, bien faite et pas du tout oblique,
 Si sa compagne était une fille publique,
 Il dira le motif de la tentation,
 Qui lui fit consommer sa méchante action,
 Si c'est par le secours de la forcellerie
 Qu'il accomplit enfin cette ribaudeerie.
 Il faut, on le conçoit, que chaque confesseur
 Connaisse des péchés le nombre et la grandeur,
 Pour juger sainement quelle est la pénitence
 Qu'il lui faut infliger après la repentance.
 Car, comprenez le bien, pour pouvoir obtenir
 Le pardon des péchés, il faut se repentir,
 Et remplir avec soin ce que pour pénitence
 Le Prêtre a dû fixer pour effacer l'offense.

Donc pour effectuer bonnes confessions,
 Il faut remplir au moins quatre conditions.
 La première est d'avoir au cœur grande amertume
 Des péchés confessés quelque'en soit le volume ;
 Ainsi qu'Ezéchiel il faut dire au Seigneur :
 ' De mes péchés passés n'oublierai la noirceur,
 Et tant que durera, mon Dieu, mon existence,
 Partout, le jour, la nuit, j'en aurai repentance.'
 Cette amertume au cœur a cinq signes certains,
 Que l'on peut remarquer, car ils ne sont pas vains :
 Le premier signe c'est, dans cette conjoncture,
 Que la confession soit et modeste et pure,
 Non pour atténuer les fautes du pécheur,
 Mais pour en laisser voir l'indicible douleur.
 Sur ce, St. Augustin dit : ' Plus un homme a honte

Des péchés qu'il commit, plus là haut le bon Dieu
De sa miséricorde écoutera le vœu,
Et lui pardonnera ses fautes sans mécompte.
Telle du Publicain fut la confession,
Ayant offensé Dieu, dans sa contrition,
Il ne voulut jamais, tant il était modeste,
Lever ses yeux en pleurs vers la voûte céleste,
Ce qui fait que touché de sa componction,
Dieu de tous ses péchés lui fit rémission.
' Si,' dit St. Augustin, ' le pécheur est modeste,
Il est près du pardon, cela ne fait conteste.'
Le second signe c'est la sainte humilité
Dans la confession, ce qui fait que St. Pierre
La recommande comme utile et salutaire,
Pour obtenir de Dieu la magnanimité.
Et cette humilité qui dans le cœur doit être,
Extérieurement doit se laisser paraître
Envers le confesseur, représentant de Dieu ;
Aussi le pénitent à genoux près du Prêtre,
Doit se mettre humblement quand il fait son aveu.
Un homme ayant forfait à son Souverain Maître
Qui viendrait à sa cour implorer son pardon,
S'il osait se placer avec mol abandon
Auprès de ce Seigneur ferait sifflé, je pense,
Et chassé sans pitié pour telle outrecuidance :
Donc si de vos péchés voulez rémission,
Ayez soin tout d'abord faire soumission.
Le troisième signe est que la confession
Si l'homme peut pleurer soit humide de larmes ;
S'il ne peut pas pleurer toutefois de ses yeux,
Son cœur doit-il au moins sentir vives alarmes,
Alors qu'il réfléchit à ses péchés nombreux.
Telle confession fut celle de St. Pierre

Qui lorsqu'il eut, hélas ! abandonné Jésus,
Sortit tout en pleurant de la belle manière,
Disant : ' Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne le ferai plus !'
Le quatrième signe est que point l'on n'évite
De par fausse pudeur de ses péchés l'aveu,
Telle confession fut celle très licite
Que fit la Madeleine aux pieds du fils de Dieu,
Ne laissant ignorer à chacun des convives
L'horreur de ses péchés et ses alarmes vives.
Le cinquième signe est que chaque confessé
Soit assez repentant, et soit assez sensé
Pour remplir avec soin, douceur et diligence
Le rachat des péchés, de par la pénitence
Qui lui fut imposée ; il doit se souvenir
Que quand pour nos péchés Jésus voulut mourir
Jusqu'à la mort il fut rempli d'obéissance.

L'autre condition de la confession
Est que sans grand retard, et sans évasion
Elle soit toujours faite ; et l'on comprend la chose !
Alors qu'un homme certe attrape une ecchymose
Ne se hâte-t-il pas d'avoir vite recours
Au médecin, sans quoi seraient finis ses jours ?
De même d'un péché—le garder en bouteille
Est malsain, très malsain, et ce n'est pas merveille ;
Comme une tache d'huile il s'étend, il s'épand,
Et d'instant en instant, croît et devient plus grand.
On doit donc l'extirper aussitôt sa naissance,
Si l'on ne veut qu'il prenne une immense croissance,
Et de vivre avec lui d'ailleurs n'a-t-on pas tort,
Quand sans nous avertir vient nous happer la mort ?
Remettre au lendemain pour confesser sa faute
C'est faire fausse route, et compter sans son hôte ;

Car qui de son vivant néglige enfin le Christ
A l'heure de la mort peut en être maudit.
Il faut en outre encor qu'un homme s'examine
Minutieusement, qu'il aille à la racine
De tous ses vieux péchés pour en sentir l'horreur,
Et qu'il ait le désir les bannir de son cœur.
Puis la confession ne faut qu'on la morcèle,
Mais qu'à son confesseur on la dise et révèle.
Prendre deux confesseurs, morceler un aveu
C'est se tromper soi-même, on ne peut tromper Dieu ;
Car Jésus Christ est bon, tout à fait il pardonne,
Ou ne pardonne rien, au faux si l'on s'adonne.
Toutefois en parlant de la confession
Je dirai que l'on peut, mais par exception,
Se confesser ailleurs qu'à son Prêtre ordinaire,
Si l'on a le permis, le pouvoir de ce faire
Donné par son curé. Dans un tel cas vraiment
Il n'y a, c'est bien sûr, aucun morcellement.

Qui veut se confesser de manière efficace
Doit le faire, porté par son propre vouloir,
De ses péchés il doit avoir le désespoir,
Son repentir doit être un repentir tenace.
Il ne se fâchera contre son confesseur
Quand il lui fera voir du péché la noirceur ;
Il saura conserver toujours sa foi sincère,
Car un parfait chrétien en Dieu ne désespère ;
Dans son aveuglement il n'imitera pas
Le meurtrier Caïn, ni le traître Judas ;
Il aura soin aussi de s'accuser lui-même
Et non pas le prochain, c'est un mauvais système ;
Que s'il était forcé nommer son tentateur,
Il doit le faire alors avec grande candeur ;

Car il ne faut jamais, n'importe pourquoi faire
Même pour s'excuser, frapper quelqu'un derrière.

Tu ne mentiras pas dans ta confession,
En quelque sorte fut-ce à bonne intention,
Comme pour t'accuser, en ce croyant bien faire,
De fautes dont n'aurais pas commis la première ;
Fusses-tu sans péchés avant ce faux aveu
Que tu te trouverais lors coupable envers Dieu.
Tu dois te confesser, note le bien, de bouche,
Et non pas par écrit, à moins d'être muet ;
Celui qui de péchés se fait vilaine couche
Ne doit pas avoir honte avouer tel méfait.
Ne te confesseras jamais par vaine gloire,
Mais par crainte du Christ, comme dit St. Grégoire,
Tu n'iras pas non plus de vers ton confesseur
De tes péchés nombreux lui conter le grimoire
Comme si tu narraï une drôle d'histoire,
Mais avec grand chagrin, mais avec grand' douleur.
Tu te confesseras souvent, c'est méritoire ;
Et le même péché si tu le dis deux fois,
Selon St. Augustin ce n'est attentatoire,
Non ; d'un vrai repentir c'est la timide voix,
Que Jésus Christ entend, si qu'alors il accorde
Les trésors inouis de sa miséricorde.
Et quand au sacrement, au moins une fois l'an,
Il est bon de le prendre ainsi que nous dit Jean.
Sur la terre observons que tout se renouvelle
Et qu'elle fait chaque an tout à fait peau nouvelle.

TROISIEME PARTIE DE LA PENITENCE.

De la confession, je puis m'en souvenir,
J'ai dit : c'est le second pas vers le repentir ;
Du repentir alors la troisième partie
C'est l'accomplissement de la peine sentie
Pour obtenir enfin des péchés le rachat,
Qui fait entrer notre âme en un nouvel état.
Cet accomplissement on peut le circonscrire
En aumônes à faire, en prières à dire.
L'aumône, ou pour mieux dire encor la Charité,
Se subdivise en trois, c'est une trinité.
Contrition de cœur,—quand on offre son âme
Avec componction à Dieu son créateur ;
Pitié pour le prochain, vive et brûlante flamme,
Qui nous fait soulager d'un frère la douleur ;
Et pour troisième effet offrir ce qui console,
Des vivres, ou parfois une bonne parole,
Car l'homme a grand besoin, c'est assez naturel,
Des choses de la terre et des choses du ciel.
Pour son corps dans la vie il a par sa nature
Grand besoin d'aliments, et d'une sépulture
Pour son corps dans la mort. Si des nécessiteux
On ne peut soulager soi-même la misère,
Il faut leur envoyer par discret mandataire
Ce qui dans leur malheur leur fait rêver les cieux.
Voilà le bon emploi qu'on doit faire sans cesse
De ses biens, quand sur terre on a de la richesse ;
Malheureux seront ceux au jour du jugement
Qui de leurs biens auront fait usage autrement !

Avec sa propre bourse, il faut faire l'aumône
 En secret s'il se peut, sans le jeter au prône ;
 Si pourtant il advient que soit su ce secret,
 Il ne faut s'abstenir ; car si le bien n'est fait
 Tout exclusivement pour empaumer le monde,
 Mais simplement pour Dieu,—honny soit qui le
 fronde !

Car ainsi que le dit quelque part St. Mathieu,
 Certes on n'allume pas candelabre ou lanterne
 Si l'on désire que n'en soit pas vu le feu,
 Et que tout à l'entour reste en somme aussi terne
 Que ça l'était avant ; au contraire en relief
 Pour éclairer les gens on met le flambeau, bref !
 Devant tous et chacun ainsi votre lumière
 Luira pour honorer Dieu votre divin père.

Maintenant pour parler de la punition
 Qui suit le châtement de méchante action,
 Cette punition a deux ou trois manières,
 Veilles, jeûnes, ou bien vertueuses prières.
 La plus noble prière est le *Pater Noster*,
 Œuvre de Jésus Christ, belle comme l'éther.
 Elle est digne, elle est courte et facile à comprendre,
 Qui l'entend une fois peut aussitôt l'apprendre.
 Je recommande à tous cette douce oraison,
 Des théologiens surtout à la raison ;
 Cette sainte prière est pour la repentance
 Un dictame, un appel du ciel à la clémence.

Elle doit être faite avec sincérité,
 Avec discrétion, avec humilité,
 Avec la volonté de toujours chercher plaire

Au Christ notre Sauveur, ainsi qu'à Dieu le père ;
 Et puis on doit encor par générosité
 A la prière joindre œuvres de charité.
 Les vices de la chair, comme dit St. Jérôme,
 Sont sauvés par le jeûne, un admirable baume ;
 Et les vices de l'âme, ils sont aussi sauvés
 Par des *Pater noster*, et par beaucoup d'*avés*.

On doit comprendre encor, ce ne sont pas merveilles,
 Que la punition doit consister en veilles ;
 Car Jésus Christ a dit, faites attention !
 ' Pour ne pas succomber à la tentation,
 Veillez, priez toujours ! — Quand au jeûne il consiste
 En trois choses vraiment sur lesquelles j'insiste :
 ' S'abstenir de péchés, de viande, de boisson,
 Et de déduits mondains, à plus forte raison.'

Le jeûne doit encor si l'on a des richesses
 Être suivi toujours d'abondantes largesses
 Aux pauvres ; il ne faut, retenez ce dicton,
 Parce qu'on a jeûné manger comme un glouton.

La pénitence aussi consiste en discipline,
 En haïres sur la peau vous abîmant l'échine,
 Le tout ainsi porté pour plaire à Jésus Christ ;
 Mais il faut se garder, ainsi que St. Paul dit
 Que cette pénitence et rude et fort sévère
 Ne rende rude, amer aussi le caractère.
 ' Revêts-toi,' reprend-il, ' si tu veux plaire à Dieu
 De douceur ineffable, et surtout d'endurance,
 Plutôt que porter haire, et d'être tout de feu,
 Et faire retomber sur autrui ta souffrance.'

La discipline encor consiste à se frapper
La poitrine et le corps à grands coups d'étrivières,
Puis à s'agenouiller, et puis à s'écharper,
Et puis à se tailler comme on dit des croupières ;
Encore à supporter sans crier par trop fort,
Et de femme et d'enfant quand elle advient, la mort.

Quatre choses pourtant troublent la repentance,
Le doute tout d'abord, la honte, l'espérance,
Et la désespérance ou bien le désespoir,
Qui lorsqu'il nous saisit, nous fait voir tout en noir.
Le doute, il est conquis, bien vite, je le pense,
Si l'on réfléchit que courte est la pénitence
Qui nous préserve enfin des peines de l'enfer,
Et rend notre âme pure et digne de l'éther.

La honte qu'on éprouve à porter à confesse
Les péchés qu'on commet et sans cesse et sans cesse
Est une fausse honte, et bien stupide, hélas !
Pour celui qui pécha, qui fit tant de faux pas !
Celui-là devrait bien posséder le courage
Faire confession, c'est à son avantage ;
Car le bon Dieu fait tout, au jour du jugement
L'être non confessé sera honteux vraiment !
Ses laides actions, ses péchés, ses ordures,
Ce qu'il croyait caché sous ses nombreux parjures,
Tout sera dévoilé devant le ciel, l'enfer,
Devant ce monde enfin qu'il dominait si fier !

Maintenant arrivons parler de l'espérance
Elle est de deux façons,—l'une à la négligence
Conduit directement ; c'est alors que l'on croit

Que l'on vivra long-temps, et qu'ainfi l'on a droit
De remettre à demain, de l'hiver à l'automne
L'ennui d'aller conter, chose assez monotone,
Tous ses vilains péchés au bénin directeur
Qu'un jour on a choisi comme son confesseur.
La seconde espérance est une outrecuidance,
C'est le vif sentiment de sa propre importance,
Qui fait que souvent l'homme a trop d'espoir en Dieu,
Et croit de son pardon pouvoir se faire un jeu.
Contre le premier vice, à voir il est facile
Que la vie ici bas est d'essence fragile,
Et qu'il est fou, bien fou, compter sur un demain,
Quand le moment présent lui-même est incertain ;
Contre le second vice et son outrecuidance,
L'homme devrait penser qu'un excès d'espérance
Doit le conduire, hélas ! au sentier ténébreux
Où s'agitent sans fin les esprits malheureux.

Mais venons maintenant à la désespérance
Elle est de deux façons ainfi que l'espérance.
La première est ne croire en la bonté du Christ ;
La seconde est penser que dans la pénitence
On ne peut plus long-temps faire aller son esprit.
La première façon de la désespérance
Vient très certainement de ce fait que l'on pense
Qu'on a péché si fort, et si souventefois,
Qu'on ne peut se sauver même de par la croix.
Penser ainfi, vraiment c'est insigne folie !
Car par sa Passion Jésus Christ tout délie ;
Chaque fois que tombons, de par le repentir
Pouvons nous relever,—c'est là notre avenir !
Quand à l'autre façon de la désespérance,
L'homme ne doit pas certe en craindre l'influence ;

Car en persévérant chaque jour dans le bien,
Le diable, en vérité, sur lui ne pourra rien ;
Il aurait au besoin pour narguer sa maîtrise
Le secours de Jésus, et de la Sainte Eglise.

Et de la pénitence, et du vrai repentir,
Comprenez maintenant quel il est l'avenir !
C'est, écoutez-moi bien, Jésus Christ nous l'enseigne,
Du céleste bonheur l'impérissable règne ;
C'est le bonheur du ciel où rien ne doit finir,
C'est le bonheur du ciel où n'existe que joie,
Où tous nos jours seront filés d'or et de soie,
Où l'on ne connaît plus chagrin ni repentir,
Où les maux sont passés pour ne plus revenir ;
Où l'enfer ni ses feux, là ne sont plus à craindre,
Où la douleur jamais ne saurait nous atteindre,
Où chacun s'égout du bonheur de chacun,
Où le plaisir de l'un est le plaisir commun,
Où de l'homme le corps hier encore immonde,
Est plus clair que le jour, plus transparent que l'onde ;
Car mièvre hier encor, lorsqu'il était mortel,
Il est plein de fanté, plein de vigueur, de force,
Et contre lui le mal n'a plus aucune amorce
Aussitôt qu'il devient à jamais immortel.
La faim, la soif, le froid, ou de l'été la flamme
Ne peuvent rien sur lui ; car maintenant son âme
Est toujours rafraîchie à l'aspect du bon Dieu,
Et de tous ses désirs est satisfait le vœu.
Ce royaume du ciel, objet de tant d'envie,
Chacun peut l'obtenir par une sainte vie,
Et par la faim soufferte, et par la pauvreté,
Aussi par le travail, et par l'humilité,
Par l'horreur du péché, par la persévérance

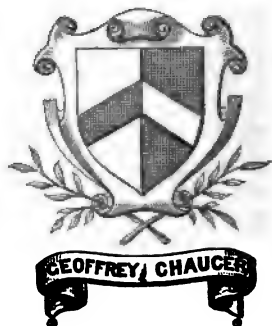
A suivre de Jésus en tout temps la guidance !
 A la céleste vie, aux gloires de l'Eden
 Nous conduise Jésus notre Sauveur Amen !

PRIERE DE CHAUCER.

MAINTENANT à Vous Tous qui venez de m'entendre
 Si dans ce que j'ai dit vous trouvez à reprendre,
 N'imputez ces défauts certes à mon vouloir,
 Mais imputez les tous au manque de savoir ;
 J'eusse mieux dit, c'est sûr, si j'eusse eu la science,
 Ou de mieux raconter la suave éloquence ;
 Que si dans ce récit trouvâtes quelqu'esprit,
 Remerciez en tous notre Seigneur le Christ.
 C'est pourquoi, Vous ici, qui m'oyez, vous supplie,
 (Et vous saurai bon gré d'accéder à mon vœu),
 De prier pour CHAUCER afin que le bon Dieu
 Pardonne ses péchés nombreux et les oublie.
 Afin qu'il me pardonne, en sa grande bonté,
 D'avoir, laissant ma Muse aller la pretontaine,
 Traduit, écrit, narré peut-être une centaine
 De choses ayant peu, las ! de moralité ;
 Leur vilain souvenir ici si je l'évoque,
 C'est pour dire bien haut : tout ça, je le revoque,
 Et le rétracte ! Ainsi, Messieurs, n'en parlons
 plus :
 A commencer par toi livre de Troïlus,
 Et par toi que ma plume un jour envenimée
 Baptisa de ce nom : ' Livre de Renommée !'
 Je te retracte aussi, pour cela c'est certain,
 Livre que j'écrivis sur toi, St. Valentin !

Et ne demande mieux que de jeter aux flammes
 L'ouvrage intitulé : ' Livre des vingt-cinq Dames !'
 ' Des Duchesses le Livre,' aussi j'en suis marri,
 De ces ' Contes' aussi dits ' de Cantorbéry ;'
 Et de ceux là surtout qui sont de leur nature
 Un peu par trop voisin du péché de l'ordure.
 Je désavoue aussi ' le Livre du Lion,'
 D'autres livres encor, leur nombre est légion,
 Mais dans ce moment-ci n'ai plus la souvenance
 Du nom que leur donnai le jour de leur naissance ;
 Je désavoue encor nombre de lais grivois,
 Mainte chanson lubrique et que chantai parfois ;
 Que tous ces laids péchés dans sa miséricorde
 Le bon Dieu les efface, et leur quitus m'accorde.
 Mais suis heureux d'avoir fait la traduction
 Du Livre de Boes ' la Consolation,'
 De même qu'écrivis de Grands Saints la Légende,
 Et des Moralités ; et ce que je demande
 C'est que les Saints au Ciel m'obtiennent du bon Dieu
 Pouvoir persévérer pour le bien de mon âme
 A pleurer mes péchés, c'est là mon plus cher vœu,
 Et de l'amour divin à réchauffer la flamme,
 Jusqu'à ce dernier jour que vient clore la mort,
 Le premier quelquefois d'un bien plus heureux sort !
 Je demande la grâce et le temps et l'espace
 Pour un vrai repentir qui ne laisse la trace
 D'aucuns vilains péchés ; qui savonne mon cœur,
 Et le rende en un mot d'une entière blancheur ;
 Afin qu'ayant ainsi remis à neuf ma vie,
 Au jour du jugement l'objet de mon envie
 Soit atteint ; que je puisse auprès du Roi des cieux
 Moi qui fut racheté par un sang précieux,
 A tout jamais m'asseoir, et chanter ses louanges

Parmi les chérubins et parmi les archanges,
Par tes mérites feuls, ô Seigneur Jésus Christ !
Qui vis avec le Père, avec le Saint Esprit,
Pour recevoir toujours et toujours les hommages
De tous tes Rachetés, jusqu'à la fin des âges,
Depuis d'Adam l'exil :
Ainsi soit-il !



LA FLEUR ET LA FEUILLE.

Poème, traduit de Chaucer en vers français par le Chevalier de Chatelain, deuxième édition, price 2s. avec une illustration d'après Stothard. Basil Pickering, 196, Piccadilly. W.

OPINIONS OF THE PRESS

ON THE

SECOND EDITION, PUBLISHED IN 1857.

Nous avons donné à la suite du premier volume des Contes de Cantorbéry l'opinion de la Presse sur la première édition de notre traduction du joli poème de Chaucer, "*The Floure and the Leaf*," nous donnons aujourd'hui l'opinion émise sur cette seconde édition.

CHAUCER's beautiful poem of "The Flower and the Leaf" could not have met with a more competent translator than M. de Chatelain, who has already done good service to his countrymen by the aptitude with which he has rendered into the French language some of the choicest specimens of English literature. However successful the author may have been with Gay, he has been much more so with Chaucer, and he has achieved, without a fault, the formidable task of making Frenchmen acquainted with one of the sweetest and purest productions of this celebrated English poet. To our own countrymen also, studying the French language—and to those who move at all in the world, its acquirement is a necessity as urgent as reading and writing—the translations of the Chevalier de Chatelain will be pleasing and useful. It may be a matter of surprise that a foreigner should have thoroughly mastered the antiquated orthography, the obsolete words, the quaint conceits which characterize the productions of the ancient father of English poetry. Yet all this has M. de Chatelain accomplished, and even more than this; he has presented Englishmen with one of the prettiest volumes of their native tongue, translated by a master hand into his own language, that they could possibly have chosen.—*The Court Circular*, May 9, 1857.

We have lately had the gratification of paying a well-merited tribute to the great ability of Le Chevalier de Chatelain, as a translator of English poets. And now we have be-

fore us another of his charming translations, abounding in so many beauties of style, and revealing so much of the spirit of the original, that upon reading it, without the aid of the latter, one might almost fancy one's self in the field with Chaucer—grand and famous old Chaucer, *pater postarum Anglicorum*, who wrote in the spring-time of English poetry—and listening entranced to his melodious verse, genial and fresh as the summer leaves that glowed and sparkled around him in the sunlight.

The translator has, by this noble work of his pen, not only enhanced his former reputation as a French scholar of eminence, but also proved his ability as a master of the English language. The translation of Chaucer as it stands in this neat little volume is a master-piece of poetic art. What far-reaching power of perception, what profound sagacity, what a thorough analyzation of the temper and spirit of the original were required to detect the meaning and subtle forms of thought that lay veiled under its quaint idioms and obsolete words—idioms and words, which are a dead language even to the majority of Englishmen of the present day.

This work claims for the translator a high place in the roll of British poets; for who that was not deeply imbued with their spirit, could so clothe in language their burning thoughts, which rushed bright and sparkling, as it were, from the "hot-wells, from their souls?" France and England will have to divide their honours with the accomplished scholar and charming poet who has done so much to familiarize both countries with the spirit and genius of each other's sons, by making them speak in the language wherein they can be rightly understood.

What Frenchman reading in his own tongue this fine old song of Chaucer, so simple, yet grand in its versification, but must feel his heart warm towards the country that has the honour to claim him as her son, and towards the people ennobled by being inheritors of the same soil? On the other hand, where can we find an Englishman "with soul so dead" as to be insensible to the claims to his gratitude of the highly gifted translator of this and other volumes of English poetry, for exalting the fame of his country and countrymen in the estimation of the French people, and thus more effectually bridging over the straits that divide the two nations, and amalgamating the two peoples, than if an iron road extended from one metropolis to the other?

It must be some consolation to the translator to perceive that the press of England, which is the nation's voice, has not been unmindful of his labours, or silent regarding his merits. In chorus are his praises sung, and his poetical triumphs celebrated. We believe the English press has not put forth

one dissonant sound to disturb the general harmony of praise so justly and eloquently rendered to him. If aught can make his spirit glow with livelier flame—if aught can wake to higher strains the lyre within his bosom—the hearty, spontaneous, and enthusiastic testimony accorded to him by English writers of every diversity of creed and opinion must affect it. We cannot imagine any reward more dear to him than to find his translations of the English poets applauded by the English press, jealous as it is of their fame, and sensitively alive to any defect or blemish of style which might mar the lustre of the originals, and present them in an unseemly garb to a neighbouring nation. But the translator has in this respect proved himself more English than the English themselves. With something of idolatry must he have worshipped at their shrines to acquire so much of their spirit, and so clear a perception of their “living presence” as to be able to think and speak and act in their several persons so naturally, and because naturally, so well.

Long may he wear the double wreath which France and England contentedly bind around his brow; long may he continue to delight us by the music of his verses, reviving the memory of our poets, and endearing them to us on account of hearing them speak their thoughts by the tongue of another; and long may he remain a cementing link between the two peoples, exciting them, not to envyings and hatreds, but, teaching them, by familiarity with each other's real sentiments, to admire and respect each other; pursuing their several ways, but exchanging the kind offices of friends and neighbours whose interests are identified, and who have many glories in common.—*The Literarium*, May 13th, 1857.

We have much pleasure in announcing the success of the Chevalier de Chatelain's labours to make his countrymen acquainted with our poets. A short time since we welcomed the third edition of his translations of “Gay's Fables;” we have now received the second edition of his excellent rendering of Chaucer's “Flower and the Leaf.” Believing as we do, that all nations are rendered nobler and better in proportion to their inward knowledge of English literature, we cannot but rejoice at this success; and we also rejoice that the work fell into such competent hands as M. de Chatelain's. A repetition of this tale only increases our desire to receive the translation of all the “Canterbury Tales,” the first volume of which we are promised on the first of June.—*The Birmingham Daily Press*, May 14, 1857.

We are glad to see good old Chaucer's poem of the “Flower and the Leaf,” translated into French by Le Chevalier de Chatelain, has reached a second edition. This is a very nicely

got up work. The old English style of printing is adapted, with decorated capitals, &c., and is a masterpiece of typography. The French and English are in juxtaposition, and those who read French will see how happily the Chevalier has caught the spirit of our old bard, proving at once that he is not only a master of his own graceful language, but also of the language, harsh, crude, and unfinished, that was spoken and written in our own country five hundred years ago. We know how difficult the translator's task must have been, and we appreciate and praise accordingly. The book will make a nice present, and be useful both to the student of French and also of the quaint old Saxon English.—*The Epworth Herald*, May 14th, 1857.

We are glad to see the publication of a second edition of the Chevalier de Chatelain's translation of Chaucer's beautiful poem of the "Flower and the Leaf." We hail with pleasure a work of this kind, and admire the courage and genius of the Chevalier in attempting, and so skilfully executing, a translation into elegant French verse of so difficult an author as our Chaucer, whose writings are comparatively so little known among the generality of our countrymen, and it displays, on the Chevalier's part, a love for the beautiful, and a degree of courage which is rarely met with in foreigners, as the mastery over the difficult, and, to many English readers, almost unintelligible language of our early poet.

The translation before us has the still greater merit of being a faithful reproduction in French of the English original, both as regards metre and number of verses, (a merit which we should be glad to accord to several translations of foreign poems into English) thus preserving the "style" of the original. With admirably good taste the Chevalier has introduced many quaint old French expressions and words, thereby conveying to his French readers in a more forcible manner the *ipsissima verba* of the English original. We can, with great pleasure, recommend the work to both English and French readers, and heartily congratulate the Chevalier upon its reproduction, and we look forward with great anxiety to the perusal of his forthcoming work, the "Canterbury Tales," and sincerely wish him that success which he merits, on account of the difficult task he has imposed upon himself for the gratification of his countrymen.—*The Lady's Newspaper*, May 23rd, 1857.

In our paper of the 25th of April, we noticed the exertions of the Chevalier de Chatelain. This indefatigable translator has now undertaken a task of no little difficulty in versifying into French old Chaucer's "Canterbury Tales," which will be published on the 1st of June. The elegant little volume of

"The Floure and the Leafe," one of the most graceful of Chaucer's effusions, is sent forth as the pleasant harbinger of the "Tales."

M. de Chatelain accomplishes his task with singular felicity, proving alike his thorough knowledge of the capabilities of both languages and his poetic genius. As to many of the present age French has, perhaps, become more easily comprehensible than the crude and obsolete language of our venerable Chaucer, this translation may serve as an elucidation, as it is undeniably a truthful version of the original.—*Maidstone and Kentish Journal*, May 30, 1857.

This little work is altogether charming. In the choice type of the modern Aldus, we are presented, page by page, with Chaucer's ever fresh poem, and a translation of it into French, in the same metre, with a rare transfusion, not only of the words, but of the spirit of the original. By a happy admixture of antique French words and phrases, the *vraisemblance* is made absolute. Not only as a literary curiosity, but as a literary luxury, we shall welcome the forthcoming "Contes de Cantorbéry," which we incline to think may introduce many English readers to the Father of their own Poetry. The general selection from our poets which is hereafter to be given will test, and we doubt not prove, the versatility as well as the exactness of the Chevalier's power as a translator.—*The Globe*, June 4, 1857.

It was beautifully said by Shelley that you might as well try to extract the perfume of the violet by putting it into the crucible, as to translate poetry with perfect truthfulness to the original. The Chevalier de Chatelain has executed with infinite grace and surprising accuracy a difficult task in his rendering of *The Floure and the Leafe* of Chaucer into French, now in its second edition. *La Fleur et la Feuille* (Pickering), well printed, with Chaucer's English, and the Chevalier's French on opposite pages, is a pleasant little addition to the book-shelf of the scholar and man of taste.—*The People*, June 6, 1857.

The version is idiomatic and spirited.—*The Guardian*, June, 1857.

The Chevalier is doing good service to his countrymen by enabling them to appreciate, in their own language, the gems of English poetry. It is, moreover, a pleasant pastime for English readers to contemplate their favourites in a new dress, which, if not always corresponding in force and feeling to the original, still shows us how another language, soft and fluent, can affect them—in one case turning rugged simplicity into elegance, in another, transmuting strong and masculine ex-

pressions into soft and gentle terms. Chaucer's beautiful poem of the "Floure and the Leafe," is the subject of the present translation, and we recommend this elegant little volume to our readers, which will, perhaps, be to many a first introduction to the "pure well of English undefiled." Truly, Chaucer is a sealed book to many, partly on account of his obsolete language and orthography, but principally, we believe, from a mistaken notion that his works are absolutely unreadable in the nineteenth century. Let those readers whom such a consideration has deterred, betake themselves to the mine of wealth that lies in the works of this brave old Englishman. And such cannot do better than to procure Le Chevalier de Chatelain's edition of "The Floure and the Leafe," with the French and English placed side by side; for where the obsolescence of the orthography deters them, the French version will afford an explanation.—*The Englishwoman's Review*, July 11, 1857.





3 2044 015 586 63

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

